SOUVENIRS

ET

PORTRAITS

PAR

A. DE LAMARTINE

TOME DEUXIÈME

PARIS

HACHETTE & Cie — FURNE, JOUVET & Cie — PAGNERRE

ÉDITEURS

MDCCCLXXII

CHALON-SUR-SAÔNE
chez MULCEY, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE DU CHÂTELET, 23

ŒUVRES

DE

LAMARTINE

Cette édition est publiée par les soins de la Société propriétaire des Œuvres de M. de Lamartine.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

ŒUVRES DE LAMARTINE

SOUVENIRS

ET

PORTRAITS

TOME DEUXIÈME

PARIS

HACHETTE & Cie — FURNE, JOUVET & Cie — PAGNERRE

ÉDITEURS

MDCCCLXXVII

SOUVENIRS ET PORTRAITS

XVIII

BALZAC

I

Balzac! — Voilà un nom de vrai grand homme! — Un grand homme fait par la nature, et non par la volonté! — « Je suis un homme, disait-il, je puis avoir un « jour autre chose que l'illustration littéraire : ajouter « au titre de grand écrivain celui de *grand citoyen*, est « une ambition qui peut tenter aussi!... » (Lettre à sa sœur et confidente, Mme de Surville, en 1820.)

Balzac était digne de se comprendre ainsi lui-même et de se mesurer tout entier devant Dieu et devant sa sœur en 1820; il avait tout en lui : grandeur de génie et grandeur morale, immense aristocratie de talent, immense variété d'aptitudes, universalité de sentiment de soi-même, exquise délicatesse d'impressions, bonté de femme, vertu mâle dans l'imagination, rêves d'un dieu toujours prêts à décevoir l'homme... tout enfin, excepté la proportion de l'idéal au réel! Tous ses malheurs, et ils furent grands comme son caractère, ont tenu à cet excès de grandeur dans son génie; ils dépassaient, non pas son esprit infini et universel, mais ils dépassaient le

possible ici-bas : voilà la cause fatale et organique de ses coups d'ailes et de ses chutes. C'était un aigle qui n'avait pas dans sa prunelle la mesure de son vol.

Mettez la fortune de Bonaparte dans la destinée de Balzac, il eût été complet; car il aurait pu ce qu'il imaginait!

« Le réel est étroit, le possible est immense! » ai-je dit moi-même dans un autre temps.

Un esprit gigantesque contrarié et taquiné par une mesquine fortune, voilà l'exacte définition de ce malheureux grand homme.

C'est à nous d'oser le dire, nous qui avons eu le bonheur triste de vivre côte à côte avec lui de son temps, et qui ne devons pas avoir la lâcheté d'attribuer à cet homme unique les torts de la fortune.

Ce n'est pas de l'auteur que je parle ainsi, c'est de l'homme : l'homme en lui était mille fois plus vaste que l'écrivain. L'écrivain écrit, l'homme sent et pense. C'est par ce qu'il a senti et pensé que j'ai toujours jugé Balzac.

II

La première fois que je le vis, c'était en 1833 : j'avais presque toujours vécu hors de France; et encore plus loin de ce monde (du demi-monde littéraire dont parle le grand fils du grand Alexandre Dumas). Je ne connaissais que les noms classiques de notre littérature, et encore très-peu, excepté Hugo, Sainte-Beuve, Chateaubriand, Lamennais, Nodier, et en grands orateurs, Lainé, Royer-Collard ; toutes les péripéties des demi-fortunes qui s'agitaient dans la région militante, théâtrale ou romanesque de Paris, m'étaient étrangères : je n'avais pas approché une coulisse, je n'avais pas lu un roman, excepté *Notre-*

Dame de Paris. Je savais seulement qu'il existait un jeune écrivain du nom de Balzac; qu'il annonçait une originalité saine; qu'il lutterait bientôt avec l'abbé Prévost, l'auteur des *Mémoires d'un homme de qualité*, du *Doyen de Killerine* et de *Manon Lescaut*, ce roman de mauvais aloi dont les critiques du moment réchauffaient la verve suspecte. Effacer de l'âme humaine l'honneur et la vertu, comme dans le *Chevalier des Grieux*, ce n'est pas élever le monde et l'amour, c'est les abaisser et les rétrécir; *Manon Lescaut*, malgré l'engouement de ses jeunes enthousiastes, vrais ou faux, ne me paraissait qu'un *Manuel* de courtisane, et son amant qu'un monomane de débauche qu'on ne peut plaindre qu'en consentant à le mépriser.

Cependant il m'était tombé par aventure sous la main une page ou deux de Balzac, où l'énergie de la vérité et la grandeur de l'accent m'avaient ému fortement. Je m'étais dit : « Un homme est né; si l'opinion le comprend, « et si l'adversité ne l'effeuille pas dans le ruisseau de la « rue de Paris, ce sera un jour un grand homme ! »

III

Peu de temps après, je le rencontrai à dîner, en très-petit comité, dans une de ces maisons neutres de Paris, où se rencontraient alors, comme dans un lieu d'asile de l'antiquité, les esprits indépendants de toute nuance. C'était chez un homme de ce caractère qui créait en ce temps-là la *Presse*. La *Presse*, œuvre de M. Émile de Girardin, en se moquant avec un immense talent des fausses passions et des lieux communs d'opposition banale, promettait un nouvel organe où M. Émile de Gi-

rardin en politique, Mme Émile de Girardin en sel attique, donnaient à ce journal un double succès d'enthousiasme. Ils créaient à eux deux l'*individualité*, cette force inconnue dont se composent, au bout d'un certain temps, toutes les forces collectives d'un pays, force que l'on commence par railler et qu'on finit par subir. Il y faut, il est vrai, un grand et double talent, une audace intrépide dans l'homme, une originalité éblouissante dans la femme. Comment ce jeune homme et cette jeune femme s'étaient-ils rencontrés et s'étaient-ils unis pour cette œuvre? C'était un miracle de l'amour, du hasard et du destin. Ce miracle était accompli, et triomphait sans contestation dans l'homme et dans la femme. Je l'avais vu naître quelques années auparavant, dans un petit entresol de la rue *Gaillon*. Je l'avais vu croître, puis je l'avais vu s'accomplir. Rentré en France quelques années après, j'en jouissais par une vive et sincère amitié pour le mari et pour la femme.

L'esprit chez tous les deux était héréditaire : le père de M. de Girardin était l'*excentricité transcendante*, le *gentilhomme* à grandes idées et à grands projets à tout prix, le radical de l'imagination. J'ai été très-lié avec lui, sans pitié pour son radicalisme, qui n'est pas de ce monde, et qui n'est bon qu'en songe sur cette terre des réalités. Il me faisait admirer et sourire. Dans les premiers mois de la république, il m'apportait plus de plans de finances qu'un gouvernement en fusion ne pouvait en entendre et en écarter. Il faut du loisir et de la sécurité à longue échéance pour jouer avec les rêves. Entre deux rêves on jette son pays dans l'abîme ou dans le problème qu'on n'a pas le temps de résoudre. Il y a un peu de cela de temps en temps dans le fils, sauf le talent, qui est neuf et immense. Mais celui qui n'a pas connu le père ne peut pas comprendre le fils. Il lui fallait, pour comprendre sa

valeur, un gouvernement dictatorial assis sur la popularité d'un nom indiscutable, et pouvant tout oser.

Mme Émile de Girardin, fille de Mme Gay, qui l'avait élevée pour lui succéder sur deux trônes, l'un de beauté, l'autre d'esprit, avait hérité, de plus, de la bonté qui fait aimer ce qu'on admire. Ces trois dons, beauté, esprit, bonté, en avaient fait la reine du siècle. On pouvait l'admirer plus ou moins comme poëte, mais, si on la connaissait à fond, il était impossible de ne pas l'aimer comme femme. Elle a eu de la passion, mais point de haine. Ses foudres n'étaient que de l'électricité; ses imprécations contre les ennemis de son mari n'étaient que de la colère; cela passait avec l'orage. Il faisait toujours beau dans sa belle âme, ses jours de haine n'avaient point de lendemain.

Elle avait des sœurs tout aussi distinguées, quoique moins célèbres, qui avaient moins de poésie, mais autant d'esprit anecdotique qu'elle-même. L'une d'entre elles, Mme O'Donnel, passait pour lui fournir son répertoire le plus piquant, quand elle entreprit son chef-d'œuvre de prose, le feuilleton de la *Presse*, qui contribua tant à sa popularité.

Avant, pendant, après, j'étais resté son ami *quand même*, je lui devais bien cette constance d'affection, et celle qu'elle avait pour moi, bien que désintéressée, méritait l'immutabilité d'une reconnaissance surnaturelle. Tous les jours, quand je passe triste devant cette place vide des Champs-Élysées, où fut sa maison, plus semblable à un temple démoli par la mort, je pâlis, et mes regards s'élèvent en haut. On ne rencontre pas souvent ici-bas un cœur si bon et une intelligence si vaste.

Elle savait mon désir de connaître Balzac. Elle l'aimait, comme j'étais disposé à l'aimer moi-même. Nul cœur et nul esprit n'était plus façonné pour lui plaire. Elle se sentait à l'unisson avec lui, soit par la gaieté avec sa jo-

vialité, soit par le sérieux avec sa tristesse, soit par l'imagination avec son talent. Lui aussi sentait en elle une créature de grande race, auprès de laquelle il oubliait toutes les mesquineries de sa condition misérable.

IV

Quand j'arrivai très-tard, retenu que j'avais été par une discussion à la Chambre, j'oubliai tout moi-même pour contempler Balzac. Il n'avait rien d'un homme de ce siècle. On aurait cru en le voyant qu'on avait changé d'époque et qu'on était introduit dans la société d'un de ces deux ou trois hommes naturellement immortels, dont Louis XIV était le centre, et qui se trouvaient chez lui comme chez eux, à son niveau, quoique sans s'élever ou sans s'abaisser du leur : — la Bruyère, — Boileau, — la Rochefoucauld, — Racine, — et surtout Molière; — il portait son génie si simplement, qu'il ne le sentait pas. Mon premier coup d'œil sur lui me reporta à ces hommes. Je me dis : Voilà un homme né il y a deux siècles, examinons-le bien.

V

Balzac était debout devant la cheminée de marbre de ce cher salon où j'avais vu passer et poser tant d'hommes ou de femmes remarquables. Il n'était pas grand, bien que le rayonnement de son visage et la mobilité de sa stature empêchassent de s'apercevoir de sa taille; mais cette taille ondoyait comme sa pensée; entre le sol et lui il semblait y avoir de la marge : tantôt il se baissait jusqu'à terre comme pour ramasser une gerbe d'idées; tantôt

il se redressait sur la pointe des pieds pour suivre le vol de sa pensée jusqu'à l'infini.

Il ne s'interrompit pas plus d'une minute pour moi; il était emporté par sa conversation avec M. et Mme de Girardin. Il me jeta un regard vif, pressé, gracieux, d'une extrême bienveillance. Je m'approchai pour lui serrer la main, je vis que nous nous comprenions sans phrase, et tout fut dit entre nous; il était lancé, il n'avait pas le temps de s'arrêter. Je m'assis, et il continua son monologue comme si ma présence l'eût ranimé au lieu de l'interrompre. L'attention que je prêtais à sa parole me donnait le temps d'observer sa personne dans son éternelle ondulation.

Il était gros, épais, carré par la base et les épaules; le cou, la poitrine, le corps, les cuisses, les membres puissants; beaucoup de l'ampleur de Mirabeau, mais nulle lourdeur : il y avait tant d'âme, qu'elle portait tout cela légèrement, gaiement, comme une enveloppe souple, et nullement comme un fardeau; ce poids semblait lui donner de la force et non lui en retirer. Ses bras courts gesticulaient avec aisance, il causait comme un orateur parle. Sa voix était retentissante de l'énergie un peu sauvage de ses poumons, mais elle n'avait ni rudesse, ni ironie, ni colère; ses jambes, sur lesquelles il se dandinait un peu, portaient lestement son buste; ses mains grasses et larges exprimaient en s'agitant toute sa pensée. Tel était l'homme dans sa robuste charpente. Mais en face du visage on ne pensait plus à la charpente. Cette parlante figure, dont on ne pouvait détacher ses regards, vous charmait et vous fascinait tout entier. Les cheveux flottaient sur ce front en grandes boucles; les yeux noirs perçaient comme des dards émoussés par la bienveillance; ils entraient en confidence dans les vôtres comme des amis; les joues étaient pleines, roses, d'un teint forte-

ment coloré; le nez bien modelé, quoique peu long; les lèvres découpées avec grâce, mais amples, relevées par les coins; les dents inégales, ébréchées, noircies par la fumée de cigare; la tète souvent penchée de côté sur le cou, et se relevant avec une fierté héroïque en s'animant dans le discours. Mais le trait dominant du visage, plus même que l'intelligence, était la bonté communicative. Il vous ravissait l'esprit quand il parlait, même en se taisant il vous ravissait le cœur. Aucune passion de haine ou d'envie n'aurait pu être exprimée par cette physionomie : il lui aurait été impossible de n'être pas bon.

Mais ce n'était pas une bonté d'indifférence ou d'insouciance, comme dans le visage épicurien de la Fontaine; c'était une bonté aimante, charmante, intelligente d'elle-même et des autres, qui inspirait la reconnaissance et l'épanchement du cœur devant lui, et qui défiait de ne pas l'aimer. Tel était exactement Balzac. Je l'aimais déjà quand nous nous mîmes à table. Il me sembla que je le connaissais depuis mon enfance : il me rappelait ces aimables curés de campagne de l'ancien régime, avec quelques boucles de cheveux sur le cou, et toute la charité joviale du christianisme sur les lèvres. Un enfantillage réjoui, c'était le caractère de cette figure; une âme en vacances, quand il laissait la plume pour s'oublier avec ses amis; il était impossible de n'être pas gai avec lui. Sa sérénité enfantine regardait le monde de si haut, qu'il ne lui paraissait plus qu'un badinage, une bulle de savon causée par la fantaisie d'un enfant.

VI

Mais je vis, quelques années plus tard, dans une autre maison et dans une autre circonstance, combien ce qui

était sérieux lui inspirait de gravité, et combien sa conscience lui inspirait de répulsion contre le mal. C'était un de ces moments où les partis politiques, exaspérés par la lutte, se demandent s'ils peuvent en conscience répondre aux partis contraires par les armes qu'on emploie contre eux, et profiter de leur victoire pour tuer ceux qui les tuent. Nous n'étions qu'un cénacle composé de sept ou huit personnes. La colère emporta la majorité à jeter un voile sur les scrupules d'humanité et à laisser condamner sans merci ceux que la victoire aurait livrés à notre juste vengeance. La doctrine de l'implacabilité du salut public paraissait prête à triompher. Balzac écoutait d'un air attristé. Les hommes légers affectaient l'indifférence; des gestes tranchants et superbes dédaignaient ces faiblesses; le silence des autres trahissait la complicité de la peur. Il y avait là Balzac, étranger à ces sortes d'entretiens; Girardin, Hugo. Personne ne demandant immédiatement la parole, Balzac la prit avec la physionomie d'une timidité honnête et résolue qui impressionna tout le monde. Il parla en homme ferme, généreux, convaincu, contre les propos légers qu'il venait d'entendre; il refoula éloquemment ces mauvaises pensées dans la bouche de ceux qui venaient de les laisser échapper. Je pris la parole après lui; Girardin, qui n'a jamais eu de radicalisme contre la clémence, nous appuya; Hugo lui-même, il faut le dire, soutint en termes très-éloquents que la vérité et le génie ne devaient se défendre que par leur innocence. Mais Hugo, Girardin, moi, nous étions des orateurs politiques accoutumés à ces sortes de discussion; Balzac y était neuf, il pouvait se croire seul et abandonné; il n'écouta que sa conscience et parla en homme de bien quand même. Son langage ému nous émut tous, et nous ne fîmes, nous, qu'applaudir et confirmer ses raisons : « Que m'importe » ce que vous penserez de moi! nous dit-il; la cause de la

» vie des hommes est une cause surhumaine. C'est Dieu » qui juge, son jugement n'est pas remis à nos passions; » vous le savez, vous qui avez proclamé et décrété vous- » mêmes, le 1er juin, l'abolition de l'échafaud politique, » décréterez-vous aujourd'hui la légitimité de la ven- » geance populaire ? »

Tout le monde finit par être de son avis : la conscience d'un écrivain de génie intimide les sots, foudroie les méchants, rassure les lâches; c'est ce que Balzac trahit à mes yeux. Combien de jovialité apparente cachait de sérieuses et difficiles vertus! Il faut se défier des hommes de conscience.

VII

. . . .
. . . .

Il écrivit deux drames : *Vautrin* et *Mercadet*. Deux pièces de Figaro. L'une échoua comme scandale; l'autre expira de langueur. Il croyait fermement que *Mercadet*, pris dans la passion industrielle de la bourgeoisie, serait le *Figaro* du siècle. Je me souviens qu'il vint plusieurs fois, ayant la fièvre de son succès, chez moi, pour me conjurer de l'entendre, de le voir, d'assister aux répétitions. Je consentis, j'allai aux répétitions. Je fus peu touché. Rien ne put le désenchanter de son illusion; on le joua sans succès. Il était, comme moi-même, mal né pour la scène : il n'y avait pas assez d'espace pour ses conceptions.

VIII

C'est peu de temps avant cette époque que la beauté, l'amour, l'esprit et la fortune parurent d'un seul coup vouloir dépasser par la réalité tous les rêves de son passé. Une jeune et aimable étrangère, une de ces femmes dont l'imagination est une puissance, conçut pour lui une ardente passion. C'était une Polonaise, une Orientale, une personne attachée, dit-on, par devoir à un vieil époux dont la santé expirante devait assurer bientôt la liberté. Elle adorait Balzac comme écrivain. Elle lui confirma par lettres le penchant de son cœur; il fut fasciné et enivré par une amitié qui ne coûtait rien à la vertu. J'ignore le lieu où ils se rencontrèrent. Était-ce à Milan? était-ce en Pologne ou en Russie? Rien n'est plus difficile que de percer le mystère des voyages de Balzac; ce que j'en sais, je ne le sais que de lui-même, longtemps avant l'événement qui dénoua par un trop court mariage le nœud de sa vie.

Je le rencontrai un jour dans une des sombres allées d'arbres qui s'étendent solitaires entre la Chambre des députés et le palais des Invalides. Il m'aborda avec l'empressement d'un homme heureux qui brûle de faire partager son bonheur encore caché à un ami. — « Que faites-vous? » lui dis-je. « J'attends », me répondit-il, « la félicité « des anges ici-bas. J'aime, je suis aimé par la plus char- « mante femme inconnue qui soit sur la terre. Elle est « jeune, elle est libre, elle a une fortune indépendante « qui ne se calcule que par millions de revenu. De courtes « convenances l'empêchent seules de me donner sa main; « mais dans peu de mois elle en est affranchie, et je suis « aussi sûr de mon bonheur que de son amour!

« Voilà, mon cher Lamartine, l'état où je vis en ce

« moment. J'ai dû vous le cacher jusqu'à ce jour, mais « maintenant rien ne m'empêche de me confier à votre « amitié ; vous voyez en moi le plus heureux des hommes ! »

J'avoue que je crus à l'un de ces songes qu'il avait si longtemps poursuivis, et que je me séparai de lui incrédule, mais sans lui témoigner mon incrédulité. C'était moi qui me trompais. Peu de mois après ce jour, j'appris que Balzac était parti pour un voyage énigmatique, et qu'il était marié. A son retour, il vint me voir. J'allai lui rendre visite dans le magnifique hôtel du quartier Beaujon, où sa femme avait recueilli ce chevalier errant de tous les songes. Il n'était pas chez lui. Mais le luxe de l'ameublement, des jardins, des antichambres, attestait la réalité de ce qu'il m'avait confié quelques mois auparavant. Je me réjouis de ce miracle de l'amour. Hélas ! comme tous les miracles, il ne devait durer qu'un moment.

Le bonheur de Balzac fut un éclair : son travail assidu l'avait usé ; un rêve lui enleva ce que tant de rêves lui avaient coûté. Il n'eut que la perspective du repos dans la gloire. Une maladie de cœur l'emporta. Il mourut au milieu des délices et des splendeurs auxquelles il avait aspiré. Homme d'imagination, récompensé en imagination. Mais au moins il ne mourut pas dans les angoisses qui avaient consumé sa vie. Sa veuve avait acheté sur la route de Fontainebleau une belle colline boisée à Villeneuve-le-Roi, au sommet de laquelle elle habite avec l'ombre de son mari, un grand nom qui grandira sans cesse.

IX

Balzac avait eu, au milieu de beaucoup de chimères, un rare bon sens, celui de réduire son ambition politique à sa juste valeur et de renoncer de bonne heure à cet

axiome faux : « J'ajouterai peut-être le titre de grand citoyen au titre d'homme littéraire. » Il avait espéré un moment que l'estime de ses compatriotes le porterait à la députation : il n'en fut rien ; on reconnut promptement que son éloquence, toute de cœur, ne convenait pas au régime parlementaire, qui vit de parti et non de vérité.

Je l'ai entendu souvent, chez Mme de Girardin, s'abandonner au torrent de sa belle et fougueuse indignation contre ces fausses fureurs et ces fausses promesses des oppositions aux gouvernements qui n'avaient d'autres crimes que de n'être pas aimés. Quant à lui, il était aisé de voir qu'il était de race et de sang légitimistes, c'est-à-dire qu'il croyait à la puissance de la tradition et des mœurs avant tout; le commandement et l'obéissance par l'habitude, c'était pour lui tout le gouvernement. Les théories, les systèmes, les socialismes, n'étaient rien pour lui ; des expériences hasardées sur des millions d'hommes ignorants ou passionnés lui paraissaient des bêtises ou des crimes. Laissez cela à faire aux avocats et à préconiser aux journalistes, deux espèces de publicistes pour lesquels il ne dissimulait pas son dédain.

On sentait dans ces paroles hardies et convaincues un grand fonds de foi dans l'éternelle sagesse, qui s'ajourne quelquefois, mais qui ne se dément jamais. « On ne vou-
« drait pas m'entendre aujourd'hui, nous disait-il encore,
« mais le moment n'est pas loin où l'on m'entendra; car
« les nations se sauvent toujours et se perdent toujours,
« et, quand elles veulent décidément se sauver, elles re-
« montent aux lois de Dieu ! Ces lois de Dieu, c'est moi
« qui les sais, ajoutait Balzac; sous un régime ou sous
« un autre, vous reviendrez à la loi des lois, l'unité de
« volonté ! »

Sa figure s'illuminait alors d'un éclat divin. On souriait, mais on l'écoutait, et l'on devait finir par le croire. Il avait

péché dans sa jeunesse malheureuse contre les mœurs, mais jamais contre le bon sens et moins encore contre Dieu.

Il était religieux comme sa mère et sa sœur; la solitude et le bonheur le ramenaient à Dieu.

X

C'était un homme de la race de Shakspeare, dont la séve était variée, large et profonde comme le monde. Il mourut, comme lui, entre cinquante et soixante ans, heureux à la fin de sa carrière, retiré du monde dans son repos, soigné par une femme aimée, et ne regrettant rien que ses rêves.

On fut longtemps à le juger, il était trop au-dessus de ses juges.

En laissant de côté ces livres futiles et un peu cyniques, les *Contes drolatiques*, écrits dans le commencement de sa vie pour avoir du pain et un habit, qu'il ne faut pas compter pour des monuments, mais excuser comme des haillons de misère, son caractère était probe et religieux au fond, comme les leçons de sa mère et les souvenirs de sa sœur. On sentait en lui l'homme de bonne maison, incapable de s'avilir, si ce n'est par plaisanterie passagère. Il aimait les Bourbons et l'aristocratie de la Restauration par tradition paternelle. La démagogie lui soulevait le cœur. On n'en voit pas trace dans ses innombrables livres. Il était gentilhomme de cœur, incapable de flatter une populace ou une cour. Il aurait eu plutôt des indulgences et des faiblesses pour les vices d'en haut; car il était pédant par la grandeur et jamais par la bassesse. Je l'ai vu plusieurs fois professer ces doctrines, même contre sa popularité. Il renonçait à être populaire pour rester juste et

honorable. L'incorruptibilité était son essence; écrivain léger et trop indulgent pour lui-même en matière légère, mais au fond un honnête homme. Il concédait beaucoup au métier, rien à l'honneur.

Tel était Balzac.

XI

Quant à son talent, il est incomparable.

Les romanciers français n'ont pas une sphère bien arrêtée dans laquelle on puisse délimiter l'action de leur plume. Les uns, tels que les romanciers du siècle de Louis XIV (*Télémaque*, les œuvres de Mlle de Scudéry, la *Princesse de Clèves*, etc.), débordent dans le large lit des aventures fabuleuses et des poëmes épiques. Les autres, tels que l'abbé Prévost, serrent de plus près la réalité et la nature; ils écrivent les *Mémoires* imaginaires *d'un homme de qualité*, le *Doyen de Killerine*, ou les amours beaucoup trop cyniques de *Manon Lescaut* et du *Chevalier des Grieux;* d'autres, tels que J. J. Rousseau, Chateaubriand dans *Atala* ou *René*, et, de nos jours, Mme Sand, se livrent, sous la forme de roman, au lyrisme le plus transcendant de leur génie, et, pour flatter tantôt l'aristocratie, tantôt la religion, tantôt la démocratie du temps, chantent depuis les licencieuses amours de la *Nouvelle Héloïse* ou depuis les ridicules systèmes d'éducation de l'*Émile*, éminemment propre à former un peuple de marquis, jusqu'aux rêveries grotesques et féroces d'un socialisme et d'un communisme qui nient la nature, et qui prétendent refaire le monde mieux que le Créateur. Admirables prosateurs, détestables philosophes, préparant, pour désaltérer le peuple, non de l'eau salubre, mais de l'opium ivre de rêves et de convulsions!

Ainsi, à l'exception de l'abbé Prévost, qui n'eut d'autre

modèle que la nature, et de Chateaubriand, dans *René*, qui n'eut d'ivresse que celle du sentiment, presque tous les romanciers français suivirent servilement les mœurs de l'époque et n'écrivirent que pour un jour. Prenez le premier de ces romans, *Télémaque*, justement haï de Louis XIV, et essayez de construire sur ce modèle une société politique qui se tienne debout!

XII

Balzac naquit, et, doué par la nature d'un talent immense et d'un esprit juste, il secoua ces haillons de la pensée dont on avait voulu faire un costume national, il rentra dans la voie droite de l'abbé Prévost, et n'aspira qu'à un seul titre, celui d'*historiographe de la nature et de la société.*

Il le poursuivit laborieusement, passant avec un égal succès de la peinture la plus hideuse du vice jusqu'à la *Recherche de l'absolu*, cette pierre philosophale de la philosophie, jusqu'au *Lis dans la vallée*, cette perle de l'amour pur. Parcourez les cent volumes de ses œuvres jetés avec profusion de sa main jamais lasse, et concluez avec moi qu'un seul homme en France était capable d'exécuter ce qu'il avait conçu, la *Comédie humaine*, ce poëme épique de la vérité!

On dit, je le sais, et je me le suis dit moi-même en finissant la lecture de ce merveilleux artiste : Il est parfait, mais il est triste; on sort avec des larmes dans les yeux de cette lecture. — Balzac est triste, c'est vrai; mais il est profond. — Est-ce que le monde est gai?

Molière était triste, et c'est pourquoi il fut Molière.

XIX

M. DE MARCELLUS

I

La mort juge la vie; le glas de la cloche funèbre qui appelle les parents et les amis aux funérailles d'un homme d'étude est le tocsin du cœur pour sa mémoire. On résume en un clin d'œil sa vie et ses œuvres; on se demande : Qu'avons-nous perdu?

C'est ainsi que nous fûmes frappé non-seulement au cœur, nous-même, ami, collègue et voisin de campagne, presque contemporain d'années de M. de Marcellus, il y a quelques mois, en recevant le billet de faire part qui nous convoquait inopinément à ses obsèques, mais frappé à l'esprit. C'est ainsi qu'en nous interrogeant quelque temps après avec plus de sang-froid sur ce que la France venait de perdre en lui, nous nous répondions : « La France vient de perdre non un orateur, non un poëte, non un écrivain de profession, non un savant de métier, mais plus qu'un orateur, plus qu'un poëte, plus qu'un écrivain, plus qu'un érudit; elle vient de perdre un homme de goût!

« Le dernier des classiques est mort! »

II

Or, qu'est-ce qu'un homme de goût? qu'est-ce qu'un classique? Qu'est-ce que les Anglais appellent un *scholar*, un lettré par excellence?

C'est un homme qui, sans rien prétendre, aspire à tout; c'est un volontaire de la littérature. C'est un homme qui, doué d'un doux loisir et convaincu que les jouissances de l'esprit sont les premières des jouissances, consacre ce loisir aux études désintéressées qui remplissent les heures vides de certains jours, et qui les font couler comme un fleuve fertilisant sur les bords de la vie.

C'est un homme qui a plus de bonheur à admirer les autres qu'à être admiré lui-même; qui demande pardon de son mérite à ceux qui en ont souvent moins que de prétention, et qui, ne briguant aucun renom pour lui, forme ce milieu anonyme, atmosphère vivante de ceux qui parlent ou écrivent, la galerie qui applaudit, la critique, le parterre des lettres, sans lequel il n'y aurait point de lettres dans un pays, le nom collectif, un des noms de ce public d'élite enfin qui n'affecte aucune gloire, mais qui la donne à une nation, dont la première gloire est d'aimer ceux qui d'une part de leurs noms lui font un surnom national et immortel.

III

Voilà ce qu'on appelle un homme de goût! Ajoutons que ces esprits exquis sont en général des esprits classiques, adorateurs des traditions, imitateurs des modèles transmis par les âges, traducteurs des chefs-d'œuvre que l'antiquité nous a légués; répugnant aux innovations de

style toujours un peu désordonnées ou hasardeuses et faisant dresser l'oreille au goût, conservateurs un peu timides des formes du style; ayant le culte respectueux du beau antique, sans en avoir le fanatisme; classiques, en un mot, de caractère, d'éducation, d'habitude, derrière lesquels on peut marcher un peu lentement, mais avec lesquels on ne risque pas de s'égarer; des guides des lettres, en un mot.

Le premier des hommes de goût, le dernier des classiques! voilà ce que la France littéraire venait de perdre avec M. de Marcellus.

IV

Je ne voulus pas prendre la plume et analyser la perte que la littérature classique venait de faire en lui, dans le premier moment de ma douleur : je craignais que le cœur en moi ne faussât le jugement ou n'exagérât l'éloge; je voulais rester vrai pour être juste. J'attendis que les quelques jours de liberté que tout homme trop affairé se donne en automne me renfermassent dans le solitaire manoir de Saint-Point, déshabité maintenant en attendant qu'on m'en dépouille, et me rapprochassent de ce château d'Audour, ouvert il y a moins d'un an à l'hospitalité littéraire, et maintenant fermé par le deuil d'une veuve muette de douleur, qui n'accepte que les consolations de l'amitié.

La solitude complète est la consolatrice des pertes trop senties, parce qu'elle n'essaye pas de consoler l'inconsolable, et qu'elle ne tente pas de s'interposer entre ce qu'on a perdu et ce qu'on voit toujours.

V

Le château d'Audour, dans une des hautes vallées qui séparent le Mâconnais du Charolais, était la résidence d'automne, le *Tusculum* studieux de M. de Marcellus, depuis que la Restauration, qu'il avait tant aimée, avait été renversée et proscrite par ceux auxquels elle avait rendu la patrie, depuis que la république avait remplacé cette anarchie royale et que le neveu de César régnait en France.

Cet Audour est un immense édifice semblable à un caravansérail d'Orient, s'élevant seul au sommet d'une colline de sable; les grilles en sont toujours ouvertes du côté du nord, comme si le passant avait droit d'asile dans ses vastes corridors, où le colporteur ambulant dépose sa balle à l'ombre sans que personne l'interroge sur son droit d'emprunter cette ombre pour se reposer.

Du côté du midi, des enfilades de salles et d'appartements ouvrent par un perron sur une vallée étroite, reste d'une terrasse, où des pentes gazonnées, des bouquets de cèdres et de sapins et un lac conduisent l'œil jusqu'au delà de la vallée, et le font remonter sur une large colline où la route blanche et vide serpente entre une forêt de chênes. Quelques rares toits gris, couverts de chaume, y fument le soir et le matin, et indiquent la place des chaumières qu'on ne découvre au loin qu'à leur fumée dans le ciel. C'est un château de Marie Stuart dans un paysage écossais.

VI

C'est une chose remarquable en général, que ces hommes d'étude, de goût, de littérature exquise et sa-

vante, habitent, comme Walter Scott, des demeures féodales, comme la Brède de Montesquieu, comme Montbard et sa tour de Buffon, comme le manoir de Montaigne en Gascogne, comme M. de Marcellus à Audour.

Il semble que ces solitaires résidences inspirent à leurs possesseurs quelque chose du repos, des loisirs studieux, des goûts conservateurs, des contemplations philosophiques qui caractérisent ces hommes de paix.

On n'y entend que le bruit des feuilles qui tombent; rien n'y distrait l'oreille, les yeux, l'esprit; cela force à penser.

Quelque grande salle au fond de l'édifice, au rez-de-chaussée, renferme hermétiquement une vaste bibliothèque poudreuse, pleine dans les rayons d'en haut de volumes de toutes langues, presque pétrifiés dans leurs stalles, sous leur reliure à fermoir, et, sur les tablettes inférieures, des brochures nouvelles et en désordre attestent la continuité du maître à se tenir en rapport avec ce que l'espèce humaine produit de nouveau et son attention à ce qui passe sur la terre.

Quand un étranger arrive le soir, c'est là qu'on va chercher le maître, et qu'on le trouve, à la lueur d'une lampe qui s'use, attablé, la plume à la main, devant un texte grec ou latin, anglais ou italien, qu'il quitte avec joie pour accueillir un ami, sûr de retrouver son texte et sa pensée à la même place le lendemain !

VII

C'est ainsi qu'en arrivant inopinément à Audour, dans quelque soirée d'automne, j'étais sûr de trouver M. de Marcellus dans sa bibliothèque.

« Eh bien, qu'y a-t-il de nouveau ? me disait-il en me tendant la main.

« — Il y a de nouveau, lui disais-je selon les temps, que nos amis les Bourbons de la branche aînée, chassés du trône par l'inconstance du peuple et par l'infidélité de leur maison, vont errer à travers l'Europe deux fois victimes.

« — C'est notre condamnation à l'exil intérieur que notre fidélité nous impose, me répondit-il résolûment, quoique tristement. Nous ne pouvons pas, lors même que nous le voudrions, apostasier nos maîtres et servir leurs ennemis.

« J'ai envoyé ma démission au nouveau gouvernement de toutes mes fonctions diplomatiques, délices et orgueil de ma jeunesse, et même la démission des droits à la pairie que le refus de serment de mon père m'ouvrait, et que le serment exigé interdit à ma conscience.

« Je suis mort d'aujourd'hui au monde, et voici mon tombeau, me dit-il en me montrant sa bibliothèque grecque; j'y viens vivre avec Homère et Tacite, amis immortels des imaginations sensibles et des âmes fermes, qui nous consolent de survivre aux écroulements du temps!

VIII

« — Et moi aussi, lui disais-je, j'ai porté mon refus de service au roi nouveau, favori, complice peut-être de la fortune.

« Je résigne des fonctions honorifiques ou lucratives que je tiendrais de la faveur du prince, mais je ne résigne pas mon patriotisme; et si le peuple, revenu de son égarement, me désigne pour le servir dans ses comices, j'obéirai à son appel. En attendant, je vais voyager quelques années dans cet Orient que vous déchiffrez aujourd'hui. »

IX

Ainsi dit, ainsi fait : il s'abîma dans ses études, je montai dans mon navire.

Quinze ans se passèrent; le peuple, dégoûté d'intrigues, avait renversé son idole. J'avais porté le poids d'un interrègne, j'avais contribué à remettre la France debout, et la France sous le nom de république. La république s'était hâtée d'être ingrate; elle avait remis l'épée à un soldat. J'étais revenu, soulagé et non surpris, me reposer quelques jours du fardeau d'une année et réparer mes forces dans ma solitude; j'allai voir mon voisin, le solitaire d'Audour.

« Eh bien! quoi de nouveau? me dit-il.

« — Rien de nouveau, lui criai-je en descendant de mon cheval. De quelque nom qu'on l'appelle, monarchie ou république, le peuple est toujours peuple, c'est-à-dire ignorant et mobile. A peine règne-t-il, qu'il est déjà las de son règne; il n'aura pas de repos qu'il n'ait créé un nouveau règne.

« L'opposition libérale a déjà démasqué le bonapartisme, cette superstition du sabre. Je vois poindre une dynastie populaire retrempée depuis trente ans dans les légendes de la guerre. Un Bonaparte, nommé président de la république, couve un empereur. Espérons qu'il aura plus de génie civil que son oncle n'avait eu de génie militaire. S'il en est ainsi, ce sera une halte dans les vicissitudes de l'Europe. Je vais voyager de nouveau en Orient. La république fait peur d'elle-même à la France; la *Montagne* s'amuse à jouer à la *Terreur :* la *Terreur* est une machine usée qui irrite tout le monde et qui n'intimide personne. Une république qui joue à la peur entre un peuple effrayé et un chef ambitieux a bientôt perdu la liberté. Détour-

nons les yeux, nous n'avons pas pu leur inspirer la prudence.

« Laissons aller le monde à son courant de hasard! Adieu, nous nous reverrons dans deux ans. » Et je partis.

X

Quand je revins, la république était l'empire. M. de Marcellus continuait de reporter ses regards en arrière, et moi à payer à mes braves amis le prix d'une vie politique qui m'avait ruiné en sauvant un jour mon pays. Je ne me doutais guère que je ferais un jour l'épitaphe de ce cher voisin. Voici sa vie en deux mots.

XI

Il était né dans le midi de la France, près de Bordeaux, patrie de l'éloquence des Girondins, de la philosophie sceptique et spéculative de Montaigne, de la science politique de Montesquieu, cet Aristote moderne de la France.

Il passa sa première jeunesse au château de Marcellus, dirigé dans ses études par son père, aussi classique que lui. Son mariage, sa carrière, l'avaient éloigné de ce lieu; mais son cœur y était resté, et il y retournait toujours avec bonheur. Le nom de Marcellus venait d'un camp romain établi sur ce coteau. La terre avait été achetée d'Henri IV lui-même, et sa famille y ajouta alors ce nom. Ce Marcellus romain, au lieu de mourir comme Caton ou Brutus, ou de plier de mauvaise grâce comme Cicéron, avait pris l'exil comme un intermédiaire entre la persécution et l'abjection; il s'était retiré volontaire-

ment dans l'île de Mitylène; il y vivait d'études compatibles avec la tyrannie et avec la liberté; il avait conservé ses amis à Rome, et entre autres Cicéron, qui lui écrivait sans cesse d'y rentrer afin d'avoir un complice de sa faiblesse. Mais Marcellus persistait à penser que la meilleure place sous un tyran aimable et doux était la plus éloignée; il vécut à distance, et mourut en paix, véritable homme d'honneur de la république.

Ce que la république était pour le général romain, la Restauration le fut pour M. de Marcellus : un engagement auquel il ne voulut jamais manquer, véritable homme d'honneur de la Restauration.

XII

Sa famille avait adopté avec passion cette cause; elle l'honora par sa fidélité.

Fidèle jusqu'à la persécution, disait son père, poëte et orateur du second ordre, qui célébrait l'autel en assez bons vers et qui défendait le trône en assez bonne prose contre les libéraux de 1815 dans les Académies et dans les Chambres. Les épigrammes du côté gauche pleuvaient sur ses vers et sur ses discours.

Mais il s'honorait de ses blessures comme un intrépide soldat de cette double cause, et il faisait de ces traits de la haine de parti ce que les Romains faisaient des flèches des Parthes, des trophées dans le temple de la Gloire, disant à Dieu et au roi : Voilà les armes que j'ai bravées pour vous!

Comme M. de Bonald et M. de Chateaubriand, il se sacrifiait à leur cause; il faut des soldats aux chefs. Ils le récompensèrent de son dévouement sincère dans sa personne en le nommant pair de France, et dans ses enfants

en nommant M. de Marcellus secrétaire d'ambassade à Constantinople.

XIII

L'esprit classique et politique du jeune homme était merveilleusement adapté à la diplomatie; mais cet esprit, s'il n'avait pas la chaleur, en avait d'autant plus la clarté. Il avait été supérieur et prématuré dans les études. Les langues hébraïque, latine, grecque surtout, lui étaient aussi familières que l'idiome de famille.

D'un extérieur noble et élégant, il avait une physionomie fine, mais point audacieuse.

Parlant peu, mais répondant juste, il était alors très-enclin à cette ironie douce de ceux qui ont bu de bonne heure les eaux de la Garonne; il en conserva quelque chose toute sa vie, même quand les déceptions et les révolutions eurent altéré le fond de son âme. L'ambition honnête de bien servir était sa seule préoccupation.

XIV

Le gouvernement des Bourbons avait M. de Marcellus le père à récompenser; il fut heureux, à peu près à l'époque où il me recruta moi-même pour sa diplomatie future, d'enrichir ses cadres d'un nom, d'une jeunesse et d'un talent qui promettaient un ministre à sa cause.

M. de Marcellus fut attaché à l'ambassade de Constantinople sous M. le duc de Rivière. Le duc de Rivière avait été un des serviteurs du long exil des Bourbons, mais serviteur actif, dévoué, ayant joué sa vie pour sa cause; l'ayant perdue dans l'affaire de Georges Cadoudal, et ayant obtenu la vie du premier consul à condition de ne plus conspirer.

Le duc de Rivière était, comme M. de Polignac, un de ces monuments de fidélité chevaleresque, que Louis XVIII et le comte d'Artois étaient heureux de montrer à la jeunesse royaliste de 1825 dans les grandes places, comme des preuves vivantes de la mémoire des princes restaurés.

M. de Marcellus plut du premier coup à cet ambassadeur, obtint toute sa confiance et toute son affection.

M. de Rivière autorisa son jeune secrétaire à passer par l'île de Milo pour y négocier l'acquisition de ce beau morceau de marbre appelé depuis la Vénus de Milo. A son retour, M. de Rivière la garda à son compte et l'offrit au roi Louis XVIII à la fin de son ambassade.

On se récria sur sa perfection; elle règne sur nos musées provisoirement, reine des marbres, jusqu'à ce qu'un nouveau Marcellus la détrône par un autre hasard de découverte et de popularité. Car est-il probable que la statue de Scopas, ou d'un autre, ait été reléguée dans l'antiquité païenne sur la petite île de l'Archipel au lieu de décorer Athènes, Corinthe, Olympie, Éphèse? La poussière de ces capitales du culte et de l'art ne nous a pas tout dit.

XV

Quoi qu'il en soit, c'est de là que date la célébrité naissante de M. de Marcellus. L'Académie des inscriptions lui devait un signe d'attention : il est mort sans l'avoir reçu d'elle; depuis, il mérita place dans une Académie plus littéraire, et il mourut sans y avoir été admis. Il les méritait l'une et l'autre, la première par son bonheur, la seconde par son mérite. On le reconnaît aujourd'hui, trop tard, mais son ombre en sourit là-haut. Rions-en comme lui, il y a retrouvé la société de ces morts illustres avec lesquels il a tant désiré converser dans leur langue :

les Homère, les Phidias, les artistes et les poëtes grecs ses amis; les Théocrite, les Pline, les Cicéron, les amateurs de l'esprit humain qui forment l'immortelle Académie de tous les âges, et qui l'ont reconnu à la pureté de accent pour un des leurs!

XVI

Il passa dans l'étude de ces langues mortes et vivantes de l'Orient trois années à Constantinople; c'est là qu'il acheva véritablement son éducation classique, pendant les loisirs que la diplomatie, muette en Orient, laisse à ceux qui servent attentivement, mais presque en silence, leur pays.

Nous allons retrouver ces trois fécondes années dans ses souvenirs, dans ses traductions et dans ses œuvres.

XVII

Le sort que lui réservaient les premiers maîtres en littérature et en politique le fit rappeler de Constantinople à Londres, vers 1822, pour servir de second à M. de Chateaubriand, en Angleterre.

M. de Chateaubriand, qui promenait son ennui à Londres pour délivrer les ministres de l'embarras de sa présence inquiète à Paris, le reçut comme un fils dans son ambassade; heureux de reparler avec ce jeune et spirituel disciple de cet Orient qu'il avait visité quelques années plus tôt. M. de Marcellus lui plut comme il avait plu à M. de Rivière.

C'était le moment où l'intérêt diplomatique du monde était reporté tout entier en Espagne, à Naples, à Turin,

et où le congrès de Vérone devait bientôt appeler sur la scène des négociations toutes les cours de la Sainte-Alliance. En ce temps-là les rois, encore tout fiers de leurs succès, reconnaissaient une cause générale des rois supérieure à toutes les causes secondaires des jalousies nationales, des rivalités d'ambition, ou d'influence des cours; une véritable ligue politique des gouvernements légitimes subordonnait toutes ces rivalités locales à son intérêt et à une doctrine d'ensemble des monarchies. L'Autriche venait d'intervenir à Turin et à Naples contre les carbonari.

Charles-Albert, prince royal de Piémont, tour à tour complice ou proscripteur des révolutionnaires piémontais, venait de faire défection à la cause italienne à Novare et de se réfugier en Toscane, et ensuite à Paris, pour obtenir l'honneur de combattre en Espagne les carbonari qu'il venait de déserter à Turin : son pardon était au prix de cette palinodie; il le mérita bien pendant vingt ans d'un gouvernement asservi aux jésuites. En 1848, il se repentit de son repentir, et alla mourir vaincu, on ne sait dans quel parti, en Portugal; la révolution en fit un héros de circonstance. Son fils, le roi actuel de Piémont, hérita de son ambition et de sa valeur comme soldat; il fut le premier de ces princes qui préparèrent des armées et des alliances à la révolution radicale d'Italie, pour y renverser des papautés, des nationalités et des trônes, et qui posèrent ainsi la question indécise : Lesquels seront les dupes, après l'œuvre confuse, des rois ou des peuples? Si ce sont les rois, les trônes auront disparu; si ce sont les peuples, les peuples seront asservis.

L'œuvre qui se continue aujourd'hui en Italie est encore en partie l'œuvre des carbonari d'Espagne en 1820.

Nous sommes à la même date, avec le roi de Piémont de plus et la France.

La fédération des puissances italiques, avec des institutions représentatives, était le mot vrai de la situation dans la Péninsule; il n'a pas été prononcé à temps. L'Italie en souffre, et sa marche en sera retardée par de cruelles réactions.

XVIII

Or il s'agissait de savoir à Londres, en 1823, si l'Angleterre, qui avait été, quatre ans auparavant, le moteur et le payeur de la réaction européenne de l'Europe contre la France bonapartiste et oppressive de l'Europe, voudrait continuer à fomenter et à solder la guerre des rois contre l'insurrection des peuples et contre les sociétés secrètes de l'Italie et de l'Espagne.

M. de Chateaubriand, très-royaliste et très-anticarbonariste à cette époque, avait été envoyé en ambassade à Londres pour rallier M. Canning, le Chateaubriand anglais, à la cause des rois coalisés contre l'Espagne.

M. Canning, qui avait écrit dans sa jeunesse *l'Antijacobin*, élève de Pitt, ami de Burke, avait changé en avançant en âge, comme M. de Chateaubriand devait bientôt changer lui-même. La jalousie britannique se faisait libérale en Espagne, quand la France, par la nature de son gouvernement, se faisait conservatrice et antirévolutionnaire au delà des Pyrénées.

M. Canning, pour ne pas perdre toute influence en Europe, en Russie, en Prusse, en Autriche, n'osait pas rompre ouvertement avec ces puissances alliées de l'Angleterre, mais il voulait ajourner, embarrasser, compliquer, et enfin faire avorter le congrès, pour empêcher la France de prendre la responsabilité de venger la monarchie de famille en Espagne.

XIX

Le génie et la passion sont quelquefois politiques.

M. de Chateaubriand avait de la passion et du génie : passion de jeune émigré pour les Bourbons, dieux de sa jeunesse; génie des hautes affaires, qui donne aux hommes comme lui les grandes inspirations pour les républiques ou pour les monarchies. Il sentait que les Bourbons devaient quelque chose de grand au monde pour se faire pardonner l'abaissement de la France, qui n'était pas leur ouvrage, et dont l'injustice publique les rendait responsables.

Il leur inspirait la guerre en Espagne, guerre qui était dans leur nature, guerre de restauration, de constitution même; guerre d'intervention contre la démagogie espagnole et contre l'insurrection militaire, mais guerre désintéressée de toute conquête.

Cette guerre, qui flattait l'ambition de gloire de l'armée, était surtout politique, en ce qu'elle engageait l'armée mécontente à servir sous un Bourbon pour un Bourbon, et à tirer un premier coup de feu pour leur cause. Ce coup de fusil vaudrait mille serments.

Le premier ministre, M. de Villèle, qui gouvernait alors sagement, mais sans audace, répugnait à cette guerre et se plaisait à temporiser. M. de Chateaubriand avait pour M. de Villèle le dédain secret des hautes imaginations pour les timides conseils; il brûlait de la passion d'amener un congrès, bien convaincu que l'éclat de son nom forcerait M. de Villèle à l'y envoyer, et qu'une fois envoyé à Vérone, en apparence sans parti pris, il serait maître des résolutions de l'Europe. Pour cela, il fallait vaincre la répugnance de l'Angleterre en séduisant ou en

domptant M. Canning. C'est à quoi il travaillait à Londres, quand M. de Marcellus l'y rejoignit.

XX

Les pensées de l'ambassadeur et du secrétaire se confondaient dans le même royalisme décidé. Ils voulaient l'un et l'autre la gloire pour les Bourbons, et par conséquent la guerre d'Espagne. Périr pour périr, ils préféraient périr par une honteuse défection de l'armée, plutôt que de périr à petit feu par une lâche condescendance aux jalousies de l'Angleterre. Ils n'avaient aucun secret l'un pour l'autre.

M. de Marcellus et M. Canning étaient liés par les goûts littéraires communs que le premier ministre anglais avait conservés de son premier métier de journaliste. Ils traitaient ensemble dans la langue classique grecque et latine les affaires secondaires qui sont, sous un ambassadeur négligent, des détails de la compétence des secrétaires dans les grandes ambassades. Ces fréquentes occasions de se voir et de s'entendre avaient noué entre M. Canning et M. de Marcellus une amitié aussi familière que la politique en permet entre hommes de deux nations rivales.

M. Canning avait une fille unique, douée d'autant de beauté que d'agréments d'esprit. Le bruit courut à Londres que le ministre voyait sans ombrage un gendre futur dans le jeune Français assidu dans ses salons. Mais, diplomate avant tout, il ne voulait plaire qu'autant que cette liaison avec la famille de M. Canning ne coûterait rien à ses devoirs politiques de Français et de partisan de l'intervention européenne en Espagne.

Sa fidélité à M. de Chateaubriand, son honneur et son ambition, lui faisaient facilement dominer le goût éphé-

mère qu'on lui supposait pour la fille du ministre anglais. Entre le cabinet de M. Canning et son salon, il y avait pour lui l'Espagne; la liaison n'alla jamais plus loin que l'intérêt des affaires. M. de Chateaubriand, loin de prendre ombrage de cette intimité entre son premier secrétaire et le ministre qu'il caressait alors pour l'amener au congrès, redoubla de confiance, et fit de M. de Marcellus son confident et son envoyé à Paris.

M. de Marcellus partit, vit M. de Villèle, et lui persuada de satisfaire l'ambition du grand poëte en l'associant à M. de Montmorency et à M. de la Ferronays, pour complaire à l'orgueil diplomatique de M. de Chateaubriand et pour décorer l'ambassade.

XXI

M. de Marcellus, en son absence, resta chargé d'affaires à Londres, correspondant secret de M. de Chateaubriand. Il a donné dans un volume, chef-d'œuvre de diplomatie confidentielle, toutes ses dépêches à M. de Chateaubriand pendant le congrès, et toutes les réponses de M. de Chateaubriand, de Vérone et de Paris. Jamais esprit plus délié dans une situation plus délicate : — entre M. Canning, qu'il fallait ménager; M. de Chateaubriand, qu'il fallait flatter et informer; le roi, qu'il fallait intéresser; M. de Villèle, qu'il fallait éviter de blesser, — n'eut une tâche plus complexe, et ne dut montrer sous plus de faces la loyauté d'un homme d'honneur, la dextérité d'un homme de plume, la fermeté d'un homme de résolution, l'agrément d'un homme de lettres dans le sérieux d'un diplomate. Et cet homme avait vingt-cinq ans!

Ce portefeuille, ouvert sans indiscrétion après la mort de tous les hommes principaux qui s'y dévoilent, et après

la chute de la Restauration qu'on y voit agir, atteste une supériorité de vues et une richesse d'intelligence et de caractère diplomatique dans cette grande négociation du règne de Louis XVIII, qui fait contraste avec les négociations de la royauté de 1830 !

Et cependant ce n'était que la moitié de la France, car la France n'est jamais tout entière que dans la guerre; dans sa diplomatie et dans ses parlements, elle ne montre jamais que la moitié de ses capacités, tant elle est divisée en deux fractions par les partis qui la déchirent. Les Talleyrand, les Foy, les orateurs, étaient opposés par esprit de parti à la guerre d'Espagne; M. de Montmorency, M. de Chateaubriand, seuls, la voulaient, avec les amis des Bourbons.

Elle eut lieu, elle accomplit ce qu'elle avait à accomplir. L'Angleterre et M. Canning restèrent immobiles, murmurants, déconcertés, confondus. Ils se vengèrent de leur déception en Espagne en fomentant et en reconnaissant en Amérique l'indépendance des Amériques espagnoles, dont trente ans de guerres civiles n'ont pas encore éteint les conséquences.

M. Canning en mourut. M. de Chateaubriand imita peu de temps après les oppositions qu'il avait rudement invectivées dans le ministre le plus brillant, mais le plus illogique, de la Grande-Bretagne. Sa conduite à l'égard des deux rois, Louis XVIII et Charles X, ne fut plus qu'une série de petites vengeances masquées sous une fidélité d'apparat. La nature avait fait en lui un poëte de décadence dans une prose qui était le récitatif de la poésie, un orateur d'Académie; elle en avait fait, au contraire, un homme d'État de premier rang et de première influence, nié par les partis et perverti par ses propres rancunes.

XXII

Voilà comment les partis nous jugent et nous classent pendant que nous vivons! La mort seule est juste, et dit hardiment à nos mémoires le bien et le mal; elle nous fait notre épitaphe sur une pierre de granit, que ni les flatteurs ni les dénigreurs n'effaceront plus.

On ne peut reprocher à M. de Marcellus qu'un excès de faveur pour son maître en diplomatie, mais cette faveur même tient à la reconnaissance et à la bienveillance de son esprit. A cela près, nous ne connaissons pas un recueil de dépêches mieux senti, mieux écrit, présentant au lecteur sérieux, dans un meilleur style, plus de lumière et plus d'agrément.

XXIII

Autant qu'il nous en souvient, car nous écrivons ceci sans document daté sous les yeux, et seulement de mémoire, dans la solitude d'une campagne isolée, M. de Marcellus quitta Londres, peu de temps après que M. de Polignac y fut arrivé, comblé des marques de satisfaction du roi. Il fallait lui donner une compensation dans un poste diplomatique en chef; il méritait qu'on lui en trouvât un : on créa ce poste auprès d'un prince de la maison de Bourbon d'Espagne, fils de la reine d'Étrurie, qui régnait alors à Lucques et qui devait, après Marie-Louise, régner à Parme.

M. de Marcellus venait alors d'épouser, à Paris, une femme d'une naissance éminente, d'un esprit héréditaire, d'une beauté remarquée dans son siècle, Mlle de Forbin,

fille du comte de Forbin, directeur des musées, homme dont les agréments de figure, les succès de salon ou de cour sous deux règnes, l'esprit épigrammatique, et les talents en peinture et dans les lettres, faisaient un ornement de l'époque impériale, dépaysé dans le royalisme de la Restauration.

Mme de Duras eut la première idée de cette alliance. Mme de Marcellus, extrêmement jeune encore, suivit son mari, plus grave et plus mûr, dans les cours d'Italie. Je l'avais entrevue enfant pendant mes courts séjours à Mâcon, dans des fêtes chez ma mère, comme un éblouissement précoce d'aurore qui promet une splendeur de beauté plus tard : quand la beauté tient ses promesses, elle devient monumentale, et ce fragile monument de la nature devient immortel et classique par le souvenir.

XXIV

Résidant depuis quatre années dans la Toscane, dont le ministère français détachait Lucques pour en faire une légation de famille en faveur de M. de Marcellus, je fus obligé d'aller, à la suite de M. de la Maisonfort, mon chef, prendre congé du duc de Lucques et d'introduire auprès de sa cour le nouvel envoyé. Dans ce démembrement de notre propre légation, j'avais perdu de vue la charmante ambassadrice.

XXV

Trois ans après, la révolution de 1830 avait renversé tout ce bonheur, toute cette cour, toute cette ambition; de ce couple, rien n'avait survécu que les grâces sévères

de la femme, un pli de tristesse sur les lèvres, une arrière-pensée dans les yeux. Une vie recueillie et solitaire, dans un vieux château de Bourgogne, au milieu d'un site froid et âpre, avait remplacé cette belle vie d'Italie par une existence plus sévère, pleine de vertus pieuses et charitables, et répandu on ne sait quel deuil anticipé sur ce seuil couvert maintenant d'un deuil éternel !

Voilà la vie !

M. de Marcellus n'hésita pas un moment entre sa passion naturelle, l'ambition, et son honneur de famille : il se retira, triste mais résolu, dans la campagne et dans les lettres; il passa les quinze plus belles années de sa vie dans ces loisirs occupés qui lui tenaient lieu de tout, caryatide de sa bibliothèque à Audour et à Paris. Il reprit sa vie d'étudiant helléniste dans la société de quelques amis : à défaut de la gloire diplomatique, qu'il regrettait, il aspira silencieusement à la dignité des lettres, qui ne lui suffisait pas, mais qui l'intéressait.

Sans jamais conspirer, ni même agiter son pays, il allait souvent porter l'hommage de sa fidélité à la cour des rois tombés. Il ne versa jamais sur le seuil de leur exil l'amertume ou le dénigrement, qui ouvre le sanctuaire de la fortune, comme cette fidélité d'ostentation qui montre du doigt aux ennemis du dehors les faiblesses ou les ridicules de l'intérieur des rois.

Les Mémoires de M. de Chateaubriand sont pleins de railleries inconvenantes; M. de Marcellus s'en préserva. Il aurait voulu sans doute conseiller dignement son prince, il ne s'offensa jamais de se voir préférer les conseils d'autrui.

La république de 1848 lui donna la joie de voir la France libre de se choisir un gouvernement : il ne se fit pas les illusions des partis pressés de nouvelles chutes ; il ne participa ni aux illusions, ni aux fusions, ni aux

conspirations; il comprit que la fin du siècle était au tâtonnement, aux essais, aux déviations du peuple en tout sens. Il se dévoua tout entier à l'étude, région sereine, d'où l'on voit tout sans s'étonner de rien.

XXVI

De cette vie d'étude il sortit successivement, pour une demi-publicité d'élite, une longue série de livres, les uns, souvenirs personnels de ses voyages, fleurs de sa jeunesse recueillies de vingt à vingt-cinq ans en Orient, desséchées entre les pages de ses notes rapides, dont il recueillit à loisir l'essence et l'odeur pour en recomposer les meilleurs parfums de sa vie; les autres, des morceaux d'histoire diplomatique et politique, très-neufs, très-originaux, très-instructifs, qui révèlent au temps présent les pensées calomniées du gouvernement des Bourbons; les autres, enfin, entièrement d'érudition littéraire, traductions, dissertations, commentaires sur les textes du grec ancien et du grec moderne dont il a prodigieusement enrichi la littérature de ces derniers temps. De ces livres, quelques-uns sont exclusivement réservés aux érudits hellénistes; d'autres contiennent, à côté des textes grecs, des commentaires anecdotiques qui mêlent avec grâce et naïveté l'homme au mot, et qui révèlent les mœurs des peuples par une leçon sur leur idiome.

Jamais l'intérêt et la grâce n'avaient été plus indissolublement pétris dans des pages scientifiques; même quand on ne lit pas le texte, on lit le commentaire, et l'on emporte des images ravissantes de tous les pays qu'on a parcourus avec un tel guide.

Dans ses dernières années, M. de Marcellus, persévérant dans son exhumation des trésors de la Grèce moyenne,

traduisait encore le poëme de décadence de *Nonnos*, poëte égyptien du IVe siècle, qui fit une dernière épopée en grec, débauche d'érudition dont M. de Marcellus s'excuse avec raison, et dont rien ne peut l'excuser que son loisir.

Ce beau et pénible travail ne pouvait servir que quelques curieux de l'Académie des inscriptions. Puisqu'il se consacrait au servile et aride labeur de la traduction, la vraie Grèce, la Grèce originale et classique, n'avait-elle rien à lui offrir de plus précieux que *Nonnos?* Lui, si digne de traduire Homère, lui qui en avait sucé la moelle dans l'Épire et dans la moindre île de l'Archipel, ne pouvait-il pas lutter avec ces pédants qui nous traduisent des textes morts au lieu de nous traduire des mœurs et des lieux dont ils ne peuvent découvrir le sens à travers la littéralité des vers? Est-ce qu'un poëme populaire comme celui d'Homère n'est pas une perpétuelle allusion? Est-ce que l'allusion n'est pas la clef du poëte épique et populaire?

XXVII

Jamais je ne me consolerai que M. de Marcellus ou M. de Chateaubriand ne nous aient pas traduit *Homère* et la *Bible;* c'était un travail digne d'eux, et ils étaient dignes de ce travail!

Homère par M. de Marcellus, la *Bible* par Chateaubriand, eussent été deux livres précieux pour la littérature française; elle manque d'antiquités, ils lui auraient donné ce qui lui manque. Chateaubriand ne le daigna pas, Marcellus ne le tenta pas, mais par modestie! L'un et l'autre furent emportés longtemps, par le courant politique, loin des études qui immortalisent, vers les grandeurs qui trompent; quand la politique les rejeta

comme des naufragés sur les rivages, Chateaubriand était trop vieux, Marcellus trop timide. L'un écrivit ses *Mémoires d'outre-tombe*, qui ne sont que l'écho trop âpre des passions de sa vie, un Saint-Simon personnel, chargeant la postérité de ses petites vengeances; l'autre se contenta d'amuser les loisirs de sa vie retirée par des éruditions curieuses, par des souvenirs historiques, et par des traductions d'œuvres secondaires qui méritèrent bien de ses contemporains, mais qui ne donnèrent pas à son nom toute la célébrité que ses travaux méritent.

XXVIII

Parmi ces livres, qu'on pourrait appeler *Opuscules*, *Mélanges*, quelques-uns cependant, quoique écrits d'un ton familier et léger, sont des fragments très-diserts, très-graves et très-distingués d'histoire contemporaine, des documents très-intéressants d'histoire du siècle.

La politique de la Restauration, entre autres, est une justice sévèrement rendue à la haute pensée de Louis XVIII, le vrai roi de la liberté moderne, compatible avec la démocratie, vraie pensée du temps.

XXIX

A peine retiré dans son honorable repos et dans son volontaire exil d'Audour, il ne consuma pas son loisir à se plaindre du sort qui se joue des hommes : il se replia sur lui-même, et il écrivit, tout chaud encore de ses impressions de jeunesse, ses *Souvenirs d'Orient*. C'est une odyssée en prose tout à la fois élégante, badine, pittoresque, érudite, charmante, de six mois, à travers la mer

homérique. On suit ce jeune homme d'île en île, d'écueil en écueil, de continent en continent, de surprise en surprise, Homère à la main, de Byzance en Égypte, d'Égypte en Syrie, de Syrie en Palestine, de Palestine à Jérusalem, de Jérusalem à la mer Morte, de Jéricho à Chypre, de Chypre à Scio et aux montagnes de l'Albanie.

La lecture de ces deux civilisations, la Bible, l'Évangile, l'Odyssée dans les mains, est un cours d'histoire, de poésie, de jeunesse en action, qui retrempe l'âme dans l'âpre senteur de l'Archipel.

Il me semblait, en parcourant ces deux volumes, que je naviguais moi-même, comme dans ma jeunesse, sur ces flots classiques, et qu'au réveil des nuits pendant lesquelles le flot mouvant fait franchir les distances, le brouillard du matin, dissipé au souffle du vent d'été, tirait le rideau du ciel sur l'une ou l'autre de ces îles, et les faisait repasser sous mes yeux avec leur nom, leur histoire, leur poésie, leurs costumes, leur population : pittoresques étoiles de la mer bleue, resplendissantes au matin sur le fond clair de ce ciel d'eau.

A chaque île son impression, sa citation, son anecdote, son souvenir touchant ou local, son enchantement, sa mémoire! Éternelle jeunesse de la poésie de l'histoire, de la nature, de l'amour, se répercutant dans la jeunesse du navigateur! Le caractère de ce livre, c'est la jeunesse, c'est l'ivresse, c'est la fête du cœur et de l'esprit. M. de Marcellus a vingt ans, et il vogue à travers les illusions de la vie dans cet archipel des plus beaux songes de l'homme! A chaque île, il faudrait citer une scène et un vers! Lisez tout, et vous retrouverez vous-même vos vingt ans.

Il y a là cependant un souvenir qui rappelle les miens plus que tous les autres : c'est celui d'une femme célèbre,

énigme mystérieuse du roman ou de l'histoire, lady Esther Stanhope, que M. de Marcellus visita auprès de *Saïde*, dans la fleur de sa beauté et dans le prestige de ses aventures, et que je visitai moi-même, vingt ans après, dans la maturité de ses années et dans la constance de son exil du vieux monde !

XXX

Écoutez M. de Marcellus :

« J'étais à Saïde (l'ancienne Sidon) le 15 juin 1820, un mois après mon départ de Constantinople. Une faible brise de l'ouest amena l'*Estafette* à l'abri de l'écueil qui forme à lui seul la rade de la ville, depuis que le célèbre prince des Druses, Fakhr-Eddyn (Facardin), en a fait combler le port pour éloigner les flottes turques.

« A notre arrivée devant chaque ville, avant de saluer le pavillon ottoman, le capitaine envoyait un officier à terre pour y régler cette cérémonie. Ici l'enseigne de vaisseau détaché pour la négociation revint nous assurer de tout le désir qu'on avait de nous rendre notre politesse maritime ; mais en même temps, le château se trouvant totalement privé de poudre, le gouverneur turc priait le capitaine français de lui en faire passer autant de charges qu'il désirait de coups de canon. Cette réponse égaya l'équipage ; et il fut stipulé qu'on se dispenserait de part et d'autre de l'étiquette. Mais je ne sais pourquoi, j'ai plus envie de croire à l'avarice du gouverneur qu'au dénûment de la citadelle.

« Le mouillage de Saïde étant peu sûr, je vis la goëlette mettre à la voile pour Saint-Jean d'Acre, où nous nous donnâmes rendez-vous, et je restai seul sur la côte de Syrie.

XXXI

« Quelques Français, nés sous cet heureux climat, m'accueillirent avec tout ce qu'ils pouvaient se rappeler de notre langue, qui fut celle de leurs pères, mais qu'eux-mêmes ne parlent plus aujourd'hui : quelques mots usuels leur sont venus par tradition. Le consul lui-même, familiarisé avec de nouvelles mœurs, avait peine à se souvenir en ma faveur des habitudes françaises. Mon oreille, accoutumée aux sons rapides et doux de la langue grecque, aux articulations lentes et sonores de l'idiome turc, se trouvait entièrement étrangère au ton de l'arabe vulgaire, et semblait frappée par instants de quelques phrases harmonieuses au milieu des cris d'un jargon guttural.

« Cet isolement complet redoubla le désir que j'avais depuis longtemps de me rapprocher du seul Européen habitant ces contrées. Je savais que lady Esther Stanhope s'était établie en Syrie, et qu'elle était alors dans sa maison d'Abra, voisine de Saïde.

« Cette illustre Anglaise avait résolu, après la mort de son oncle le célèbre Pitt, de voyager longtemps loin de son pays : peut-être même, dès lors, se promit-elle de ne plus revenir en Angleterre.

« Elle visita d'abord la France et l'Italie, puis l'Allemagne, la Russie et Constantinople. Elle passa trois mois dans la ville de Brousse en Bithynie, au pied du mont Olympe, et fut tentée de s'y fixer pour toujours. Mais Brousse a une population de soixante mille âmes; c'est la province la plus voisine et la plus dépendante du sérail : il fallait autour de lady Stanhope de la solitude et de la liberté.

« Elle passa en Égypte; elle fut la première femme qui

osât pénétrer sous les voûtes de la grande pyramide; puis elle fit naufrage sur l'île de Chypre. Après avoir vu Jérusalem, Damas et Palmyre, elle choisit le Liban pour sa résidence. Elle y fit construire une maison; elle apprit l'arabe.

« Le costume des femmes syriennes lui parut incommode, et propre seulement à la vie sédentaire et intérieure; l'habit européen l'exposait trop à la curiosité et à l'attention des Druses : elle adopta donc les vêtements des hommes du pays.

« On lui fait passer de Londres ses revenus : sa fortune est, en Syrie, au moins égale à celle d'un scheikh puissant. Elle fait du bien autour d'elle; elle s'est acquis une véritable considération pour ses bienfaits, comme par la noblesse de ses manières et son goût pour la solitude, grande vertu aux yeux des hommes du désert.

XXXII

« Tous ces détails que j'avais recueillis sur lady Esther Stanhope excitaient de plus en plus mon intérêt; mais j'étais fort embarrassé pour obtenir d'être admis dans sa retraite. J'avais appris que plusieurs voyageurs, qui s'étaient hardiment et sans préambule présentés chez elle, en étaient partis sans l'avoir vue. J'essayai d'intéresser à mon tour sa curiosité; et je sollicitai la permission de la voir par un billet très-laconique, où je n'ajoutai ni mon nom, ni aucune des politesses de convention en Europe; le billet même semblait tenir quelque chose de la rudesse du désert; il ne contenait que ces mots :

« Un jeune Français passant à Saïde prie lady Esther « Stanhope de lui permettre de la voir. »

« Lady Stanhope m'a avoué depuis que j'avais en effet attiré son attention; elle ne pouvait croire, disait-elle,

qu'une demande sans compliments ni emphase fût d'un voyageur uniquement indiscret ou curieux. Elle y répondit en m'envoyant un guide chargé de remettre au consul la lettre suivante :

« Monsieur le Consul,

« J'ai reçu le billet d'un jeune Français, et je vous « adresse ma réponse pour lui, puisqu'il ne dit ni son « nom ni sa demeure. Je vous serais bien obligée de lui « faire savoir que, si la visite qu'il désire me faire est « dictée par un motif de curiosité ou de simple politesse, « je le prie de m'en dispenser, attendu que je suis tout à « fait reléguée et que je ne vois personne. Si, au con- « traire, il a quelque chose à me dire, il peut très-bien « vous remettre une lettre pour moi. Et, dans le cas où « il serait pressé de partir, et dans ce cas seulement, il « pourra venir avec le porteur de ces lignes, qui est un « homme à mon service.

« Esther Lucy Stanhope. »

« Je me déclarai *très-pressé de partir*, et je choisis la dernière alternative que m'offrait lady Stanhope ; je me mis aussitôt en route avec l'Arabe qu'elle m'avait envoyé.

« Le village d'Abra, où elle réside, est à une lieue de Saïde. J'avançai peu à peu vers la montagne, au milieu des beaux jardins et des ruisseaux qui entourent la ville ; puis, traversant des collines arides formées d'une couche de roche blanchâtre, je me trouvai au pied des premières chaînes du Liban. Après quelques minutes d'une ascension pénible, j'arrivai près de la maison de *Cid milady* (seigneur milady). C'est le nom que donnent les Arabes à la femme extraordinaire que j'allais voir.

XXXIII

« Sur le devant d'une grande maison bâtie de terre, comme la plupart de celles du pays, était un petit perron que défendait des rayons du soleil un toit de chaume supporté par quelques piliers. C'est là que je vis de loin un Bédouin assis sur une peau d'ours; et, sans m'étonner de reconnaître sous ce costume lady Stanhope, j'allai directement à elle.

« En me voyant, elle mit la main sur son cœur, à la manière dont les Arabes saluent, et, sans se lever, elle me fit place à ses côtés. Je remarquai, avant tout, ses vêtements d'homme asiatiques, dont l'adoption, l'avouerai-je, ne me parut pas ridicule; bientôt même mes yeux et mon esprit s'y habituèrent au point d'oublier le sexe de mon hôte, et ce n'était pas l'habit seul qui prêtait à l'illusion.

« Lady Stanhope portait un manteau de drap jaune foncé; une tunique rayée, de couleur violette et blanche, descendait jusqu'à ses pieds; de longues manches ouvertes laissaient apercevoir la blancheur de ses bras; des babouches de cuir jaune s'élevaient jusqu'à la moitié de ses jambes; un cachemire blanc couvrait entièrement sa tête, et un mouchoir peint de mille couleurs, ainsi qu'on les fabrique à Smyrne, entourait son visage : les deux bouts de ce mouchoir tombaient sur ses épaules. Elle m'en expliqua l'usage : l'un servait à assujettir son turban, et l'autre à cacher sa figure, quand elle ne voulait pas être reconnue. Ce costume est à peu de chose près celui que portent les hommes arabes; mais, par sa richesse, il n'aurait pu appartenir qu'au chef d'une tribu.

« J'admirais sous ces habits une femme d'une haute

stature; ses yeux, grands et vifs, s'arrêtaient autour d'elle avec douceur et bonté. Sa figure allongée et pâle aurait peint le sentiment, si elle n'avait voulu lui faire exprimer l'énergie et le courage. Je la trouvai belle, et je lui aurais donné quarante ans.

XXXIV

« Lady Stanhope me demanda mon nom : je vis que les journaux qu'on lui envoyait de temps en temps, malgré ses ordres, ajouta-t-elle, le lui avaient déjà prononcé; j'ajoutai que des fonctions m'attachaient à la résidence de Constantinople, d'où je venais; et elle me parla de quelques hommes d'État anglais que j'avais dû y voir.

« Le secrétaire-interprète de l'ambassade, me dit-elle, M. Terrik Hamilton, grand orientaliste, n'a pu néanmoins retracer que faiblement, dans sa traduction du poëme d'*Antar*, le caractère poétique et guerrier des Arabes. Un seul homme était digne de commander aux Arabes comme au monde. Les rois de l'Europe l'ont exilé... Ils en seront punis, ils le méritent.

« Depuis que cet homme n'est plus sur le trône, tout est changé; le trouble reparaît partout; l'Espagne n'a plus de roi; l'Angleterre et l'Allemagne sont déchirées de factions; un horrible assassinat vient de recommencer la révolution en France : je vous plains tous et je vous fuis.

« Mes sentiments, monsieur, ne doivent pas être les vôtres, je le sais; mais vous apprécierez ma franchise, et je ne dois point payer votre visite par une dissimulation qui n'est pas dans mon cœur. Mais entrons, nous causerons plus à notre aise.

« Je me fis répéter cette invitation, car j'étais plongé dans une rêverie profonde. Le soleil se couchait dans la mer de Chypre, mes regards planaient sur la verte plage

de Saïde; la chaîne du Liban chargé de lourds nuages noirs se prolongeait vers le nord; ma pensée errait dans cette immensité, et les accents prophétiques que je venais d'entendre, échappés à une femme revêtue du caractère et presque du costume des anciennes sibylles, ces paroles solennelles disaient à mes impressions quelque chose de sauvage et d'imposant.

XXXV

« Je suivis mon étrange guide dans l'intérieur du harem : c'est ainsi que lady Stanhope, s'identifiant avec le sexe dont elle empruntait les habits, appelait son appartement intime. Sa maison se composait d'une multitude de chambres disposées autour d'une cour carrée, comme dans un couvent. Cette cour est un jardin garni de fleurs odoriférantes. Toutes les ouvertures de la maison donnent sur ce jardin intérieur. Ainsi, trois des façades de l'édifice ne sont que des murs sans ouvertures; et la quatrième, par où j'entrais, offre du côté de la mer une seule porte et un péristyle, si l'on peut nommer ainsi quelques tiges de cèdre supportant un toit de chaume.

« J'entrai sur les pas de mon hôte (je ne peux pas dire mon hôtesse) dans un salon garni de sophas. Quelques arcs et deux carquois remplis de flèches étaient suspendus aux murs; sur un côté du divan paraissait un grand tableau représentant un cheval libre franchissant un torrent, et, derrière le cadre, je reconnus un portrait de Bonaparte presque entièrement dérobé à la vue. Lady Stanhope se coucha dans l'angle gauche du divan : c'est, en Turquie, la place du maître de la maison; je me couchai à l'autre angle, vis-à-vis d'elle. J'avais refusé de souper, elle me fit apporter des abricots blancs, dont l'espèce est inconnue en Europe, des figues bananes, puis des

sorbets. Je n'oublierai de longtemps ce repas offert par une Anglaise à un Français sur un pic du Liban.

« — N'êtes-vous pas surpris de mon costume? me dit lady Stanhope, en pressant sur ses lèvres l'ambre d'une longue pipe.

« — Non, madame, répondis-je. Je voulais voir lady Stanhope, et, sous quelques vêtements qu'elle paraisse à mes yeux, j'espère que mon hommage aura pénétré jusqu'à son cœur.

« — Oui, monsieur, reprit-elle, j'ai du plaisir à vous voir, et il faut que cela soit pour que je le dise; car depuis longtemps mes compatriotes m'ont dégoûtée des voyageurs : ils se croient en droit de tourmenter mon existence, et aucun Anglais ne viendrait en Syrie sans prétendre examiner ma vie et mes discours. Je suis pour toujours brouillée avec eux; je n'en reçois plus. Et que viendraient-ils faire en Orient? Loin d'égaler les hommes qui l'habitent, ils ne sont pas même faits pour les observer.

« Le dernier fut ce jeune Banks, que vous avez vu à Constantinople. Je l'ai fait conduire dans le désert, vers la ville qu'il dit avoir découverte : il me doit bien des facilités apportées à son voyage, et il s'en est montré peu reconnaissant; mais je sais oublier les ingrats. J'ai bien oublié un voyageur plus célèbre, qui porte le même nom, et qui fut l'ami de mon oncle. Je n'aime pas les traîtres. M. Pitt avait eu à se plaindre gravement de sir Joseph Banks, et le prince-régent voulut un jour m'engager à le suivre chez le compagnon de Cook qu'il allait voir. — Jamais, répondis-je, Esther Stanhope ne verra sir Joseph Banks : un homme qui trahit son ami est capable de trahir son roi.

« Bien d'autres Anglais, passagers en Syrie, m'ont obsédée de leurs persécutions. Pour les éloigner de moi,

j'ai dû y répondre par des brusqueries; mais elles ont produit l'effet que j'en attendais, et je ne les ai point vus.

« Ils s'en vengent par des publications de leurs voyages, où chacun d'eux me fait figurer à sa guise, et toujours pour m'accabler de ridicule. Cette arme est aiguë en Europe; ici elle s'émousse, et d'ailleurs j'y suis peu sensible depuis longtemps.

« — Quoi! ces jugements si défavorables, ces portraits si peu ressemblants que la presse multiplie, n'ont-ils rien qui puisse vous choquer, milady?

« — Oh! point du tout, reprit-elle en riant; que me font-ils de la part de ceux qui ne m'ont jamais connue? Si mon nom peut procurer à leurs ouvrages des lecteurs, et des acheteurs à leurs libraires, je m'en réjouirai très-sincèrement, car je veux faire le bien, de quelque manière que ce soit.

« — Je le sais, repris-je, et je dois vous témoigner toute ma reconnaissance de vos bontés pour mes compatriotes. J'avais su que plusieurs Français malheureux avaient trouvé chez lady Stanhope le plus généreux et le plus favorable accueil.

« — Ah! les Français, me dit-elle avec feu, ont des droits tout particuliers à mes sentiments. Vous avez beau faire, fort heureusement pour vous, vous ne ressemblerez jamais à vos voisins. . . . .

« Je ne sais comment j'ai pu plaire aux Bédouins et me faire parmi eux des amis : quelques traits de fermeté et d'énergie y ont peut-être contribué. J'ai été, pendant deux jours, avec une faible escorte de cinquante Arabes, poursuivie par trois cent cinquante cavaliers. Dans les ruines de Palmyre, un chef de deux cents chameaux a levé le poignard sur moi; mes regards et ma contenance l'ont vaincu : il est tombé à mes pieds. J'ai passé huit jours dans la grotte d'un santon retiré dans les rochers

du Liban; je couchais près de lui sur des feuilles sèches; il m'expliquait le Coran et m'initiait aux secrets de sa vieille expérience.

« La première fois que j'entrai à Damas, on m'avait préparé, au quartier des chrétiens, une maison séparée. Je fis dire au pacha que j'étais fatiguée de voir des chrétiens et des juifs; que j'étais venue faire connaissance avec les Turcs et les Arabes, et que je voulais une autre habitation. J'en choisis une au milieu des musulmans, en face de la grande mosquée, et j'y séjournai pendant quelques mois.

XXXVI

« Non, les Arabes ne sont point tels qu'on les représente en Europe. C'est surtout chez eux que réside cet *honneur*, dont vous avez inventé autrefois le mot en France, et qui n'existe point dans la langue anglaise. Ils sont braves, généreux, indépendants. Il y a dans le désert des hommes tellement instruits par leur observation assidue de la nature, par leur vive intelligence et leur habitude de réfléchir, qu'on ne peut lutter de science avec eux; d'autres, à une grande ignorance, allient un bon sens et une sagacité qui étonnent. Je les aime, et je continuerai de vivre avec eux. Je ne suis pas anglicane, je ne suis pas musulmane non plus, quoique je cite parfois le Coran. Je ne sais pas comment se nomme mon culte; mais j'adore un Dieu maître du monde, qui me récompensera si je fais le bien, et me punira si je fais le mal. Comment choisir dans ce mélange de mille sectes? Le désert, en cela semblable à l'Europe, en présente une incroyable variété. J'ai habité trois mois à quelques pas des grottes mystérieuses où les Druses, peuple franc-maçon, se livrent à la fois à leurs cérémonies religieuses

et à de nocturnes débauches. J'ai longtemps hésité, je l'avoue. Au milieu de toutes ces idolâtries, je n'osais me créer une divinité; mais aujourd'hui ma croyance est fixée, et, à force de bienfaits versés sur mes semblables, je veux mériter les bienfaits de ce Dieu, seul et tout-puissant, dont mon âme tout entière reconnaît l'existence.

« — Vous ne reviendrez donc jamais en Europe, milady?

« — Je l'ai quittée depuis huit ans, et pour toujours. Que voulez-vous que j'y regrette? Des nations avilies et des rois imbéciles? C'est le mien que j'accuserais d'abord, s'il n'était établi qu'un roi d'Angleterre ne doit jamais régner, et que Stuart ou Orange, fou ou sensé, ses affaires doivent aller sans lui.

« La femme de ce pauvre roi est venue en Syrie passer comme une Anglaise obscure, tandis que lady Stanhope y jouait le rôle que la princesse de Galles n'eût jamais dû quitter. Pauvre princesse Charlotte! elle aurait été une grande reine : elle était sans préjugés.

« Le duc d'York a autant de probité que de faiblesse; mon frère est son aide de camp. Je l'aime, ce frère (1)! Mais il est un autre Stanhope qui a osé en plein parlement calomnier la nation française, la grande nation! Ne sait-il pas que jamais l'Angleterre n'atteindra à la glorieuse hauteur de sa rivale?

« Avant peu, vous verrez tous ces trônes bouleversés dans leurs fondements. Alexandre joue plus longtemps, et

(1) Le colonel Stanhope désigné ici était membre de la Chambre des communes. En 1825, dans un accès de fièvre chaude, qu'on attribue à sa douleur de la perte de sa femme, il s'est pendu dans le bois de *Caen Wood*, maison de campagne de son beau-père, lord Mansfield, à dix milles de Londres.

mieux qu'un autre, son rôle de Tartufe; mais il cédera lui-même au torrent...

« Pardon, monsieur, je froisse peut-être vos opinions que je devine. Au reste, presque tous mes amis à Londres, quand j'en avais, pensaient comme vous, et je leur livrais de rudes assauts politiques; mais je les estimais. Je ne méprise que les transfuges, quels qu'ils soient; et, en cela, j'étais tout à fait Arabe bien avant d'habiter ces solitudes. Ici on ne croit pas à ces sentiments qui changent avec la fortune, à ces dévouements éphémères qui, morts avec le vaincu, renaissent pour le vainqueur, et sautent de l'un à l'autre avec une agilité toujours plus souple. Au désert, la vie jusqu'à la tombe reste fidèle à la haine ou à l'amitié du berceau. Est-ce l'effet de l'honneur mieux compris, ou d'une civilisation trop arriérée? Je le laisse à votre choix. »

XXXVII

« Cette conversation qui dura depuis sept heures jusqu'à deux heures après minuit, fut interrompue à diverses reprises par des pauses et des rafraîchissements. Nous restâmes entièrement seuls pendant tout ce temps, et je n'ai tracé ici que le résumé de nos entretiens.

« Lady Stanhope m'avait quitté un instant dans le cours de la nuit; je la vis revenir bientôt, et je m'aperçus qu'elle boitait, je lui en demandai la cause.

« — Je visitais mes juments arabes, suivant mon habitude de tous les soirs, me répondit-elle, et je viens de recevoir un coup de pied qui m'a atteinte légèrement. » En effet, en passant la main sur son genou, elle la retira sanglante. Je la priai d'appeler ses femmes, elle se mit à rire.

« — Des femmes de chambre! me dit-elle, je n'en ai

plus : elles n'ont pu supporter la vie du désert, je les ai renvoyées en Europe. Quelques Arabes me servent ici; je parle leur langue, et leurs soins me suffisent. »

« J'avais manifesté l'intention de retourner à Saïde dans la nuit même; lady Stanhope ne voulut pas le permettre, et elle m'engagea à passer quelques jours auprès d'elle. Je dus m'y refuser à mon tour; mes moments étaient comptés, et je m'excusai sur mon pèlerinage.

« — Vous allez à Jérusalem, me dit-elle; vous n'y verrez que des prêtres haineux et des dissensions interminables. Puisque vous voulez me quitter sitôt, je vais prendre congé de vous. On va vous conduire dans la chambre qui vous est destinée. Un Arabe sur le Liban ne vous recevra pas comme une Anglaise à Londres; mais acceptez de bon cœur ce que je vous offre de même. — Adieu, monsieur, ajouta-t-elle en mettant la main sur son cœur, que le bonheur vous accompagne! Je vous ai vu avec plaisir, et c'est ce que je dis bien rarement des autres voyageurs. »

« Je répondis à ses vœux par des expressions sincères. Elle me quitta.

« En arrivant dans la chambre qui m'était préparée, on m'apporta de sa part une écritoire : elle me faisait prier de lui laisser mon adresse. Agité de souvenirs, je ne pus fermer l'œil du reste de la nuit; au point du jour, j'appelai mon guide. Deux chevaux arabes étaient à ma porte, je les acceptai jusqu'au bas de la montagne. Je les renvoyai de là, et je repris lentement le chemin qui conduit à Saïde. »

XXXVIII

Je reprends :

Et maintenant que j'ai vécu, et que j'ai connu le néant

et l'ironie de la vie dans le monde des réalités politiques, j'ai pris de lady Esther Stanhope une tout autre idée que celle que j'en ai eue à *Djoum*, dans la nuit que je passai avec elle dans son ermitage du Liban.

Ce n'était nullement une femme folle; sa seule folie, c'était la grandeur de son âme!

Tout ce qui était petit et mesquin la dégoûtait.

Elle avait vu sous son oncle, le grand Pitt, deux géants lutter sur les mers et sur la terre : la liberté dans l'âme de Pitt, le despotisme dans les armées de Bonaparte! Pitt était mort comme Moïse, avant d'avoir rendu la liberté au monde; Bonaparte était vaincu et prisonnier à Sainte-Hélène. Bon ou mauvais, il n'y avait plus rien de grand à contempler dans ce monde. Ce monde l'ennuyait; elle détourna les yeux en regardant son oncle et Bonaparte. Elle quitta l'Angleterre et l'Europe, et les oublia dédaigneusement.

XXXIX

Elle fit bien; elle aima mieux aller habiter parmi les grandes ombres, les grandes ruines, les grands songes des déserts, que de languir dans la médiocrité de nos destinées d'alors.

Elle dit adieu à l'Europe, et s'ensevelit toute vivante en Asie! De temps en temps un voyageur, alors très-rare, venant par curiosité frapper à sa porte, elle refusait d'ouvrir; elle ouvrit pour Marcellus et pour moi, parce que Marcellus était un enfant, et parce qu'elle avait entendu mon nom de poëte dans le monde. Un enfant et un poëte, terrain à songes!

Elle voulut nous voir.

Elle me prophétisa ce qui m'est arrivé par hasard, un rôle grave dans une courte pièce à grand mouvement.

« Vous reviendrez après en Orient mourir où je vis », me dit-elle.

Et j'y mourrai au moins de désir.

Quand on s'est lancé hardiment, avec une sainte pensée dans le cœur, au milieu d'un peuple en révolution, pour l'apaiser et le diriger vers des destinées plus hautes et plus surhumaines.

Quand on lui a dit : « Lève-toi et règne, mais montre-toi digne de régner par ta modération, par ta tolérance; par ton respect des libertés d'autrui; tu n'auras d'autre maître que la raison, tu respecteras tout le monde, et toi-même. »

Quand ce peuple a été soulevé entre ciel et terre pendant quelques mois, et que toutes les nations étonnées se sont agenouillées pour le contempler dans sa liberté et dans sa sagesse; ce peuple de France a été vraiment roi de lui-même, et digne de l'être.

Mais il est bien vite redescendu ou retombé de son enthousiasme, et, le danger passé, il est redevenu peuple, c'est-à-dire, élément. Il a abdiqué sa gloire par lassitude; la couronne lui a paru trop pesante, il l'a laissée tomber de son front; une main fort habile et armée l'a ramassée. Le peuple s'est refait soldat sous cette main, nous recommençons le passé!

XL

Quand on a participé à cette illusion des grandes âmes, et qu'on l'a vue s'éteindre, on a trop vécu; on prend en dégoût l'Europe où ces scènes se sont passées, on désire oublier ou renouveler sa vie dans un autre continent! On cherche un désert en Asie pour passer en vivant entre les pensées de Dieu et l'oubli des hommes.

C'est ce que je ne comprenais pas encore en 1830,

quand je fus reçu par lady Stanhope, et que je la crus une sublime insensée. C'est ce que je comprends aujourd'hui. Le devoir de sauver à tout prix honnête mes amis et mes créanciers en France m'a ramené et me retient dans ma patrie par un lien que Dieu seul connaît.

Mais l'âme de lady Stanhope a passé dans la mienne, et mourir dans un désert d'Asie, au sein d'une contemplation de Dieu, de la nature, et loin des hommes d'Europe, est le dernier de mes vœux!

XLI

Quoi qu'il en soit de ce vœu, comme de tant d'autres, le livre de M. de Marcellus est un des livres de jeunesse qui sont les plus doux à emporter dans son bagage de voyageur ou à feuilleter dans son âge avancé, quand on veut se donner une odeur du printemps de la vie. On y vogue, on y change d'horizon à tous les levers de l'aurore; on y chante à demi-voix les vers mémoratifs de ses études, on y parle la plus riche et la plus sonore des langues; et, par-dessus tout, on y cause avec un compagnon de route toujours instruit, toujours spirituel, toujours tempéré et souriant, qui semble avoir en lui la précoce et froide sagesse du vieillard à côté des belles illusions de la vie.

Ce livre est bien loin d'avoir autant de réputation qu'il en mérite. La tombe, comme le lever du vrai jour, rendra à M. de Marcellus toute la justice que l'ignorance ou le préjugé des partis lui a fait attendre. C'est le cours le plus complet et le plus vivant de l'archipel grec et ionien qu'un disciple d'Homère ait fait faire à la génération présente.

Le voyage en Sicile, qu'il fit longtemps après, en 1841,

est une promenade classique autour de l'Etna, de l'histoire, des monuments. Mais cela n'a pas la séve jeune et pittoresque du souvenir d'Orient. On sent que l'homme mûri et désenchanté se promène le soir pour se donner les consolations et les diversions de la vie active qui lui était refusée. Il y a toujours de l'érudition, mais il n'y a plus d'illusions : le soleil baisse. M. de Marcellus pensait à autre chose.

XLII

A quoi pensait-il?

Il pensait à un autre livre, *la Politique de la Restauration,* publié deux ans après. — Ce livre est une répétition des anecdotes littéraires analysées par nous au commencement de cette étude. Il y met en corps ce qui était en pages. C'est toujours le très-intéressant récit de ses négociations entre M. de Chateaubriand, ambassadeur à Londres, et M. Canning, ministre des affaires étrangères du gouvernement britannique, son ami.

Les correspondances de M. de Chateaubriand sont justes, fortes, héroïques. Il veut grandir la politique monarchique de son gouvernement, malgré M. de Villèle et malgré les Anglais. Sa personnalité vigoureuse le tourmente et tourmente tout le monde, jusqu'à ce qu'il ait forcé la main à M. de Villèle et à l'opposition du parti libéral, à la politique méticuleuse de M. de Villèle, à la jalousie de M. Canning; il triomphe enfin et vole au congrès de Vérone, malgré tout le monde.

Du moment qu'il y paraît, il est le maître; il supplante peu loyalement M. de Montmorency, il entraîne M. de Villèle, il dompte M. Canning, il affronte courageusement l'opposition bonapartiste des Chambres françaises. Il élève la Restauration à son apogée, il restaure la mo-

narchie des Bourbons en Espagne; il tombe enfin, mais dans son triomphe, sous l'animadversion très-méritée, mais très-imprudente, de M. de Villèle.

La correspondance, fort sensée, habile, éloquente de son confident à Londres, de M. de Marcellus, souvent égale à celle de M. de Chateaubriand, moins passionnée, moins aventureuse, plus honnête, montre dans ce jeune diplomate un futur ministre, très-capable de comprendre l'Europe, s'il n'était pas encore capable de la diriger.

C'est un beau livre de métier pour ceux qui, comme nous, étaient appelés un jour à tenir le gouvernail de la France. Il répond victorieusement à ceux qui ont tant calomnié la politique de cette monarchie, et qui écrivent aujourd'hui leurs calomnies comme de l'histoire.

Alger, l'Espagne, les deux grands actes extérieurs de la Restauration, prouvent que, malgré la difficulté de sa situation, l'honneur et la grandeur de la France n'ont jamais été en péril sous les ministres de la Restauration. M. de Marcellus a versé une complète lumière sur cette question.

La réputation du gouvernement des Bourbons à l'extérieur est rétablie irréfutablement dans cet excellent ouvrage. L'opposition de quinze ans y joue un pauvre rôle. C'est de là que date pour moi ma mésestime du gouvernement parlementaire d'alors, et mon goût pour la république; gouvernement quelquefois terrible, mais au moins vigoureux et franc, où les dictatures ont la force des institutions, et qui font faire aux nations ce qu'elles veulent, et non pas ce que veut un groupe d'intrigants, mentant au peuple du haut de la presse et de la tribune, et faisant peur aux rois des peuples, et des rois aux peuples.

Rien de grand avec ce gouvernement de manéges et de factions bavardes. Excepté dans l'affaire d'Alger et dans l'affaire d'Espagne, tous les gouvernements de la France,

pendant les trente ans du gouvernement des Chambres et des journaux, n'ont été que le gouvernement de l'opposition!

Et ces hommes voudraient recommencer? J'aime mieux ce qui est; c'est une leçon au moins à l'intrigue.

Je préférerais la république souveraine et absolue : elle est agitée, mais elle est forte. Les pires des tyrannies sont les petites tyrannies; les tyrannies parlementaires sont mesquines en France : franchement, j'en ai trop souffert pendant trente ans de ma vie pour ne pas les détester.

XLIII

Après quelques opuscules d'érudition grecque et classique, M. de Marcellus écrivit tout récemment son meilleur livre sous un titre et sous une forme qui promettaient peu et qui tenaient beaucoup : c'est son *Commentaire sur les Mémoires de M. de Chateaubriand.* Ces mémoires sont la lie du vase, cuvée et versée, du cœur aigri de ce grand homme du siècle. — Nous disons grand, nous ne disons pas bon. — Ces mémoires protesteraient contre l'épithète.

Ce livre a des pages admirables comme style, et déplorables comme caractère. Roman grec dans le commencement, diatribe universelle à la fin, il affecte partout un style tellement figuré, tellement recherché, tellement *ronsardisé*, par l'affectation du style gaulois de Rabelais et de Montaigne, qu'on ne sait en quel siècle on vit en le lisant. Rien n'y coule, tout s'y cristallise pour briller; chaque phrase demande à être trois fois lue, mais relue deux ou trois fois pour être comprise. C'est une énigme perpétuelle offerte par l'auteur à la malignité du lecteur. Disons franchement le mot, c'est mauvais en masse, souvent beau en détail; cela n'honore pas M. de Chateau-

briand, et cela déshonore autant qu'il le peut tout son siècle.

Eh bien, ce livre, mauvais de forme, même de fond, a servi de texte à un excellent livre. C'est le commentaire respectueux, mais juste, du disciple sur le texte d'un maître qui s'égare. Ce commentaire est bien supérieur au texte; toutes les *anecdotes* y sont rectifiées, toutes les injures palliées, tous les excès de bile adoucis, tous les venins de style réparés, déplorés, excusés, de façon qu'il ne reste guère que de belles choses à admirer et un grand homme à comprendre.

M. de Chateaubriand doit immensément à M. de Marcellus; il le réhabilite en étendant son manteau sur ses défauts de cœur et sur l'affectation de style de ce grand écrivain. Peut-être y a-t-il trop d'indulgence; mais qui sera indulgent, si ce n'est un ami?

M. de Marcellus absout M. de Talleyrand de crimes. Le nom de M. de Talleyrand, dit M. de Marcellus, ne tombe jamais de la plume de M. de Chateaubriand sans y avoir été marqué d'un fer chaud à son passage. Et, à propos de ces crimes, il est curieux de lire ce qu'en dit M. de Talleyrand lui-même cité par M. de Marcellus :

« Est-ce qu'un homme habile a jamais besoin de crimes? « C'est la ressource des idiots en politique. Le crime est « comme le reflux de la mer; il revient sur ses pas, et il « noie. J'ai eu des faiblesses, quelques-uns disent des « vices; mais des crimes? Fi donc! »

M. de Marcellus explique son amitié pour M. Bertin, cet homme d'État de la presse dans le *Journal des Débats*, par une sympathie de cœur conçue entre eux au chevet de mort de Mme de Beaumont, fille charmante du ministre de Louis XVI, décapité (M. de Montmorin).

M. de Chateaubriand adorait Mme de Beaumont; il lui érigea un monument funèbre à Rome, dans l'église Saint-

Louis des Français, pendant qu'il était secrétaire d'ambassade sous le cardinal Fesch. Avoir pleuré ensemble une personne aimée est le lien des cœurs.

La carrière entière de M. de Chateaubriand se ressentit de cette sympathie des *Débats*. MM. Bertin, les complices de son opposition royaliste contre les Bourbons, ne l'abandonnèrent jamais, même sous la monarchie de 1830, à laquelle ils adhérèrent par politique, monarchistes de toutes les monarchies, mais monarchistes exigeants et inquiets, qui personnifient encore aujourd'hui l'exigence et l'inquiétude du caractère de leur premier maître. Cela fait honneur aux deux : il se cache toujours un bon sentiment dans les âmes qui ont aimé !

C'est le parfum de l'amour, indélébile comme ce qui est divin ; on sent jusqu'à la dernière vieillesse qu'il a passé dans les cœurs, et qu'il a amélioré la nature.

XLIV

Pendant son ambassade de Rome, peu de temps avant la révolution de 1830, M. de Chateaubriand, triomphant de l'élection d'un pape faite sous ses auspices, heureux en fortune, heureux en séjour, heureux en sentiment pour des personnes innomées, se prend, comme à l'ordinaire des grandes âmes, d'un fastidieux dégoût pour tant de félicités, et continue à écrire ses *Lamentations*, très-déplacées, à son ancien secrétaire de Paris.

Ici le vrai sentiment de M. de Marcellus se dévoile, comme à son insu, dans un jugement de trois lignes, en marge dans ses lettres :

« J'avais une tête très-froide et très-bonne, dit l'auteur « d'*Atala*, et le diplomate, aussi grand que juste et ambi-

« tieux dans ses vues, avait le cœur *cahin-caha* pour les « trois quarts et demi du genre humain. »

Voici le cri du commentaire, cette fois plus juste que bienséant, arraché à M. de Marcellus par la flagrante ingratitude envers l'âme de *Juliette* (Mme Récamier), oubliée si cruellement pour des affections légères à l'âge du poëte :

« Je crois, dit-il, qu'il faut rétablir ainsi cette phrase : « J'avais une très-froide et très-bonne tête, et, après, le « cœur *cahin-caha* pour les trois quarts et demi du genre « humain. Ajoutons, pour être vrai : Comme pour la « moitié au moins de l'autre demi-quart ! »

Ce qui veut dire en bon français : Je n'avais de cœur que pour moi !

C'est le jugement qu'en porte M. Joubert, son premier ami, dans une lettre confidentielle à M. Molé, révélée aujourd'hui même pour la première fois, et publiée par M. Sainte-Beuve.

XLV

Le ministère Polignac, préambule d'une révolution certaine, rappela M. de Chateaubriand à Paris. M. de Marcellus est nommé, quelques jours après, son secrétaire d'État par le prince de Polignac. M. de Marcellus hésite quelques jours entre son dévouement de royaliste, son ambition naturelle, et son jugement très-sain sur l'inopportunité du défi de Charles X à la France alors libérale. Il va consulter M. de Chateaubriand comme l'oracle dans le désert, à l'hospice de la rue d'Enfer, où il s'était relégué. M. de Chateaubriand lui prophétisa la catastrophe prochaine et certaine. Marcellus refusa courageusement ces fonctions. Ce fut un bel acte de conscience et de foi dans sa politique de modération.

Pendant ces hésitations, le prince de Polignac, qui m'aimait, pense à moi; il m'écrit, me conjure de venir à Paris, m'offre avec instance la direction des Affaires étrangères; je n'hésite pas à refuser. — Il insiste sur un entretien; j'arrive à Paris, je cause à cœur ouvert avec lui : il est moins sincère avec moi qu'avec M. de Marcellus, il nie imperturbablement la pensée du coup d'État.

« Je le crois, puisque vous le dites, mon prince, lui dis-je; vous ne le voulez pas, mais la logique et votre situation le veulent! Je suis royaliste, je suis jeune, je ne veux à aucun prix dater d'un coup d'État malheureux dans la politique, et commencer par une révolution où les Bourbons périront. »

Je fus nommé ministre à Athènes, et je m'éloignai!... M. de Marcellus expia longtemps son refus.

XLVI

Les événements ne me donnèrent pas le temps de rejoindre mon poste. M. de Marcellus et moi nous déclinâmes la confiance et l'involontaire complicité de l'acte. Il se retira par pressentiment et conviction. Il fut fidèle à la monarchie légitime après les Bourbons; je restai fidèle à mon honneur en refusant de servir la seconde monarchie. Excepté la république, dictature de tout le monde, je ne voulus plus servir personne.

Cela a fait dire aux républicains, que je ne servais pas mal : « Défiez-vous de lui, c'est un légitimiste! » Et les niais l'ont cru. A leur place, j'aurais redoublé de confiance, et j'aurais dit : « C'est un homme d'honneur, et, puisqu'il a été fidèle à la première heure par un sentiment de famille et de tradition, il le sera à la dernière, quand on n'a plus d'autre famille que la patrie et le peuple. » Mais

ils ont cru qu'un royaliste de cœur, à vingt ans, ne pouvait jamais être un bon citoyen à cinquante, et qu'un homme fidèle à son serment sous les Bourbons ne serait qu'un traître sous la république!

Vous voyez où cette belle logique a mené la république. Mais passons!

XLVII

M. de Marcellus raconte les entretiens confidentiels qu'il eut avec la duchesse d'Angoulême. — Elle ne se fiait pas plus que nous, la noble femme, aux ordonnances, coup d'État désarmé. La législation des *coups d'État*, c'est la conscience de celui qui les tente, mais il ne faut pas les manquer.

Elle ne m'a jamais calomnié dans son exil, celle-là! Que la pitié de la terre et la bénédiction de Dieu la suivent dans sa tombe! Princesse tragique dès son berceau, elle fut triste jusqu'à la mort. Les Français l'en ont accusée; voulaient-ils donc qu'elle dansât sur les cadavres de son père et de sa mère? La tristesse est la bienséance des victimes.

XLVIII

Le livre finit par une réflexion touchante et haute que M. de Marcellus prit ou imputa à Massillon, et qui fit relever la tête de M. de Chateaubriand vieilli, qui ne pouvait supporter sa verte vieillesse.

« Que sont maintenant, lui disait-il avec la pompe en « deuil de ses entretiens familiers, que sont tous ces « beaux fleuves si célèbres dont nous avons vu l'un et

« l'autre les bords? — De tristes souvenirs qui nous « reprochent notre vieillesse. — Non! non! m'écriai-je, « dites de beaux souvenirs qui embellissent nos derniers « jours. Pourquoi donc le cœur serait-il sans force contre « ces conditions de la vie? Il faut bien, ajoutai-je lente- « ment, que l'affliction soit de quelque profit aux hommes, « puisque Dieu si bon a pu se résoudre à les affliger. »

XLIX

Ainsi finit le livre par une réflexion morose sur la vie, et par une réflexion juste et consolante, pleine de confiance en Dieu qui a fait ou permis la douleur.

Ainsi se dessinent les deux caractères : l'un léguant ses désespoirs et ses rancunes à la postérité ; l'autre remettant le passé et les peines de l'avenir à la bonté de Dieu!

On ne peut s'empêcher, malgré tout le talent déployé, de plaindre l'un et de chérir l'autre.

L

Après ces excursions toujours rétrospectives sur la politique et ses belles années, M. de Marcellus revint à sa chère Grèce. Il décrivit et traduisit ses chants populaires.

Après M. Fauriel, il y avait encore à glaner. Ce qui fait l'intérêt et le charme de ces chants, c'est moins le chant lui-même que le cadre qui les enserre. Ce cadre est presque toujours une scène de l'odyssée de jeunesse de M. de Marcellus voguant ou chevauchant sur les mers ou sur les montagnes du Péloponèse. Il savait le grec ancien comme Homère, il savait le grec moderne comme

un klephte. C'était l'époque héroïque de l'indépendance hellénique. L'Europe était folle d'hellénisme.

On oublie que des siècles ont remué ces lieux et ces peuples, et qu'il peut en sortir des peuples nouveaux à force de vieillesse, mais jamais d'anciens peuples. On se figure qu'on va ressusciter Miltiade ou Thémistocle dans la personne d'un corsaire ou d'un berger des mers ou des montagnes; que Démosthène et Cicéron vont succéder immédiatement au pape.

On oublie que deux mille ans ont passé, et que des millions de barbares ont été colonisés avec leurs mœurs nouvelles pendant des siècles et des siècles en Italie et en Grèce. De là le mécompte de tous ces rêves pour refaire le passé sans éléments, au lieu d'améliorer le présent avec ses éléments propres. Mais alors la Grèce fanatisait l'Europe; on n'était ni chrétien ni musulman, on était Grec, comme aujourd'hui on n'est ni catholique ni carbonaro, on est Piémontais. Les oppositions ont des engouements comme les poëtes; il faut se hâter de les saisir pendant qu'ils passionnent à froid les orateurs et les journalistes, car ces engouements passent vite et ne reviennent pas de même.

LI

M. de Marcellus, qui était jeune, les partagea de bonne foi pour les klephtes, pour les corsaires, et pour les bergers sauvages de la féroce Albanie. Je ne les partageai que dans la mesure de mon bon sens; cependant je publiai moi-même le poëme du cinquième chant de *Childe Harold*, imité assez servilement du beau poëme de lord Byron. Mon enthousiasme était médiocre comme un pastiche, mon succès fut médiocre aussi : je fus puni d'avoir feint un engouement qui n'était pas sincère.

Je savais bien au fond qu'on ne ressuscite ni peuple, ni nationalité, ni religion sur la terre, au gré du caprice des imaginations d'orateurs ou de journalistes en quête de popularité. J'avais un sentiment d'admiration et de pitié pour ces belles îles de l'Archipel, où fleurissent en hommes et en femmes la plus charmante jeunesse du monde; mais je n'avais aucune haine pour Mahomet et pour ce peuple religieux, pasteur et guerrier, qui était venu à son temps balayer des vallées de Bithynie la corruption byzantine, et prêcher l'unité de Dieu, ce dogme des Arabes, à la place des superstitions ingénieuses de l'Église grecque qui touchent de si près à l'idolâtrie.

Je prévoyais que la Grèce ressuscitée, non par son génie propre, mais par un roi allemand, ne contenterait ni les Grecs, ni les Turcs; la question se réduisait donc, au fond, à savoir si nous préparerions aux Russes l'empire de la Méditerranée : j'aimais mieux pour la France et pour l'Europe équilibrée les Turcs pour voisins que les Russes.

La bataille de Navarin, que nous ne livrerions certes pas aujourd'hui, ne fut donc à mes yeux que ce qu'est maintenant l'unité piémontaise et anglaise en Italie : un solécisme en politique, une pierre d'attente de l'Angleterre, une sublime bévue de la politique d'opposition. Puisque nous l'avions purgée des Autrichiens, il fallait la confédérer comme l'Archipel grec en 1822, et la protéger, mais non la soumettre au joug des Cisalpins pour la laisser croître. La liberté ne s'improvise pas sous la tyrannie, encore moins sous l'anarchie.

LII

Quoi qu'il en fût, M. de Marcellus, par esprit littéraire, et par esprit sérieusement chrétien, se mit à parcourir la Grèce nouvelle et l'Albanie, ni littéraire ni chrétienne, mais tour à tour, et selon le goût des Albanais, chrétienne ou mahométane comme son héros Scanderbeg, pour y chercher un nouvel Homère. Il n'y trouva rien que des chants dits populaires qu'on admira par parti pris, mais qui ne sont pourtant que des complaintes du peuple.

Défions-nous en toute langue de la poésie des rues, des mers et des montagnes, destinée à charmer les peuples ignorants. Cela est court, cela est monotone, cela est affecté ou trivial; cela contient cinq ou six images gracieuses, naïves, fortes, mais toujours les mêmes scènes : les airs que le berger siffle à son cheval, ceux que le matelot psalmodie à sa barque, couché à l'ombre de sa voile, ou l'amant à sa maîtresse au clair de lune. Ce n'est ni la malignité spirituelle et savante de Béranger, poëte d'opposition, épigrammatique, libéral, mais nullement populaire; ni la belle et naïve poésie homérique de Mistral dans son poëme antique de *Mireille :* c'est un patois pour les veillées des peuples de Provence !

C'est là un poëte populaire, ou plutôt c'est là un poëme écrit dans la langue du peuple avec les idées, les habitudes, les travers, les loisirs des amants, dans les basses classes des peuples !

Mais c'est Hugo, Vigny, Dumas, Laprade, Marcellus, Autran, Lamartine, qui les lisent.

Le peuple n'a ni le goût ni le temps, il a l'haleine courte. S'il est pieux, un couplet des cantiques de Marseille; s'il est impie, un couplet de Béranger, voilà son affaire; s'il

est soldat, une strophe armée de la *Marseillaise* : voilà la poésie populaire. Or la *Marseillaise*, sublime en musique, est peu admirable en poésie. C'est un beau chœur des frontières de la France résonnant au pas de charge sous les pieds de l'étranger; mais les paroles sont des cris et non un poëme.

M. de Marcellus, comme M. Fauriel son devancier, ne rapporte donc que des scènes poétiques et peu de poésie.

Quand les chants populaires ne sont pas composés à froid par des poëtes politiques, ils ne sont jamais sublimes; le peuple ne l'est pas, mais il est peuple, c'est-à-dire nature.

C'est le caractère vrai des traductions de M. de Marcellus. Il ne faut pas chercher des essences dans les bouquets de fleurs des montagnes, mais de la rosée matinale et des senteurs des champs. C'est ce qu'on trouve dans ce recueil.

LIII

Mais, à mesure que M. de Marcellus avançait en âge, il s'élevait plus haut que ses travaux pittoresques sur la Grèce moderne et populaire. L'âme totalement dégagée de l'esprit de parti, et se remettant entièrement à la Providence du sort de sa cause, il se contentait de rester fidèle pour lui-même, et ne s'inquiétait plus des fidélités ou des infidélités des autres. Il vivait hors du monde des événements, et se plongeait de plus en plus dans les études et dans les spéculations de la haute philosophie de l'ancienne Grèce.

C'est alors qu'il publia ses six volumes de la traduction de *Nonnos*, travail obstiné, mais malheureux. Qu'importait au monde actuel un poëme épique de plus sur les exploits

de Bacchus, chanté après coup par un Grec chrétien, comme un écho mort que chanterait une croyance finie? Travail pour l'Académie des inscriptions plus que pour son temps.

Mais, peu d'années avant sa mort, il s'éleva, comme helléniste, comme savant et comme poëte, à des œuvres plus utiles et infiniment plus belles que tout ce qu'il avait fait jusque-là en littérature. Nous voulons parler de son dernier ouvrage, à peine publié, non encore connu, saisi par la mort sur le seuil de sa publicité : *les Grecs anciens et les Grecs modernes;* ouvrage très-neuf, très-original et très-philosophique en même temps que très-poétique; trésor véritable découvert par lui dans les littératures presque fabuleuses de l'arrière-Grèce.

LIV

Une traduction des poésies d'Eschyle, cette élégie nationale des vaincus de Salamine, écrite et chantée sur le théâtre d'Athènes pour grandir les vainqueurs, termine cette belle étude sur la poésie des Grecs. C'est une véritable encyclopédie hellénique, sans prix pour les savants et pour les poëtes.

Huit jours après avoir publié ce volume, qui devait lui ouvrir les portes de l'Académie française, but mondain de sa vie d'étude, il n'était plus. Il s'était éteint sans souffrance et sans angoisse, plein de confiance dans les promesses de la religion, qu'il avait toujours admise sans contrôle dans ses dogmes pour la pratiquer dans ses vertus.

Il mourut comme Pétrarque, à Arqua, les mains jointes, le front couché sur les pages de son *Virgile*, chargé en marges de notes pour la seule femme qu'il ait aimée,

en lui recommandant ses amis, et en la recommandant à ceux qu'il laissait après lui sur cette terre.

Ayant appris trop tard sa fin, j'assistai à ses obsèques à Paris. Il y avait là tout ce qui cultive les lettres pour elles-mêmes, sans exception d'opinion, de parti, de dynastie.

Tout le monde pleurait du fond du cœur : ainsi la France perdait un homme de goût, un homme d'étude, un homme d'honneur, un homme religieux, et ceux qui chérissent la haute littérature, — moi... j'avais perdu un ami !

XX

LES BONAPARTE

I

. . . .

En ce temps-là vivaient, tantôt à Florence, tantôt à Rome, tantôt en Suisse, au bord du lac de Constance, des familles exilées, dont les prodigieuses vicissitudes d'élévation et de chute seront l'étonnement de l'histoire. Elles étaient alors le spectacle de l'Italie : c'étaient des branches de la famille des Bonaparte. Plusieurs de ces branches, détachées du tronc par l'exil de Napoléon à Sainte-Hélène, s'étaient réfugiées en Italie, terre des ruines et patrie de leurs ancêtres. C'était d'abord la mère de Napoléon, *Hécube* de cette race, vivant à l'ombre, avec ses orgueils et ses mémoires d'aïeule, dans le palais du cardinal son frère. C'était Lucien Bonaparte, dont le nom répondait autant à la république qu'à l'empire, caractère à deux aspects des hommes de deux dates, la république et l'empire. Il avait dédaigné un trône offert au prix de la répudiation d'une épouse de son choix; il élevait une belle et nombreuse famille de fils et de filles qui portent tous, dans un coin de leur nature, le sceau d'une étrange puissance d'originalité et de volonté. Parent de la femme de Lucien

par ma mère, j'ai eu moi-même l'occasion de connaître cette femme, que son mari avait préférée à un sceptre. Ceux de ses enfants que j'ai connus par elle avaient une empreinte de son énergie : Romains, Corses, Toscans, natures granitiques.

II

C'était ensuite Louis Bonaparte, roi volontairement descendu du trône de Hollande, homme né pour être le contraste avec le chef de sa maison, fait pour la vie privée, ambitieux de repos, de mérite littéraire, et non de puissance. Je l'ai connu mystérieusement à Florence, pendant plusieurs années, sans que le public soupçonnât nos rapports, que les convenances politiques de ma situation m'empêchaient d'ébruiter. Je n'allais jamais dans son palais; il venait chez moi, la nuit, dans une voiture sans armoiries, suivi d'un seul valet de chambre qui aidait ses pas infirmes à monter l'escalier de ma villa, hors des murs de Florence. Nous passions de longues soirées, tête à tête, dans des entretiens purement littéraires ou philosophiques qu'il avait la complaisance de rechercher. Je servais les Bourbons, il était Bonaparte : il y avait cette incompatibilité entre nous; mais il était avant tout philosophe et poëte; il me lisait ses compositions, j'oubliais qu'il était roi d'une dynastie que je ne reconnaissais pas : les lettres nivellent tout pendant qu'on en parle. L'entretien terminé, bien avant dans la nuit, je le reconduisais respectueusement jusqu'à sa voiture; il laissait après lui dans ma pensée un parfum d'honnêteté que je crois respirer encore.

III

C'était la famille de Joseph Bonaparte, ex-roi de Naples et d'Espagne, réfugié en Amérique avec d'opulents débris de ses royautés.

C'était la princesse Borghèse, sœur de Napoléon. Je vivais familièrement avec son beau-frère, le prince Aldobrandini, et je voyais habituellement son mari, le prince Borghèse, le Crassus de l'Italie moderne. Il était né pour jouir et pour faire jouir, non pour gouverner; homme féminin, mari indulgent, prince nul. Il habitait ses palais de Toscane; sa femme habitait son palais et ses villas impériales de Rome. Je ne l'ai jamais connue, mais je l'ai entrevue quelquefois dans ses promenades en voiture sous les pins parasols, à travers les statues, moins belles qu'elle, des jardins Borghèse. C'était dans les dernières années de sa courte vie; elle resplendissait encore des reflets de son soleil couchant, comme une tête de Vénus grecque effleurée, dans un musée, par un dernier rayon du soir. Je ne sais par quel caprice, dans une femme où tout était caprice, jusqu'à la mort, elle menait ordinairement avec elle un pauvre capucin, assis à ses côtés dans sa voiture. Le contraste de ce capuchon de laine brune, de cette tête de l'ascétisme chrétien, à côté de ces cheveux semés de fleurs et de ce visage de beauté mourante après tant d'éclat, faisait monter le sourire aux lèvres ou les larmes aux yeux. Charmante créature qui mourait enfant!

IV

C'était la reine Hortense, femme de Louis Bonaparte, qui venait de temps en temps à Rome ou en Toscane voir

ses fils, et qui retournait vite à sa solitude de Suisse. J'étais déjà prématurément connu littérairement alors; elle était illustre par son rang, ses malheurs, son goût pour les lettres, son talent pour la musique : elle voulait me voir. Elle me fit témoigner le désir de me rencontrer, comme par hasard, dans une allée des *Cascine*, où j'avais l'habitude de me promener à cheval; elle m'assigna plusieurs fois la place et l'heure. J'y manquai toujours : j'avais contre elle les préventions vives d'un partisan de Louis XVIII; j'accusais cette reine d'avoir trempé dans le retour de l'île d'Elbe, en 1815. Je me privai d'un grand plaisir pour ne pas faire une infidélité de simple politesse aux rois que je servais.

C'était enfin le prince Napoléon, fils aîné du roi de Hollande et de la reine Hortense, frère du prince, alors inconnu, à qui les versatilités du peuple, les inexpériences de la liberté, les impatiences de la multitude et les péripéties du sort préparaient de loin, dans l'ombre, un second empire.

Ce prince, fils d'Hortense (nous parlons de celui qui n'est plus), était un des hommes que les dons de la nature et les perfectionnements de l'éducation avaient façonnés pour toutes les fortunes. On venait, par un mariage de famille, de lui donner pour épouse sa cousine, la princesse Charlotte, fille aînée de Joseph Bonaparte. Cette famille, impériale par le souvenir, proscrite par le présent, ne pouvait guère s'unir qu'avec elle-même. Je n'ai fait qu'entrevoir cette princesse Charlotte, cause innocente ou fatale de la mort de Léopold Robert. J'en dirai peu. Quant à son mari, le prince Napoléon, l'attrait empressé qu'il témoignait pour moi établit entre nous des rapports gênés par la politique, mais bizarres, qui ressemblaient à ces inclinations furtives qu'on s'avoue du regard et qu'on se dissimule des lèvres.

Il avait l'extérieur d'un héros de roman, mais tempéré par la modestie, ce voile du vrai mérite. Sa taille était élégante; sa tête, dégagée de ses épaules minces, semblait s'incliner de peur d'humilier la foule; son œil était limpide, sa bouche ferme. Sa physionomie intéressait avant qu'on eût appris son nom; il y avait dans ses traits cette dignité qui survit aux éclipses du sort. Il n'y avait pas de mère qui n'eût désiré l'avoir pour époux de sa fille, pas d'homme qui n'eût voulu en faire son ami. Je n'ai connu que le duc d'Orléans, en France, qui représentât si bien l'espérance d'une dynastie; mais le duc d'Orléans avait trop d'intention dans l'attitude : on voyait qu'il posait involontairement pour un trône populaire. Le prince Napoléon ne posait pas, il primait et il charmait. S'il n'avait été Bonaparte, je l'aurais aimé avec plus de liberté.

V

Nous nous rencontrions souvent à la cour : les convenances politiques ne nous permettaient pas de nous voir ailleurs; même à la cour, et confondus par le mouvement du salon dans les mêmes groupes, nous ne pouvions pas, sans éveiller les ombrages de la diplomatie, nous adresser directement la parole. Il avait donc été convenu entre nous, par l'intermédiaire d'un ami commun, que nos conversations seraient à double entente; que nous ne nous regarderions jamais face à face en causant ensemble, mais que nous aurions l'air de nous adresser à un troisième interlocuteur dans la confidence des deux; que chacun de nous paraîtrait adresser à ce tiers complaisant ce que nous avions à nous dire; que nous nous entretiendrions obliquement, par ricochet, et que nos paroles, insaisissables ainsi à la foule, ressembleraient à ces pro-

jectiles qu'on dirige d'un côté pour frapper ailleurs. Nous observâmes longtemps, avec une égale adresse, cette convention diplomatique de salon. La conversation y perdait en abandon, mais elle y gagnait en piquant; la gène inspire, et l'attrait d'esprit que nous éprouvions l'un pour l'autre s'en accrut encore. Il n'espérait pas me ramener à ses opinions de famille; je n'avais rien à flatter en lui que la proscription : il y avait entre nous toute une dynastie.

VI

Un jour, cependant, et sans avoir concerté la rencontre, nous nous trouvâmes inopinément rapprochés par un de ces accidents de voyage qui ont l'air de préméditation et qui sont des hasards.

C'était dans une chaude semaine du mois de juillet, en Italie. Nous allions chercher, ma jeune femme et moi, les sites pittoresques et la fraîcheur des eaux et des bois dans les hautes gorges du groupe des Apennins, à *Vallombrose* et aux *Camaldules*, deux célèbres abbayes presque inaccessibles, comme la Grande-Chartreuse de Grenoble.

Après avoir passé là quelques-uns de ces jours qui ressemblent à des haltes du temps, où la vie cesse de fuir, dans les vastes cellules, dans les longs corridors frais, au bord des bassins glacés et sous les sapins aux murmures lyriques de Vallombrose, nous redescendîmes dans la profonde vallée qui sépare de la Toscane habitée cette oasis de paix, et nous reprîmes à cheval la route d'une autre oasis encore plus enfoncée dans le ciel au delà des nuages : les Camaldules.

La saison était caniculaire, malgré les haleines du torrent presque desséché dont nous suivions les bords et qui montrait ses blocs roulés à nu dans son lit, comme Job

montrait ses os à Dieu dans sa nudité sur sa couche. La réverbération du soleil contre les parois de marbre de la vallée incendiait l'air respirable ; nous cherchâmes, vers le milieu du jour, un abri sous un vaste *caroubier*, espèce d'oranger sauvage et gigantesque qui affecte la régularité immobile de l'oranger taillé par la main de l'homme, qui porte des fèves succulentes pour les chevaux du désert, et qui verse, de son dôme touffu et toujours vert, une ombre imperméable au soleil de midi.

Nous nous oubliâmes trop longtemps, sur la foi de nos guides, dans cette sieste sous l'arbre. Quand nous remontâmes sur nos vigoureux petits chevaux de Corse pour gravir le plateau rocheux qui monte aux Camaldules, la nuit en descendait à grandes ombres.

Avant d'atteindre la cime du plateau et de tourner à gauche dans la gorge sombre de pâturages, de torrents, de grands bois qui servent d'avenues à l'abbaye, la nuit était faite : on ne voyait plus le chemin sous les pas de son cheval ; quelques rares lueurs, à travers les branches d'arbres, indiquaient seules une ou deux chaumières éparses, chalets des pasteurs de l'Apennin plaqués sur les flancs de la montagne, à notre gauche ; à droite, le murmure d'un torrent invisible et profondément encaissé montait comme une terreur dans la nuit.

VII

Après avoir suivi longtemps à tâtons le sentier ténébreux qui mène à l'abbaye, nos guides arrêtèrent nos chevaux ; ils sonnèrent aux grilles pour demander l'hospitalité habituelle aux pèlerins et aux voyageurs. On leur répondit rudement des fenêtres que l'heure était indue, qu'on n'ouvrait plus à de nouveaux hôtes, et que d'ailleurs

le monastère était plein de visiteurs, arrivés avant nous. Les guides eurent beau répliquer qu'ils conduisaient le ministre de France et sa famille, que nous avions des lettres du tout-puissant ministre d'État *Fossombroni* qui nous recommandait au prieur, les fenêtres se refermèrent, les lueurs des flambeaux s'éteignirent dans le monastère, et il nous fallut reprendre, pour trouver un abri, le sentier par lequel nous étions venus.

VIII

Pendant que nous vaguions ainsi, à la froide rosée de la nuit, de chalet en chalet, sans qu'une porte voulût s'ouvrir à la voix des guides, les frissons qui sortaient des sapins et des cascades nous saisissaient; la faim et le sommeil, après une journée de marche, faisaient transir et grelotter les femmes : une nuit sans foyer, sans toit et sans nourriture, sur une couche d'herbe humide de neige, au sommet de l'Apennin, alarmait ma tendresse pour des santés chères et délicates. Je commençais à maudire ma curiosité, quand un bruit de pas à travers le feuillage, sous les arbres sur notre droite, appela notre attention.

C'était un pâtre d'un chalet voisin qui accourait, envoyé vers nous par deux étrangers abrités, comme nous cherchions à nous abriter nous-mêmes, sous son toit de feuilles. Ces deux jeunes et aimables étrangers, nous dit le pâtre, étaient le prince Napoléon et la princesse Charlotte, sa femme, arrivés un peu avant nous au monastère, et, comme nous, repoussés du seuil par l'affluence des pèlerins aux Camaldules. Ils venaient d'apprendre que le ministre de France et sa suite avaient été renvoyés comme eux, sans égards, des portes du couvent, et qu'ils cherchaient en vain un toit de berger pour y reposer leur tête.

Bien que le chalet où ils nous avaient devancés fût étroit, ils nous en offraient avec empressement la moitié. Le prince avait chargé son envoyé d'ajouter de sa part que, si nous avions quelque scrupule à loger ainsi les représentants de deux dynasties opposées dans la même chaumière, nous serions libres de ne pas nous voir, et qu'il se retirerait avec la princesse dans la partie séparée du chalet où les montagnards gardent le foin des vaches pour l'hiver.

Nous acceptâmes, avec les expressions d'une vive reconnaissance, l'obligeante proposition; seulement nous insistâmes pour que rien ne fût dérangé à l'établissement nocturne dans le chalet intérieur, et nous ne consentîmes à accepter que le logement du fenil. Nos hôtes ajoutèrent, à cette exquise politesse, l'envoi de la moitié de leur souper; mais les frontières furent fidèlement respectées de part et d'autre, et, malgré le désir de nous voir plus intimement à cette hauteur, au-dessus des petites convenances diplomatiques, nous ne franchîmes, ni l'un ni l'autre, la palissade de branches de châtaignier qui séparait le fenil du chalet.

IX

Nous passâmes une nuit délicieuse, sous les couvertures de nos mules, étendus sur le foin embaumé par les fleurs du thé de montagnes, au bruissement des feuilles de sapins et de châtaigniers, qui faisaient chanter sur des modes différents les brises de la nuit. Le torrent des Camaldules grondait dans le fond de son ravin, comme un mouvement convulsif de la terre qui fait mieux goûter l'immobile sérénité du ciel; les aigles jetaient des cris sur leurs rochers au lever de la lune et de chaque grande étoile qu'ils prenaient pour l'aurore. Une bande blanche et jaune à

l'horizon de la mer Adriatique annonça le jour. Le prince et la princesse, qui voulaient poursuivre leur voyage plus loin que nous, sortirent, couverts de leur manteau, du chalet, au premier crépuscule du matin. Nous les saluâmes respectueusement du geste par la fenêtre sans vitres du fenil, et nous nous séparâmes pour ne plus nous revoir.

La princesse Charlotte, jeune, mince, grêle, flexible comme un roseau qui n'a pas encore ses nœuds, était plus semblable à un enfant qu'à une jeune femme. On n'entrevoyait sa puissance d'attraction future qu'à l'extrême finesse de sa physionomie et à la profondeur précoce de son regard ; la passion encore absente pouvait un jour se répandre de là sur les traits pour tout animer. C'était un visage qui ne charmait pas au premier regard, mais qui saisissait l'œil et qui forçait à y revenir. La beauté de son mari jetait encore une ombre de plus sur elle. A cette époque, cette femme était quelque chose de fragile qui pouvait se consolider ou se briser, selon le sort. Telle était cette princesse ; elle devait tuer un jour, bien involontairement, le jeune peintre qui aurait pu devenir le Raphaël de son siècle et qui ne fut que Léopold Robert.

J'ai passé souvent bien des heures, au palais Barberini de Rome, à contempler cette naïve et opulente figure de la belle *Fornarina*, dont l'attrait consuma Raphaël. Quelle différence entre ces deux visages ! Mais l'amour se cache sous la laideur comme sous la beauté : ce n'est pas le regard qui aime, c'est le cœur.

XXI

CHATEAUBRIAND

I

Quand parut le *Génie du Christianisme*, j'étais au collége chez les Jésuites. Je fus ébloui, mais non convaincu. Tout jeune que j'étais, cela me fit l'effet d'un beau thème de rhétorique (1).

Qu'était-ce donc que ce génie inconnu qui se révélait tout à coup aux hommes? Voici ce que nous entendîmes murmurer çà et là par nos maîtres, en rentrant curieux des bords escarpés du Rhône à la ville :

C'était un jeune gentilhomme qui ne sortait d'aucune école que de celle de la mer, des forêts vierges du nouveau monde. On le disait jeune comme les prodiges, qui n'ont point d'ancêtres, sauvage comme les prophètes, qui ne ressortent que d'eux-mêmes et de Dieu, triste comme les immensités. Il avait paru tout à coup à son siècle, un livre à la main.

Ce livre était bien plus qu'un chef-d'œuvre, c'était un mystère; c'était bien plus encore, c'était un sentiment,

(1) Voyez tome Ier, *Comment je devins poëte*, p. 92.

une résurrection, un passé évoqué de toutes les tombes, de tous les cœurs. On ne lui demandait pas d'où il venait; mais on pleurait en le revoyant comme en revoyant une ombre.

Quel ascendant un pareil livre ne devait-il pas prendre au premier pas sur un monde renversé, bouleversé, dépouillé, égorgé, qui ne savait plus que croire, que sentir, que dire, et qui attendait une voix d'en haut pour reprendre haleine? Jamais une pareille réaction n'avait été mieux préparée ici-bas.

L'énigme de l'auteur se mêlait à l'énigme de l'ouvrage.

II

Ce jeune homme, disait-on, était né sur les écueils de la Bretagne, au milieu des forêts et des lacs, dans un vieux château, demeure d'une vieille race.

Son père était sévère comme le temps; sa mère, tendre comme la soumission; ses sœurs, belles comme la modestie; lui, sauvage et insoumis comme la solitude.

Ils avaient été tous persécutés, emprisonnés, exilés pendant la longue Terreur. Ils étaient parents des grands proscrits du Sylla du peuple, entre autres de M. de Malesherbes qu'il rappela trop souvent pour un bon chrétien, car Malesherbes était le Socrate des philosophes.

Avant d'émigrer, Chateaubriand avait osé faire une rapide excursion en Amérique. Son imagination précoce en avait, en peu de mois, absorbé les sites, les mœurs, les noms; il en était revenu en 1790, comme s'il n'avait cherché qu'un prétexte d'écrire. Il avait émigré alors et quelque peu marché et guerroyé avec l'armée des princes.

Il s'était marié légèrement avec une de ses parentes, et

avait oublié promptement ses nouveaux liens. Paris, il avait été chercher à Londres le licenciement et le subside des émigrés.

Il ne faut pas de longues résidences à ces hommes d'imagination. Quelques mois leur valent un siècle.

III

Il avait employé son temps à la fréquentation de quelques émigrés comme lui et à la rédaction d'une œuvre sérieuse inspirée par la révolution française, et intitulée : *Essai sur les révolutions*. C'était un tâtonnement de son génie. Il ne savait pas bien ce qu'il voulait écrire : une théorie du scepticisme où il y a de tout ce qui fermente dans la tête d'un homme; le dé jeté à la tête de tous les partis. Cela n'était ni chrétien ni impie. C'était souvent beau de forme et très-aventuré de fond. Cela pouvait servir de base à un écrivain, mais nullement à un philosophe.

A peine eut-il terminé ce livre, qu'il l'apporta à Paris et le communiqua à quelques amis de son premier temps, les uns mûris par les vicissitudes de la Révolution, les autres restés jeunes parmi tant de tombeaux. Les uns et les autres lui déconseillèrent cette publication qui allait l'engager avec les morts de la Révolution. Il fallait prendre garde : c'était un de ces moments où l'on ne s'engage pas impunément.

Bonaparte venait d'apparaître et d'hériter de tout le monde. On était las d'anarchie ; il venait de rentrer d'Égypte et de tenter le 18 brumaire à demi réussi. Son parti était composé des dégoûts de tout le monde ; de là à une puissante réaction contre tous les partis il n'y avait pas loin.

La Révolution sérieuse, dont la France était incapable, devait aboutir à la monarchie ; l'armée, enorgueillie de ses victoires et lasse d'attendre, allait transférer l'empire à l'un de ses chefs.

La France réunit toutes ses mains en une pour applaudir. Les courtisans, comme à l'ordinaire, donnèrent le signal.

Il fallait des doctrines au nouveau régime, ils les firent. C'est alors que la Providence, complice, fit signe à Chateaubriand. Il venait de rentrer. Un autre courtisan en fut l'interprète : c'était M. de Fontanes.

IV

M. de Fontanes était un littérateur d'un talent réel et hardi. Il avait contesté aux révolutionnaires non-seulement leurs excès, mais leurs principes.

Émigré à Genève pendant la Terreur, il avait conservé de cette époque une antipathie qu'il ne cherchait point à déguiser. Lié avec André Chénier, la dernière victime de Robespierre, et avec quelques hommes alors modérés du parti thermidorien, il accueillit Chateaubriand comme un élève que l'Angleterre lui renvoyait pour le consoler de tant de pertes.

Les premières lectures qu'il entendit de l'auteur d'*Atala* lui révélèrent un monde nouveau. Il fut atterré d'enthousiasme comme Horace la première fois qu'il entendit Virgile à la table d'Auguste, après les proscriptions de Rome. Cette admiration désintéressée fait le plus grand éloge du caractère de M. de Fontanes.

Il faut être très-grand pour proclamer la grandeur d'un rival ; il reconnut tout de suite, dans l'*Essai sur*

les révolutions, le germe d'un talent informe, mais magistral.

— Laissez cela, dit-il à son jeune disciple, vous portez secours au vainqueur; faites le contraire pour être juste et surtout pour être applaudi. Le monde a soif de justice; l'engouement nécessaire à toute vérité en Europe passe enfin du côté des persécutés. Allez au-devant de lui, vous serez plus vrai et surtout vous serez plus fort. La Providence vous a doué des magnificences du talent; consacrez-les aux larmes et aux dieux de la patrie; soyez le grand-prêtre du passé : le monde vous attend, et l'esprit nouveau se tournera vers vous comme le pieux regret qui embrasse passionnément une ombre. Vous avez ce bonheur que les trois quarts de la France et de l'Europe vous devancent dans la voie des expiations et qu'un héros vous précède; vous ne pouvez douter que Bonaparte ne veuille s'allier à la religion tôt ou tard, pour rendre au peuple l'obéissance et pour mettre sous la sanction du Dieu des armées l'autorité dont il s'empare. Vous lui plairez donc, et, s'il n'ose encore vous le dire, il vous le prouvera par ses faveurs.

V

Chateaubriand écoutait en silence; il fut convaincu, il retira son *Essai* de chez les libraires.

Il se lia avec Fontanes, et il écrivit le *Génie du Christianisme*, préambule éloquent et passionné à la restauration religieuse. En l'écrivant, il savait assez que c'était la plus haute adulation qu'il pût adresser au restaurateur du vieux monde, qui pétrissait dans ses mains un monde nouveau.

Fontanes amena son jeune ami au futur empereur. C'était lui amener, dans un même homme, l'imagination

de la jeunesse et des femmes, la religion et la pitié de la France : les trois prestiges de tout pouvoir nouveau. La figure et les manières du jeune homme plurent au futur souverain de l'empire.

Chateaubriand, que je n'ai connu que vieux, était alors dans le modeste éclat de sa jeunesse. Son front était penché comme sous une pensée méditative; ses traits étaient fins, comme ils sont restés depuis, mais nobles et francs; son expression profonde sans double entente, son œil intelligent mais sincère. Il abordait un homme quelconque de plain-pied; son tact merveilleux le plaçait juste dans l'attitude, ni trop haut ni trop bas : on voyait qu'il rendait tout ce qu'il devait rendre à son puissant interlocuteur, mais qu'il se sentait devant lui digne d'être regardé et respecté à son tour. Mais il n'y avait alors aucun orgueil déplacé dans sa physionomie. Il regardait la gloire avec assurance, en homme qui en connaissait le prix et qui savait qu'on la regarderait bientôt sur son propre front.

Il était petit de taille comme le grand homme du siècle, un peu penché sur l'épaule gauche; mais la grâce sévère du visage rachetait cette imperfection qui s'accrut avec les années.

Il parut plaire à Bonaparte, peu habitué à un coup d'œil d'égal à égal.

Telle fut sa première entrevue.

VI

Fontanes ne s'y trompa pas.

Quels étaient les amis de France qui eurent sur lui tout d'abord une influence si directe et si heureuse?

M. de Chateaubriand avait, nous le savons, un tendre

ami, Fontanes; cet ami était intimement lié avec M. Joubert; M. Joubert l'était avec Mme de Beaumont, cette charmante fille de M. de Montmorin, qu'il nous a si bien fait connaître. L'initiation entre eux tous fut prompte et vive; la petite société de la rue Neuve-du-Luxembourg naquit à l'instant dans toute sa grâce.

Il y avait, à cette époque (1800-1803), divers salons renaissants, les cercles brillants du jour, ceux de Mme de Staël, de Mme Récamier, de Mme Joseph Bonaparte, des reines du moment, non pas toutes éphémères, quelques-unes depuis immortelles! Il y avait des cercles réguliers qui continuaient purement et simplement le dix-huitième siècle, le salon de Mme Suard, le salon de Mme d'Houdetot : les gens de lettres y dominaient, et les philosophes. Il allait y avoir un salon unique qui ressaisirait la fine fleur de l'ancien grand monde revenu de l'émigration, le salon de la princesse de Poix. Si aristocratique qu'il fût, c'était pourtant le plus simple, le plus naturel à beaucoup près de tous ceux que j'ai nommés : on y revenait à la simplicité de ton par l'extrême bon goût. Mais le petit salon de Mme de Beaumont, à peine éclairé, nullement célèbre, fréquenté seulement de cinq ou six fidèles qui s'y réunissaient chaque soir, offrait tout alors : c'était la jeunesse, la liberté, le mouvement, l'esprit nouveau, comprenant le passé et le réconciliant avec l'avenir.

Tandis que le jeune écrivain travaillait courageusement à corriger son œuvre sous l'œil de ses amis, il débuta dans la publicité en brisant une lance, assez peu courtoise, il faut le dire, contre Mme de Staël, que la célébrité lui désignait comme sa grande rivale du moment.

M. de Fontanes, dans des articles du *Mercure* qui avaient fait éclat, avait critiqué et raillé l'ouvrage de

Mme de Staël sur la *Littérature*. Celle-ci crut devoir, en tête de la seconde édition de son ouvrage, répondre quelques mots à cette critique légère et cavalière qui prétendait trancher toute la question de la perfectibilité par les vers du *Mondain*. M. de Chateaubriand s'imagina qu'il était généreux à lui de venir au secours de Fontanes, lequel n'avait guère besoin d'aide, et aurait eu besoin plutôt de modérateur : dans une Lettre écrite à son ami, mais destinée au public, et qui fut en effet imprimée dans le *Mercure*, il prit à partie la doctrine de la *perfectibilité* en se déclarant hautement l'adversaire de la philosophie. Sa lettre était signée l'*Auteur du Génie du Christianisme.*

Ce dernier ouvrage, très-annoncé à l'avance, était déjà connu sous ce titre avant de paraître. J'ai le regret de le dire, mais l'homme de parti se montre à chaque ligne dans cette Lettre.

Nous n'avons plus affaire à ce jeune et sincère désabusé qui a écrit l'*Essai* en toute rêverie et en toute indépendance, y disant des vérités à tout le monde et à lui-même, et ne se tenant inféodé à aucune cause : ici il se pose, il a un but, et le rôle est commencé.

« Néophyte à cette époque, a-t-on dit spirituellement, il avait quelques-unes des faiblesses des néophytes, et s'il existait quelque chose qu'on pût appeler la fatuité religieuse, l'idée en viendrait, je l'avoue, en lisant ces lignes de sa critique : « Vous n'ignorez pas que ma folie à moi « est de voir Jésus-Christ partout, comme Mme de Staël « la perfectibilité... Vous savez ce que les philosophes « nous reprochent *à nous autres gens religieux*, ils disent « que nous n'avons pas la tête forte... On m'appellera « *capucin*, mais vous savez que Diderot aimait fort les « capucins... »

Il parle à tout propos de sa *solitude;* il se donne encore

pour *solitaire* et même pour *sauvage*, mais on sent qu'il ne l'est plus. Il y a même des passages qu'on relit par deux fois, tant ils semblent singuliers à force de personnalité blessante et de maligne insinuation, de la part d'un chevalier, d'un preux s'adressant à une femme.

« En amour, disait-il ironiquement, Mme de Staël a commenté *Phèdre :* ses observations sont fines, et l'on voit par la leçon du scoliaste qu'il a parfaitement entendu son texte.... »

Faut-il ajouter, pour aggraver le tort, qu'à cette époque Mme de Staël commençait à encourir la défaveur ou du moins le déplaisir marqué de celui qui devenait le maître ?

Fontanes, l'*homme aux habiles pressentiments*, pouvait deviner ces choses et n'en pas moins pousser sa pointe : il avait ses éperons à gagner, a-t-on dit, contre la nouvelle Clorinde ; et d'ailleurs, sans chercher tant d'explications, il suivait son instinct de critique en même temps que d'homme du monde, très-décidé à n'aimer les femmes que quand elles étaient moins viriles que cela. Mais il n'était pas de la générosité de M. de Chateaubriand de mettre la main en cette affaire et de se tourner du premier jour contre celle que la célébrité n'allait pas garantir de la persécution. Enfin il fut homme de parti, c'est tout dire.

Dans la Préface d'*Atala* qui parut peu après cette Lettre d'attaque, l'auteur consignait à la fin une sorte de rétractation, mais dont les termes mêmes laissent à désirer.

VII

Ce fut l'époque où M. de Fontanes, ami de la princesse Élisa, l'introduisit dans la familiarité intime de toute

la maison Bonaparte à la ville et à la campagne. Et il fut évidemment le commensal et l'ami de tous ces jeunes hommes et de toutes ces jeunes femmes que visitait le premier consul. Sa répugnance n'était pas née.

On y lisait les premières pages d'*Atala* et de *René* et le beau chapitre de l'*Essai sur les révolutions*, intitulé : AUX INFORTUNÉS :

« Je m'imagine que les malheureux qui lisent ce chapitre le parcourent avec cette avidité inquiète que j'ai souvent portée moi-même dans la lecture des moralistes, à l'article des misères humaines, croyant y trouver quelque soulagement. Je m'imagine encore que, trompés comme moi, ils me disent : Vous ne nous apprenez rien ; vous ne nous donnez aucun moyen d'adoucir nos peines ; au contraire, vous prouvez trop qu'il n'en existe point. O mes compagnons d'infortune ! votre reproche est juste : je voudrais pouvoir sécher vos larmes, mais il vous faut implorer le secours d'une main plus puissante que celle des hommes. Cependant ne vous laissez point abattre ; on trouve encore quelques douceurs parmi beaucoup de calamités. Essayerai-je de montrer le parti qu'on peut tirer de la condition la plus misérable ? Peut-être en recueillerez-vous plus de profit que de toute l'enflure d'un discours stoïque. »

VIII

Ce chapitre est le plus beau du livre. Jean-Jacques Rousseau ne le dépasse pas.

Il poursuit :

« Cependant la nuit approche ; le bruit commence à cesser au dehors, et le cœur palpite d'avance du plaisir qu'on s'est préparé. Un livre qu'*on a eu bien de la peine*

à se procurer, un livre qu'*on tire précieusement du lieu obscur où on l'avait caché*, va remplir ces heures de silence. Auprès d'un humble feu et d'une lumière vacillante, certain de n'être point entendu, on s'attendrit sur les maux imaginaires des Clarisse, des Clémentine, des Héloïse, des Cécilia. Les romans sont les livres des malheureux : ils nous nourrissent d'illusions, il est vrai; mais en sont-ils plus remplis que la vie? »

Ces femmes de grande race étaient ravies. Chateaubriand était le Racine futur de leur société. L'adulation qu'il y respirait le préparait mal à la haine.

Une lettre qu'il reçut à peu près à cette époque, de Mme de Farcy, sa sœur, lui annonça la mort de sa mère.

Elle mourut mécontente de son fils et dans l'abandon.

La lettre était cruelle :

« Mon ami, nous venons de perdre la meilleure des mères : je t'annonce à regret ce coup funeste... Quand tu cesseras d'être l'objet de nos sollicitudes, nous aurons cessé de vivre. *Si tu savais combien de pleurs tes erreurs ont fait répandre à notre respectable mère*, combien elles paraissent déplorables à tout ce qui pense et fait profession non-seulement de piété, mais de raison; si tu le savais, peut-être cela contribuerait-il à t'ouvrir les yeux, à te faire renoncer à écrire. Et si le ciel, touché de nos vœux, permettait notre réunion, tu trouverais au milieu de nous tout le bonheur qu'on peut goûter sur la terre; tu nous donnerais ce bonheur, car il n'en est point pour nous tandis que tu nous manques et que nous avons lieu d'être inquiets sur ton sort. »

IX

Cette lettre l'attendrit; il crut y entendre une voix du ciel. Par quelle bouche Dieu parlerait-il au fils, si ce n'est par celle de sa mère morte ? Il revint à Dieu, et, malgré un scepticisme quelquefois renaissant, il essaya de persévérer.

C'est dans ces dispositions qu'il se résolut d'écrire et de faire paraître *Atala*, en attendant le *Génie du Christianisme*, qu'il achevait.

Silent terrœ, le monde se tut d'étonnement et d'admiration en lisant.

Un seul homme était capable de comprendre et de sentir : il avait fait mieux ; c'était un vieillard, Bernardin de Saint-Pierre !

M. Joubert, un de ses amis de ce temps, écrivait confidentiellement à Mme de Beaumont, son idole :

« Il y a un charme, un talisman qui tient un doigt de l'ouvrier. Il l'aura mis partout, parce qu'il a tout manié. »

C'était vrai : l'amour avait tout consacré dans ce premier livre de Chateaubriand. Il éclata comme la foudre du désert; il ne dura pas autant que *Paul et Virginie*, qui dure encore et qui durera toujours. Ce n'était que le chef-d'œuvre de l'art, Virginie était le chef-d'œuvre de la nature. Cependant c'est encore, avec *René*, la plus belle apparition du génie après la Révolution.

X

Les critiques sont comme les mouches qui s'attachent sur les raisins cueillis dans le panier de la vendange,

parce qu'ils sont parfumés et sucrés. Ils se jetèrent sur *Atala.*

On ne les écouta pas.

Les artistes furent plus désintéressés.

Girodet peignit son immortel tableau, les *Funérailles d'Atala*, multiplié par la gravure.

Atala, inerte et la tête appuyée sur quelques fleurs, est portée dans la grotte qui va lui servir de tombeau. Le vieux prêtre, le père Aubry, marche comme un vieillard expérimenté de la mort. L'amant les accompagne, stupéfié par la douleur. Il partira après la sépulture : il laisse son âme dans le suaire d'Atala.

XI

M. Sainte-Beuve parle avec un juste dédain de ces critiques de l'abbé Morellet et de Marie-Joseph Chénier.

« La même rencontre, dit-il, la même méprise se reproduit presque toutes les fois qu'un homme de génie apparaît en littérature. Il se trouve toujours sur son chemin, à son entrée, quelques hommes de bon esprit d'ailleurs et de sens, mais d'un esprit difficile, négatif, qui le prennent par ses défauts, qui essayent de se mesurer avec lui avec toutes sortes de raisons dont quelques-unes peuvent être bonnes et même solides. Et pourtant ils sont battus, ils sont jetés de côté et à la renverse. D'où vient cela? C'est qu'ils ont affaire à un *génie.*

« Ils ne s'en doutaient pas, et c'est par là qu'ils sont battus. La première supériorité du critique est de reconnaître l'avénement d'une puissance, la venue d'un génie.

« Jeffrey n'a pas compris Byron. Fontanes a compris Chateaubriand et n'a pas compris Lamartine. »

Je dirais bien pourquoi M. de Fontanes me fut contraire :

Premièrement, il écrivait en vers, et moi aussi, de là une involontaire rivalité.

Secondement, il avait été lié avant moi avec la personne que j'idolâtrais. Il dut le savoir et en conserva quelque amertume. Je ne le connus jamais. Cependant j'obtins un jour un billet de faveur pour une séance de l'Institut, où il devait réciter des vers en l'honneur de Chateaubriand.

XII

Je vis un gros homme, carré comme un Limousin, se lever et réciter d'une voix universitaire les strophes suivantes :

> Le Tasse errant de ville en ville, etc.

Bien que très-sensible à l'harmonie des vers, cette généreuse déclamation de M. de Fontanes ne m'émut pas; le poëte ressemblait trop à un homme d'État. Il n'y avait en lui du poëte que la pompe, aucune grâce. La délicatesse est le symptôme de l'esprit.

On applaudit, mais faiblement. Les vers étaient purs, l'intention honorable, mais Fontanes avait perdu sa popularité par l'enthousiasme déplacé qu'il manifestait en toute occasion pour les Bourbons restaurés, oubliant trop vite qu'il avait saturé d'encens Bonaparte. La décence est la vertu des changements de scène politiques.

XIII

Bonaparte avait calculé si juste avec les amis de Chateaubriand, que le *Génie du Christianisme* parut le soir même du jour où les autels publics furent réinstallés par lui, au milieu d'une pompe militaire, à Notre-Dame.

C'était le commentaire de l'acte. César se faisait chrétien.

On ne peut contester à cet homme d'avoir merveilleusement présumé de la légèreté de la nation.

Le retour au sentiment religieux par la liberté était moins populaire, mais plus réellement pieux. Le sentiment sincère lui importait moins que l'apparence; c'était le souverain des solennités.

Le livre de Chateaubriand était une solennité aussi, la solennité du génie d'apparat. Il avait pour but d'enchanter, non de convaincre. Il enchanta en effet, il ne convertit que l'imagination des hommes. Mais son succès à cet égard fut enivrant.

Jamais, depuis Jean-Jacques Rousseau, le style indépendant du sujet n'avait produit une ivresse si universelle. Ce fut, sous un nouveau Constantin, la renaissance d'un nouveau christianisme : le christianisme de l'armée.

Les éditions se multiplièrent comme les étoiles après une longue nuit.

« Allez aux cérémonies de nos pères et croyez ce qui vous paraîtra le plus poétique. »

C'était toute sa morale : l'empire l'adopta; Chateaubriand en devint le grand prêtre. Ces pages reluisent, non de foi, mais d'images. Ce n'était pas fort, mais prestigieux.

XIV

C'est ainsi que, de descriptions en descriptions magnifiques, l'auteur arrive à la fin de son livre où la poésie occupe plus d'espace que la religion, et dont le vrai titre serait le *Christianisme poétique*. Mais le temps voulait cela.

Il s'agissait de charmer et de ramener le cœur. On le ramène par les larmes et non par la logique. La France fut et resta émue. Le christianisme resta vainqueur par l'admiration.

Il voulut mettre le comble à son attendrissement en donnant comme complément *René*, le *Werther* de ce Gœthe français. Il y réussit mille fois plus encore. Il s'agissait du vague des passions. Le christianisme s'associait divinement à la cure, et, sous un voile transparent qui laissait conjecturer une passion doublement immorale, il donnait une page suspecte de ses Mémoires personnels, purifiée par la douleur et par la religion. Ce fut le sceau de cet admirable livre.

On avait résisté à l'écrivain, on ne résista plus à l'amant.

Il prit dans ce second roman une situation étrange et mystérieuse qui donna d'avance à Byron le secret de *Lara*.

La curiosité est aussi une passion de l'esprit ; mais, quand on y joint une passion du cœur, alors on emporte tout. Le lecteur devient complice de l'auteur.

XV

Cet épisode eut plus de charme que le poëme : la société contemporaine, en retrouvant son pays et ses

mœurs, sentit mieux la grandeur du peintre et l'universalité du pinceau.

René resta son premier ouvrage, triste comme la forêt humaine, religieux comme l'infini de la passion, éternellement retentissant comme la solitude du cœur.

A dater de *René*, Chateaubriand fut grand comme l'inconnu.

L'envie et la haine s'acharnèrent sur lui. Ce fut alors que ses ennemis découvrirent l'*Essai sur les révolutions*, publié et retiré de la publicité par les conseils de ses amis, pour être remplacé par le *Génie du Christianisme.*

Ils le firent réimprimer et le répandirent avec profusion dans la foule pour faire contraster ses déclamations chrétiennes avec ses déclamations philosophiques. Ils triomphèrent, mais il n'y avait en vérité pas de quoi.

L'*Essai sur les révolutions* est, au fond, plus remarquable que le *Génie du Christianisme.* Rien n'y jurait avec le sentiment religieux de l'auteur que quelques phrases de scepticisme mal articulées sur le dogme religieux du moment. Quant au talent, il était au moins aussi grand, et la logique, plus libre, était plus conséquente.

Nous venons de le lire tout entier, et il nous paraît impossible que la jeunesse de l'écrivain ne promît pas une force étonnante quand la pensée l'aurait mûrie. Le style était neuf comme celui de Bernardin de Saint-Pierre.

On y sentait l'homme d'État futur sous les teintes du coloriste. On y sentait surtout le cœur sensible de l'homme de douleur battre dans une grande poitrine, et la mélancolie pensive entraîner l'humanité vaincue dans ce torrent de larmes amassées par les calamités politiques.

XVI

Après les deux romans d'*Atala* et de *René*, il en ébaucha un troisième : *le Dernier des Abencérages ;* mais, à l'exception de l'incomparable romance :

Combien j'ai douce souvenance,

ce roman, entièrement d'imagination, ne fut qu'un roman français sans vérité et sans succès, très-inférieur aux deux autres.

Atala avait trouvé sa nouveauté et sa vérité dans les déserts d'Amérique ; *René*, dans l'abîme du cœur du jeune écrivain ; le *Dernier des Abencérages* ne fut qu'un conte de Marmontel. Il fallait un fond solide à l'invention de Chateaubriand, autrement il s'évanouissait avec les nuages.

XVII

Une femme jeune, belle, malheureuse, proscrite dans sa famille, s'empara d'abord de sa vie. C'était Mme de Beaumont, fille de M. de Montmorin. Chateaubriand se logea non loin d'elle, au quatrième étage, dans un des pavillons du garde-meuble. Il s'en trouvait encore trop loin, bien qu'elle eût son modeste appartement à côté, dans la rue Neuve-du-Luxembourg.

Un petit cénacle d'hommes et de femmes distingués s'y réunissait tous les soirs. M. Pasquier, récemment rentré de l'émigration ; M. Molé, très-jeune encore, mais déjà mûr d'idées et souple de caractère ; M. Joubert, ami de tous les malheureux ; M. de Bonald ; M. de Fontanes,

transition entre tous les régimes, mais irréconciliable avec la Terreur; M. Chênedollé, poëte loyal et royaliste constant; Mme de Vintimille, captive sous la république, et dont la sœur, captive aussi, avait été chantée avant de mourir par André Chénier, suprême honneur rendu à la victime encore vivante, formaient ce cénacle.

L'ombre de M. de Montmorin, immolé sur l'échafaud à sa fidèle affection pour Louis XVI, planait sur le salon de sa fille comme un remords de septembre sur un jour de printemps. Tout le monde était d'accord dans ce salon, tant les grands crimes effacent les différences d'opinions et ne laissent survivre que l'honneur.

M. de Montmorin Saint-Herem, ancien ambassadeur en Espagne, membre de l'Assemblée constituante, ami de M. Necker, mais plus encore de Louis XVI, était resté ministre des affaires étrangères pendant la plus grande partie de la Révolution. Il marcha résolûment au supplice, donnant sa vie pour la vie du roi. Sa fille, restée sans fortune, d'une beauté qui n'était que charmes, vivait dans une retraite, visitée par les amis de sa famille.

M. de Fontanes lui présenta son nouvel ami, M. de Chateaubriand.

Ces deux caractères semblèrent se reconnaître en se rencontrant; ces deux cœurs s'attachèrent avec la force d'une révélation.

Mme de Beaumont vivait pendant l'été dans le petit château de Passy, près de Villeneuve-sur-Yonne. M. Joubert y cherchait aussi le repos. La description que fait de lui M. de Chateaubriand est touchante.

« C'était, dit-il, un égoïste qui ne s'occupait que des autres. »

« J'ai été, écrivait M. Joubert avant de mourir, comme une harpe éolienne qui rend quelques beaux sons, et qui n'exécute aucun air. »

C'était triste et vrai. Mais les vivants qui entendaient, dans son intarissable entretien, la harpe frémir, en étaient charmés.

Mme de Beaumont invita Chateaubriand à venir a Passy pendant la belle saison. Il accepta; leur liaison se resserra, elle devint tendresse. Quelle impression ne devaient pas faire à une femme sensible et malheureuse les paroles qu'avait entendues Atala, ou les songes qu'avait rêvés René!

Ce fut le beau temps de Chateaubriand. La Providence semble ainsi réserver à ses favoris deux femmes providentielles : l'une, à l'entrée de la vie, pour les enivrer d'un premier amour ; l'autre, au déclin des jours, pour faire respecter l'intérieur.

« Je me rappellerai éternellement quelques soirées passées dans cet abri de l'amitié. Nous nous réunissions, au retour de la promenade, auprès d'un bassin d'eau vive, au milieu d'un gazon dans le potager. Mme Joubert, Mme de Beaumont et moi, nous nous asseyions sur un banc; le fils de Mme Joubert se roulait à nos pieds sur la pelouse : cet enfant a déjà disparu. M. Joubert se promenait à l'écart dans une allée sablée. Deux chiens de garde et une chatte se jouaient autour de nous, tandis que des pigeons roucoulaient sur le bord du toit. Quel bonheur pour un homme nouvellement débarqué de l'exil, après avoir passé huit ans dans un abandon profond, excepté quelques jours promptement écoulés! C'était ordinairement dans ces soirées que mes amis me faisaient parler de mes voyages ; je n'ai jamais si bien peint qu'alors les déserts du nouveau monde. La nuit, quand les fenêtres de notre salon champêtre étaient ouvertes, Mme de Beaumont remarquait diverses constellations, en me disant que je me rappellerais un jour qu'elle m'avait appris à les connaître : depuis que

je l'ai perdue, non loin de son tombeau, à Rome, j'ai plusieurs fois, du milieu de la campagne, cherché au firmament les étoiles qu'elle m'avait nommées; je les ai aperçues brillant au-dessus des montagnes de la Sabine; le rayon prolongé de ces astres venait frapper la surface du Tibre. Le lieu où je les ai vus sur les bois de Savigny et les lieux où je les revoyais, la mobilité de mes destinées, ce signe qu'une femme m'avait laissé dans le ciel pour me souvenir d'elle, tout cela brisait mon cœur. Par quel miracle l'homme consent-il à faire ce qu'il fait sur cette terre, lui qui doit mourir? »

XVIII

Bientôt tout changea de face. Mme de Beaumont tomba malade de la poitrine. Chateaubriand, par la protection de M. de Fontanes et de Mme Bacciochi, sœur de Bonaparte, et toute-puissante sur lui à cause de la virilité de son caractère, demanda à entrer dans la diplomatie. Bonaparte l'agréa et le nomma secrétaire d'ambassade à Rome, heureux d'adresser au pape le jeune écrivain restaurateur de la religion. Il fut présenté au consul, reçut de M. de Talleyrand, qu'il a depuis si maltraité, son titre et ses instructions.

Il quitta Paris et s'achemina vers Rome, laissant Mme de Beaumont en France; mais elle devait le rejoindre bientôt à Rome.

Quant à Mme de Chateaubriand, déjà oubliée depuis plusieurs années, il l'avait entrevue à Paris et l'avait de nouveau négligée. Elle était un hors-d'œuvre dans sa vie; elle disparut pour longtemps. Femme d'esprit, d'un caractère épineux et difficile, elle laissait son mari libre et vivait çà et là avec ses belles-sœurs, délaissées comme elle.

XIX

Son voyage à Rome fut lent et glorieux, comme un triomphe au milieu d'un pays réjoui par le retour de son vieux culte. Il visita à loisir les choses et les hommes du midi de la France. Il écouta les vers de Reboul, que j'ai depuis admirés moi-même ; excellent homme, que je désignai en 1848 au choix éclairé de son pays pour représentant de la république, que nous tentions de fonder : les exagérés le dégoûtèrent comme ils dégoûtèrent la France, et il se retira sans combat. Il était homme d'honneur, de talent et de vertu, mais non homme de lutte. Il est allé depuis au séjour des hommes de paix, en emportant notre amitié.

Avant le départ de Chateaubriand pour Rome, Lucien l'avait conduit à une fête chez le premier consul. Bonaparte, le reconnaissant dans la foule, s'approcha de lui, et lui dit :

« En Égypte, j'étais toujours frappé quand je voyais les cheiks tomber à genoux au milieu du désert, se tourner vers l'orient, et toucher le sable de leur front. Qu'était-ce que cet inconnu qu'ils adoraient vers l'orient? »

Puis, s'interrompant lui-même et passant sans transition à un autre sujet :

« Le christianisme, dit-il, les idéologues n'ont-ils pas prétendu en faire un système d'astronomie? Quand cela serait, croient-ils me persuader que le christianisme est petit? Si le christianisme est l'allégorie du mouvement des sphères, la géométrie des astres, les esprits forts ont beau faire, malgré eux ils ont encore laissé assez de grandeur à son culte! »

Et il s'éloigna.

XX

Après avoir vu Murat à Milan, il reprit sa route. Il arriva à Rome le 27 juin. Mon ami, M. Artaud, le conduisit à Saint-Pierre.

« Il sentait le besoin d'un effet, me dit Artaud ; ne pouvant pas le sentir, il l'affecta. »

Il s'assit sur le rebord de pierre du jet d'eau en face du portail, entre les obélisques égyptiens, et, plaçant sa main sur sa poitrine, il dit à Artaud : « *J'ai soif !* » et demeura silencieux dans une contemplation évidemment simulée. Artaud le comprit et ne dérangea pas son enthousiasme.

On le logea chez le cardinal Fesch, au dernier étage du palais.

« N'ayant rien à faire dans ma chambre aérienne, dit-il, je regardais par-dessus les toits, dans une maison voisine, des blanchisseuses qui me faisaient des signes ; une cantatrice novice exerçant sa voix me poursuivait d'un solfége éternel, heureux quand il passait quelque enterrement pour me désennuyer. Du haut de ma fenêtre, je vis dans l'abîme de la rue le convoi d'une jeune mère : on la portait, le visage découvert, entre deux files de pèlerins blancs ; son nouveau-né, mort aussi et couronné de fleurs, était couché à ses pieds. »

XXI

Chateaubriand fit une imprudence qui choqua l'ambassadeur et tout le corps diplomatique de Rome. Il alla présenter son hommage au vieux roi de Sardaigne, qui avait abdiqué sa couronne et qui vivait retiré à Rome. Le cardinal Fesch écrivit à Paris cette excentricité inoppor-

tune et prétentieuse. Bonaparte ne fit qu'en rire et l'excusa. Mais d'autres prétentions plus offensantes pour l'ambassadeur le blessèrent plus directement. Il était parcimonieux comme sa sœur. Le secrétaire mangeait à sa table. Le vin que le cardinal faisait servir à ses commensaux parut mauvais à Chateaubriand, qui se fit servir une bouteille particulière achetée de ses deniers. Cette inconvenance déplut à l'ambassadeur : les paroles aigres s'échangèrent sur ce trivial sujet; l'animadversion s'envenima et subsista toujours. L'écrivain oublia trop vite l'infériorité du diplomate.

XXII

Cependant Mme de Beaumont allait arriver mourante à Rome; elle écrivait des bains du Mont-Dore, en Auvergne :

« Puis-je donc vivre ? Ma vie passée n'a été qu'une suite de malheurs; ma vie actuelle est pleine d'agitations et de trouble. Ma mort serait un chagrin momentané pour quelques-uns, un bien pour d'autres, et pour moi le plus grand des biens... Que deviendrai-je? Où me cacher? Quel tombeau choisir ? Comment empêcher l'espérance d'y pénétrer? Quelle puissance en murera la porte ? »

Elle rencontra à Milan M. Bertin, du *Journal des Débats*, qui la conduisit à Florence. Chateaubriand l'y attendait. Leur entrevue fut déchirante. Elle fut reçue à Rome par le pape et par le cardinal-ministre Consalvi avec la distinction et la bonté qu'ils croyaient devoir à une amie du défenseur de l'Église.

« Un jour, je la menai au Colisée : c'était un de ces jours d'octobre tels qu'on n'en voit qu'à Rome. Elle parvint à descendre, et alla s'asseoir sur une pierre en face

des autels placés au pourtour de l'édifice. Elle leva les yeux, elle les promena lentement sur ces portiques, morts eux-mêmes depuis tant d'années, et qui avaient vu tant mourir. Les ruines étaient décorées de ronces et de plantes safranées par l'automne et noyées dans la lumière ; la femme expirante abaissa de gradin en gradin, jusqu'à l'arène, ses regards qui quittaient le soleil. Elle les arrêta sur la croix de l'autel, et me dit : « Allons, j'ai froid ! » Je la reconduisis chez elle ; elle se coucha et ne se releva plus. Me voyant pleurer : « Vous êtes un enfant! dit-elle ; « est-ce que vous ne vous y attendiez pas ?... » Elle me rappela alors nos projets de retraite à la campagne, dont nous nous étions quelquefois entretenus, et se mit à pleurer !

« Les convulsions de l'agonie ne durèrent que quelques minutes.... Nous la soutenions dans nos bras, moi, le médecin et la garde. Une de mes mains se trouvait appuyée sur son cœur, qui touchait à ses légers ossements ; il palpitait avec rapidité comme une montre qui dévide sa chaîne brisée. O moment d'horreur et d'effroi ! je le sentis s'arrêter. Nous inclinâmes sur l'oreiller la femme arrivée au repos. Elle pencha la tête ; quelques boucles de ses cheveux déroulés tombaient sur son front ; ses yeux étaient fermés, la nuit éternelle était descendue. Le médecin présenta un miroir et une lumière à sa bouche : le miroir ne fut point terni du souffle de la vie et la lumière resta immobile. Tout était fini ! »

XXIII

Il fit ensevelir cette femme amie dans l'église des Français, Saint-Louis, et quitta Rome pour aller pleurer à Naples.

Peu de temps après, il reçut de M. de Talleyrand sa nomination au poste de ministre plénipotentiaire à Sion, bourgade des Alpes, capitale de la petite république du Valais.

Il accepta et alla remercier Napoléon.

Le duc d'Enghien ayant été fusillé quelques jours après, il donna sa démission.

Mme Bacciochi et M. de Fontanes vinrent lui faire les reproches de l'amitié épouvantée. Il ne rétracta rien de son imprudence et de son indignation. Son royalisme, dont il s'est trop vanté, date de ce jour-là. Bonaparte ne témoigna aucun ressentiment. Les amis mêmes du prochain empire ne se retirèrent pas. M. Pasquier vint l'embrasser. Chateaubriand ne lui rendit pas assez, plus tard, le souvenir de ce généreux courage.

XXIV

Satisfait d'avoir, par cette protestation, obéi au sentiment public, Chateaubriand reprit sa vie studieuse, et continua d'écrire des articles pour le *Mercure*. Il vengea ainsi Tacite de l'animadversion avouée du consul :

« Lorsque, dans le silence de l'abjection, on n'entend plus retentir que la chaîne de l'esclave et la voix du dictateur; lorsque tout tremble devant le tyran, et qu'il est aussi dangereux d'encourir sa faveur que de mériter sa disgrâce, l'historien paraît, chargé de la vengeance des peuples. C'est en vain que Néron prospère, Tacite est déjà né dans l'empire; il croît, inconnu, auprès des cendres de Germanicus, et déjà l'intègre Providence a livré à un enfant obscur la gloire du maître du monde. Si le rôle de l'historien est beau, il est souvent dangereux; mais il est des autels, comme celui de l'honneur, qui, bien qu'aban-

donnés, réclament encore des sacrifices. Le dieu n'est point anéanti, parce que le temple est désert. Partout où il reste une chance à la fortune, il n'y a point d'héroïsme à la tenter. Les actions magnanimes sont celles dont le résultat prévu est le malheur et la mort. Après tout, qu'importent les revers, si notre nom, prononcé dans la postérité, va faire battre un cœur généreux deux mille ans après notre vie? »

XXV

Il résolut alors d'appeler plus fortement l'attention sur lui en voyageant en Grèce et en Syrie. Ce voyage produisit un de ses meilleurs écrits : l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*. C'est un recueil de pages étincelantes d'érudition prétentieuse, de piété affectée, un trompe-l'œil admirable pour les fidèles de l'Évangile ou de la gloire classique; cela réussit complétement. Le style était admirable, resplendissant, unanime. Ceux qui ne croyaient qu'à la Fable retrouvèrent leurs dieux sous les bocages du Céphise; ceux qui ne croyaient qu'au Golgotha lisaient à genoux au pied du Calvaire. Il faillit remettre en goût les pèlerinages de Sion. Ce n'était qu'un pèlerinage au Parnasse.

Il revint vite, en traversant la mer, par Carthage, puis par Grenade et l'Alhambra, où il rencontra le véritable but de son voyage. « Mais croyez à ce que je chante, et non à ce que je prêche ! » Cet itinéraire est un pot-pourri où Sparte, Argos, Athènes, le Calvaire, l'Hélicon, débitent chacun son rôle, et où l'auteur est sûr de triompher, sinon par sa foi, du moins par son talent. Ce succès un peu banal dure encore, et il durera tant que les souvenirs classiques seront la religion des hommes de lettres.

XXVI

Chateaubriand, de retour à Paris le 4 novembre 1811, n'attendit pas le printemps pour aller goûter sa retraite champêtre.

Il avait acheté dans la Vallée-aux-Loups un étroit espace appelé Aulnay, défrichement au milieu des bois. Il y construisait une maisonnette de plâtre et de briques, que les ouvriers achevaient encore. Voulant les activer par sa présence, il y conduisit un soir Mme de Chateau briand, retrouvée à Paris.

« La terre des allées, détrempée par la pluie, empêchait les chevaux d'avancer ; la voiture versa, le buste de plâtre d'Homère sauta par la portière et se brisa : mauvais augure pour le poëme des *Martyrs*, dont je m'occupais alors. La maison, pleine d'ouvriers qui riaient, chantaient, cognaient, était chauffée avec des copeaux allumés et éclairée par des bouts de chandelles : elle ressemblait à un ermitage illuminé la nuit par des pèlerins dans les bois. Charmés d'y trouver deux chambres passablement arrangées et dans l'une desquelles on avait préparé le couvert, nous nous mîmes à table. Le lendemain, réveillé au bruit des marteaux et des chants, je vis le soleil se lever avec moins de soucis que le maître des Tuileries.

« J'étais dans des enchantements sans fin. Sans être Mme de Sévigné, j'allais, chaussé d'une paire de sabots, planter mes arbres dans la boue, passer et repasser par les mêmes allées, voir et revoir tous les petits coins ; me cacher partout où il y avait une broussaille, me représentant ce que serait mon parc dans l'avenir, car alors l'avenir ne me manquait point. »

On voit qu'après les poëtes et les prophètes, l'imitation

plus prosaïque de Jean-Jacques Rousseau ne manquait point non plus. Elle est plus naturelle, et par conséquent plus vraie.

A part la note poétique, Chateaubriand tenait plus de ce maître du style; mais, quand la pompe des paroles est éloignée, la justesse de l'esprit éclate toujours dans Chateaubriand. Il égale et dépasse l'homme des Charmettes, plus fastueux de forme, mais plus vrai d'idées : un homme d'État pouvait naître de lui, un rhéteur seul pouvait naître de Rousseau.

XXVII

Chateaubriand, poëte admirable, mais poëte de décadence, avait été jusque-là travaillé de l'ambition d'égaler l'antiquité par le poëme épique, ce chef-d'œuvre du génie primitif. Le moule était usé ; cette forme n'était plus possible.

Le génie était de transformer la poésie, non de l'imiter. Il manqua en ce point de vrai génie. Imiter en prose Homère ou Virgile, c'était simplement marquer la distance entre ces deux grands hommes et leur plagiaire.

Il manquait aussi de cette vigueur de talent qui enfante le vers, comme la musique innée enfante la mélodie, la langue qui chante. Ces deux impossibilités se trahissent dans les *Martyrs*, effort avorté d'un esprit supérieur, mais n'attestant que la double insuffisance de l'écrivain. Lisez-les : c'est beau de conception, c'est inimitable d'élégance, c'est fécond d'images, c'est étincelant de sentences; mais cela n'est pas un poëme. Arriver, comme Chateaubriand, jusqu'au seuil des parodies de *Télémaque*, c'est échouer en route.

Autant valait ne pas partir. L'insuccès d'une œuvre se

mesure à la prétention. Ce fut un échec : il avait voulu tromper sa nature, la nature se vengea; ce fut sa dernière œuvre. Sa vie littéraire se termina par cette éclatante déception.

XXVIII

Cependant le monde politique trébuchait dans ses prétentions militaires, pendant que Chateaubriand fléchissait dans ses ambitions littéraires. L'Espagne dévorait nos armées ; les neiges de la Russie ensevelissaient nos légions vivantes. Bonaparte jouait la France en Saxe contre son orgueil obstiné ; il perdait le monde à Leipzig. L'univers entier, excepté lui, avait l'agonie de sa fin.

Chateaubriand comprit qu'il fallait changer de parti quand la fortune changeait de héros. Il écrivit comme on conspire, en cachant sous son habit le poignard d'Harmodius, c'est-à-dire un pamphlet mortel contre le tyran qu'il avait subi la veille. Les plus virulentes invectives contre Bonaparte se rencontrèrent sur sa poitrine avec les phrases les plus enthousiastes qu'il avait brodées deux ans plus tôt pour les faire retentir dans son discours à l'Académie française.

Cyrus, le libérateur des Hébreux, le glorieux époux de Marie-Louise, sortant de son palais avec son enfant, héritier de la terre, sur ses bras, et le bourreau du genre humain, se heurtèrent face à face sous le même style, comme le oui et le non, comme la foi et l'apostasie sur la même bouche. Il voulut faire oublier, par l'audace sans péril de cet attentat de plume, qu'il avait été l'émigré pardonné, l'envoyé de confiance à Rome et à Sion de cet usurpateur, le protégé confidentiel de ce Cyrus, restaurateur des autels.

Ce pamphlet s'appelait *Buonaparte et les Bourbons*.

Il n'ouvrit les pans de son habit de conspirateur que le jour où Paris fut délivré du tyran. Ce danger posthume fut une fanfaronnade d'héroïsme. Caton se donnait un coup de poignard, mais Caton était cuirassé. L'imagination calomnieuse de l'inventeur indigna, du reste, ceux-là même qu'elle réjouissait en secret.

Je n'aimais pas Napoléon, mais je me souviens que mon estime pour Chateaubriand tomba devant le grossier mensonge du pape traîné par les cheveux à Fontainebleau par les mains sacriléges de l'empereur. La vraisemblance est la vérité du pamphlet.

XXIX

Mais la France royaliste n'examina pas de si près ce qui servait sa haine. On ne crut pas, mais on propagea.

De ce jour, Chateaubriand devint le coryphée de la Restauration. Il dut sa popularité politique à un mauvais acte, et il s'obstina à la conserver et à la raviver pendant toute l'époque qui sépare 1814 de 1815. Commencée comme celle des journalistes, ces hommes d'excès, c'est en poussant aux excès plus grands qu'il la rajeunit à chaque circonstance. Il était devenu acquéreur du *Mercure*; Bonaparte le lui enleva après l'article sur Tacite, dont il sentit la portée. Ses brochures se succédèrent comme les jours dans toutes les occasions qui prêtaient à la haine ou à l'ambition. Il n'hésita pas à suivre Louis XVIII à Gand. Il commença par flatter les partisans de la légitimité; il finit par hésiter entre les libéraux et les légitimistes. Il rentra avec le roi après Waterloo; il fut nommé pair de France, et écrivit quelques discours d'apparat indécis, jusqu'à la guerre d'Espagne. Il s'irrita contre le

favori du roi, M. Decazes, et il écrivit contre lui ce mot affreux, digne pendant de ses invectives contre Bonaparte, et qui accréditait l'horrible supposition de complicité entre M. Decazes et un assassin : « Le pied lui a glissé dans le sang. » Ces mots cruels déshonorent même le pamphlet.

XXX

Il fonda le *Conservateur*, organe des colères du parti ultra-royaliste contre les monarchistes modérés; il s'illustra de son talent et de ses fureurs. Il finit par s'allier avec les libéraux et se laissa nommer à l'ambassade de Londres. Là commence son rôle vraiment politique : il conçut la pensée de rallier l'armée française à la monarchie des Bourbons, en lui fournissant l'occasion de combattre contre la révolution d'Espagne.

Il écrivit, après son succès, l'*Histoire du Congrès de Vérone*, où il força M. de Villèle et M. de Montmorency à l'envoyer. M. de Montmorency se retira. M. de Villèle consentit à l'admettre, comme ministre des affaires étrangères, dans son cabinet; il y servit mal ses collègues, favorisant tantôt leur politique, tantôt combattant sournoisement leurs plans, pour donner des gages ou des espérances aux libéraux.

Surpris dans une de ces manœuvres équivoques, il fut brutalement congédié par le roi. Il sortit du conseil en Coriolan, et déclara le lendemain une guerre de vengeance au parti qu'il servait la veille. Le *Journal des Débats*, dont le chef, M. Bertin, était son ami, se dévoua à lui et lui prêta sa publicité ambiguë. Il rallia ainsi, dans une coalition néfaste, les amis et les ennemis de la Restauration dans une agression commune. La coalition de principes opposés, mais de haine commune, cette

maladie organique de la France, ne laissa plus de doute aux amis des Bourbons sur leur ruine prochaine.

XXXI

M. de Chateaubriand fut certainement alors une des causes de la chute de la monarchie des Bourbons en 1830 : il avait juré de se venger, sa vengeance porta plus loin que sur les ministres, elle porta sur le trône ; elle embarrassa le roi et désaffectionna l'opinion, qu'il avait le premier fanatisée pour les Bourbons en 1814.

Sa conduite rendit ses principes suspects, mais il avait rendu invincible la coalition qu'il avait formée. Lui qui avait demandé des lois *féroces* contre la presse (*immanis lex*), il feignit de se déclarer le défenseur à tout prix de cette puissance terrible, dès qu'il en fut l'arbitre par son talent ; ou il n'en connut pas l'ascendant en France, ou il lui sacrifia la couronne.

Aucune force politique ne peut lutter, dans notre pays, contre cette force anarchique, excepté la force révolutionnaire.

Je l'ai senti sous la république, en 1848 ; j'en ai mesuré exactement, jour par jour, la puissance, l'effet, la durée : laissez la presse totalement en dehors des lois, à Paris, vous aurez un accès de guerre civile tous les mois. A combien d'accès un gouvernement peut-il résister? C'est là la question. La première semaine après sa défaite, la presse se tait ; la seconde, elle rallie par le droit de réunion ses forces disséminées ; la troisième, elle fermente et se révèle en symptômes menaçants par des mots d'ordre et par des rassemblements sur les boulevards, au sortir des clubs ; la quatrième, elle éclate et le sang coule.

M. de Chateaubriand, qui avait vu ces émeutes régulières en 1790, 1791, pouvait-il feindre d'ignorer ces alternatives en 1827? Pouvait-il se figurer que, dans un pays où la main est si près de la tête, l'opinion excitée et armée d'une multitude pouvait combattre sans danger la raison froide et calme de la raison publique? Ou bien pouvait-il livrer de gaieté de cœur sa patrie à l'éternelle agression d'une majorité désordonnée, parlant ou écrivant réunie, sur un seul point de l'empire, sans contrôle et sans modération, contre une société sans cesse attaquée, quoique sans cesse victorieuse? Non; aucun homme d'État ne pouvait, de bonne foi, se faire une illusion pareille : la guerre à mort entre l'ordre public, qui est l'intérêt et le droit de tous, et la presse libre, qui n'est que l'intérêt d'un petit nombre d'hommes de plume sans mandat et sans responsabilité, était évidemment l'état sauvage, au lieu de l'état régulier d'une nation en état légal. Donc, cette croyance à la liberté illimitée de la presse était, en lui, ou une fiction à l'usage d'un imbécile, ou un crime contre l'ordre social. Imbécile? Nul ne peut lui appliquer une telle injure. Criminel? Nul ne peut le laver d'une telle épithète.

Mais vous-même, me répondra-t-on, n'avez-vous pas cru, en 1848, que les lois sur la presse étaient abrogées, et qu'en les abrogeant, vous exposiez pour un moment la société républicaine à tous les périls? N'étiez-vous pas criminel autant que lui?

Non; car je n'étais pas membre de la coalition qui avait amené cette journée mortelle à la monarchie de 1830, que je n'aimais pas, mais que je ne voulais pas prendre sur moi de démolir : j'étais Français, voilà tout. J'entrais à la Chambre par hasard, au moment où ce gouvernement s'écroulait et où son roi fuyait déjà hors de Paris. Le rappeler était impossible; le ressusciter par

une régence, plus impossible encore : quels ministres lui aurais-je donnés? Je n'aurais fait que seconder la ruine dans laquelle femme, enfant, patrie, auraient misérablement péri. La seule chose à faire était une république qui apparaissait à tout le monde alors comme le remède suprême et radical, et qui le fut. Je l'indiquai ; elle fut acclamée à l'unanimité, et l'Europe fut sauvée. Les secousses du lendemain furent fortes, mais le peuple en masse, satisfait de cette victoire non contestée, nous secourut contre les partisans de l'anarchie et contre les vociférateurs du crime.

Je ne fus donc pas coupable : je m'effaçai entièrement de toute prétention à l'héritage du gouvernement qui était tombé à ma voix ; je ne demandai part qu'au danger et à la lutte de mes collègues contre l'anarchie, tant que le danger fut mortel et la lutte un devoir.

Je fis venir d'Algérie, à la voix de sa mère, le général républicain qui devait me remplacer.

Ce général reçut de mes mains le ministère et mes instructions. Je me dévouai à sa cause. La servit-il bien ou mal? Ce n'est plus à moi de le dire. Le reste ne m'appartient plus.

Quoi qu'il en soit, il n'y a aucune comparaison à faire entre Chateaubriand et moi dans notre conduite. Chateaubriand se conduisit en grand écrivain, et moi en honnête homme. Il fut un écrivain du premier ordre, et moi un bon citoyen. Il inventa la coalition de 1827 pour se grandir, au risque de perdre la monarchie ; j'inventai la république unanime et modérée pour sauver la France et l'Europe. Qu'on juge par le résultat.

XXXII

Cependant la coalition de M. de Chateaubriand avait produit ses fruits ; la garde nationale, pervertie par la presse liguée contre Charles X, avait poussé ce prince téméraire, mais faible, à tout oser contre elle.

Il résolut de provoquer la bataille entre l'esprit nouveau et l'esprit ancien par un coup d'État. Il choisit le prince de Polignac pour lui confier le commandement des journées rétrogrades. Le prince, confiant dans l'aplomb de la monarchie, ne prépara rien ; il signa un matin les ordonnances contre la presse, comme il aurait signé en pleine paix la plus innocente mesure de police sur l'édilité de Paris.

C'était le tocsin de la guerre civile sonné par un enfant. Paris, désarmé, s'insurgea ; les troupes, qui n'étaient ni réunies, ni commandées, ni même averties, restèrent fidèles au roi par la simple habitude de la loyauté et de la discipline.

Pendant qu'on se fusillait dans les rues de la capitale, le roi, retiré à Saint-Cloud, continuait sa partie de chasse le matin et sa partie de whist le soir, comme si les anges s'étaient chargés de le défendre.

Il se retira enfin à la tête de sa garde fidèle, et s'embarqua pour l'Angleterre après avoir abdiqué la couronne. Le premier prince du sang, tuteur naturel de son neveu, au lieu de se jeter entre le roi et le peuple, et de prendre la lieutenance générale du royaume, se cacha, se déclara chef des rebelles, puis roi des Français. Il déroba la couronne tombée du front de sa famille pour la traîner de concession en concession, jusqu'au jour où il laissa lui-même, en fugitif, la double dépouille des siècles à la république.

XXXIII

M. de Chateaubriand, sollicité par le duc d'Orléans de s'unir à lui pour sauver la France, ne sauva que son honneur en donnant sa démission entre les mains de l'anarchie qu'il avait appelée. Il fit à la Chambre des pairs un discours équivoque, où il insultait les vaincus des trois journées de Juillet, tout en refusant sa complicité aux vainqueurs.

Cet apparat de fidélité le réconcilia avec les royalistes sans le disculper auprès des Bourbons. Il promit à la France de vaincre à lui seul la révolution, à l'aide de la liberté de la presse.

On la lui laissa, et il n'en fit usage que pour flatter les républicains par ses injures à Louis-Philippe et par ses caresses officielles à la monarchie exilée : sans dignité dans son style, sans sincérité dans ses démonstrations, ami de Carrel et de Béranger en France, et ami des Bourbons exilés en Allemagne, flairant la popularité sur les débris du trône légitime et sur les pressentiments de la démocratie prochaine, faux des deux côtés.

XXXIV

De 1830 à 1848, M. de Chateaubriand, au milieu de ses pamphlets politiques et de ses voyages officiels aux lieux d'exil de la famille de ses rois, dont il professait le culte officiel, mais dont il portait le mépris secret, à son retour à Paris, en fut réduit à briguer la place de gouverneur du duc de Bordeaux. Il ne put l'obtenir. Le second mariage de la duchesse de Berri avait enlevé son crédit à cette princesse ; il eut peine à négocier la réconciliation

apparente d'une mère suspecte avec le grand-père de cet enfant du mystère.

Le sous-entendu de cette naissance fut accepté en public, mais resta équivoque dans l'intimité. Le dernier rôle de Chateaubriand fut celui de complaisant, pour sauver l'honneur d'une femme compromis. L'accouchement forcé en public de cette mère sans mari fut le crime contre la famille, contre la pudeur et contre la nature, commis par Louis-Philippe. La politique applaudit peut-être; l'humanité rougit et frémit.

Il y a deux actes que la postérité ne pardonnera jamais à l'ambition de la maison d'Orléans : le vote de mort contre Louis XVI en 1793, et l'accouchement public de la duchesse de Berri, à Blaye, en 1831. Ce second crime, quoique moins atroce, égala le premier. La honte ne tue pas moins que la guillotine. L'innocence est la couronne des rois.

XXXV

Chateaubriand jeta loyalement son seul moyen de vivre, sa pension de pair de France, à la révolution de Juillet. Il ne lui restait, et encore grevée de dettes, que la maison de l'hospice de Marie-Thérèse, dans la rue d'Enfer, fondée par lui à l'aide des bienfaits de Mme la duchesse d'Angoulême et des souscriptions de quelques royalistes. Il vivait à peine de ces débris : il fallut bientôt y renoncer.

Il était alors réduit à vivre de son seul talent. Il en avait préparé depuis longtemps le moyen secret par ses mémoires posthumes, intitulés bizarrement *Mémoires d'outre-tombe.*

Ces Mémoires avaient été commencés par lui dès 1822, dans sa solitude de la Vallée-aux-Loups. On ne peut se

dissimuler, en les lisant aujourd'hui, que saint Augustin et Jean-Jacques Rousseau, dans leurs *Confessions*, ne lui aient servi de modèles, et qu'il n'ait espéré les surpasser, non-seulement par le charme du style, mais par l'intérêt de tout genre qui s'attache aux écrits des choses de son temps.

Tout le monde pensait de même à cette époque ; mais ce fut précisément cette double espérance qui fut pour lui une double illusion et qui lui enleva le seul mérite de ces sortes de Mémoires, la naïveté et la vérité. La prétention n'en est que le masque : ce masque, au lieu de montrer un homme racontant simplement les pensées et les événements de sa vie, montre sans cesse un personnage en attitude de pose devant le lecteur, pour se faire admirer : voilà pour la naïveté. Il n'y en avait point, il ne pouvait y en avoir : l'attitude est l'inverse de la nature, la volonté tue le génie. C'est de la naïveté de commande, c'est-à-dire de la naïveté voulue. Cette affectation se retrouve jusque dans la langue, qui est vieille et étudiée jusqu'à la contorsion, au lieu d'être abandonnée et confiante comme la langue qu'on se parle à soi-même dans ces notes du cœur ou dans ces confidences secrètes à Dieu ou aux hommes.

Je l'ai éprouvé moi-même en écrivant deux fragments en prose de ce genre : *Raphaël* et *Graziella*. *Raphaël* était mieux écrit, mais il tomba faute de naïveté et de vérité complète. *Graziella*, écrit d'après nature, resta le moins imparfait de mes ouvrages : il était moins beau, mais il était vrai.

Quant à l'intérêt que l'auteur prétend emprunter au récit des choses de son temps, les Mémoires sont un cadre trop étroit pour un siècle ; ils ne peuvent donner que les généralités et les aperçus, dont l'effet est trop fugitif et trop rapide pour le lecteur.

Les seuls Mémoires d'une grande époque, c'est l'histoire. Bien qu'écrivain non comparable à M. de Chateaubriand, M. Thiers est mille fois supérieur à lui dans ses récits. L'historien est le seul poëte des grands hommes.

XXXVI

Les *Mémoires d'outre-tombe*, où M. de Chateaubriand avait prétendu enserrer toute l'histoire de son temps, et se mettre sans cesse lui-même en scène, en équilibre, en opposition avec Bonaparte, n'eurent donc pas le succès que ses amis en avaient attendu.

Il en eut par les souscriptions de ses partisans, garanties par quelques libraires, cinquante mille francs de rente viagère pour lui-même, et vingt-cinq mille francs de rente pour Mme de Chateaubriand après lui.

Différentes circonstances pénibles amenèrent des réductions et des modifications à cet acte, et le revenu en fut successivement modifié et borné.

Son travail l'empêcha ainsi de tomber dans la misère, mais le laissa jusqu'à sa mort dans les difficultés de l'existence.

Il se réfugia alors dans un appartement obscur, au rez-de-chaussée de la rue du Bac, avec sa femme, son estimable secrétaire, M. Danielo, et quelques fidèles domestiques. Sa gloire, réduite à la voix d'un petit nombre d'amis, parmi lesquels on remarquait le publiciste de la république, M. Carrel, et le poëte du peuple, M. Béranger, lui formait la cour de la popularité impartiale. C'est là qu'il vécut et qu'il mourut un jour de juin 1848, au bruit de la bataille que nous livrions dans les rues de Paris aux partisans insensés de la république de 1793. Cette bataille dura trois jours; les tumultes couvrirent

son dernier soupir et empêchèrent la France d'entendre le bruit de l'agonie de son grand homme.

Avec Mme Récamier, il n'y eut autour de lui, dans sa maison solitaire, que quelques amis de la dernière heure qui jouissaient de leur fidélité à la mort. Cette mort fut douce et silencieuse comme le moment où l'âme confiante dans la miséricorde se jette avec tremblement dans le jugement de Dieu.

Il avait préparé depuis longtemps un sépulcre à part pour sa dépouille mortelle dans un rocher, espèce d'écueil à l'extrémité d'une presqu'île, à Saint-Malo. S'il ne pouvait y voir sa patrie, sa patrie pouvait l'y voir. Il y est pour toujours. Il a mérité des reproches, mais il a mérité surtout un immortel souvenir de la France.

XXXVII

On peut reprocher à M. de Chateaubriand beaucoup de vices, mais il y a trois qualités qu'il est impossible de lui refuser : l'*originalité*, la *nouveauté* et la *grandeur*. Dites de lui tout ce que vous voudrez, mais vous ne lui contesterez pas d'avoir été l'Ossian de la France dans ses conceptions américaines, telles qu'*Atala ;* d'avoir apporté au vieux continent quelque chose de la séve, sinon réelle, du moins imaginaire, du nouveau monde ; et enfin d'avoir été grand comme ses déserts, ses forêts, ses fleuves, et d'avoir retrouvé pour ainsi dire la solitude de l'âme humaine, cette puissance de sentir et de penser seul devant la nature et devant Dieu ! C'est le prophète de l'isolement, le patriarche des forêts. C'est à ce don de la solitude de son génie qu'il a dû, dès ses premiers ouvrages, la sauvage immensité de ses conceptions et l'infinie tristesse de ses images : la mélancolie est née

avec lui dans la littérature française. Un mot de lui détache l'âme de tout ce qui la gêne ou la préoccupe ici-bas, et jette aux choses mortelles l'éloquence sans réplique du mépris. Dieu seul reste grand dans son style, et quelque ombre de cette grandeur divine reste attachée à l'écrivain lui-même et le rend grand comme lui.

Je défie de prononcer le mot de grandeur sans que l'image de Chateaubriand s'élève à l'instant dans votre âme. C'est son caractère, il est grand parce qu'il est religieux; il est grand parce qu'il est éloquent; il est grand parce qu'il est triste; il est grand parce qu'il est poëte! Laissez dire et passer les pygmées qui le raillent ou qui le nient. Il est grand comme le géant des pensées; ils ne lui mesurent pas l'orteil. Ils rient, mais il pleure, lui; et, comme le rire est fugitif et que les pleurs sont éternels, les rieurs passent et le pleureur demeure.

Il est de plus possédé d'un éternel ennui. L'ennui est le mal du génie : c'est l'état des grandes âmes; c'est la sensation du vide dans l'homme. Plus l'homme est grand, plus grand est le vide, plus il est impossible de le remplir, excepté par la vertu ou par l'amour. Aussi, voyez comme ce vide est vaste en lui. Il croit le combler par la gloire, il l'acquiert jeune, et elle lui laisse un profond ennui. Il passe à la politique, à l'ambition même coupable; la politique et l'ambition le laissent plus ennuyé que jamais. De rien à une ambassade, ennui; d'une ambassade au ministère, ennui; d'un ministère à une révolution, des Tuileries à Gand en 1815, ennui; de Gand à Rome, au retour, ennui; de Rome à Londres, ennui, ennui toujours. Il s'impatiente et croit s'en défaire par ses vices. Il se met à attaquer ce qu'il a défendu, il renverse ce qu'il a construit; il triomphe, et l'ennui triomphe avec lui. Il redevient royaliste et recherche une popularité équivoque, mais il est vaincu, et l'ennui de son impuis-

sance le ressaisit pour la dernière fois. Il s'adresse à la plus belle des femmes (Mme Récamier), et croit aimer; mais l'ennui est plus constant que l'amour. Il se livre tard aux voluptés de la jeunesse, l'ennui l'obsède; il revient repentant à la femme aimée, puis il meurt à la fin d'ennui. L'ennui est la maladie de Chateaubriand, il en vit et il en meurt. Mais cet ennui infini est son caractère et son génie; ôtez-le lui, il n'y a plus qu'un homme heureux. Mais il n'était pas fait pour le bonheur: il eût demandé avec larmes des larmes à Dieu; oui, il eût pleuré pour obtenir la gloire des douleurs.

XXXVIII

Eut-il du génie?

Ce génie fut-il honnête dans l'usage qu'il en fit? Non.

Ce génie fut-il vrai? Non.

Ce génie fut-il juste? Non.

Ce génie fut-il grand? Oui. Moins grand cependant que s'il eût été toujours honnête, vrai, juste, et que sa grandeur eût été aussi honnête, aussi vraie, aussi juste dans le sens qu'il fut magnifique dans l'expression. Mais il eut du génie; il en eut même plus qu'aucun écrivain de son pays et de son temps.

Nous avons répondu que le génie ne fut pas toujours honnête. Était-il parfaitement honnête d'écrire l'*Essai sur les révolutions* en 1799 et d'écrire le *Génie du Christianisme* en 1800?

Était-il vrai de vanter la révolution dans ses opinions et dans ses tendances aujourd'hui, et de brûler ensuite ce livre pour qu'il ne se levât pas contre lui dans une carrière nouvelle, pour que ses amis ne pussent pas lui reprocher l'ombre d'une apostasie?

Était-il juste, enfin, en politique, d'imaginer des lois inhumaines (*immanis lex*) contre la liberté de la presse, en 1819, et de professer ensuite la liberté illimitée de la presse, c'est-à-dire l'anarchie et la démagogie de la pensée la plus téméraire, dont Chateaubriand affecta le dogme, quand la versatilité de ses intérêts le poussait à se déclarer chef de l'opposition aux Bourbons ?

Non, il ne fut ni honnête, ni vrai, ni juste, ni moral dans l'usage de son génie. Benjamin Constant, le plus inconsistant des hommes, eût-il eu ce génie, n'en aurait pas fait un autre usage. Mais il lui fallait un pont, fût-il aussi mince et aussi tranchant que le pont de Mahomet, pour passer avec bienséance de M. de Bonald à Carrel, et de M. de Marcellus à Béranger, de la monarchie à la république. La liberté illimitée de la presse fut ce pont. Il le franchit sans s'inquiéter de ce qui était au delà ! Était-ce d'un esprit juste et d'un sens droit? Fabriquer et vendre de la poudre dans tous les carrefours d'une capitale, est-ce une condition de la sécurité publique? Nous l'avons éprouvé en 1848, par nécessité temporaire d'une révolution où toutes les lois anciennes étaient abolies ; mais une émeute violente en sortait exactement tous les quinze jours, et la sagesse du peuple tenait lieu de loi pour réprimer la démence du peuple. Était-ce à cette lutte armée d'un dictateur contre un autre que M. de Chateaubriand voulait conduire son pays? C'était un homme de magnanime témérité, armé d'une assez puissante imagination pour se faire illusion à soi-même. Voilà la vérité.

XXXIX

Mais son génie était grand, quoiqu'il fût loin d'être irréprochable. A ses premières publications, les hommes

s'aperçurent qu'il n'était pas comme les autres hommes. L'instinct leur révéla que le grand style perdu depuis Bossuet, qui l'avait trouvé dans la Bible, était retrouvé dans les forêts du nouveau monde. Il n'y était pas pour les Américains, peuple qui n'a que la grandeur de l'espace et la philosophie du lucre ; peuple sans ancêtres, pour lequel le passé n'existe pas ; peuple brutal qui ne croit qu'à ce qu'il touche ; mais il y était en germe dans l'immensité des œuvres de sa nature, non encore épousée par les hommes nouveaux. C'est de cette union des hommes nouveaux usés par la civilisation avec la nature sauvage que devait naître la nouvelle Bible de l'humanité. Chateaubriand en était le prophète gigantesque et mystérieux. Il ne savait pas lui-même quel vent l'y poussait : c'était le souffle du vieux monde ; c'était l'instinct mâle de la génération des choses cherchant comme la virginité des mers, des forêts, des solitudes pour y déposer la semence fécondante des langues mûres et rajeunies. Il respira un moment cette atmosphère amoureuse des terres virginales, il y déposa son génie, et *Atala*, *René*, le *Génie du Christianisme* naquirent. Chateaubriand revint en Europe, apportant ces prodiges de parole. Il paraît avec eux comme un météore ; il ne sort d'aucune école, il est lui. Ne lui cherchez ni père ni mère ; il est le fils du désert, l'enfant trouvé dans les forêts. Il ne sait d'où il vient, et tout le monde le regarde ; il ignore quelle langue il parle, et toute la terre l'écoute. On fait silence à ses premiers balbutiements. Le vieux siècle expirant dans les convulsions s'étonne et se sent rajeuni.

Les lignes ébauchées dans *Atala* et dans *René* sont, dès le premier jour, une révolution littéraire. Elles éteignent seules le bruit d'une turbulente révolution en Europe. Aussi, voyez comme ce nom remplace tous les autres, même celui de Voltaire, le dictateur de l'intelligence uni-

verselle ; à peine s'en souvient-on encore, et il vient seulement de mourir au seuil des temps qu'il a créés. Ce jeune homme, cependant, ne faisait que de naître, personne ne lui avait rien appris ; à peine, avant de quitter Paris, avait-il causé avec quelques hommes médiocres du dernier siècle pour lesquels il affectait un culte : Ginguené, Esménard, Chênedollé, un peu Fontanes, Parny, et à peine Chénier. Il regardait comme une rare fortune quelques vers plus que médiocres de lui pour lesquels il s'enorgueillissait d'avoir obtenu, par les complaisances de l'amitié, une place au *Mercure*, le recueil des naissances et des sépultures du temps. Il les emportait dans sa valise comme des certificats de gloire et des augures d'immortalité.

Il débarque ; il voit, avec le regard du génie qui embrasse tout d'un coup d'œil, l'ébauche des États-Unis ; il méprise tout et passe. Il prétend, mais rien n'est plus douteux, qu'il a vu Washington, leur seul grand homme, pauvre, accusé, abandonné par ces démocrates rois de l'ingratitude, et qu'une servante lui a ouvert son parloir. Il va de là avec un guide d'aventure visiter une troupe de sauvages et de sauvagesses, bohémiens du désert, qui dansent aux sons de la pochette d'un musicien français.

On voit qu'il s'amuse à faire à loisir la caricature de deux peuples dans une scène de cabaret. De là il va jusqu'à la cataracte du Niagara, ce qui est plus douteux encore, car il ne tente pas même, lui si parfait descripteur, de décrire ce miracle des eaux. Mais ce qu'il imagine est mieux que ce qu'il décrit : il rêve des amours sauvages et des mélancolies de solitude. Il revient avec ces ébauches dans l'esprit. C'est lui-même qui rapporte ses notes à son pays.

XL

Aussi voyez comme à ses premières lignes tout se bouleverse dans la littérature de la France et de l'empire! On dirait qu'un nouvel instrument musical fait résonner ses sons dans les concerts de l'esprit ; on croit entendre les soupirs du vent dans les roseaux, les secousses du vent d'orage dans les vastes cimes des forêts, les chutes des cataractes dans les abîmes, les éclats de la foudre entre les rochers, et quelque chose de plus pathétique encore, les battements intimes du cœur, les frissons de l'âme, le suintement des larmes à travers la peau, et les cris muets de la tristesse humaine cherchant en vain des mots pour dire ses angoisses. Alors tout se tait dans la vieille langue, nul ne cherche à imiter l'inimitable; les uns ricanent par envie, les autres pleurent par sympathie, tous s'émerveillent en écoutant. La note grave est retrouvée dans les langues modernes, et ce jeune inconnu a sonné sans le savoir le sursaut du monde. Voilà l'effet universel et inspiré d'en haut de Chateaubriand.

C'est la *Bible* des derniers temps; il n'y a plus qu'une voix dans la nature, un homme grand nous a parlé.

XLI

Il était grand en effet, la grandeur était son nom : grand, parce qu'il s'était soustrait aux efféminations féroces d'une révolution qui ne savait que vociférer et tuer; grand, parce qu'il cherchait Dieu dans les ruines, comme le prophète soufflant sur le charbon mal éteint pour y rallumer l'étincelle à la lueur de laquelle il devait découvrir et lire le nom de l'Incréé; grand, parce qu'il était

triste comme Job après la visite de ses amis. Il avait découvert que le fond de la vie est la tristesse, que le génie vrai est la mélancolie, fille et sœur de la résignation. Il était né triste, parce qu'il était né profond, comme les autres naissent gais, parce qu'ils sont légers. La raison des choses est la tristesse, parce que la souffrance et la mort sont le chemin et le but final de tout dans ce monde. Cette vérité d'instinct chez lui, d'expérience chez nous, est la seule démontrée. Quiconque ne comprend pas la tristesse ne comprend pas ce monde des larmes. La définition de l'univers, c'est la *douleur d'être né*, qui contient la douleur de mourir. Ajoutez-y la douleur de vivre sur cet océan d'ignorance et d'incertitude, sur cet infini du doute, qui est le supplice de la vie.

Il s'était réfugié de bonne heure dans la seule pensée, triste aussi par sa grandeur, inexplicable, à laquelle tout aboutit, mais qui est elle-même un mystère, pour en expliquer un autre, *Dieu ;* il était religieux par mélancolie; par là il était grand comme sa pensée.

Mais il était grand aussi par le mépris qu'il portait à la terre, et par la noblesse et l'aristocratie de sa nature. C'était un aristocrate de tempérament; ce qui était petit lui faisait horreur, il dédaignait le démocrate. Ses bassesses, ses œuvres, ses vulgarités, ses colères, ses férocités, ses supplices même, dont il avait été témoin et victime par sa famille, et par son père, et par sa mère, morte innocente en prison, en punition d'être née noble, lui avaient donné un dégoût haineux contre les mœurs de cette race, qui ne sentait alors sa grandeur qu'en faisant sentir sa *terreur*. Cette haine du vulgaire faisait partie de sa grandeur ; sa physionomie même et son goût pour la solitude le trahissaient aux regards intelligents. Les démocrates l'adoraient de loin ; ils devinaient en lui, car il avait trop d'orgueil pour l'avouer, un contempteur de leur

nature. Sa grandeur dédaignait de se faire accepter par eux, elle s'imposait. Quand il voulut se venger ou se faire craindre, il prit lui-même les vices de la démocratie. C'est alors qu'il écrivit contre Bonaparte ces calomnies auxquelles il ne croyait pas; c'est alors qu'il écrivit contre M. Decazes, le plus doux des hommes, cette phrase suspecte et terrible, à propos de l'assassinat du duc de Berry: *Les pieds lui ont glissé dans le sang*. Être démocrate alors pour lui, ce n'était que descendre. Mais l'aristocratie était son sang ; il était né grand. Volontairement ou involontairement, on sentait sa race ; on put le haïr, on ne put le mépriser. L'aristocratie du style confessait en lui l'aristocratie de la nature. Il n'était pas né pour être un tribun de la multitude, mais pour être le roi des lettrés d'une époque.

XLII

On pourra lui contester beaucoup des qualités qui concourent à former un génie accompli, et à laisser de lui une idée digne de la mission d'un de ces hommes que la postérité relève après leur malheur ou leur mort.

Il ne fut point assez honnête pour être offert en exemple à l'avenir.

Il chercha à briller plus qu'à servir.

Il eut l'idée juste et la conduite fausse.

Il affecta des passions, des affections et des haines qu'il n'avait pas.

Il eut un rôle dans sa vie politique, au lieu d'une conviction, et il en changea souvent.

Il fut à lui-même sa première pensée : toutes les fois qu'il y eut à choisir entre sa patrie et lui, il ne songea qu'à lui-même; il prit le *décorum* pour l'honneur, et l'honneur pour la vertu.

Tel fut l'homme, plus acteur que citoyen.

Malgré le nombre et l'éclat de ses images, il ne fut pas poëte. Le mystère qui donne à l'écrivain le droit de dire : *Je chante*, lui manqua; il ne fit jamais que parler et écrire, le chant inspiré faillit sur ses lèvres.

Mais, à cela près, il eut tous les talents qu'on peut emprunter à la terre, et que le ciel ne donne pas directement et mystérieusement à l'espèce humaine.

Et il eut même ces talents divers à un degré qui se fait reconnaître de lui-même, qui devient sa conscience dans l'âme d'autrui, qui réfute toutes les critiques, qui renverse toutes les jalousies et qui fait dire à tout un siècle : IL EST GRAND!

Cette exclamation d'un siècle est le sceau du génie.

Il fut et il restera le plus grand écrivain de la France dans un siècle où tout était muet, mais où tout allait renaître.

Il fut à lui seul notre renaissance.

L'avenir portera son nom.

Soyez grand, et moquez-vous du reste ; vous êtes immortel.

XXII

SOUVENIRS DE MADAME RÉCAMIER

I

Mme Récamier ne fut ni un événement, ni un personnage, ni un grand fait, ni une grande idée, ni même un grand talent, ni surtout une grande puissance, dans cette foule de choses et d'individualités qui encombrent l'histoire de ces soixante ans. Cela est vrai ; mais elle y fut plus qu'une grande chose, qu'un grand talent, qu'un grand événement, qu'une grande puissance ; elle y fut un grand éblouissement des yeux, elle y fut un long enivrement des cœurs, elle y fut une grande puissance de la nature : elle y fut la *beauté!!!*

La beauté est la royauté de la nature ; peu importe qu'elle soit née, comme Cléopâtre, sur un trône, ou, comme la Vénus antique, de l'écume de l'onde, ou, comme lady Hamilton, de la lie des vices. Dès qu'elle paraît elle règne, dès qu'elle sourit elle enchaîne ; que l'on soit Phidias, Raphaël, Dante, Pétrarque, César, Nelson, lord Byron, Bonaparte, Chateaubriand. Elle consume Phidias de la passion de reproduire le beau dans le marbre ; elle divinise Raphaël sous le regard de la *Fornarina*, et elle le

fait mourir, comme le phénix, dans la flamme de deux beaux yeux; elle allume à douze ans dans le Dante un foyer inextinguible d'un seul rayon de sa *Béatrice;* elle sanctifie Pétrarque dans la mystique adoration de Laure; elle arrête d'une caresse, en Égypte, ce César que ni l'Italie, ni la Grèce, ni l'Afrique, ni l'Espagne, n'avaient la puissance d'arrêter; elle corrompt Nelson dans les délices de Naples et contre-balance dans le cœur de ce héros la gloire de Trafalgar; elle fait oublier, à Ravenne, la poésie à lord Byron dans la contemplation de cette poésie vivante qu'on appelle la *Guicioli;* elle fait oublier à Chateaubriand son ambition, son égoïsme et sa vieillesse dans le rayonnement déjà amorti de Juliette. Voilà la beauté, voilà sa puissance, voilà son mystère, voilà sa divinité! Ne cherchez pas d'autre titre à l'intérêt qui s'attache au nom de Juliette dans ce siècle et qui la suivra plus loin que son siècle. Elle fut la beauté! elle fut la femme rayonnante et attrayante; elle fut la Vénus sans ciel, la Cléopâtre sans couronne, la Fornarina sans faute, la Béatrice sans rêve, la Laure sans platonisme mystique, la lady Hamilton sans vices, la Guicioli sans larmes, hélas! et peut-être aussi sans amour! L'amour est le seul enchantement qui manque à cette femme. Pas assez femme et trop déesse, elle fut Juliette Récamier. Elle posa involontairement, pendant trente ans, comme un divin modèle d'atelier voilé, devant tous les yeux et devant tous les cœurs de deux générations d'adorateurs enthousiastes, mais désintéressés de sa possession; elle fut statue et jamais amante; elle resta intacte sur son piédestal au milieu de l'encens qui fumait et des bras tendus pour la recevoir: elle n'en descendit qu'au tombeau. Que serait-ce si elle avait aimé? Mais soyons justes et compatissants: si elle ne descendit jamais de ce socle virginal dans les bras d'un Pygmalion, ce ne fut pas, dit-on, la faute de

son cœur, ce fut la faute de la nature. Son lot fut d'enthousiasmer les désirs, jamais de les assouvir. On ne l'adora pas moins, on la plaignit davantage. Il y avait un mystère dans sa beauté; ce mystère la condamnait à l'éternelle pureté du marbre; ce mystère ajoutait à la perpétuelle adoration pour cette femme. Aucun homme en la contemplant ne pouvait être jaloux d'un autre homme; on jouissait de ne pas savoir possédé par un autre ce que nul mortel ne pouvait jamais espérer pour soi. Tous se disaient : Si elle pouvait avoir une préférence, ce serait peut-être pour moi; car tous croyaient seuls l'aimer assez pour obtenir ce miracle. C'est cette pureté inaltérable qui a permis à une femme (1) d'écrire les *Souvenirs* de cette femme. Dans cette statue de la Pudeur il n'y avait pas un charme à voiler; une mère de famille pouvait déshabiller cette vierge.

II

J'avais entendu parler toute ma vie de l'incomparable beauté de Mme Récamier; une parente de ma mère, qui vivait à Paris dans la familiarité intime de M. Récamier, m'avait fait cent fois le portrait de cette idole vivante. Mon imagination s'était idéalisé cette figure. Cette parente me disait qu'elle ressemblait beaucoup à ma mère lorsque ma mère avait seize ans. Je connaissais par ses récits tous les détails de l'intérieur de Clichy, cette Paphos de cette divinité, ce sanctuaire où toute l'Europe élégante, en 1800, allait s'enivrer de la vue de Juliette; son visage, ses expressions, ses formes, son costume, ses poses, ses langueurs, ses évanouissements pittoresques à une cer-

(1) Mme Lenormant, fille adoptive de Mme Récamier.

taine heure de la soirée, où elle défaillait entre les bras de ses femmes, où on l'emportait toute vêtue sur son lit antique, où elle revenait à elle au parfum des eaux de senteur ruisselant sur ses blonds cheveux dénoués, et où les convives de la soirée défilaient ravis devant tant de charmes, attendris par tant de défaillances, mignardises de l'adolescence, de l'amour et de la mort. Cette scène d'évanouissement, qui se renouvelait presque tous les soirs de grande réunion à Clichy, à une heure avancée de la soirée, n'était pas une coquetterie de la jeune maîtresse de ce beau lieu, c'était un prétexte suscité par la mère et par le mari de Mme Récamier pour dérober la jeune femme à l'empressement insatiable de la foule importune de ses admirateurs; elle était trop naïve pour jouer d'elle-même ces agaceries, mais il fallait l'emporter sur les bras des familiers de la maison pour laisser le voile de ses rideaux entre elle et un monde insatiable de tant d'attraits. On aurait dévoré sa jeunesse en quelques semaines de curiosité passionnée. Elle devait rester jeune jusqu'à la mort. Sa mission était un éternel *sursum corda* des yeux et de l'imagination de son siècle.

III

Ce ne fut qu'en 1822 que j'eus le hasard heureux de la voir; voici comment.

En passant un jour à Paris pour aller de Rome à Londres, j'appris que la duchesse de Devonshire était elle-même à Paris, à l'hôtel Meurice, allant en sens inverse, de Londres à Rome.

La duchesse de Devonshire, seconde femme et veuve alors du duc de ce nom, était elle-même naguère la femme la plus belle et maintenant la plus opulente, la plus lettrée

et la plus *mécénienne* de l'Europe. Ses aventures, vraies ou imaginaires, avaient eu en Angleterre le retentissement du roman et l'étrangeté du mystère. Son nom de famille était Elisabeth Harvey ; elle était sœur du duc de Bristol, homme d'une grande distinction de naissance et d'esprit. Une amitié passionnée unissait dès leur adolescence lady Elisabeth Harvey à la première duchesse de Devonshire. Cette première femme du duc de Devonshire était sans scrupules, femme de bruit, de passion, de beauté, de talent, de poésie et de politique. Elle n'avait pas d'enfant de son mari : cette stérilité menaçait de laisser sans héritier direct l'immense fortune et le nom princier de la maison de Devonshire ; elle résolut, dit-on, de devoir à l'intrigue ce qu'elle ne pouvait obtenir de la nature. Sa jeune amie, devenue lady Elisabeth Forster, vivait en tiers avec elle dans le palais du duc; l'épouse complaisante favorisa les amours de son mari et de son amie. Elle feignit d'accoucher d'un fils; ce fils supposé passait pour être le fruit du commerce concerté d'Elisabeth Forster avec le duc de Devonshire. La première duchesse mourut sans révéler le secret; le vieux duc épousa la mère de son fils : en sorte que l'enfant supposé était en réalité le fils du vieux duc et de la nouvelle duchesse de Devonshire; seulement cette naissance était anticipée et illégitime.

Les bruits de cette illégitimité parvinrent aux oreilles des véritables héritiers du nom et de la fortune de Devonshire. On menaça le père, la mère et le fils d'un procès; les témoignages domestiques abondaient; des scandales si compliqués auraient fait une explosion déplorable dans l'aristocratie anglaise. Le vieux duc mourut en se taisant encore; le jeune duc, fils présumé de la belle Elisabeth, avait une délicatesse de conscience et d'honneur qui ne lui permettait pas de se substituer sciemment aux droits des héritiers légitimes.

Un arrangement intervint : le jeune duc prit l'engagement écrit de ne jamais se marier, et de remettre ainsi, après une jouissance purement personnelle et viagère, ses immenses biens de famille aux véritables héritiers. Il fut fidèle à cette promesse : ce fut la cause de son éternel célibat. Sa vraie mère, Elisa Forster, devenue duchesse douairière de Devonshire, jouissait d'un douaire immense. Sa beauté, dont on voyait les vestiges, se lisait encore dans la délicatesse transparente de ses traits ; son esprit était tourné aux grandes choses, politique, arts, littérature ; sa fortune, toute consacrée aux artistes, lui donnait le rôle d'un Mécène européen à Londres, à Paris, à Rome. Elle habitait Rome ; son palais était une cour de distinction en tout genre : hommes d'État, poëtes, écrivains, peintres, sculpteurs, savants de toutes les nations s'y réunissaient à toute heure. Le plus assidu et le plus cher de ses familiers était le cardinal Consalvi, le plus fénelonien des hommes, l'ami plus que le ministre de Pie VII ; elle adorait ce cardinal : il influençait par elle la cour de Saint-James ; elle gouvernait par lui Rome et les beaux-arts, cette royauté de l'étude. Leur intimité allait jusqu'à faire supposer entre eux une union plus intime par un mariage secret ; le cardinal n'était point lié aux ordres. Elle passait pour avoir abjuré entre ses mains le protestantisme et pour pratiquer en secret le catholicisme. Rien de tout cela n'est avéré ; ce sont de ces bruits qui s'élèvent des apparences autour des hommes ou des femmes célèbres. La tombe même ne dit pas tout après leur mort ; le ciel sait plus de secrets encore que la terre.

IV

Quoi qu'il en soit, la seconde duchesse de Devonshire m'avait recherché à mon premier séjour dans cette capitale du monde, comme un jeune homme dont le nom promettait plus qu'il ne devait tenir. Elle m'avait présenté au cardinal Consalvi et par lui au pape Pie VII, dont les malheurs et les bontés éclataient sur sa gracieuse physionomie plus que la tiare sur son front. Malgré mon extrême timidité, qui ne m'a jamais permis de me mettre en avant que dans les grandes circonstances publiques, je vivais dans son intimité la plus journalière. Elle me traitait en fils plus qu'en protégé. A sa mort, elle porta mon nom dans son testament, pour me prouver que sa pensée survivait en elle à la vie; je lui garde, de mon côté, un souvenir où la reconnaissance et l'attrait se complètent. Excusez-moi d'en avoir parlé un peu longuement à propos de Mme Récamier, son amie; ces deux figures se confondent, bien qu'elles ne se ressemblent pas. L'une, génie inquiet et politique, consacra sa vie à se grandir, l'autre à plaire; belles toutes deux, l'une fut belle pour posséder les esprits, l'autre pour entraîner les cœurs.

V

Ce jour-là, j'entrai dans le salon de la duchesse de Devonshire sans avoir été annoncé : je la croyais seule. Une femme inconnue était debout à côté d'elle, le bras appuyé sur la tablette de la cheminée et chauffant ses petits pieds transis au brasier à demi éteint dans l'âtre. C'était au mois de février; elle avait mouillé ses souliers de soie puce en descendant dans la neige à la porte de

l'hôtel. Mon arrivée interrompit la conversation entre ces deux femmes, conversation qui paraissait être animée, quoique à voix basse, car l'une d'elles (l'inconnue) avait sur les joues cette coloration fugitive du sang en mouvement sur un fond de pâleur qui prouve qu'on a poussé tête à tête un entretien jusqu'à la lassitude.

La duchesse me nomma seulement à elle et me fit asseoir. Après les premières interrogations sur mon voyage, sur Rome, sur nos amis communs d'Italie, l'inconnue, qui paraissait prête à partir, se rassit sans rien dire à l'autre coin de la cheminée, en face de moi : c'était sans doute une politesse de quelques minutes qu'elle s'imposait pour ne pas avoir l'air de manquer d'égards au nouveau venu ; mais, après cette courte halte sur le canapé, elle se leva de nouveau, *et vera incessu patuit dea!*

VI

D'un pas à la fois nonchalant, mais élastique sur le tapis, elle tourna autour du fauteuil de la duchesse pour se rapprocher de la porte. Cette grâce du mouvement, ce pas cadencé, tout créole ou tout oriental, contrastaient tellement avec la vivacité un peu turbulente des femmes de Paris, que j'en conclus sur-le-champ que cette belle personne était étrangère.

La duchesse se leva pour la retenir par une douce violence de politesse ; elles causèrent un instant debout, à pied levé et à demi-voix, dans la pénombre du rideau, entre la fenêtre et la porte.

La voix, ce timbre de l'âme, m'émut plus encore que la beauté. Les clochettes fêlées de métal mêlé d'argent qui chantent au cou des reines du troupeau dans les pâturages sonores, sous la voûte des sapins, dans le haut Jura,

ne vibrent pas plus mélodieusement aux oreilles que cette voix plus musicale que la musique. Elle ne parlait qu'amitié; je me figurais ce que ferait une telle voix si elle parlait ou si elle avait jamais parlé d'amour! Un frisson en courut sur ma peau; j'étais encore jeune, et le souvenir d'une voix pareille, depuis peu à jamais éteinte, ajoutait à mon émotion. Cette voix faisait tinter les dents comme les touches d'ivoire d'un clavier mouillé par les lèvres; on l'entendait au fond de la poitrine. Peu importaient les paroles, le timbre parlait de lui-même : c'était une âme répandue dans l'air qui vous caressait de sons.

VII

Quant à la personne elle-même, je n'essayerai pas d'en faire le portrait. Aucun peintre n'a pu trouver des lignes et des couleurs pour le reproduire : la nature en elle a défié le pinceau de David, de Girodet, de Prudhon, de Gérard, de Camucini; le ciseau de Canova y a échoué. Dans ces visages, où la physionomie est tout, la beauté est justement ineffable, elle est un mystère comme tout ce qui est infini; elle ne résulte pas de tels ou tels délinéaments des traits, mais de lignes imperceptibles, de combinaisons insaisissables, d'harmonies latentes, quoique parlantes, qu'il est impossible de copier. La beauté, dans ces visages, est une énigme : l'amour seul peut la deviner; l'art n'y peut que confesser son impuissance. Heureuses les femmes qui n'ont point de portraits, c'est qu'elles sont au-dessus de l'art!

VIII

Telle m'apparut dans ce coup d'œil la femme qui causait en se retirant avec la duchesse de Devonshire. A peine eus-je le temps de voir, comme on voit des groupes d'étoiles dans un ciel de nuit, un front mat, des cheveux bais, un nez grec, des yeux trempés de la rosée bleuâtre de l'âme; une bouche dont les coins mobiles se retiraient légèrement pour le sourire ou se repliaient gravement pour la sensibilité; des joues ni fraîches ni pâles, mais émues comme un velours où court le perpétuel frisson d'un air d'automne; une expression qui appelait à soi non le regard, mais l'âme tout entière; enfin une bonté qui est l'achèvement de toute beauté réelle, car la beauté qui n'est pas par-dessus tout bonté est un éclat, mais elle n'est pas un attrait. L'attrait était le caractère dominant et magique de cette figure; le regard s'y collait comme le fer à l'aimant. C'était une physionomie aimantée : elle aurait enlevé une enclume au ciel.

La taille n'était ni élevée ni petite; on ne songeait pas à la mesurer, mais à l'admirer; elle paraissait à volonté grande ou petite; elle avait autant d'harmonie que le visage. Elle n'était plus très-jeune à cette époque, mais on ne songeait pas non plus à demander son âge. Elle avait aux yeux l'âge qu'on voulait, car les âges étaient réunis dans ses traits : grâce d'enfant, gravité noble d'âge mûr, mélancolie du soir, sérénité d'immortalité, tout y était selon le pli de lèvres ou de sourcils que donnait la conversation au visage : comme dans les instruments bien accordés le mode change le ton, le mouvement changeait l'impression. On ne pouvait pas dire non plus à quel âge on l'aurait mieux aimée, car chacune des années qu'elle

avait traversées semblait avoir laissé une beauté propre à la saison de la vie qui apporte et remporte quelque chose à la femme; en sorte qu'on ne voyait pas en elle une date, mais une permanence de la beauté accomplie.

Son costume faisait aux yeux partie de sa personne : il ne la parait pas, il la vêtait. On voyait qu'elle n'y avait pas songé, ou, si elle y avait songé, elle n'avait eu en vue que de le faire entièrement oublier ou de le confondre avec elle-même dans un tel accord de forme et de couleurs que sa robe et elle ne fissent qu'un dans le regard. La parfaite harmonie, c'était en tout le caractère de cette femme harmonique. Elle portait ce jour-là, et je l'ai presque toujours vue depuis, une robe à plis flottants de soie grise, nouée par une ceinture noire et montant en chaste tunique jusqu'à son cou ; ses souliers, de soie sombre, disparaissaient sous les bords un peu traînants de sa robe; un châle oriental de couleur blanche recouvrait ses épaules et serrait, sous une contraction de ses coudes, sa taille élancée; un chapeau de paille de Florence, aux larges ailes flottantes, ombrageait sa tête, contrastant par sa nuance légèrement dorée avec le blond sombre de ses cheveux et avec les tons marbrés du front et des joues; elle roulait dans une de ses mains les bouts d'un large ruban puce qui descendait comme de la ganse d'un chapeau de berger jusqu'à sa ceinture.

Ce costume semblait être tombé des doigts distraits de la Mode tout exprès pour une personne de cet âge. L'art de la femme alors est de s'effacer, de peur que sa parure ne l'efface; heure du demi-jour dans les soirs d'automne où l'on n'allume pas encore la lampe, pour jouir de ce qu'on appelle familièrement l'*entre chien et loup* du jour mourant.

IX

Je restais, en face de cette figure, immobile, étonné, ravi, attiré plus qu'enflammé. C'était une de ces impressions telles qu'on devait en éprouver quand les êtres surnaturels, les visions, ce qu'on appelle les anges, apparaissaient encore aux regards des habitants de la terre. On est ravi, on n'est pas troublé. Une atmosphère calme apportée du ciel enveloppe ces apparitions de la grâce d'en haut. On sent un culte, on ne sent pas un amour : l'amour est un feu, ceci n'est qu'une splendeur.

Telle était mon impression silencieuse pendant l'entretien à demi-voix des deux femmes. Cet entretien *a parte* se prolongeait un peu plus que la bienséance ordinaire ne l'autorise, le pied sur le seuil, entre les deux portes. J'entrevoyais bien que la belle visiteuse, tout en ayant l'air de se retirer modestement devant un nouveau venu, n'était pas fâchée d'être contemplée à loisir par un admirateur de plus, dont l'enchantement ne pouvait lui échapper tout entier, malgré la discrétion de mon attitude et la distraction affectée de mon coup d'œil. Enfin elle s'évanouit, ou plutôt elle se glissa comme une ombre hors de la chambre, sans que son pas de sylphide fît le moindre bruit sur le tapis.

La duchesse se rapprocha du feu.

« Quelle est donc, lui dis-je avec l'accent d'un étonnement contenu, la personne qui vient de sortir de chez vous? Ce doit être une étrangère, car comment une pareille figure existerait-elle en France sans que son nom la devançât partout comme une célébrité, et sans que je l'eusse jamais aperçue dans les salons ou dans les spectacles de Paris?

— Comment! me répondit la duchesse de Devonshire. vous ne la connaissez pas?

— Non, repris-je. Si je l'avais rencontrée, je ne l'aurais jamais oubliée.

— Eh! me dit-elle, c'est Mme Récamier!

— Mme Récamier! m'écriai-je. Ah! maintenant je comprends l'émotion que cette céleste figure a donnée au monde dans sa fleur, et tout ce qui m'étonne, c'est que cette émotion ne se prolonge pas jusque dans sa maturité! Je n'ai jamais rien vu d'aussi angélique sur la boue de Paris. J'ai été souvent plus incendié par une beauté de femme, jamais plus ravi. Heureux les hommes qui sont assez âgés pour avoir vu fleurir ce visage de seize ans! Quelle impression ne devait pas faire cette éclosion, puisque l'épanouissement a de tels prestiges?

— Voulez-vous que je vous présente à elle? me demanda la duchesse son amie.

— Non, lui dis-je, il ne faut pas se familiariser avec les visions célestes, pour ne rien perdre de leur éblouissement. Les yeux de tout un monde ont passé sur cette figure, cent hommes célèbres lui ont porté leur encens. Je suis trop jeune encore pour la voir avec indifférence; elle a été trop adorée pour ne pas être blasée d'enthousiasmes. J'aime mieux garder le mien froid et spéculatif dans mon imagination que de le voir évaporé en vain devant une idole distraite et saturée d'encens. Cette femme est une relique qu'on ne voit qu'à travers le cristal du reliquaire. Mais quelle n'a pas dû être l'impression de cette femme idolâtrée sur les yeux de la France et de l'Europe, quand elle apparut, à seize ans, au milieu de Paris encore souillé de sang et muet de terreur, comme une Iris messagère des dieux apaisés, venant rapporter leur sourire à la terre? Que j'aurais voulu la voir alors, et

qu'heureux sont les yeux qui se rafraîchirent et s'enivrèrent de son premier rayonnement!

— Je l'ai vue alors à son voyage en Angleterre, me dit la duchesse; mais il n'y a ni pinceau, ni plume, ni parole qui puissent ressusciter cette apparition. Quand je vous aurai dit des yeux bleu de mer azurés jusqu'à la nuit par l'ombre des voiles; des cheveux de fils de la Vierge brunis au feu du soleil; des joues de pêche veloutée dont le velours renaissait tous les matins comme pour tamiser le jour sur une peau d'enfant; des couleurs nuancées et fondues où le blanc et le rose ne formaient qu'une teinte; un regard qui s'ouvrait et se refermait sous des cils ruisselants d'ombre ou de lumière; des lèvres où la langueur pensive ou la joie épanouie donnaient toutes les inflexions de l'âme; un sourire qui caressait l'air; une taille ni grande ni petite, mais qui, par sa flexibilité, se prêtait à la majesté autant qu'à la grâce; une démarche de reine ou de bergère tour à tour; un étonnement de l'impression qu'elle faisait partout, comme si les regards de la foule eussent été autant de miroirs qui lui répercutaient sa figure et qui la faisaient rougir de sa miraculeuse beauté; les pas qu'elle entraînait sur sa trace, les murmures d'admiration qui s'élevaient à sa vue, les exclamations mal contenues; les femmes charmées, mais jalouses; les hommes attirés, mais contenus par le respect de tant d'innocence sous tant d'enivrements; quand je vous aurai dit tout cela, je ne vous aurai rien peint de visible à votre imagination. La beauté comme celle de Mme Récamier alors est comme un mystère : il faut y croire et ne pas le voir: il veut la foi. Voyez-la dans l'impression qu'elle a faite sur la France et sur l'Angleterre au moment où vivait Mme Tallien, où resplendissait mon amie Georgina Spencer, où je brillais moi-même d'un éclat emprunté à ma famille, à mon rang, à ma fortune; où l'Europe

avait bien autre chose à faire que de s'arrêter devant une femme de dix-huit ans. L'Europe s'arrêtait devant Mme Récamier. »

X

Nous parlâmes d'autre chose; je fus dix ans sans revoir Mme Récamier.

A mon retour à Paris, en 1829, ces dix années avaient non pas détruit, mais transformé la célébrité de cette femme. Aimée d'un grand écrivain, ce grand écrivain l'avait transportée avec lui dans l'empyrée des lettres et de la gloire; elle avait ce qu'on appelle un salon : ce salon était un sanctuaire plutôt qu'une exposition d'esprit et de célébrités, un culte plutôt qu'une cour. Quelques rares privilégiés de la société, de l'aristocratie, de la politique et de la littérature y étaient admis. Le grand homme de style qui régnait dans ce cœur et dans ce salon ne m'était pas favorable, bien que je sois le seul des poëtes et des politiques de son siècle auquel il adresse de magnifiques éloges posthumes dans ses Mémoires destinés à la postérité. Il m'avait proscrit, autant qu'il était en lui, de la faveur des cours pendant qu'il était ministre et que j'étais, moi, relégué dans les rangs subalternes de la diplomatie; s'il avait pu me proscrire de la scène du monde, il l'aurait fait, je n'en doute pas. C'était une faiblesse et une injustice. Je l'admirais passionnément, non comme homme, mais comme génie; j'étais trop petit pour porter aucune ombre sur sa trace. Mais, soit que Mme Récamier se souvînt de notre rencontre muette chez la duchesse de Devonshire, soit qu'elle fût flattée de produire un nom naissant de plus aux yeux de son cénacle dans son salon, elle me fit allécher par tant de grâces indirectes que je ne pus me refuser, malgré mon éloignement pour les *camarillas*

lettrées ou politiques, à me laisser présenter à elle dans ce couvent de l'Abbaye-aux-Bois, où je devais plus tard suivre le convoi indigent du pauvre Ballanche.

XI

Elle me reçut en homme attendu depuis dix ans. Un mot d'elle sur moi courait Paris et venait de m'être répété par Ballanche, son confident. Ce mot me prédisposait par amour-propre à l'adoration pour cette beauté qui illuminait encore d'une lueur refroidie la moitié de l'espace que sa vie avait laissé derrière elle.

« Comment désirez-vous, lui demandait Ballanche, vous lier avec M. de Lamartine, vous l'idole de M. de Chateaubriand, qui n'aime pas ce jeune homme? — Cela est vrai, dit-elle à Ballanche, M. de Chateaubriand est mon ami, mais de Lamartine est mon ...... »

La convenance plus que la modestie m'empêche d'écrire le mot qui sortit de ses lèvres; le mot était trop adulateur pour qu'il puisse sortir de ma plume. C'était une de ces coquetteries de conversation dont on désire que l'écho aille chatouiller indirectement le cœur d'un homme.

A notre première entrevue, je fus timide; elle fut naturelle, gracieuse, adroite de simplicité. Mon impression fut un attrait doux, qui n'éblouit pas, mais qui attire : clair de lune qui rappelle un jour de splendide été.

C'était l'époque où Mme Récamier, cherchant à amuser l'inamusable M. de Chateaubriand avec les hochets de sa propre gloire, faisait lire chez elle devant lui, et devant un auditoire trié avec soin, la tragédie de *Moïse,* essai dramatique du grand écrivain; c'était l'époque aussi où M. de Chateaubriand faisait confidence de quelques pages de ses Mémoires secrets à quelques-uns de ses contempo-

rains d'élite dans le salon ouvert à un seul battant de son amie. On invitait à ces solennités un aussi grand nombre de privilégiés que l'exiguïté de l'appartement en pouvait contenir. Jamais première répétition d'une pièce attendue comme un événement sur la scène ne fut aussi briguée que la faveur d'assister à ces répétitions de la gloire devant les représentants présumés de la postérité. Les femmes y étaient en plus grand nombre que les hommes, car les femmes étaient le véritable public de M. de Chateaubriand : il avait joui du cœur, de l'imagination, de l'oreille et de la piété des femmes pendant un demi-siècle, les femmes devaient l'en récompenser dans sa vieillesse. Elles lui cachaient, par un rideau pieux de beautés, de sourires, de caresses, de culte, l'approche de la mort et le jugement beaucoup moins féminin de la postérité. L'amour et la religion, ces deux idolâtries de leur cœur, avaient en lui leur représentant dans un même homme. La politique, dans laquelle il avait joué un rôle important depuis la restauration des Bourbons, lui payait aussi alors ce qu'il appelait ses disgrâces de cour en popularité. Ce n'étaient que des semblants d'opposition libérale affichés pour décorer sa retraite ; mais ces dehors de grand homme persécuté lui attiraient à la fois le respect de l'aristocratie, la reconnaissance de l'Église, l'enthousiasme confidentiel des jeunes républicains. Nul homme n'a plus soigné les couleurs de sa robe de chambre afin de se présenter à la mort comme un apôtre pour les chrétiens, comme un chevalier pour les royalistes, comme un tribun de l'avenir pour les républicains les plus avancés. Il touchait à ses années de grâce : on ne lui demandait pas d'expliquer ces trois rôles contradictoires; on était convenu de le laisser mourir en sphinx sans lui demander son mot. Ce vrai mot était personnalité du génie; il voulait être en règle avec le passé par la religion, avec le présent par l'aristocratie du faubourg Saint-

Germain, avec l'avenir démocratique par ses pressentiments de république. M. de Chateaubriand était un génie, mais c'était aussi un rôle plus qu'un homme; il lui fallait plusieurs costumes devant la postérité. Ses *Mémoires d'outre-tombe*, qu'il écrivait alors, avaient une page pour un parti, un revers de page pour l'autre : livre-Janus qui louche à force de vouloir regarder trop d'horizons à la fois.

Mieux valait confesser son scepticisme que de confesser des croyances si contradictoires. Il est permis à un vieillard d'être détrompé, mais jamais d'être comédien devant la mort. Le scepticisme politique est un aveu de plus du néant de la vie; cet aveu est une douleur de l'esprit, mais il n'est pas une offense à la vérité. Mieux vaut dire : Je doute, que de dire : Je mens.

XII

Quoi qu'il en soit, la scène sur laquelle M. de Chateaubriand répétait ses derniers rôles était alors chez Mme Récamier. C'est ainsi que Périclès, vieilli et outragé, venait pleurer chez Aspasie.

Dans l'été de 1829, une lecture du *Moïse* de M. de Chateaubriand devant un très-petit auditoire fut annoncée chez Mme Récamier.

Le grand acteur classique Lafond, du Théâtre-Français, homme d'excellente compagnie, idolâtre du génie de M. de Chateaubriand et un peu solennel comme sa phrase, avait consenti à prêter sa noble déclamation à ces vers encore inconnus du poëte en prose.

On s'arrachait, depuis six semaines, les billets d'invitation à cette mystérieuse soirée. Toutes les grandes dames de Paris, tous les poëtes, tous les orateurs, tous les étran-

gers, tous les journalistes sollicitaient; leurs noms passaient au crible d'un scrutin épuratoire des amis de la maison avant d'être admis. On voulait être sûr qu'aucun profane ou qu'aucun incrédule au génie du lieu ne se glisserait dans le cénacle pour en troubler ou pour en divulguer les mystères. La piété, l'adoration étaient obligées; la froideur même dans le culte aurait paru un blasphème contre le dieu des femmes.

Je me trouvais accidentellement à Paris avec ma mère et ma sœur; je ne songeais nullement à demander une entrée de faveur à Mme Récamier pour cette séance. Je savais que M. de Chateaubriand avait je ne sais quelle prévention fort injuste, mais fort tenace, contre moi; mon nom serait, je n'en doutais pas, une dissonance dans les noms des invités qui seraient prononcés à ses oreilles. Je voulais prévenir l'élimination en ne prétendant pas à la faveur. De plus, je n'ai jamais aimé les conciliabules d'invités; je suis un homme de plein air, l'esprit de parti m'asphyxie; je ne puis le respirer, ni en religion, ni en politique, ni en littérature. Toute coterie est petite et fausse; le monde seul est vrai, parce qu'il est grand. Je ne rendis donc pas même une visite à Mme Récamier, de peur que cette visite n'eût l'air d'une requête. Je me tins à ma place dans l'isolement.

Mais Mme Récamier avait appris par Mme Sophie Gay, mère de l'illustre Delphine (Mme de Girardin), que j'étais à Paris avec ma mère. Bien qu'elle ne sortît plus de l'Abbaye-aux-Bois, elle monta en voiture et elle vint un matin rendre visite à ma mère, qui logeait chez moi dans un hôtel garni.

Ces deux femmes se ressemblaient étonnamment par leur âge, par leur figure, par leur société commune dans leur adolescence, par les souvenirs réveillés des premières années de leur vie; à des époques un peu diverses elle

avaient connu beaucoup des personnes du même monde. Seulement ma mère, élevée dans une cour, transportée ensuite très-jeune dans un noble chapitre de chanoinesses, mariée pendant la Révolution, retirée ensuite dans la modeste obscurité d'une vie de campagne, entourée de la nombreuse famille qu'elle avait mise au monde, était une Mme Récamier d'intérieur qui n'avait brillé que pour quelques cœurs et qui n'avait eu d'autre célébrité que celle de sa bienfaisance dans des hameaux.

Il y avait des années et des années qu'elle n'avait revu Paris, les palais, les jardins, les parcs de Saint-Cloud, séjour de son premier âge. Elle était dans l'ivresse de ses souvenirs en les visitant avec moi ; elle désirait beaucoup entrevoir au moins ces figures d'hommes nouveaux et de femmes célèbres qui portaient des noms chers à son imagination ou à sa piété. M. de Chateaubriand était à ses yeux le premier de ces monuments vivants du siècle. Passionnée pour le *Génie du Christianisme*, qui lui avait révélé la poésie de sa foi, elle aurait donné tous les spectacles pour le spectacle de ce beau front d'où était sortie cette *renaissance* de la religion antique. M. de Chateaubriand était à ses yeux l'*Esdras* du vieux temple, temple reconstruit non en pierres, mais en images pour sa piété.

La conversation de ces deux femmes si semblables par la figure, par le son de voix, par l'élégance des manières, par la délicatesse de tact, par le ton exquis de cour, et si différentes par la destinée, fut comme une rencontre après une longue séparation entre deux sœurs. Mme Récamier ne négligea aucune de ses séductions cordiales et caressantes pour plaire à ma mère. Quant à ma mère, elle était la séduction personnifiée ; elle entrait naturellement comme une lumière dans les yeux, comme une musique dans l'oreille, comme une persuasion dans le cœur. Elle enleva

dès le premier entretien le goût très-vif de Mme Récamier. Deux de mes sœurs, très-belles, qui avaient accompagné ma mère dans ce voyage et qui assistaient, modestes et rougissantes, à cet entretien, comme deux caryatides grecques dans un salon de Paris, ne nuisirent pas à l'impression reçue ce jour-là par la reine de beauté d'un autre âge. Ma mère céda sans peine aux instances de Mme Récamier pour qu'elle assistât, avec ses filles et avec moi, à l'ovation de M. de Chateaubriand, le jour de la lecture de *Moïse*. Ces deux femmes se séparèrent avec le besoin réciproque de se revoir le lendemain. Elles se revirent, en effet, presque tous les jours avec des tendresses d'empressements qui ressemblaient au regret de s'être connues trop tard.

XIII

La soirée mémorable arriva. Ma mère, une de mes sœurs et moi, nous perçâmes difficilement la foule (confidentielle cependant) qui obstruait de bonne heure le large escalier du couvent de l'Abbaye-aux-Bois. — « Je crois, me dit tout bas ma mère, monter l'escalier de Saint-Cyr pour entendre la première lecture d'*Athalie*. N'allons-nous pas trouver là-haut Louis XIV, Mme de Maintenon, la duchesse de Bourgogne, Bossuet, Fénelon, Pascal, groupés autour de Racine, son manuscrit à la main? »

L'atmosphère monastique de l'escalier de l'Abbaye-aux-Bois, l'écho de la vaste cour réveillé pour la première fois par le bruit des équipages qui versaient les nobles visiteurs, la demi-voix des entretiens sur les marches qui ressemblait au recueillement d'une entrée d'église, tout cela justifiait l'hallucination de ma mère et de ma jeune sœur. Nous allions voir une Maintenon plus belle et moins

solennelle que la première, la Maintenon caressante d'un roi de l'intelligence. M. de Chateaubriand représentait à la fois dans sa personne un Louis XIV des lettres et un Racine de décadence.

Nous entrâmes. Un officieux ami de la maîtresse de la maison fendit la foule de l'antichambre et aida ma mère et ma sœur émues à parvenir, au milieu d'un murmure flatteur, jusqu'aux siéges du second salon. Mme Récamier leur avait réservé là des places de faveur auprès d'elle. Je restai debout entre les deux portes, d'où l'on voyait à la fois les deux pièces pleines de spectateurs silencieux ou bourdonnants.

M. de Chateaubriand, assis sous le tableau de *Corinne*, par Gérard, se levait et se rasseyait avec un sourire de grand homme embarrassé de sa grandeur devant chaque visiteur de marque qui le saluait de loin. Ce sourire fut plus accueillant, mais un peu maniéré et un peu amer à mon aspect : on voyait qu'il voulait être obligeant, mais qu'il ne pouvait pas tout à fait être cordial.

Quant à moi, je me hâtai de reporter mon attention sur ma mère, pour voir dans ses yeux ravis l'impression des noms et des personnes qui défilaient lentement de l'antichambre dans le grand salon sous les yeux de M. de Chateaubriand.

Ces noms et ces personnages imprimaient à ma mère une physionomie de curiosité satisfaite qui donnait une illumination à ses traits.

Mme Récamier lui nommait à demi-voix cette élite du siècle.

Toute la gloire et tout le charme de la France étaient là.

Je ne sais pas s'il y avait plus de majesté à Saint-Cyr, mais il n'y avait pas plus d'esprit.

La France, fauchée à nu par la Révolution, décimée de

grandeur intellectuelle et de liberté par l'Empire, semblait pressée d'éclore sous la Restauration, comme si la nature eût compris que la saison serait courte et qu'il fallait se hâter de fleurir.

Autour de ce trône ressuscité des fils de Louis XIV les salons politiques et littéraires avaient pullulé ; il y en avait dans tous les quartiers patriciens de Paris et pour toutes les nuances de l'opinion. La séve de la nation, activée par la liberté, bouillonnait d'indépendance et d'émulation littéraire.

J'avais fréquenté plusieurs de ces salons avant de quitter la France pour les cours de l'Europe. Il y avait le salon aristocratique de la duchesse de la Trémouille, salon un peu âpre et revêche d'ancienne cour de Versailles, où l'esprit et le talent n'étaient admis qu'à condition de fronder la Charte de Louis XVIII et d'invectiver ses ministres. La hauteur et le dédain étaient le caractère des physionomies; l'amertume y plissait les lèvres. Il y avait trop de fiel dans les cœurs pour que ce salon fût agréable à fréquenter : l'ironie était la figure habituelle de ses discoureurs; la littérature n'y était qu'une arme de faction surannée; sa forme était l'épigramme du haut en bas, le discours de tribune ou le pamphlet de dénigrement. On en sortait triste, on y sentait le renfermé. Cette société ne convenait qu'à des grands seigneurs mécontents. J'y avais été recherché avec bonté par l'altière duchesse, à cause de mon jeune royalisme, comme un enrôlé de l'aristocratie; je n'avais eu qu'à me louer de son accueil. Mais je désertai vite ce salon : il fallait y être ou un grand nom ou un courtisan d'opinions; je n'étais ni l'un ni l'autre : je secouai la poussière de ce tapis.

XIV

Il y avait le salon de Mme de Montcalm, sœur du duc de Richelieu et centre de son parti politique. Ce parti, c'était l'aristocratie intelligente, ralliée à la Révolution raisonnable, une égalité par le talent; l'aristocratie de l'honneur, c'était son drapeau. On y respirait un air doux et tempéré comme le caractère de la maîtresse de maison. La fine et gracieuse figure de Mme de Montcalm, retenue, quoique jeune encore, sur son canapé, y présidait avec un accueil qui n'avait rien de banal; ses goûts étaient des amitiés vives; ses opinions devenaient des sentiments. On voyait défiler devant ce canapé tous les hommes éloquents et sages qui auraient pu réconcilier la Restauration avec la liberté. M. Lainé était à la fois son ami et son symbole politique. M. Molé la cultivait comme une puissance aimable dont il fallait se ménager la faveur pour quelque avenir ministériel. L'ambassadeur de Russie, M. Pozzo di Borgo, homme de diplomatie italienne et de surface française, y était assidu comme à un devoir de la journée. Quelques hommes de lettres peu recherchés par elle et peu nombreux y figuraient dans une intimité très-restreinte : l'aimable abbé de Féletz, l'oracle du goût dans le *Journal des Débats*; M. Villemain, plus éblouissant encore de parole que de plume; moi-même, favori de son cœur, très-assidu et très-familier quand j'étais à Paris. A ces amitiés près, Mme de Montcalm recherchait plus les hommes politiques que les esprits littéraires, ou plutôt elle ne recherchait, en réalité, personne; elle aimait ou elle n'aimait pas, voilà tout. Languissante, dégoûtée, capricieuse comme une malade, passionnée d'attraction comme de répugnance, il fallait lui plaire ou la choquer. Elle ne mettait aucune

diplomatie féminine dans le gouvernement de son salon d'élite; ce salon n'en était que plus attachant : quand on était le bienvenu de sa porte, on était sûr d'être le désiré de son cœur. Elle avait pour moi une amitié d'instinct qui ne me faillit jamais, malgré l'absence. Le matin du jour de sa mort, elle m'écrivit encore les pressentiments de son agonie. Je ne passe jamais devant le numéro 33 de la rue de l'Université sans gémir sur cette porte fermée d'où tant d'amitié sortit une fois avec son cercueil.

XV

Il y avait le salon littéraire, parlementaire et bourbonien de Mme la duchesse de Duras. Quoi qu'en dise M. Villemain dans ses éloquents *Souvenirs*, je n'y fus jamais reçu ; j'étais trop jeune et trop inconnu pour y avoir place ; je doute que Mme de Duras ait entendu prononcer mon nom. D'ailleurs c'était là le temple d'une véritable idolâtrie pour M. de Chateaubriand. Jeune encore, Mme de Duras était, dit-on, le machiniste passionné de la politique et de la gloire de son ami : âme prodigue qui se consumait comme une lampe dans la nuit pour illuminer un nom d'homme.

XVI

Il y avait le salon de Mme la duchesse de Broglie, fille de Mme de Staël. C'était une femme magnanime comme sa mère, belle comme Corinne, pieuse comme une prière incarnée. Elle avait tant vu familièrement la célébrité et la passion, qui n'avaient pas fait le bonheur de sa mère, qu'elle avait appris dès l'enfance à n'estimer que la vertu.

Mais cette vertu était libre et grande, une vertu antique; sa religion ne rétrécissait rien de ses pensées; sa foi donnait à sa physionomie une expression grave comme celle des femmes qui sortent des temples où elles ont eu commerce avec Dieu : elle sortait à toute heure de l'infini. Un mari digne d'elle attirait autour de lui, par l'aristocratie de son rang et par le libéralisme un peu trop hostile de ses idées, tout ce qui tenait à la grande opposition en France et en Angleterre : c'était le salon des deux mondes. J'avais été très-fier d'y être admis, malgré mon obscurité, et j'y portais un véritable culte à ces prestiges de la beauté, du nom, de la fortune, de la vertu, dans une même famille. On y ajoutait pour moi la bonté, le prestige du cœur.

Cependant mon attachement chevaleresque pour les Bourbons, récemment rentrés de l'exil sur le trône, me faisait souffrir de l'esprit d'amère opposition qui régnait dans ce salon et qui caressait trop, selon moi, les tendances orléanistes. Je ne savais pas même, pour plaire, feindre par complaisance une hostilité que je n'éprouvais pas contre la cour. Je trouvais cette hostilité déplacée. Les Bourbons de la branche aînée n'avaient certes pas démérité des héritiers de M. Necker, du maréchal de Broglie et de Mme de Staël. Cette aigreur du ton et cette amertume ironique des lèvres corrompaient pour moi l'agrément de ce salon : en y coudoyant M. de Lafayette, M. Benjamin Constant, tous les tribuns, tous les publicistes, tous les pamphlétaires du temps, je m'y sentais presque en pays ennemi; j'avais du goût pour les maîtres, aucun goût pour leur société. L'épigramme perpétuelle contre ce que j'aimais me blessait au cœur : c'était un salon de la *Ligue*, où les princes jouaient à la popularité.

XVII

Il y avait enfin le salon de la belle Mme de Sainte-Aulaire, amie de Mme la duchesse de Broglie, et qui ne faisait qu'un avec le salon de son amie; mais celui-ci était plus large et plus véritablement littéraire que le salon trop anglais de la fille de Mme de Staël; la littérature y tenait une bien plus grande place. La maîtresse de la maison, quoique très-jeune et très-gracieuse, ne permettait pas à l'esprit de parti d'y prévaloir sur l'esprit d'agrément; on y rencontrait, sans acception d'opinion, tous les hommes de tout âge qui avaient un nom dans les lettres ou dans la politique, ou qui cherchaient une avant-scène à leur talent. C'était un lieu d'asile inviolable à la colère des opinions au milieu de Paris.

L'esprit éclectique du ministère de M. Decazes, esprit qui aurait sauvé et popularisé la Restauration si les ambitions acerbes de l'esprit d'émigration rentré l'avaient permis, cet esprit mixte comme la France régnait chez Mme de Sainte-Aulaire. M. Decazes venait d'épouser la fille d'un premier lit de M. de Sainte-Aulaire. Les amis politiques du jeune favori de Louis XVIII prédominaient dans cette société. C'étaient presque tous les jeunes hommes de lettres, poëtes, écrivains, orateurs, publicistes, qui ont illustré depuis la tribune et la presse en France. Ils se rencontraient dans ce salon avec la jeune aristocratie libérale, mais non factieuse. M. Villemain, M. Cousin, M. de Barante; M. de Staël, enlevé dans sa fleur à la vie; M. Beugnot, la plus spirituelle des chroniques vivantes de la Révolution et de l'Empire; les amis de M. de Talleyrand; la belle duchesse de Dino, sa nièce; quelques orléanistes du Palais-Royal, beaucoup de libéraux; un groupe de doctrinaires cherchant les recoins dans les salons comme dans

la nation, et méditant de refaire en politique une secte au lieu d'une religion : voilà, avec un grand nombre de femmes jeunes, belles, lettrées et élégantes, ce qui composait ce salon. Les étrangers qui visitaient la France la voyaient là tout entière sous la forme de l'aristocratie de naissance, du génie, de l'esprit, de l'art, du goût et de la beauté. J'y étais accueilli par la famille avant l'époque de ma célébrité naissante. J'étais éclos sous cette bienveillance : Mme de Sainte-Aulaire savait distinguer l'espérance, même dans l'obscurité.

« Ce que je connais de plus beau dans le monde, me disait-elle un jour en contemplant un portrait de Raphaël à son premier âge, c'est le *génie enfant.* — Pourquoi? lui dis-je. — Parce qu'il a encore son innocence, me répondit-elle, et qu'il a déjà sa destinée sur son front! Or l'innocence du génie, c'est sa modestie. »

Ce mot charmant la peignait elle-même, car elle avait de l'enfance sur ses joues et de la maturité dans l'esprit. Ce fut dans ce salon que je récitai pour la première fois devant un auditoire un peu nombreux quelques vers encore inédits des *Méditations* et des *Harmonies.* Cette aimable femme fut la préface de ma poésie. Elle me protégea vivement, ainsi que la duchesse de Broglie, son amie, auprès des ministres d'alors pour obtenir mon premier poste diplomatique; je ne l'ai jamais oublié, et j'ai eu une occasion de reconnaître tant de bonté dans une circonstance où il me fut donné d'être agréable à mon tour à sa famille (1).

(1) Après la coalition parlementaire qui était près de renverser le gouvernement orléaniste, le roi Louis-Philippe, que je ne voulais pas servir, mais que je ne voulais pas précipiter dans une anarchie par une intrigue, me fit exprimer sa reconnaissance par son ministre. Ce ministre, qui avait fait partie de la coalition, et qui maintenant, revenu

XVIII

Il y avait plus tard, et dans un plus large horizon de société cosmopolite, le salon de Mme Gay et de sa fille

de Londres, cherchait à pallier les funestes conséquences de cette ligue, m'offrit, de la part du roi, l'ambassade de Vienne ou l'ambassade de Londres, à mon choix, avec un traitement que je fixerais moi-même, pour ajouter aux honneurs la fortune illimitée que je pouvais désirer. Je refusai; j'étais résolu à ne jamais m'engager ni d'ambition ni de reconnaissance avec le gouvernement de 1830. Mon cœur était à la légitimité, mon esprit à la liberté; je ne voulais manquer ni à mes souvenirs ni à la liberté complète de député indépendant. Je me réservais pour les crises éventuelles vers lesquelles le régime parlementaire, par ses fautes et ses excès, entraînait évidemment le pays. Le ministre, de même que le roi, ne comprenait rien à mes refus; il les attribuait sans doute à mon ambition plus exigeante, mobile ordinaire de ces abstentions; il me demanda une entrevue pour vaincre mes répugnances à force de faveurs politiques. Je persistai.

« — Mais enfin, me dit-il avec une impatience visible de geste et d'accent, le roi ne peut pas vous offrir plus qu'un ministère et le choix des plus grandes ambassades. Quel est donc, entre nous, le motif vrai qui vous porte à décliner de si hautes avances, et qu'attendez-vous donc de mieux ? — Monsieur le ministre, lui répondis-je en resserrant les lèvres et en contenant mes tristes prévisions dans mon cœur, puisque vous me faites, au nom du roi et du ministère, de telles offres, c'est qu'apparemment le ministère, le roi et vous-même, vous reconnaissez en moi un esprit politique, malgré les dénigrements de vos journaux et de vos amis, qui me relèguent au rang des rêveurs et des chimériques? — Oui, certainement, me répondit l'homme d'État. — Eh bien ! monsieur, je ne serais pas homme politique si je vous disais le motif pour lequel je ne veux pas m'engager par une reconnaissance quelconque avec le gouvernement de la dynastie d'Orléans. »

L'homme d'État pâlit à ces mots, inclina la tête et n'insista plus : on

Delphine, qui fut ensuite Mme Émile de Girardin. La mère, femme de cœur et d'esprit, jadis belle et rivale en beauté de Mme Récamier, avait été aussi liée d'amitié avec M. de Chateaubriand plus jeune; c'était une intelligence très-supérieure à sa réputation, mais une intelligence passionnée qui prodiguait son esprit et son cœur

eût dit que le fantôme d'une révolution possible lui avait apparu dans mes paroles. Nous parlâmes d'autre chose.

Le lendemain de cet entretien avec le premier ministre, j'en eus un autre avec le roi lui-même : il m'avait fait appeler. Il fit les derniers efforts pour me rattacher à son gouvernement; j'eus de la peine à résister pendant trois heures à son éloquence, à ses caresses, même à ses larmes. Il m'avait fait asseoir en face de lui; il serrait mes genoux entre les siens. J'étais touché de son insistance, mais l'honneur me défendait d'y céder. Je me levai enfin pour me retirer; il me suivit, en me retenant par le pan de mon habit, jusque vers la porte.

« — Vous ne voulez pas? me dit-il enfin d'un ton de colère et de désespoir; vous ne voulez pas? — Non, sire, et je regret e profondément que l'honneur me défende de vous obéir. — Eh bien! ce sera votre faute si je reste entre les mains de cette .... » Et comme il vit que la force du mot m'étonnait : « — Oui, de cette ...., entendez-vous bien, monsieur de Lamartine! C'est votre refus qui ne me laisse pas d'autre choix. Allez, et ne vous en prenez qu'à vous-même si mon gouvernement reste entre les mains d'hommes très-forts, mais qui ne sont ni ceux de mes vœux, ni ceux de mon cœur, ni ceux de ma situation! »

Ces derniers mots furent prononcés avec un accent de chagrin et avec un pli d'irritation sur les lèvres qui me prouva que son prétendu rôle de prince démocratique lui restait lourd sur le cœur. On a beau faire, quand on a du sang de Louis XIV dans les veines, l'orgueil de race prévaut malgré soi sur les nécessités de la royauté : les rôles sont dans la politique, mais les sentiments sont dans la nature. Je vis clairement que le roi aspirait à échapper aux ministres de 1830 pour s'entourer de serviteurs nés de la royauté de ses pères. La révolution de 1830 était évidemment pour lui un remords; il voulait mettre au

sans compter comme Mme Récamier. La fortune seule lui avait manqué pour tenir le premier rang parmi les salons littéraires de l'Europe : elle avait assez de flamme pour illuminer seule dix salons; elle donnait de l'âme à tout ce qui l'approchait. L'ornement de sa maison était sa fille Delphine, poëte comme l'inspiration, belle comme l'enthousiasme. Ce salon était tout littéraire; la noblesse

plus vite entre cette révolution et lui des hommes anciens qui lui masqueraient l'usurpation et qui lui représenteraient la légitimité du trône.

M. de Sainte-Aulaire, alors ambassadeur à Vienne, était à cette époque à Paris; il désirait vivement être ambassadeur à Londres. Il fut informé par une rumeur de cour des démarches que le roi et le ministre faisaient pour me décider à accepter, à mon choix, une de ces deux ambassades; il craignait que mon choix ne tombât sur Londres, et qu'il ne fût ainsi réduit à retourner à Vienne. Il vint chez moi.

« — Je viens, dit-il, savoir de vous mon sort; il est dans vos mains. Je désire vivement aller à Londres; mais, si vous préférez vous-même Londres à Vienne, je suis forcé de renoncer à l'ambassade d'Angleterre et de reprendre l'ambassade de Vienne. Dites-moi nettement vos intentions, j'y conformerai les miennes. — Tranquillisez-vous, lui dis-je en lui serrant les mains avec cette affection pleine de déférence que je devais à toutes les bienveillances et même à toutes les protections dont j'avais été comblé jadis par cette puissante et aimable famille : je ne veux ni de Londres ni de Vienne, ni de Paris; je suis décidé à ne jamais m'engager avec cette dynastie; mais, lors même que j'aurais l'ambition de l'ambassade de Londres, je la sacrifierais à l'instant et sans hésiter au bonheur de reconnaître par ce sacrifice toutes les bontés dont vous m'avez comblé à mon entrée dans le monde. Le sentiment d'avoir pu un jour être serviable à ceux qui furent si bons pour moi lors de mon début dans la vie surpasserait mille fois, à mes yeux, l'ambition d'un poste diplomatique quelconque. Ainsi, allez en toute confiance à Londres, mais n'ayez pour moi à cet égard aucune reconnaissance; je ne vous sacrifie rien, vous ne me devez qu'une bonne intention. » Il me serra les mains à son tour et partit pour l'Angleterre.

de naissance n'y figurait que pour s'ennoblir par la fréquentation de la noblesse de nature : le génie! Victor Hugo, Balzac, Nodier, Sainte-Beuve, Mme Malibran, Vigny, y dominaient de la tête la foule d'élite d'hommes et de femmes qui cherchaient la gloire dans l'amitié. C'était en effet le salon de l'amitié plus que de la célébrité ou de la puissance. On y aimait parce qu'on se sentait aimé. J'y allais moi-même toutes les fois que j'étais à Paris. Il y régnait cette liberté complète qui ne reconnaît de joug que la bienséance, que cette égalité affectueuse qui est la république du talent. La mère et la fille étaient pauvres, mais le salon d'entre-sol était agrandi par les hôtes, meublé par les décorations de la nature : la beauté et le génie.

XIX

Le salon compassé de Mme Récamier offrait un peu au regard la symétrie et la froideur d'une académie qui tiendrait séance dans un monastère. L'arrangement et l'étiquette y classifiaient trop les rangs. Si celui de Mme de Broglie était une chambre des pairs; si celui de Mme de Sainte-Aulaire était une chambre des députés; si celui de Mme de Girardin était une république, celui de Mme Récamier était une monarchie. On voyait un trône dans un fauteuil : ce trône, entouré de tabourets de duchesses, était celui de M. de Chateaubriand; des courtisans littéraires ou politiques se rangeaient autour de ce trône. C'était une cour, mais un peu vieille cour; les meubles étaient simples et usés; quelques livres épars sur les guéridons, quelques bustes du temps de l'Empire sur les consoles, quelques paravents du siècle de Louis XV en formaient tout l'ornement. La cheminée haute et large, autour de laquelle se groupaient les familiers ou les dis-

coureurs, était l'*Œil-de-bœuf* de cette abbaye royale; le mur à côté de la cheminée étalait le beau tableau glacé de *Corinne* improvisant *au cap Misène* devant son amant Oswald : scène romanesque de Mme de Staël, plus académique que réelle, car une femme aimante et aimée, seule avec la nature et son cœur, a autre chose à faire que des déclamations politiques sur la décadence des Romains. C'est l'heure et le lieu des confidences, des silences ou des soupirs échappés du cœur; ce n'est pas l'heure des vaniteuses improvisations de l'esprit. Mais Mme Récamier rappelait ainsi à ses hôtes qu'elle avait été l'amie de Mme de Staël, et qu'elle avait servi elle-même de modèle à la belle tête de Corinne dans ce tableau.

XX

Au-dessous du tableau de Corinne figurait, comme un Oswald vieilli, M. de Chateaubriand. Cette place dissimulait derrière les paravents et les fauteuils des femmes la disgrâce de ses épaules inégales, de sa taille courte, de ses jambes grêles; on n'entrevoyait que le buste viril et la tête olympienne.

Cette tête attirait et pétrifiait les yeux. Des cheveux soyeux et inspirés sous leur neige; un front plein et rebombé de sa plénitude; des yeux noirs comme deux charbons mal éteints par l'âge; un nez fin et presque féminin par la délicatesse du profil; une bouche tantôt pincée par une contraction solennelle, tantôt déridée par un sourire de cour plus que de cœur; des joues ridées comme les joues du Dante par des années qui avaient roulé dans ces ornières autant de passions ambitieuses que de jours; un faux air de modestie qui ressemblait à la pudeur ou plutôt

au fard de la gloire : tel était l'homme principal au fond du salon, entre la cheminée et le tableau. Il recevait et il rendait les saluts de tous les arrivants avec une politesse embarrassée qui sollicitait visiblement l'indulgence. Un triple cercle de femmes, presque toutes femmes de cour, femmes de lettres ou chefs de partis politiques divers, occupait le milieu du salon. On y avait laissé un vide pour le lecteur.

XXI

Mme Récamier était visiblement fébrile par l'inquiétude du succès de la lecture pour le grand homme. Il redescendait dans une nouvelle arène par une insatiabilité de gloire littéraire; son amie s'agitait d'un groupe du salon à l'autre pour donner le mot d'ordre du jour à tous les conviés. Ce mot d'ordre était silence, attention, enthousiasme, pour tout le monde, et pour les journalistes en particulier, écho complaisant chargé de reporter le lendemain à toute l'Europe un tonnerre d'applaudissements convenus et pas une critique.

C'était un spectacle touchant et triste à la fois que cette beauté célèbre devenue sœur de Charité d'une vanité vieillie et malade, et allant quêter de groupe en groupe une fausse monnaie de gloire auprès de toutes les plumes qui dispensent les renommées d'une soirée. Ne fût-ce que par reconnaissance d'être admis à ces lectures, par culte des soleils couchants, ou par commisération pour ce grand indigent et pour cette tendre quêteuse, tout le monde fut fidèle au mot d'ordre, et l'écho du lendemain ne laissa rien percer des chuchotements de la veille.

XXII

La lecture commença. Lafon, à qui on n'avait pas communiqué à temps le manuscrit du *Moïse*, n'avait pu préparer ni ses yeux ni ses intonations. Il lut bien les premiers actes, mais il lut avec tâtonnement du regard et avec hésitation de la voix. Les vers étaient beaux, raciniens, bibliques, dignes d'une main qui avait façonné tant de prose en rhythmes aussi sonores que les plus beaux vers; l'originalité seule manquait : c'était un écho de Racine et de David, ce n'était ni David ni Racine; c'était leur ombre, un pastiche d'homme de génie, mais pastiche; cela ressemblait aux tragédies en monologues du Piémontais Alfieri, ce faux Sénèque d'une fausse Rome. Le talent de M. de Chateaubriand était lyrique et non scénique; son imagination le soutenait sur ses ailes dans des régions trop élevées de la pensée pour s'abattre en face d'un parterre et pour faire dialoguer des hommes d'os et de chair. Il n'y avait rien de Shakspeare dans Chateaubriand, il y avait du Pindare en prose. Était-ce supériorité ou infériorité? Je n'ose prononcer; mais je crois que l'inspiration du lyrique est supérieure à la combinaison du machiniste qui fait jouer sur la scène ces marionnettes humaines qu'on appelle des personnages dramatiques; seulement, quand ces personnages parlent comme les font parler les grands poëtes dramatiques, le génie est égal et l'emploi est différent.

XXIII

M. de Chateaubriand, impatienté et humilié d'entendre ânonner ses vers par un lecteur qui avait peine

à les lire, arracha, à la fin, le manuscrit des mains du grand acteur et voulut lire lui-même. Malgré la faiblesse et la monotonie de sa propre voix, l'effet fut plus saisissant, mais non plus heureux. Les vers, balbutiés par l'auteur lui-même, tombaient essoufflés dans l'oreille. On souffrait de ce que devait souffrir le poëte lui-même; on assistait à un supplice d'amour-propre, supplice presque aussi pénible à contempler qu'une torture physique; on détournait la tête, on baissait les yeux. M. de Chateaubriand, excédé de vains efforts, rejeta enfin le manuscrit à l'acteur, qui acheva la lecture au bruit des applaudissements.

XXIV

Il y avait plus de bienséance que d'émotion dans ces applaudissements : les mains battaient sans le cœur; on payait en complaisance pour Mme Récamier et en respect pour un grand écrivain le privilége qu'on avait eu d'assister à cette demi-publicité d'initiés dans un salon tenu par la beauté et décoré par le génie. Ces applaudissements, au reste, étaient fortifiés par le grandiose de cette pièce sacrée, écrite dans la haute langue de Racine par l'écrivain du *Génie du Christianisme*. On peut la lire aujourd'hui dans les œuvres complètes; c'est une page qui ne déshonorerait certes pas Racine lui-même.

On se retira avec une émotion factice, mais avec un respect réel; on laissa M. de Chateaubriand, peu satisfait, se consoler avec Mme Récamier et avec ses familiers les plus intimes des petits déboires de la soirée. On voulait un triomphe, on n'avait eu qu'un cérémonial d'enthousiasme. La physionomie charmante de la maîtresse de la maison était fatiguée et attristée sous un sourire forcé; toute son amitié souffrait en elle.

Ma mère et ma sœur, exclusivement occupées de regarder la grande figure de l'auteur du *Génie du Christianisme*, sortirent ravies de cette soirée unique. Le sujet biblique de *Moïse* charmait leur naïve piété; la majesté de M. de Chateaubriand éblouissait leur imagination; le gracieux accueil de Mme Récamier touchait leur candeur : elles emportaient en province des souvenirs pour toute une vie de retraite.

XXV

Mais quelle était donc cette femme dont le charme survivait aux charmes, qui enchaînait au coin de son humble foyer le plus illustre des hommes de littérature et de politique de son siècle, et qui rendait les cours elles-mêmes jalouses d'une pauvre cellule d'un monastère de Paris? Nous allons vous le dire, non pas seulement d'après les souvenirs un peu trop sobres et un peu trop voilés d'esprit de famille de sa nièce, Mme Lenormant, mais d'après les souvenirs de tout un demi-siècle qui a vu éclore, briller, mûrir, mourir cette éclatante et étrange célébrité du charme immortel sur un visage féminin. Ce livre de Mme Lenormant est cependant une des plus excellentes biographies, en excellent esprit et en excellent style, qui pût consacrer cette mémoire fugitive d'une femme de grâce et d'une femme de renom. Ce livre a aussi un grand mérite aux yeux des curieux du cœur humain : c'est d'avoir à demi ouvert le portefeuille de Mme Récamier, et d'avoir révélé ainsi au monde une correspondance inédite et profondément intime de l'amour ou de l'amitié (comme on voudra) entre elle et M. de Chateaubriand. Cette correspondance, selon nous, est bien supérieure en intérêt aux mémoires d'apparat du grand prosateur du dix-neuvième siècle.

Dans les *Mémoires d'outre-tombe*, l'homme pose, l'homme s'affiche, l'homme s'étale; dans une correspondance, l'homme se révèle, ou plutôt il se trahit involontairement dans l'épanchement de son âme. Mme Récamier n'y perd pas, et M. de Chateaubriand y gagne. On voit combien l'une était digne d'être aimée, indépendamment de sa beauté déjà pâlie; on voit combien l'autre sut aimer, indépendamment de sa jeunesse morte et du désintéressement de toute espérance. Remercions Mme Lenormant, dépositaire de si doux secrets, de nous avoir au moins confié ces pages.

XXVI

Le nom de famille de Mme Récamier était Julie-Adélaïde Bernard; son père était membre de la bonne et riche bourgeoisie de Lyon. Sa beauté était remarquable, son esprit ordinaire. M. Bernard avait épousé Julie Matton, femme d'une figure qui présageait celle de sa fille. Le Lyonnais est une espèce d'Ionie française où la beauté des femmes fleurit en tout temps sous un ciel tempéré, entre les feux trop ardents du Midi et les formes trop frêles du Nord; les yeux y ont en général la teinte azurée du Rhône, qui baigne la ville, la langueur de la Saône, la douceur du ciel. De belles tailles, des pas nonchalants, des épaules statuaires, des cheveux soyeux et abondants comme les écheveaux de soie qu'on y tisse, des voix caressantes pour l'oreille, des sourires vagues qui enchantent sans provoquer, nulle prétention à séduire tant elles sont sûres de charmer, des chœurs de vierges de Raphaël descendues de leurs cadres et ignorantes de leurs pudiques attraits, voilà les salons ou les promenades de Lyon un jour de fête. Négligées des hommes affairés, ces femmes vivent généralement à l'ombre comme les oda-

lisques d'Orient; il faut les découvrir soit dans les églises, soit aux fenêtres hautes de leurs maisons noires, semblables à des monastères espagnols. C'est ainsi qu'étant encore enfant je découvris, en face de la maison qu'habitait en passant ma mère, la céleste apparition de Mlle Virginie Leroy (depuis Mme Pelaprat), compatriote de Mme Récamier, plus jeune qu'elle et aussi accomplie en charmes. La puissance d'une première apparition de la parfaite beauté est telle que, sans avoir jamais revu Mme Pelaprat, cette vision m'éblouit encore. Elle éblouit, dit-on, plus tard un maître du monde du même charme dont elle avait fasciné l'œil d'un enfant.

XXVII

Une liaison avec M. de Calonne, ministre de Louis XVI, appela de Lyon à Paris le père et la mère de Mme Récamier en 1784; un emploi de receveur général des finances fixa M. Bernard dans la capitale. Juliette, leur fille, déjà regardée pour une fleur de visage qui promettait de s'épanouir en merveille, fut laissée chez une tante à Villefranche, en Beaujolais; de là elle fut cloîtrée dans un couvent de Lyon, pour y achever son éducation. Elle raconte ainsi elle-même les impressions recueillies et naïves qu'elle emporta de ce monastère :

« La veille du jour où ma tante devait venir me chercher, je fus conduite dans la chambre de Mme l'abbesse pour recevoir sa bénédiction. Le lendemain, baignée de larmes, je venais de franchir la porte que je me souvenais à peine d'avoir vue s'ouvrir pour me laisser entrer; je me trouvai dans une voiture avec ma tante, et nous partîmes pour Paris. — Je quitte à regret une époque si calme et si pure pour entrer dans celle des agitations;

elle me revient quelquefois comme dans un vague et doux rêve, avec ses nuages d'encens, ses cérémonies infinies, ses processions dans les jardins, ses chants et ses fleurs.

« Si j'ai parlé de ces premières années, malgré mon intention d'abréger tout ce qui m'est personnel, c'est à cause de l'influence qu'elles ont souvent à un si haut degré sur l'existence entière : elles la contiennent plus ou moins. C'est sans doute à ces vives impressions de foi reçues dans l'enfance que je dois d'avoir conservé des croyances religieuses au milieu de tant d'opinions que j'ai traversées. J'ai pu les écouter, les comprendre, les admettre jusqu'où elles étaient admissibles, mais je n'ai point laissé le doute entrer dans mon cœur. »

XXVIII

On voit, par ce passage, écrit bien longtemps après son enfance, que la foi de cette jeune fille était tempérée comme son âme, et que la religion fut toute sa vie une douce habitude de ses sens plutôt qu'une passion de son intelligence. Elle semblait prédestinée par là à être un jour l'amie de M. de Chateaubriand, le poëte des sensations religieuses plus que des convictions théologiques. C'est cette température de l'âme qui conserve la beauté du corps comme la sérénité de l'esprit.

La beauté aussi harmonieuse que précoce de la jeune fille faisait déjà l'orgueil de sa mère. Pour jouir de cet orgueil maternel, elle conduisit un jour son enfant à Versailles, à ce spectacle de la cour qu'on appelait le grand couvert. M. de Calonne, qui protégeait la mère, fit sans doute placer la fille de manière à attirer les regards de la cour. — Le roi et la reine en furent en effet si ravis, qu'ils firent entrer, après le dîner, l'enfant dans les ap-

partements intérieurs pour l'admirer de plus près. Marie-Antoinette s'extasia sur cette ravissante figure; elle la compara à celle de sa propre fille (depuis Mme la duchesse d'Angoulême, captive du Temple), du même âge que Juliette Bernard et d'une figure trop tôt flétrie par des deuils éternels.

XXIX

La maison de Mme Bernard, mère de cette belle enfant, était ouverte au luxe, aux plaisirs, aux arts, aux hommes d'affaires, aux hommes de lettres, surtout à ceux qui tenaient par leur origine à la ville de Lyon. Les charmes de Mme Bernard, quoique alanguis par des souffrances précoces, attiraient et retenaient autour d'elle des amis fervents. De ce nombre était un banquier devenu depuis célèbre et déjà aventureux, nommé Récamier. M. Récamier était d'une famille ancienne du Bugey, province montagneuse entre le Lyonnais et la Savoie. L'esprit entreprenant de Genève et des hautes Alpes est l'instinct de ces montagnes. Les habitants cosmopolites y demandent volontiers à la spéculation l'opulence que le sol rare et aride leur refuse. M. Récamier, déjà mûr, mais encore vert, était un de ces optimistes qu'aucune disgrâce ne rebute, et qui d'une chute se relèvent pour s'élancer plus haut dans les affaires. Séduisant de figure, aimant, aimable, léger, ami du luxe et de tous les plaisirs, il s'était attaché à Mme Bernard comme un commensal de la maison. La Révolution, dont il n'était ni partisan ni intimidé, n'avait été pour lui qu'un de ces mouvements accélérés de la vie politique dans lesquels les occasions de ruine ou de richesse se multiplient pour les hommes d'argent; en 1793 il était déjà au premier rang des spéculateurs du temps. On a remarqué que les hommes de

cette nature recherchent hardiment pour épouses les femmes les plus renommées par leur figure, soit qu'ils redoutent moins que d'autres la célébrité des attraits pour les compagnes de leur vie, soit qu'une très-belle femme paraisse à leurs yeux un luxe naturel qui attire sur leur maison l'attention publique, soit que, ambitieux de jouissance autant que de fortune, ils se donnent, sans penser au lendemain, toutes les fleurs de la vie pour en embaumer leur existence.

En 1793, au plus fort de la Terreur, qui intimidait tout, excepté l'amour et le lucre, M. Récamier demanda à son amie, Mme Bernard, la main de sa fille Juliette à peine éclose à la vie. Par son amitié pour la mère, dont la santé altérée menaçait de laisser Juliette orpheline, il pouvait être pour la jeune fille un appui dans la vie; par son âge il pouvait être son père. C'est peut-être dans cette paternité morale qu'il faut chercher le secret du consentement que Mme Bernard, pressentant sa fin prochaine, accorda à une union si disproportionnée par les années. Mme Lenormant, confidente discrète de la famille, laisse échapper à ce sujet une phrase qui n'aurait point de sens si elle n'était pas destinée à indiquer et à voiler à la fois on ne sait quel sous-entendu dans cette union. La jeune fille était elle-même, dit-on, un sous-entendu de la nature : elle pouvait être épouse, elle ne pouvait être mère. Ce sont ces deux mystères qu'il faut respecter, mais qu'il faut entrevoir pour avoir le secret de toute la vie de Mme Récamier, triste et éternelle énigme qui ne laisse jamais deviner son mot, même à l'amour.

XXX

Jusqu'à son mariage elle n'avait été qu'entrevue; devenue femme quoique encore enfant, maîtresse adorée de la maison alors la plus opulente de Paris, elle commença à éblouir, non pas les salons d'une capitale (la Terreur et la Mort les avaient tous fermés jusqu'au 9 thermidor), mais la foule, qui se pressait sur ses pas dans les lieux publics. Son apparition faisait événement et attroupement partout où l'on pouvait l'apercevoir. Le gouvernement du Directoire, sorte de halte entre la mort et la vie d'un peuple, laissait respirer à pleine poitrine toutes les classes de la société européenne, heureuse de revivre et pressée de jouir après avoir tant tremblé. On se précipitait confusément, sans acception de rang ou d'opinions, dans les salles de spectacles, de concerts, de danses, et dans les jardins publics, trop étroits pour les fêtes qui s'y renouvelaient. Tout le monde semblait avoir à communiquer à tout le monde un superflu de bonheur qui allait jusqu'au délire de vivre. Les Parisiens, oublieux de la veille et du lendemain, étaient les Abdéritains de l'Europe. C'est au sein de ces fêtes que la jeune Lyonnaise luttait involontairement de beauté avec les cinq ou six femmes célèbres survivantes de la Révolution, Mme Tallien, Mme de Beauharnais, Mme Sophie Gay, récemment sorties des cachots et Cléopâtres républicaines ou royalistes des Antoines, des Lépides, des Octaves français du Directoire. Mme Lenormant, en nièce scrupuleuse, affirme que sa jeune tante ne fréquenta jamais les salons suspects de Barras; Barras, régicide et royaliste, gentilhomme de la république restaurant un peuple par les vices de cour. Nous devons en croire les scrupules domestiques de Mme Lenormant; cependant nous ne pouvons écarter les

traditions de la société du temps. Elles citent souvent la présence et la parure de Mme Récamier dans les spectacles, dans les fêtes et même à la table des directeurs (Mme Lenormant mentionne deux de ces circonstances elle-même). Juliette effaçait tout, ne fût-ce que par la candeur, la fraîcheur et la pureté de son innocence; l'innocence, ce charme qu'on ne peut se rendre par le fard quand on l'a perdu par le souffle des salons. Mme Récamier, à cette époque, laissait une trace de feu ou du moins de lumière partout où elle apparaissait. On entreprenait de longs voyages uniquement pour l'avoir vue : semblables à ces naturalistes qui entreprennent de longues traversées pour assister une fois par siècle à la floraison de l'aloès, on accourait de Londres, de Naples, de Berlin, de Vienne, de Pétersbourg, pour adorer de près dans une soirée la merveille des yeux. Les annales de la Grèce ou de l'Ionie, ces pays de la beauté, nous retracent seules un pareil concours.

Tous les regards emportaient une ivresse, aucun cœur ne remportait une espérance. La divine statue n'était descendue jusque-là pour personne de son piédestal : l'audace de prétendre à une préférence ne se présentait à l'esprit de personne, comme si une telle préférence eût été quelque chose de trop divin pour un mortel.

XXXI

Cependant, si nul n'aspirait à la possession d'une préférence avouée, un grand nombre, et parmi les hommes les plus éminents des deux régimes royaliste ou républicain, briguaient à l'envi la faveur d'une respectueuse intimité dans la maison de la jeune femme célèbre : même quand le cœur n'espère pas de se consumer au feu d'un

regard trop pur, il aime à emporter la douce chaleur qui émane de ce foyer vivant qu'on appelle une jeune femme. Ne fût-ce que comme la belle image d'un beau rêve, on aime à rêver.

La France, à peine échappée en une nuit (celle du 9 thermidor) à son naufrage de sang, ressemblait en ce moment à une plage où tous les naufragés pêle-mêle se félicitent ensemble et confusément du salut commun. Les conventionnels complices du comité de *Salut public*, pardonnés par l'opinion pour avoir guillotiné le dictateur-émissaire; les Barère, les Fréron, les Tallien, les Barras, les Legendre, les Sieyès, mêlés aux victimes sorties des cachots ou rentrées de l'exil, ne formaient plus dans le monde révolutionnaire ou contre-révolutionnaire qu'un seul groupe de proscripteurs repentants ou de proscrits reconnaissants. Ils se congratulaient sur la place de l'échafaud, les uns d'y avoir échappé, les autres de l'avoir abattu; ils étaient empressés de trouver dans un salon de Paris, autour de la plus belle des femmes de l'époque, un terrain neutre, un Élysée où les uns savouraient l'oubli, les autres la patrie. Presque toute cette société était jeune, car le supplice en ce temps avait raccourci la vie des pères; il manquait un degré ou deux à l'échelle ordinaire des générations : la guillotine avait rajeuni les salons de Paris.

XXXII

Celui de Mme Récamier était, par la nature neutre des affaires de son mari, accessible à toute cette jeunesse : un banquier est l'homme de toutes les nations et de tous les partis; tout le monde a besoin de lui et il prospère de ses relations avec tout le monde. Un luxe hospitalier et habile est un des moyens de crédit employés de tout temps

et en tout pays par ces rois de l'or; l'or est cosmopolite, le banquier l'est comme sa caisse. Les Médicis fondèrent à Florence leur monarchie financière sur le crédit, le luxe et l'hospitalité universelle. M. Récamier était un esprit de cette race, habile à spéculer, prompt à servir, prodigue à dépenser. Sa maison de la rue du Mont-Blanc et sa villa de Clichy rappelaient presque seules dans Paris l'élégance et l'opulence des palais princiers démeublés par les confiscations ou les émigrations; on y respirait un air de cour. C'était la cour de la richesse, seule royauté qui restât à la France; sa jeune femme était la reine de cette cour : elle restaurait l'empire de la société détruite dans Paris.

On se précipitait à l'envi dans cette société. Les principaux courtisans du château de Clichy, qu'elle habitait pendant les mois de fête de l'année, étaient des hommes de lettres sauvés du naufrage, tels que Laharpe, Lemontey, Legouvé, Dupaty; des hommes de politique, tels que Barère, Regnaud de Saint-Jean d'Angély, Lucien Bonaparte, Fouché, Masséna, Bernadotte, Moreau, Camille Jordan, le jeune Beauharnais; des hommes de monarchie, tels que les deux Montmorency (Mathieu et Adrien), le duc de Guignes, le comte de Narbonne, M. de Lamoignon, fleur d'aristocratie de naissance qui ne craignait pas de se mésallier parmi les adorateurs de l'aristocratie du cœur, la jeunesse, la grâce et la pureté : cette reine de dix-huit ans régissait cette cour si diverse avec un sourire. Un étranger, remarquable par sa naissance, son opulence et sa mélancolique beauté, le prince italien Pignatelli, jouissait d'une plus intime familiarité dans la maison et passait à tort pour inspirer la passion qu'il ressentait en silence. Lucien Bonaparte, jeune homme de Plutarque, à la fois poëte, orateur et amant, flottait alors entre le rôle de héros de la république et celui de héros

de roman; sa passion déclamait un peu comme son éloquence; quoique vêtu en apparence d'une page de Tacite, il écrivait à Juliette des pages de *Clélie* et de *Roméo*. Juliette n'était pas insensible à ces vives déclamations du cœur d'un frère du maître des armées. Elle n'acceptait de ces sentiments que le seul sentiment qu'elle pouvait rendre, l'amitié; mais, dès l'âge de dix-huit ans, on voyait poindre dans ses réponses et dans sa réserve cet art naturel qui fut celui de sa vie : rester pure en paraissant émue, tout promettre et ne rien tenir.

XXXIII

Mathieu et Adrien de Montmorency éprouvaient en silence pour la belle Juliette un sentiment moins déclamatoire, mais plus durable, que Lucien Bonaparte.

J'ai beaucoup connu et beaucoup aimé Mathieu de Montmorency, je garde pour sa mémoire un souvenir qui tient du culte; mais ce souvenir ne m'empêche pas de juger l'homme avec la froide sagacité que le temps donne même à la tendresse des souvenirs. C'était une belle âme, ce n'était pas un grand esprit; mais il avait tout ce que l'âme donne à l'esprit, c'est-à-dire l'élévation des idées, la loyauté du caractère, la magnanimité des sentiments, la sincérité des opinions. Il avait de plus ce qu'une race aristocratique fait couler en général avec le sang dans le cœur d'un homme vraiment national comme son nom, un fort patriotisme uni à une élégante chevalerie. Le tout formait un estimable et gracieux mélange de ce que la vertu antique imprime de respect et de ce que la grâce contemporaine inspire d'attrait pour un homme d'autrefois; le gentilhomme était citoyen, et le citoyen était gentilhomme.

XXXIV

Si vous ajoutez à cela le goût passionné et intelligent des lettres qu'il avait puisé dans la société des philosophes, des orateurs, des écrivains de l'Assemblée constituante ou de Mme de Staël, son amie de jeunesse, et si vous revêtez ces qualités du cœur et de l'âme de l'extérieur d'un héros de roman sous le plus beau nom de France, vous comprendrez l'homme.

Cet extérieur était un des plus séduisants qu'on pût rencontrer dans les salons de l'Europe : une taille svelte ; le buste en avant, comme le cœur, attribut des races militaires; un mouvement d'encolure de cheval arabe dans le port de la tête; des cheveux blonds à belles volutes de soie sur les tempes; des yeux grands, bleus et clairs, qui n'auraient pas pu cacher une mauvaise pensée; l'ovale et le teint d'une éternelle jeunesse, un sourire où le cœur nageait sur les lèvres; un geste accueillant, une parole franche, l'âme à fleur de peau; seulement une certaine légèreté de physionomie, une certaine distraction d'attitude et de discours interrompus qui n'indiquaient pas une profondeur et une puissance de réflexion égale à la grâce de l'homme.

XXXV

Tel était Mathieu de Montmorency; son éducation avait été très-soignée par le célèbre abbé Sieyès, son précepteur. L'abbé Sieyès, devenu depuis l'apôtre un peu ténébreux de la révolution française, roulait déjà dans sa pensée les vérités et les nuages d'où devaient sortir les éclairs et les foudres de l'Assemblée constituante.

A l'époque où s'ouvrit ce grand concile de la politique

moderne, Mathieu de Montmorency, philosophe et novateur comme son maître Sieyès, s'élança sur ses pas et su les pas de Mirabeau au-devant de toutes les théories de liberté et d'égalité qui allaient être soumises à l'épreuve de l'expérience du siècle futur. Saisi plus qu'un autre de l'enthousiasme des nouveautés, toutes les fois que les nouveautés semblaient promettre une amélioration du sort du peuple, il sentait la nécessité et la gloire du sacrifice volontaire dans les classes privilégiées. Pressé de s'immoler lui-même, au nom de cette aristocratie dont il était le chef, ce fut lui qui monta à la tribune pour demander l'abolition de la noblesse : il y avait prévoyance et générosité dans cette initiative, il n'y avait qu'un crime contre la vanité. Le tiers état et la noblesse libérale lui répondirent par des applaudissements réfléchis et par un vote populaire ; l'aristocratie lui répondit par des outrages et par des ridicules : son nom devint plus odieux que s'il avait sacrifié du sang au peuple ; les pamphlets contre-révolutionnaires s'acharnèrent sur ce Coriolan de sa caste. Il ne se troubla pas ; il poursuivit de vote en vote l'accomplissement des principes honnêtes de la Révolution, sur les traces des Sieyès, des Mirabeau, des Lafayette, jusqu'au point où la Révolution se sépara avec ingratitude de son vertueux promoteur, Louis XVI.

XXXVI

Après l'Assemblée constituante, il rentra, en 1791, dans les rangs de l'armée constitutionnelle qui défendait la patrie contre les Autrichiens dans le Nord ; il fit la campagne en qualité d'aide de camp du vieux maréchal Luckner. Après la journée du 20 juin, où le roi avait été violenté et outragé dans son palais par les faubourgs,

Luckner, accusé de connivence avec Lafayette, fut appelé à Paris pour avouer ou désavouer Lafayette. Ce vieux et soldatesque maréchal, aussi timide devant les Girondins qu'il était brave devant les escadrons ennemis, balbutia des excuses qui étaient des accusations contre son collègue Lafayette : les soldats n'ont pas toujours le courage des citoyens quand ils n'ont pas des baïonnettes derrière eux. Luckner indigna les hommes de cœur par ses lâchetés de tribune. Mathieu de Montmorency, son aide de camp, donna sa démission dans la salle : sa loyauté aristocratique et militaire se révolta contre l'imbécillité de son général : il commençait à se repentir d'avoir trop bien espéré de la Révolution pour la monarchie. Les principes avaient fait place aux factions; ces factions devenaient tyranniques et sanguinaires. Les philosophes avaient cédé aux Constituants, les Constituants aux Girondins, les Girondins aux Jacobins, les Jacobins eux-mêmes aux Cordeliers, Danton à Robespierre, les illusions aux échafauds. Mathieu de Montmorency avait émigré après Lafayette, à l'heure où les patriotes eux-mêmes étaient expulsés ou dévorés par leur patrie. Mme de Staël, dont il était l'ami, lui avait ouvert l'asile de son château de Coppet, en Suisse.

XXXVII

Les récriminations des émigrés de la première date n'auraient pas laissé à Mathieu de Montmorency une autre hospitalité honorable à trouver alors sur la terre étrangère. Son nom, associé aux grandes destructions monarchiques de 1789 et de 1791, l'aurait poursuivi comme un reproche parmi les royalistes irrités. Le cœur de Mme de Staël, coupable des mêmes tendances et redoutant les mêmes vengeances, était un asile où Mathieu de Mont-

morency n'avait ni à rougir, ni à excuser. Ce fut dans cette retraite qu'il apprit la mort sur l'échafaud de cette aristocratie presque tout entière dont il s'accusait d'avo involontairement préparé le supplice; tous les siens étaient fauchés en masse par la guillotine : chaque goutte de leur sang semblait retomber sur son cœur.

Le supplice de son jeune frère, le plus cher de ses proches, l'épouvanta autant qu'il le consterna : il crut voir sa propre main dans ce meurtre; il s'accusa d'être le Caïn de cet Abel; son cœur se fondit, son esprit se troubla. Comme tous les hommes qui oscillent d'un excès de leurs idées à l'autre, il maudit la Révolution, qu'il avait bénie; des principes qui amenaient de tels crimes lui parurent eux-mêmes des crimes. Il se retourna contre ses propres actes, et, ne pouvant supporter ses remords, il tomba aux pieds d'un prêtre et demanda au Dieu de son enfance l'absolution des erreurs de sa jeunesse : âme tendre et meurtrie, il se fit panser par cette piété charitable qui adoucit ses douleurs, corrigea ses légèretés et transforma ses repentirs en vertus.

Rentré en France après la Terreur, il y porta dans la société renouvelée un homme nouveau; l'austérité chrétienne de sa vie n'enlevait rien à l'émotion de son cœur et à la séduction de sa personne. La religion lui tenait compte de ses larmes et l'aristocratie de ses repentirs.

XXXVIII

Un tel homme devait être plus qu'un autre attiré par l'innocence de beauté de Mme Récamier; il s'attacha à elle d'un sentiment plus tendre que l'amitié, mais plus désintéressé que l'amour, sorte d'amour sacré qui ajourne ses jouissances au ciel, qui ne demande rien ici-bas, mais qui

n'aime pas qu'on accorde aux autres adorateurs ce qu'il se refuse à soi-même. C'est ce sentiment qu'on voit percer à son insu dans la naïve correspondance de Mathieu de Montmorency avec sa Juliette. Il n'est pas amoureux, et il est jaloux ; on sent que, pour conserver plus sûrement la pureté de celle qu'il conseille, il veut, pour ainsi dire, la confier à Dieu et l'enivrer d'un mysticisme éthéré pour l'empêcher de respirer l'encens de la terre : c'est ce qui donne aux lettres de Mathieu de Montmorency un ton mixte, moitié d'amant, moitié d'apôtre, que quelques personnes trouvent chrétien et que nous trouvons un peu faux à l'oreille. Trop amant pour être pieux, trop pieux pour être amant, cet apostolat d'un jeune homme auprès de la plus belle des jeunes femmes est un rôle ambigu, un pied dans la sacristie, un pied dans le boudoir, qui inquiète la piété et qui ne satisfait pas la passion.

Juliette, par sa nature, qui se colore, mais qui ne s'échauffe pas aux rayons de l'amour, ce soleil des femmes, convenait merveilleusement à ce genre de liaison. Seulement, quoiqu'on soit touché de la constance d'affection de Mathieu de Montmorency pour cette *Béatrice*, on est un peu lassé de cette éternelle litanie d'un prêcheur de trente ans qui termine chacune de ses lettres par un signe de croix sur un souvenir de femme.

XXXIX

C'était son cousin Adrien de Montmorency, devenu depuis duc de Laval et ambassadeur à Rome, qui avait introduit Mathieu de Montmorency chez Juliette. Celui-là aussi était enivré du charme de Mme Récamier, mais, plus ardent, plus léger, plus étourdi que son cousin, il ne se déguisait pas à lui-même ses sentiments sous une sainte

amitié; il tournait franchement autour du flambeau de ces beaux yeux, ne demandant qu'à y brûler ses ailes. Son esprit paraissait peu parce qu'il était dénué de toute prétention, mais il était juste et modéré, réfléchi, autant que son cœur était bon et solide. La diplomatie loyale, et habile parce qu'elle était loyale, ne pouvait pas avoir un meilleur négociateur à Vienne ou à Rome. La modestie du duc de Laval était son seul défaut; très-capable des premiers rôles, il n'aspirait jamais qu'aux seconds; il plaçait son ambition dans son cousin, son amitié ne désirait point un succès pour lui-même. Homme excellent, aimable, aimant, dont le nom ne laisse pas une seule amertume sur les lèvres quand on en parle, j'ai eu le bonheur d'être en correspondance diplomatique avec lui pendant na de suundes oirconstances très-difficiles, et je n'ai eu qu'à m'éclairer de ses lumières et à me féliciter de sa confiance. Il dit un mot sur moi dans une de ses lettres à Mme Récamier, mot à la fois flatteur et injuste que je suis bien loin de lui reprocher.

XL

C'était le lendemain de la révolution de 1830. Cette révolution, provoquée, mais mal inspirée, avait proscrit un berceau plein d'innocence; elle avait donné le trône de l'infortuné Louis XVI, victime de ses vertus, au fils d'un prince qui avait démérité de son sang : cette odieuse rétribution de la Providence révoltait et révolte encore la justice innée en moi. Que la France ne rendît pas responsable le fils irréprochable du duc d'Orléans du vote de son père, je le concevais; mais que la France fît de ce malheur un titre au trône, c'était trop criant pour mon cœur. Mieux valait un million de fois la république, héritière

légitime de tous les trônes en déshérence, que cette rémunération de l'iniquité par la couronne. Tels étaient mes sentiments et tels ils sont encore, quand j'y pense, envers le changement contre nature et contre justice de dynastie en 1830.

XLI

J'étais en Savoie pendant les événements de Paris ; je quittai Aix et Chambéry pour la Suisse peu de jours avant l'arrivée du duc de Laval à Aix.

« M. de Lamartine, écrit-il de là à Mme Récamier, le 5 septembre 1830, M. de Lamartine est parti d'ici trois jours avant mon arrivée; c'est dommage! Nous nous connaissons par lettres; il avait désiré servir avec moi, et sous moi, celui qui n'est plus à servir, mais qui sera toujours à respecter (l'enfant de la dynastie déchue). Il avait parlé ici d'une certaine lettre » (lettre par laquelle le duc de Laval donnait avec autant de noblesse que de patriotisme sa démission à Louis-Philippe), « lettre que M. de Lamartine a lue ici et louée ici avec une exaltation poétique; il comptait en imiter la conduite et l'esprit. Il est allé en Bourgogne, où les séductions du pouvoir nouveau viendront le chercher. Je ne connais pas la force de son bouclier, etc., etc. »

Le duc de Laval avait tort de suspecter la trempe de mon bouclier; les séductions furent plus fortes pendant quinze ans qu'il ne pouvait le prévoir, mais mon cœur resta irréprochable envers la dynastie que j'avais servie et envers l'enfant que j'avais célébré comme le dernier espoir de la monarchie et de la liberté. Si j'avais prévu alors les iniquités et les outrages dont cet enfant devenu homme et son parti devenu vieux reconnaîtraient (sauf de rares amis) cette fidélité et ce dévouement au droit et

au malheur de sa race, j'aurais dû peut-être m'en venger d'avance en acceptant les faveurs et le pouvoir des mains de leurs ennemis!... Mais non, j'aurais dû faire encore ce que j'ai fait : repousser les faveurs de la nouvelle royauté et dédaigner l'ingratitude de l'ancienne. Ces hommes ne sont pas dignes de si généreuses fidélités; aussi n'est-ce pas à eux qu'on est fidèle, c'est à l'honneur et à son pays!

Pardon pour cette digression; mais de tels hommes ne suscitent que la froide colère de l'indifférence. Qu'il leur soit fait comme ils ont fait à ceux qui les honoraient dans leur adversité. Un jour viendra peut-être où ils auraient besoin, eux aussi, des cœurs de la patrie et où ils ne trouveront à la place de cœurs que des courtisans et des ennemis : ils ne méritent que cela, ils ne savent pas le prix de l'honneur.

XLII

Le duc de Laval parut conserver pendant toute sa vie pour la belle Juliette un sentiment tendre, mais désintéressé, qui ne demandait sa récompense qu'au plaisir même d'admirer et d'aimer. Son âme vive, mais tempérée, avait des goûts, mais point de jalousie. Il ne demanda jamais compte à Juliette de ses préférences; il ne chercha ni à l'arracher à l'amour, ni à l'entraîner à la dévotion; son affection ne mêle pas à l'encens du monde l'odeur de l'encens des cathédrales. C'est un gentilhomme, ce n'est point un mystique : son amour ne rougissait pas d'aimer.

Quant à Mathieu de Montmorency, il trompait l'amour par la dévotion. Cette phrase d'une de ses premières lettres à la jeune femme résume toute sa correspondance de vingt-cinq ans avec son amie :

« Je voudrais réunir tous les droits d'un père, d'un

frère, d'un ami, obtenir votre amitié, votre confiance entière, pour une seule chose au monde, pour vous persuader votre propre bonheur et vous voir entrer dans la seule voie qui puisse vous y conduire, la seule digne de votre cœur, de votre esprit, de la sublime mission à laquelle vous êtes appelée; en un mot, pour vous faire prendre une *résolution forte*, car tout est là. Faut-il vous l'avouer? J'en cherche en vain quelques indices dans tout ce que vous faites; rien qui me rassure, rien qui me satisfasse.

« Ah! je ne saurais vous le dissimuler, j'emporte un profond sentiment de tristesse. Je frémis de tout ce que vous êtes menacée de perdre en vrai bonheur, et moi en amitié. Dieu et vous me défendez de me décourager tout à fait : j'obéirai. Je le prierai sans cesse; lui seul peut dessiller vos yeux et vous faire sentir qu'un cœur qui l'aime véritablement n'est pas si vide que vous semblez le penser. Lui seul peut aussi vous inspirer un véritable attrait, non de quelques instants, mais constant et soutenu, pour des œuvres et des occupations qui seraient en effet bien appropriées à la bonté de votre cœur et qui rempliraient d'une manière douce et utile beaucoup de vos moments.

« Ce n'est point en plaisantant que je vous ai demandé de m'aider dans mon travail sur les sœurs de Charité. Rien ne me serait plus agréable et plus précieux. Cela répandrait sur mon travail un charme particulier qui vaincrait ma paresse et m'y donnerait un nouvel intérêt.

« Faites tout ce qu'il y a de bon, d'aimable, ce qui ne brise pas le cœur, ce qui ne laisse jamais aucun regret; mais, au nom de Dieu, au nom de l'amitié, renoncez à ce qui est indigne de vous, à ce qui, quoi que vous fassiez, ne vous rendrait pas heureuse. »

XLIII

Ce langage d'un directeur spirituel touchait la jeune femme du monde, parce qu'elle était assez clairvoyante pour lire entre les lignes ce que l'ami se cachait à lui-même; mais elle jouait avec le feu de l'autel, elle ne s'en laissait pas consumer. Cette piété prématurée n'était pour elle qu'une perspective de l'âge avancé; l'ivresse du monde ne lui laissait pas le temps des réflexions; la trempe même de son âme ne l'inclina jamais à la dévotion. Celle qui n'avait pas assez de passion pour les hommes n'en avait pas assez non plus pour Dieu; mais elle se prêtait complaisamment tantôt à ces voix qui voulaient la séduire, tantôt à ces voix qui voulaient la sanctifier. Aucune de ces voix ne prévalait dans son cœur; ni pervertie ni convertie, mais toujours adorée, c'était son rôle et c'était son plaisir; elle ne désespérait ni l'amour ni la piété, laissant l'espérance à tous les sentiments afin de conserver toutes les faveurs. Ce caractère est évidemment celui de sa vie entière; elle appelait tout, elle trompait tout, excepté l'amitié.

Bonaparte lui-même, à son retour d'Italie, peu de temps avant son 18 brumaire, fut ébloui, comme les autres, de l'éclat de cette merveille de Paris. Il l'aperçut de loin dans la foule à la fête qui lui fut donnée par le Directoire dans la cour du Luxembourg. Elle-même, en se levant de son siége au moment où le jeune triomphateur haranguait les directeurs, provoqua, involontairement sans doute, l'attention du héros. Il la revit, quelques jours après, dans le salon de Barras, mais il ne lui adressa qu'une de ces banalités de politesse qui ne satisfont ni l'orgueil ni le sentiment. Devenu consul, il pou-

vait la rencontrer chez ses sœurs; il n'y parut pas. Cette indifférence de l'homme qui décernait alors d'un coup d'œil la célébrité ou la faveur laissa dans l'âme de Mme Récamier une froideur qui dégénéra plus tard en aversion : le défaut d'attention est une négligence que la beauté pardonne difficilement au pouvoir. De plus, Mme Récamier était royaliste par sa famille et républicaine par le temps où elle était en fleur, au milieu d'une société républicaine.

Une belle femme est toujours de la date de sa floraison. L'homme qui usurpait la royauté des Bourbons, et qui remplaçait la république régularisée du Directoire, jetait deux ressentiments à la fois dans le cœur de Mme Récamier. Un acte de dureté envers son mari aggrava cette répugnance, des sévérités personnelles l'envenimèrent; elle ne sut jamais haïr, mais elle sut s'éloigner.

XLIV

Un jour terrible et inattendu précipita M. Récamier de la haute fortune dont il éblouissait Paris et dont il faisaït jouir sa femme; il faut lire ce récit pathétique dans un fragment écrit des souvenirs de la pauvre Juliette.

M. Bernard, père de Mme Récamier, était administrateur des postes, grand emploi de finances qui ajoutait à l'importance et au crédit de son gendre. Son vieil attachement aux Bourbons et ses relations avec les émigrés rentrés lui faisaient fermer les yeux volontairement sur les correspondances et sur les brochures royalistes du moment; sa complaisance trahissait ainsi le gouvernement dont il avait la confiance. Le Premier Consul, informé de sa connivence, le fit arrêter et le destitua. Bernadotte, un

des soupirants de la jeune femme, obtint de Bonaparte, à force d'intercessions, la liberté du père de son amie, mais la destitution fut maintenue.

Le ressentiment de cette sévérité, quoique juste, envers son père, accrut la sourde opposition qui se manifestait déjà dans le salon de Mme Récamier. Fouché, ministre de la police, tenta en vain de la séduire par l'offre d'une place de dame du palais dans la maison du maître de la France et par la perspective de l'influence qu'elle y prendrait sur le cœur du guerrier; elle fut inflexible dans ses refus. Ces refus irritèrent le Consul; la liaison de Mme Récamier avec Mme de Staël, deux femmes qui régnaient, l'une par la beauté, l'autre par le génie, lui parut suspecte. Il ne voulait point d'empire en dehors du sien; la jalousie, qui ordinairement monte, descendit cette fois jusqu'à disputer l'ascendant sur des sociétés de jeunes femmes; le premier dans l'Europe, mais aussi le premier dans un village des Gaules, c'était sa nature : le pouvoir absolu ne peut laisser rien de libre sans jalousie, pas même deux cœurs. Cette rancune de Bonaparte, et aussi son étroite économie pour tout ce qui n'était pas du sang sur les champs de bataille le firent assister sans pitié à la catastrophe du mari de Mme Récamier, que la plus faible assistance de l'État pouvait prévenir. Écoutons ce récit dans une note écrite de la main de sa nièce. On y sent la fièvre de ces vicissitudes domestiques qui sont aux fortunes privées ce que les révolutions sont aux empires.

« Un samedi de l'automne de cette même année 1806, M. Récamier vint trouver sa jeune femme; sa figure était bouleversée, et il semblait méconnaissable. Il lui apprit que, par suite d'une série de circonstances, au premier rang desquelles il plaçait l'état politique et financier de l'Europe et de ses colonies, sa puissante maison de banque éprouvait un embarras qu'il espérait encore ne devoir

être que momentané. Il aurait suffi que la Banque de France fût autorisée à avancer un million à la maison Récamier, avance en garantie de laquelle on donnerait de très-bonnes valeurs, pour que les affaires suivissent leur cours heureux et régulier ; mais, si ce prêt d'un million n'était pas autorisé par le gouvernement, le lundi suivant, quarante-huit heures après le moment où M. Récamier faisait à sa femme l'aveu de sa situation, on serait contraint de suspendre les payements.

« Dans cette terrible alternative tout l'optimisme de M. Récamier l'avait abandonné. Il avait compté sur l'énergie de sa jeune compagne, et lui demanda de faire sans lui, dont l'abattement serait trop visible, le lendemain dimanche, les honneurs d'un grand dîner qu'il importait de ne pas contremander, afin de ne pas donner l'alarme sur la position où l'on se trouvait. Quant à lui, plus mort que vif, il allait partir pour la campagne, où il resterait jusqu'à ce que la réponse de l'Empereur fût connue. Si elle était favorable, il reviendrait; si elle ne l'était point, il laisserait s'écouler quelques jours et s'apaiser la première explosion de la surprise et de la malveillance.

« Ce fut un rude coup et un terrible réveil qu'une communication de ce genre pour une personne de vingt-cinq ans. Depuis sa naissance Juliette avait été entourée d'aisance, de bien-être, de luxe; mariée encore enfant à un homme dont la fortune était considérable, on ne lui avait jamais non-seulement *demandé*, mais *permis* de s'occuper d'un détail de ménage ou d'un calcul d'argent. Sa toilette et ses bonnes œuvres formaient sa seule comptabilité; grâce à la simplicité extrême qu'elle mettait dans l'élégance de son ajustement, si ces charités étaient considérables, elles ne dépassèrent jamais la somme mise chaque mois à sa disposition.

Après le premier étourdissement que ne pouvait

manquer de lui causer la nouvelle qu'elle recevait, Juliette, rassemblant ses forces et envisageant ses nouveaux devoirs, chercha à rendre un peu de courage à M. Récamier, mais vainement. L'anxiété de sa situation, la pensée de l'honneur de son nom compromis, la ruine possible de tant de personnes dont le sort dépendait du sien, c'étaient là des tortures que son excellente et faible nature n'était pas capable de surmonter : il était anéanti.

« M. Récamier partit pour la campagne dans le paroxysme de l'inquiétude. Le grand dîner eut lieu, et nul, au milieu du luxe qui environnait cette belle et souriante personne, ne put deviner l'angoisse que cachait son sourire et sur quel abîme était placée la maison dont elle faisait les honneurs avec une si complète apparence de tranquillité.

« Mme Récamier a souvent répété depuis qu'elle n'avait cessé, pendant toute cette soirée, de se croire la proie d'un horrible rêve, et que la souffrance morale qu'elle endura était telle, que les objets matériels eux-mêmes prenaient, aux yeux de son imagination ébranlée, un aspect étrange et fantastique.

« Le prêt d'un million, qui semblait une chose si naturelle, fut durement refusé, et, le lundi matin, les bureaux de la maison de banque ne s'ouvrirent point aux payements.

« Mme Récamier ne se dissimula pas que la malveillance et le ressentiment personnel de l'Empereur à son égard avaient contribué au refus du secours qui aurait sauvé la maison de son mari. Elle accepta sans plaintes, sans ostentation, avec une sereine fermeté, le bouleversement de sa fortune, et montra, dans cette cruelle circonstance, une promptitude et une résolution qui ne se démentirent dans aucune des épreuves de sa vie.

« Le retentissement de cette catastrophe fut immense :

un grand nombre de maisons secondaires furent entraînées dans la chute de la puissante maison à laquelle leurs opérations étaient liées. M. Récamier fit à ses créanciers l'abandon de tout ce qu'il possédait, et reçut d'eux un témoignage honorable de leur confiance et de leur estime : il fut mis par eux à la tête de la liquidation de ses affaires. Sa noble et courageuse femme fit vendre jusqu'à son dernier bijou. On se défit de l'argenterie, l'hôtel de la rue du Mont-Blanc fut mis en vente, et, comme il pouvait ne pas se présenter immédiatement un acquéreur pour un immeuble de cette importance, Mme Récamier quitta son appartement et ne se réserva qu'un petit salon au rez-de-chaussée, dont les fenêtres ouvraient sur le jardin. Le grand appartement fut loué au prince Pignatelli ; enfin l'hôtel fut vendu le 1er septembre 1808. »

La mort de sa mère, accélérée par la double ruine de son père et de son mari, ajouta son deuil de cœur à tant de deuils de fortune. Elle supporta la perte de cette splendide existence en héroïne, la perte de cette mère adorée en fille inconsolable. Son cœur se recueillit dans plus d'amitié.

M. de Barante, jeune homme alors très-distingué par Mme de Staël, promettait à la France un homme de bien et de talent de plus ; Mme Récamier apprécia une des premières l'honnêteté de caractère, l'indépendance de cœur et l'étendue d'idées dans cet ami de son amie. C'est un beau symptôme pour un homme d'État à son aurore que de s'attacher aux disgraciés. M. de Barante ne craignit pas de s'aliéner la faveur du maître en cultivant deux femmes que la prévention épiait déjà avant de les frapper.

XLVI

Après une année donnée à ses regrets dans la solitude, Mme Récamier céda aux instances de son amie, Mme de Staël; elle alla habiter avec elle son château de Coppet, au bord du lac de Genève. L'amitié de ces deux femmes l'une pour l'autre prouve le sentiment d'une affection sans jalousie dans l'auteur de *Corinne*, et le sentiment d'une affection sans envie dans Mme Récamier. Brillantes dans des sphères si diverses, ni l'une ni l'autre ne craignait d'éclipser ou d'être éclipsée. Mme Récamier n'aspirait nullement à la gloire des lettres, elle se contentait de jouir du talent : c'est en partager les jouissances sans en avoir les angoisses. Mme de Staël n'avait pas renoncé encore et ne renonça jamais aux affections tendres, besoin de son cœur comme l'éclat était le besoin de son esprit.

Elle n'était pas belle, elle aurait pu craindre qu'une femme si rayonnante à côté d'elle ne donnât des distractions dangereuses et sans repos aux cœurs qui lui étaient dévoués : c'était l'époque où Benjamin Constant, cet Allemand léger, la pire espèce des légèretés, habitait souvent le château de Coppet. Le sentimentalisme suisse, la poésie nébuleuse de la Germanie s'unissaient dans ce caractère à l'étourderie spirituelle, mais un peu prétentieuse, de la France émigrée; il ressemblait à un Berlinois de la société perverse et réfugiée de Potsdam du temps du grand Frédéric. Tous les rôles lui étaient faciles, parce qu'il était très-spirituel; tous lui étaient bons, parce qu'il était sans principes. Il cherchait aventure dans les événements et dans les partis; véritable *condottiere* de la parole, conspirant, dit-on, peu d'années auparavant avec le duc de Brunswick contre la révolu-

tion française, conspirant maintenant avec quelques femmes la chute de Bonaparte; bientôt après fanatique à froid de la restauration de 1814, puis sonnant le tocsin de la résistance à Napoléon au 20 mars 1815, dans une diatribe de Caton contre César; huit jours après, se ralliant sans mémoire et sans respect de lui-même à ce même Napoléon pour une place de conseiller d'État; prompt à une nouvelle défection après Waterloo, intriguant avec les étrangers et les Bourbons vainqueurs pour mériter une amnistie et reconquérir une importance; échappé du despotisme des Cent-Jours, reprenant avec une triple audace le rôle de publiciste libéral et d'orateur factieux dans la ligue des bonapartistes et des républicains sous la monarchie parlementaire; poussant cette opposition folle jusqu'à la haine des princes légitimes sans cesser de caresser leurs courtisans, tout en fomentant contre eux l'ambition d'une dynastie en réserve, prête à hériter des désastres du trône légitime; caressant et caressé après les journées de Juillet par le nouveau roi, recevant de lui le subside de ses nécessités et de ses désordres; puis, honteux de l'avoir reçu, ne pouvant plus concilier sa dépendance du trône avec sa popularité républicaine, réduit ainsi ou à mentir ou à se taire, et mourant enfin d'embarras dans une impasse à la fleur de son talent : tel était cet homme équivoque, nourri dans le sein de quelques femmes politiques du temps.

Il portait sur sa figure une certaine beauté incohérente comme son regard, mais c'était la beauté de *Méphistophélès* quand il aide Faust à séduire *Marguerite*. L'éclat de son front lui venait d'en bas et non d'en haut; le faux jour de sa physionomie était un reflet de lumière inférieure; son sourire pincé décochait éternellement l'ironie ou l'épigramme dans les salons, dans les journaux, à la tribune : on ne voyait jamais sur ses lèvres que la joie de

la malignité qu'il avait lancée. La passion qu'il ressentit pour Juliette et dont il l'obséda pendant plusieurs années, a laissé des traces dans une volumineuse correspondance; nous en avons lu quelques lettres très-curieuses, elles brûlent d'un feu qui ressemble à l'amour comme la sensualité ressemble au sentiment. Nous regrettons que ce sophiste de la passion,comme de la politique ait jamais troublé de son haleine l'air calme qu'on devait respirer à Coppet entre deux femmes faites pour être respectées même par la passion. C'est un des hommes de ce siècle qui m'a inspiré le plus d'éloignement; sa popularité d'occasion ne fut jamais qu'un mensonge convenu de parti, car il n'y eut jamais de popularité juste et vraie sans vertu publique.

XLVII

Ce fut pendant son séjour à Coppet, chez son amie Mme de Staël, que Mme Récamier connut le prince Auguste de Prusse, prisonnier de guerre en ce moment à Genève, frère du prince Louis de Prusse, tué peu de temps après par un de nos cuirassiers avant la bataille d'Iéna.

Le prince Auguste, neveu du grand Frédéric, était jeune et beau comme un héros de guerre et de roman. Sa raison était aussi légère que son imagination était inflammable; il conçut pour la belle étrangère une passion qui lui enleva toutes les angoisses de la captivité, tous les souvenirs de sa patrie.

« La passion qu'il conçut pour l'amie de Mme de Staël, dit Mme Lenormant, était extrême. Protestant et né dans un pays où le divorce est autorisé par la loi civile et par la loi religieuse, il se flatta que la belle Juliette consentirait à faire rompre le mariage qui faisait obstacle à ses

vœux, et il lui proposa de l'épouser. Trois mois se passèrent dans l'enchantement d'une passion dont Mme Récamier était vivement touchée, si elle ne la partageait pas. Tout conspirait en faveur du prince Auguste ; les lieux eux-mêmes, ces belles rives du lac de Genève, toutes peuplées de fantômes romanesques, étaient bien propres à égarer la raison.

« Mme Récamier était émue, ébranlée ; elle accueillit un moment la proposition d'un mariage, preuve insigne, non-seulement de la passion, mais de l'estime d'un prince de maison royale fortement pénétré des prérogatives et de l'élévation de son rang. Une promesse fut échangée. La sorte de lien qui avait uni la belle Juliette à M. Récamier était de ceux que la religion catholique elle-même proclame nuls. Cédant à l'émotion du sentiment qu'elle inspirait au prince Auguste, Juliette écrivit à M. Récamier pour lui demander la rupture de leur union. Il lui répondit qu'il consentirait à l'annulation de leur mariage si telle était sa volonté ; mais, faisant appel à tous les sentiments du noble cœur auquel il s'adressait, il rappelait l'affection qu'il lui avait portée dès son enfance, il exprimait même le regret d'avoir respecté *des susceptibilités et des répugnances sans lesquelles un lien plus étroit n'eût pas permis cette pensée de séparation ;* enfin il demandait que cette rupture de leur lien, si Mme Récamier persistait dans un tel projet, n'eût pas lieu à Paris, mais hors de France, où il se rendrait pour se concerter avec elle.

« Cette lettre digne, paternelle et tendre, laissa quelques instants Mme Récamier immobile. Elle revit en pensée ce compagnon des premières années de sa vie, dont l'indulgence, si elle ne lui avait pas donné le bonheur, avait toujours respecté ses sentiments et sa liberté ; elle le revit vieux, dépouillé de la grande fortune dont il

avait pris plaisir à la faire jouir, et l'idée de l'abandon d'un homme malheureux lui parut impossible. Elle revint à Paris à la fin de l'automne, ayant pris sa résolution, mais n'exprimant pas encore ouvertement au prince Auguste l'inutilité de ses instances. Elle compta sur le temps et l'absence pour lui rendre moins cruelle la perte d'une espérance à l'accomplissement de laquelle il allait travailler avec ardeur en retournant à Berlin, car la paix lui avait rendu sa liberté et le roi de Prusse le rappelait auprès de lui. Mme de Staël alla passer l'hiver à Vienne.

« Le prince Auguste retrouvait son pays occupé par l'armée française ; son père, le prince Ferdinand, vieux et malade, plus accablé encore par la douleur que lui causaient la perte de son fils Louis et la situation de la Prusse que par le poids des années. Le jeune prince lui-même, tout pénétré qu'il fût du sentiment des malheurs publics, n'en était point distrait de sa passion pour Juliette ; une correspondance suivie, fréquente, venait rappeler à la belle Française ses *serments*, et lui peignait dans un langage touchant par sa parfaite sincérité un amour ardent que les obstacles ne faisaient qu'irriter. Le sentiment amer des humiliations de son pays se mêle aux expressions de sa tendresse ; il sollicite l'accomplissement de promesses échangées, et demande avec instance, avec prière, une occasion de se revoir.

« Mme Récamier, peu de temps après son retour à Paris, fit parvenir son portrait au prince Auguste.

« Il lui écrit le 24 avril 1808 :

« J'espère que ma lettre n° 31 vous est déjà parvenue ;
« je n'ai pu que vous exprimer bien faiblement le bon-
« heur que votre dernière lettre m'a fait éprouver, mais
« elle vous donnera une idée de la sensation que j'ai res-
« sentie en la lisant et en recevant votre portrait. Pen-
« dant des heures entières je regarde ce portrait enchan-

« teur, et je rêve un bonheur qui doit surpasser tout ce « que l'imagination peut offrir de plus délicieux. Quel « sort pourrait être comparé à celui de l'homme que vous « aimerez ? »

XLVIII

Toute âme a une tache sur sa vie; cette promesse de mariage donnée à un prince par une femme mariée qu'une ambition plus qu'une passion arrachait à un mari malheureux, cette proposition d'un divorce cruel faite sans autre excuse que l'indifférence à un époux vieilli et accablé des coups de la fortune, cette humiliation d'un délaissement volontaire annoncée froidement à l'homme dont elle portait le nom, sont un égarement d'esprit et de cœur qu'il faut oublier. N'eût-il été que son père, le tuteur de sa jeunesse, le prodigue adorateur des charmes de sa femme, M. Récamier, vieilli et toujours tendre, pouvait d'autant moins être ainsi répudié que son sort était maintenant tout entier dans ce titre d'époux d'une femme célèbre et européenne : c'était répudier la reconnaissance, le malheur et la vieillesse. Si cette pensée n'était pas l'égarement du cœur perdu dans les perspectives de la grandeur et de l'amour, rien ne peut justifier Mme Récamier de l'avoir conçue; la délibération seule était une faute.

Quatre ans s'écoulèrent; les obstacles à ce divorce, les résistances du roi de Prusse à un mariage disproportionné pour son cousin, la guerre, l'éloignement, ne parurent point affaiblir la passion du prince. Mme Récamier reprit son sang-froid un moment troublé; elle écrivit au prince pour retirer la parole écrite qu'elle lui avait donnée d'être à lui. Le désespoir du prince s'exprima en sanglots contre ce *coup de foudre*, c'est son expression ; il

voulut au moins revoir celle qu'il avait tant aimée et qu'il se flattait de ramener encore ; un rendez-vous fut concerté entre lui et Mme Récamier à Schaffhouse. Coppet n'était qu'à quelques pas de Schaffhouse sur le territoire libre et neutre de la Suisse; sous prétexte d'un ordre d'exil de l'Empereur, qui lui interdisait Paris, Mme Récamier éluda le rendez-vous de Schaffhouse, qui ne lui était nullement interdit. Le prince quitta Schaffhouse après y avoir vainement attendu son amie.

« J'espère, écrivit-il, que ce trait me guérira du fol « amour que je nourris depuis quatre ans ! Après quatre « années d'absence, j'espérais enfin vous revoir, et votre « exil semblait vous fournir un prétexte pour venir en « Suisse : vous avez cruellement trompé mon attente. « Ce que je ne puis concevoir, c'est que, ne voulant pas « me revoir, vous n'ayez pas même daigné me prévenir « et m'épargner la peine de faire inutilement une course « de trois cents lieues. Je pars demain pour les hautes « montagnes de l'Oberland; la sauvage nature du pays « sera d'accord avec la tristesse de mes pensées, dont « vous êtes toujours l'objet!... »

Ainsi fut rompue cette liaison ; elle paraît avoir été, au premier moment, passionnée dans Mme Récamier, puis languissante et mignarde, et aboutissant enfin à de vaines et froides coquetteries épistolaires. Les deux amants ne se revirent qu'à Paris, en 1815 et en 1818. Le prince commanda à Gérard un portrait de celle dont il ne pouvait aimer que le souvenir et emporter que l'image en Prusse.

XLIX

Mais, entre 1809 et 1814, Juliette, de plus en plus attachée à Mme de Staël, partagea généreusement les exils de

son amie, tantôt à Coppet, tantôt dans les châteaux à quarante lieues de Paris; exils plus ridicules que sévères, où deux femmes gémissaient de ne pouvoir respirer la fumée de Paris, et où un maître du monde s'inquiétait du commérage de deux femmes.

On conçoit l'antipathie que ces persécutions gantées de Napoléon nourrissaient dans le cœur des deux amies ; la grâce et le génie se coalisaient sourdement avec la liberté contre le contempteur des lettres et le distributeur des trônes. 1814 approchait; Mme de Staël s'enfuit en Suède auprès de Bernadotte, pour y souffler la haine contre Napoléon. L'entrée des alliés dans Paris y ramena Mme Récamier. Elle avait passé à Lyon, dans sa famille, les années irréprochables de sa seconde jeunesse. Un publiciste et un orateur aussi estimable que brillant, Camille Jordan, ami de Mathieu de Montmorency, l'entretenait des espérances d'une restauration prochaine des Bourbons; cette restauration, selon ces deux hommes, devait être le réveil de la liberté monarchique.

Ce fut dans ce séjour à Lyon, avant les dernières crises de l'Empire, qu'elle connut un des hommes qui ont tenu le plus de place, sinon dans son cœur, du moins dans ses habitudes : cet homme était le philosophe Ballanche. Camille Jordan le lui présenta.

Ballanche n'avait rien reçu de la nature pour séduire ni pour attacher : d'une naissance honorable, mais modeste, d'extérieur disgracieux, d'un visage difforme, d'un langage embarrassé, d'une timidité enfantine, d'une simplicité d'esprit qui allait jusqu'à la naïveté, Ballanche ne se faisait aucune illusion sur cette absence de tous les dons naturels; mais il sentait en lui le don des dons : celui d'admirer et d'aimer les supériorités physiques ou morales de la création. Il savait se désintéresser complétement de lui-même, pourvu qu'on lui permît

d'adorer le beau : le beau dans les idées, le beau dans les sentiments, le beau dans l'âme, dans le talent, dans le visage. L'homme qu'il adorait alors était M. de Chateaubriand; la femme qu'il cherchait pour l'aimer, il la trouva du premier coup d'œil dans Mme Récamier. Il ne se fit ni son soupirant ni son ami, il se fit son esclave; il abdiqua toute personnalité dans ce dévouement absolu et sans salaire à cette *Béatrice* ou à cette *Laure* de son âme. On ne peut s'empêcher de s'incliner devant cette faculté si humble et pourtant si noble de s'absorber complétement dans ce qu'on admire, et de vivre non pour soi, mais pour ce qu'on croit au-dessus de soi sur cette terre.

Tel fut Ballanche. Je l'ai beaucoup connu; j'ai assisté, au pied de son lit, à ses dernières contemplations de l'une et de l'autre vie; je l'ai vu vivre et je l'ai presque vu mourir dans cette petite mansarde de la rue de Sèvres d'où il pouvait voir la fenêtre en face de son amie, Mme Récamier. Ballanche laisse dans le cœur de ceux qui l'ont connu l'image d'un de ces rêves calmes du matin, qui ne sont ni la veille ni le sommeil, mais qui participent des deux. Ce n'était pas un homme, c'était un sublime somnambule dans la vie.

L

A l'époque où Mme Récamier le connut et lui permit de l'aimer, il avait déjà écrit une espèce de poëme en prose, *Antigone*, sorte de *Séthos* ou de *Télémaque* dans le style de M. de Chateaubriand; on parlait de lui à voix basse comme d'un génie inconnu et mystérieux qui couvait quelque grand dessein dans sa pensée : il couvait, en effet, de beaux rêves, des rêves de Platon chrétien, rêves qui ne devaient jamais prendre assez de corps pour former

des réalités ou pour organiser des doctrines. C'était l'écrivain des aspirations, aspirant toujours, n'abordant jamais. Comment, en effet, aborder l'infini? Il s'agrandit toujours; Ballanche s'agrandissait comme l'incommensurable ; c'était l'homme des horizons : ces horizons politiques ou religieux fuient quand on croit les atteindre et se confondent avec le ciel. Ballanche était donc ainsi autant habitant du ciel par le regard qu'habitant de la terre par le peu d'humanité qu'il y avait en lui.

LI

Comment un tel homme conçut-il dès le premier jour une passion passive, mais absolue, pour une femme si belle, mais pour une femme cependant dont la séduction gracieuse et la coquetterie agaçante ne ressemblaient en rien à cette *métaphysique incarnée* que *Dante* adorait dans Béatrice? Je crois que la séduction de Mme Récamier sur Ballanche, ce fut la pureté sans tache de son idole ; ne pouvant adorer une idéalité divine, il adore une femme au-dessus des sens. Le chaste attrait de Mme Récamier ne s'adressait, en effet, qu'aux yeux et à l'âme; Ballanche y vit un symbole de la beauté immaculée, il l'aima comme un philosophe aime une abstraction, il se sentit glorieux de s'attacher, sans aucun intérêt sensuel, à cette personnification de la beauté.

Ce fut aussi, il faut en convenir, un vrai mérite à Mme Récamier de deviner l'âme de Ballanche sous cette forme disgraciée et presque grotesque, et de se laisser aimer et suivre jusqu'à la mort par ce doux Socrate lyonnais. Il y eut pour l'un et pour l'autre quelque chose de surnaturel, une sorte de révélation dans cette amitié.

« Permettez-moi à votre égard les sentiments d'un frère « pour une sœur, lui écrivit Ballanche dès le lendemain « du jour où il la connut; mon dévouement sera entier « et sans réserve. Je veux votre bonheur aux dépens du « mien; cela est juste : vous êtes supérieure à moi. »

LII

Mme Récamier partit de Lyon pour l'Italie, afin de ne pas assister aux catastrophes de sa patrie. Ballanche cette fois ne put la suivre; ses pénibles occupations de libraire, dans lesquelles il remplaçait son père mourant, retinrent sa personne, mais non son âme : cette âme voyageait partout où allait sa nouvelle amie. La correspondance entre Juliette et lui fut de tous les jours. Ballanche n'avait rien de ce qui distrait une pensée d'une idole; aussitôt après la mort de son père, Ballanche, comme l'homme de l'Évangile, vendit tout pour s'attacher comme une ombre aux pas et au sort de sa belle compatriote.

Mme Récamier habita à Rome la maison de Canova, le grand statuaire de ces deux siècles. C'était Aspasie chez Phidias. Canova chercha en vain, quoique si gracieux, à reproduire la grâce infinie de ce visage; il échoua, comme échouent tous les ciseaux devant l'expression qui vient de l'âme et non de la matière. Son hôtesse et lui passèrent une délicieuse saison à Tivoli et à Albano dans les maisons de campagne de Canova; c'est là que cette femme, mondaine jusque-là, apprit à contempler la nature et à rêver. Mme de Staël l'avait troublée par sa politique, Canova et Albano la calmèrent par leur poésie. Sa beauté prit un caractère grave et pensif que les ruines de Rome donnent au regard qui les contemple longtemps. Les

Françaises les plus rieuses contractent la mélancolie de ces sépulcres en les fréquentant un peu longtemps.

Un jeune et noble admirateur, le prince de Rohan (depuis archevêque de Besançon, mort de ses aspirations vers le ciel), la fréquenta assidûment à Rome. Il était alors attaché par je ne sais quel service d'honneur à la cour de la reine de Naples, sœur de l'empereur Napoléon. Je l'ai beaucoup connu et j'ai gardé de lui un souvenir reconnaissant. C'était alors une des plus gracieuses figures d'homme de race qu'on pût rêver. La charmante reine de Naples, Caroline Bonaparte, était fière d'avoir près d'elle un pareil ornement de sa cour. Elle le traitait avec une prédilection qui aurait pu promettre une amitié de reine, si le futur cardinal, qui se nommait alors le prince de Léon, avait vu dans les plus belles femmes autre chose qu'une délectation du regard ; mais il était aussi réservé et aussi scrupuleux de cœur que de visage : ses relations avec Mme Récamier à Rome et à Naples ne furent que de tendres égards de société qui ne s'élevèrent jamais jusqu'à la passion. Il aimait à séduire les yeux et les oreilles plus qu'à posséder les cœurs ; c'est l'homme doué de la plus innocente coquetterie d'esprit et de figure que j'aie jamais connu. Tel il était alors à Naples sous l'habit de cour, tel je l'ai vu plus tard sous l'uniforme de mousquetaire de Louis XVIII, tel sous le costume d'archevêque, apportant le même apprêt à plaire dans le salon, dans la revue, qu'à l'autel. Son visage d'Antinoüs, ses cheveux parfumés, ses vêtements élégants, ses attitudes étudiées pour l'effet, sans mélange visible d'affectation, le faisaient remarquer partout ; son esprit très-cultivé aimait le beau dans les lettres et dans les arts comme dans la toilette ; il sentait vivement la poésie et la piété, cette poésie des âmes tendres.

Marié, à son retour d'Italie, à une jeune femme digne

de lui, il la perdit un jour de bal par une catastrophe qui assombrit sa vie : elle fut brûlée en se parant pour une fête. Elle ne lui avait pas encore donné d'enfant ; il se réfugia dans la dévotion : cette dévotion était sincère, quoique toujours élégante. Son nom lui promettait le cardinalat, sa vertu lui promettait le ciel. Les terreurs imaginaires de la révolution de Juillet le précipitèrent dans la tombe. Il mourut en saint, laissant une mémoire sanctifiée comme sa physionomie.

LIII

Le prince de Léon était envoyé à Rome, en ce moment, par la reine Caroline, pour engager Mme Récamier à venir la consoler et la conseiller dans ses perplexités à Naples. C'était le moment où l'empereur Napoléon, son frère, s'écroulait jour à jour sous l'amas de sa fortune et de ses conquêtes. Murat ne voulait pas s'écrouler avec lui ; sa femme, la reine Caroline, plus reine encore que sœur, encourageait son mari dans sa défection : la politique prévalait sur la reconnaissance et la nature. La reine et le roi caressèrent Mme Récamier à Naples avec cet abandon et ces tendresses que l'on prodigue à ceux dont on désire être approuvé dans un mauvais dessein. Ils lui firent confidence de leurs négociations avec les ennemis de Napoléon ; ils avaient déjà signé secrètement le traité européen de coalition contre lui. Ce secret échappe au roi Murat dans une scène de tragédie vraiment antique, rapportée par Mme Lenormant d'après le récit de sa tante.

« Mme Murat avait confié à Mme Récamier les incertitudes cruelles dont l'âme de Murat était déchirée. L'opi-

nion publique, à Naples et dans le reste du royaume, se prononçait hautement pour que Joachim se déclarât indépendant de la France; le peuple voulait la paix à tout prix.

« Mis en demeure par les alliés de se décider promptement, Murat signa, le 11 janvier 1814, le traité qui l'associait à la coalition. Au moment de rendre cette transaction publique, Murat, extrêmement ému, vint chez la reine sa femme : il y trouva Mme Récamier ; il s'approcha d'elle, et, espérant sans doute qu'elle lui conseillerait le parti qu'il venait de prendre, il lui demanda ce qu'à son avis il devrait faire. « Vous êtes Français, Sire, lui « répondit-elle, c'est à la France qu'il faut être fidèle. » Murat pâlit, et, ouvrant violemment la fenêtre d'un grand balcon qui donnait sur la mer : « Je suis donc un traître ! » dit-il, et en même temps il montra de la main à Mme Récamier la flotte anglaise entrant à toutes voiles dans le port de Naples ; puis, se jetant sur un canapé et fondant en larmes, il couvrit sa figure de ses mains. La reine, plus ferme, quoique peut-être non moins émue, et craignant que le trouble de Joachim ne fût aperçu, alla elle-même lui préparer un verre d'eau et de fleur d'oranger, en le priant de se calmer.

« Ce moment de trouble violent ne dura pas. Joachim et la reine montèrent en voiture, parcoururent la ville et furent accueillis par d'enthousiastes acclamations ; le soir, au Grand-Théâtre, ils se montrèrent dans leur loge, accompagnés de l'ambassadeur extraordinaire d'Autriche, négociateur du traité, et du commandant des forces anglaises, et ne recueillirent pas de moins ardentes marques de sympathie. Le surlendemain Murat quittait Naples pour aller se mettre à la tête de ses troupes, laissant à sa femme la régence du royaume. »

LIV

Après ces scènes de palais, Mme Récamier revint dans son salon de Paris. Toute l'Europe y affluait avec les chefs des armées alliées ; elle y retrouva tous ses amis et un grand nombre de nouveaux admirateurs. Lord Wellington fut de ce nombre ; mais, blessée d'un mot de Suétone échappé au vainqueur de Waterloo, elle renonça à le voir, de peur d'avoir à se réjouir, devant un étranger, des désastres de Napoléon, son persécuteur.

Sa liaison avec Mme de Staël, rentrée de l'exil par la même porte, se renoua plus intime que jamais ; elle trouva de la grâce aussi à se lier avec la reine Hortense, détrônée et devenue duchesse de Saint-Leu par une faveur royale de Louis XVIII. En 1815, Mme de Krudner, sibylle mystique attachée à l'esprit de l'empereur Alexandre de Russie, la rechercha ; mais Mme Récamier n'avait rien des sibylles que la beauté. Elle perdit son amie Mme de Staël. La Providence lui renvoya Ballanche, affranchi de ses devoirs par la mort de son père. De ce jour elle eut en lui un frère inséparable de sa personne et de ses pensées.

Ce fut à cette époque (1819) que M. de Chateaubriand, alors dans toute la fièvre de ses triples ambitions de gloire, de puissance et d'amour, commença à jouer un rôle dans la vie de Mme Récamier. Il avait désiré vendre en loterie, par des billets placés de complaisance chez ses partisans, sa petite propriété de la *Vallée aux Loups*. La France, qui n'est prodigue que d'engouement, n'avait pas pris trois billets. Mathieu de Montmorency, quoique peu riche, avait acheté à lui seul cette petite maison à un

prix d'ami. C'était sans valeur autre que la valeur poétique : la trace qu'un homme de génie laisse au lieu qu'il habita sur ce sable est éternelle. Une cabane de bûcheron ornée, au milieu d'un bois, voilà cette demeure; j'y suis allé bien souvent, vers ce temps-là, passer des matinées d'été avec le duc Mathieu de Montmorency et son élégante fille, mariée avec le fils du duc de Doudeauville. Cela n'avait d'autre prix que le silence, un peu d'ombre et un peu d'eau, valeur de poëte !

Cette maisonnette fut louée par Mme Récamier. Mathieu de Montmorency l'habita quelque temps avec elle. La duchesse de Broglie, la plus scrupuleuse des femmes, badine innocemment de cette cohabitation dans un de ses billets du matin à Mme Récamier.

« Je me représente votre petit ménage de Val-de-« Loup comme le plus gracieux du monde; mais, quand « on écrira la biographie de Mathieu dans la vie des saints, « convenez que ce tête-à-tête avec la plus belle et la plus « admirée femme de son temps sera un drôle de chapitre. « *Tout est pur pour les purs*, dit saint Paul, et il a raison. « Le monde est toujours juste; il devine le fond des « cœurs. Il ajoute au mal, mais il ne l'invente jamais; « aussi je crois que l'on perd sa réputation par sa faute. »

Cette circonstance établit entre Juliette et M. de Chateaubriand des rapports de société ; ces rapports devinrent promptement passion dans l'âme passionnée du poëte, goût et orgueil dans l'âme platonique de Mme Récamier. A la ville elle habitait une maison qui lui appartenait, rue d'Anjou, et qui représentait sa dot.

« Dans le jardin de cette maison, dit M. de Chateau-« briand, il y avait un berceau de tilleuls entre les feuilles « desquels j'apercevais un rayon de lune lorsque j'y « attendais Juliette : ne me semble-t-il pas que ce rayon est à moi, et que, si j'allais sous les mêmes abris, je le

« retrouverais? Je ne me souviens pas tant du soleil que « j'ai vu briller sur bien des fronts! »

LV

Une seconde catastrophe de la fortune de son mari, qui s'était un peu relevée par le crédit, enlève à Mme Récamier ce reste d'opulence. Elle ne sauve que le nécessaire le plus strict à une obscure existence. Mais elle était elle-même ce luxe de la nature qui n'a pas besoin des luxes de la société. Malgré tout ce que dit de délicat Mme Lenormant sur la nature purement éthérée de la passion de Mme Récamier et de M. de Chateaubriand à cette époque, il est certain pour moi que cette passion avait ses accès, comme toute fièvre des âmes qui communique sa fièvre aux paroles.

Mme Récamier, soit par le goût naturel de piété qu'elle avait contracté au couvent dans son enfance, soit sous l'influence de son ami Mathieu de Montmorency, était très-assidue tous les jours et de très-grand matin aux offices religieux dans l'église de Saint-Thomas d'Aquin. Elle y entendait la messe avec recueillement dans un coin reculé de l'église. Un de mes amis, M. de Genoude, protégé alors par la femme célèbre, et très-assidu dès l'aurore aux devoirs de l'amitié, l'accompagnait tous les jours à l'église ; il m'a raconté souvent, avant l'époque où lui-même entra dans les ordres sacrés, que M. de Chateaubriand ne manquait jamais de se rencontrer dans l'église à l'heure où Mme Récamier s'y rendait, qu'il s'agenouillait pour entendre la messe derrière la chaise de son amie, et qu'il oubliait quelquefois l'ardeur de ses prières pour s'extasier à demi-voix sur tant de charmes.

« Cette scène d'église espagnole importunait vivement la pieuse Juliette, me disait le confident de ces rencontres ; mais l'habitude, la dévotion ou l'amitié l'y ramenaient pour s'y exposer encore. On est indulgente pour les fautes qu'on inspire ; que ne pardonne-t-on pas à la passion dont on est l'objet !... »

LVI

Presque entièrement ruinée par la ruine de son mari, ruine qu'elle avait voulu partager, elle pourvut à l'existence séparée de ce compagnon vieilli de sa jeunesse, et elle se retira, dans une modique aisance, à l'Abbaye-aux-Bois, dans la rue de Sèvres.

M. de Chateaubriand, qui n'y fut pas moins assidu que dans la rue d'Anjou, décrit ainsi la cellule haute du couvent qui y fut son premier asile.

« La chambre à coucher était ornée d'une bibliothèque, d'une harpe, d'un piano, du portrait de Mme de Staël et d'une vue de Coppet au clair de lune. Sur les fenêtres étaient des pots de fleurs. Quand, tout essoufflé, après avoir grimpé trois étages, j'entrais dans la cellule aux approches du soir, j'étais ravi : la plongée des fenêtres était sur le jardin de l'Abbaye, dans la corbeille verdoyante duquel tournoyaient des religieuses et couraient des pensionnaires. La cime d'un acacia arrivait à la hauteur de l'œil, des clochers pointus coupaient le ciel, et l'on apercevait à l'horizon les collines de Sèvres. Le soleil couchant dorait le tableau et entrait par les fenêtres ouvertes. Quelques oiseaux se venaient coucher dans les jalousies relevées. Je rejoignais au loin le silence et la solitude par-dessus le tumulte et le bruit d'une grande cité. »

Mais ce qu'il y retrouvait surtout, c'était une amitié bien impossible, comme on l'a vu, à distinguer de l'amour.

LVII

De ce jour Mme Récamier et M. de Chateaubriand semblèrent confondre leur existence. La journée de M. de Chateaubriand n'avait plus qu'un but, ses pas qu'une route : l'Abbaye-aux-Bois. Juliette descendit de sa cellule haute dans le noble appartement d'abbesse du couvent, assez vaste pour sa société de plus en plus nombreuse. A une certaine heure du milieu du jour, réservée pour M. de Chateaubriand seul, pour les mystères de son talent, de son ambition, de son intimité, on fermait les portes au public; on les rouvrait vers quatre heures, et la foule des privilégiés entrait et l'y retrouvait encore. C'étaient tous les noms princiers de l'aristocratie du génie ou de l'art; les opinions s'y confondaient, pourvu qu'elles ne fussent pas amères contre les Bourbons et trop favorables au bonapartisme. Le républicanisme théorique et libéral pouvait s'y produire comme une excentricité honorable ou comme une grâce sévère du discours.

Les plus assidus alors étaient le comte de Bristol, frère de la duchesse de Devonshire; l'illustre et élégant chimiste anglais Davy; miss Edgeworth, auteur de romans de mœurs. Alexandre de Humboldt, l'homme universel et insinuant, recherchant de l'intimité et de la gloire dans toutes les opinions et dans tous les salons propres à répandre l'admiration dont il était affamé. M. de Kératry, écrivain et publiciste de bonne foi. M. Dubois, philosophe politique de courage et de talent, qui semait, dans la revue *le Globe*, le germe d'une liberté propre à élargir les idées sans préparer des révolutions. David le sculp-

teur, adorateur de la beauté et du génie, qui prenait ses sensations pour des opinions, mais dont toute la supériorité était dans la main et dans le caractère. M. Bertin, ami de Chateaubriand, critique expérimenté des hommes et des choses, un des navigateurs les plus consommés sur la mer des opinions. M. Auguste Périer, homme de la Fronde, jaloux de ce qui était en haut, superbe pour ce qui était en bas. M. Villemain, la lumière, la force et la grâce des entretiens. Benjamin Constant, Machiavel des salons, incapable de crime comme de vertu. M. de Tocqueville, jeune esprit mûr avant l'âge, que toutes les situations ont trouvé égal à ses devoirs, et qui vient d'emporter en mourant l'immortalité modeste de l'estime publique. M. Pasquier, instrument habile de gouvernement, qui ne s'usait pas en passant de mains en mains comme la fortune. M. Sainte-Beuve, poëte sensible et original alors, politique depuis, critique maintenant, supérieur toujours, qui aurait été le plus agréable des amis s'il n'avait pas eu les humeurs et les susceptibilités d'une sensitive. Ballanche, enfin, que nous avons caractérisé plus haut, et le jeune disciple de Ballanche, Ampère, qui devait prendre sa place après la mort de son maître et se dévouer à la même Béatrice. D'autres qui vinrent selon leur âge dans le siècle.

Ampère, qui voyage en ce moment dans je ne sais quel coin du monde (1), était un esprit et un caractère qui échappent, par leur perfection, au portrait ; il y avait en lui du saint Jean par la candeur et l'attachement, du jeune homme par la chaleur d'amitié, du vieillard par la sûreté, du savant par la science héritée de son père, du poëte par l'imagination, du voyageur par la curiosité désintéressée de son esprit, du politique par la sévérité

(1) 1860.

antique des opinions, de l'amant par l'enthousiasme, de l'ami par la constance, de l'enfant par le dévouement volontaire. Ils furent, Ballanche et lui, les deux bonnes fortunes de Mme Récamier; M. de Chateaubriand n'en fut que la gloire extérieure.

On peut juger du charme d'une telle société. Mme Récamier n'y cherchait que le mouvement doux de sa vie, elle y trouva bientôt l'importance de situation et la célébrité littéraire qu'elle n'y cherchait pas. M. le duc de Noailles, homme sérieux, orateur écouté, chef de parti important, écrivain studieux, politique réfléchi, futur premier ministre si les Bourbons avaient duré, y venait assidûment; il semblait y écouter avec une déférence convenable d'âge et de talent M. de Chateaubriand, flatté d'un tel disciple.

Une foule de célébrités, plus accidentelles dans ce salon, y apparaissaient chaque jour sans y laisser de trace. J'y allais moi-même sans assiduité, mais jamais sans plaisir, toutes les fois que j'habitais momentanément Paris. La conversation y était aimable, souple, à demi-voix, un peu froide, d'un goût très-pur, d'un ton de cour, rarement animée, mais d'une tiédeur toujours douce qui enseignait à bien écouter plus qu'à bien parler. M. de Chateaubriand imposait le respect par son silence; il songeait plus qu'il ne parlait : c'était l'esprit le moins improvisateur qui ait jamais existé; il laissait échapper de temps en temps un axiome et se taisait pour en méditer un autre; de là, sans doute, la recherche laborieuse de ses plus beaux écrits. Il était un de ces hommes qu'on ne pouvait voir que vêtus; la toilette était nécessaire à son génie : aussi la draperie est-elle le défaut de son style, jamais le nu.

LVIII

L'intérêt des rapports entre Mme Récamier et M. de Chateaubriand devient, à dater de 1820, le seul intérêt de ces Mémoires. Plusieurs années sont remplies de lettres et de billets de M. de Chateaubriand, qui ont la fièvre de ses ambitions, de ses succès et de ses revers politiques dans sa poursuite acharnée du rôle de premier ministre, dans ses écarts d'opposition, dans ses diatribes contre M. Decazes ou contre M. de Villèle. Ennemi de tout ce qui l'entravait dans son ascension vers le pouvoir, son talent, plus politique que littéraire, le portait au sommet, ses boutades l'en précipitaient toujours; la douleur de ses chutes lui causait des convulsions de mécontentement. C'est une pénible étude à faire que celle des amitiés intéressées, des ruptures, des affections et des haines de circonstance, des colères sans décence, des plaintes sans motif de cet homme d'humeur, qui caractérisent sa conduite jusqu'à la chute de ce trône sous les débris duquel il voulait s'ensevelir, tout en conspirant avec tout le monde pour le renverser. Le *Journal des Débats*, véritable arène de cette opposition, lui était prêté pour ces luttes par MM. Bertin. Leur amitié complaisante lui permettait dans cette feuille ce qu'ils n'approuvaient pas eux-mêmes. Ces deux frères Bertin avaient plus de politique que lui, mais il avait plus de colères. La polémique vit de colères. Il faut du bruit à un journal sous la liberté de la presse; les foudres de paroles de M. de Chateaubriand faisaient l'éclat. Le *Journal des Débats* portait ces retentissements du cœur de M. de Chateaubriand à toute l'Europe.

Les lettres confidentielles, si neuves, si intimes, si historiques, de M. de Chateaubriand à Mme Récamier, sont

l'*envers* de ces brochures et de ces discours dont il agitait la France et l'Europe. Nous éviterons de reproduire ici ce qui est exclusivement intrigue et politique dans ces lettres; nous reproduirons seulement celles dans lesquelles le cœur éclate et s'épanche. Les Mémoires d'une femme ne sont-ils pas exclusivement l'histoire du cœur?

LIX

En 1821, M. de Chateaubriand est ambassadeur à Berlin. Il souffre impatiemment cet exil dans un pays sans terre et sans ciel, pays fait pour l'intrigue et la guerre, et non pour la poésie. C'est l'heure où le *carbonarisme* essaye de convertir en secte armée cette *franc-maçonnerie* italienne qui cherche une patrie dans des ruines. Le prince de Carignan, depuis Charles-Albert, y affilie étourdiment ses amis de Turin, les compromet, les laisse violenter son oncle et son bienfaiteur, l'oblige à abdiquer ce trône à la succession duquel ce prince l'avait généreusement appelé; puis se repent, abandonne ses complices, s'exile lui-même pour servir contre la cause libérale qu'il a fomentée; remonté au trône, devient le proscripteur implacable de ceux dont il a entraîné la jeunesse. (On sait ce qu'il a fait après, quand le vent, au lieu de souffler des trônes, a soufflé des peuples, en 1848.)

M. de Chateaubriand, qui voit cela de Berlin, où il sollicite un congrès, ouvre son âme à son amie dans une lettre du 14 avril 1821.

« Ce vaillant conspirateur », écrit-il, « a été le premier « à fuir et à laisser ceux qu'il avait entraînés dans « l'abîme, lors même que ceux-ci n'étaient pas dispersés et se battaient encore; tout cela est abominable.... « L'indépendance de l'Italie peut être un rêve généreux,

« mais c'est un rêve, et je ne vois pas ce que les Italiens « gagneraient à tomber sous le poignard souverain d'un « *carbonaro*. Le fer de la liberté n'est pas un poignard, « c'est une épée ; les vertus militaires qui oppriment sou-« vent la liberté sont pourtant nécessaires pour la défen-« dre, et il n'y a qu'un *béat* comme Benjamin Constant « et un fou comme le noble pair qui ouvre votre porte « (le marquis de Catellan) qui auraient pu compter sur « les exploits du polichinelle lacédémonien... etc. Voilà « une terrible lettre politique; je l'ai écrite de colère! » — (Colère injuste et injurieuse.)

Il revient vite de Berlin briguer le ministère à Paris ; on l'écarte par l'ambassade de Londres. Nous l'y avons retrouvé alors, posant, comme dans ses Mémoires, en *Marius* sur ses débris, ennuyé, triste, solitaire, cherchant à grandir par l'éloignement, caressant M. Canning, le libéral à Londres, et caressant par lettres les légitimistes invétérés à Paris.

« Me voici à Londres », écrit-il à son amie ; « je ne fais « pas un pas qui ne m'y rappelle ma jeunesse, mes souf-« frances, les amis que j'ai perdus, les espérances dont je « me berçais, mes premiers travaux, mes rêves de gloire. « J'ai saisi quelques-unes de mes chimères, d'autres « m'ont échappé, et tout cela ne valait pas la peine que « je me suis donnée. Une chose me reste, et, tant que je « la conserverai, je me consolerai de mes cheveux blancs « et de ce qui m'a manqué sur la longue route que j'ai « parcourue depuis trente années, etc., etc. »

LX

Toutes ses lettres de cette date sont pleines de fièvre ou de dégoût. Il voulait aller au congrès de Vérone, qui

se préparait, pour traiter les affaires d'Italie. Ce congrès, où il comptait briller et séduire, devait être pour lui le marchepied du ministère des affaires étrangères; il se sert tour à tour de l'amitié dévouée et de l'enthousiasme pur de Mme la duchesse de Duras pour son talent, de l'affection habile de Juliette, de l'amitié confiante de M. de Montmorency, pour forcer la porte du congrès. Cette ambition altère péniblement l'atmosphère de tendresse qui respire dans ces lettres d'ami intéressé, d'amant ambitieux, d'homme d'État agité; il n'y a rien de plus pénible à lire que deux passions qui se combattent et qui se neutralisent dans un même cœur. Malheur aux amies d'hommes d'État! Le découragement et la tristesse ramènent seuls M. de Chateaubriand au ton vrai de la tendresse. La mélancolie dans ces lettres a des soupirs qui ressemblent à la passion :

« Ma raison secrète pour désirer d'aller au congrès, « c'est de revenir près de vous. Dans huit jours, peut- « être, je serai dans la petite cellule! »

« L'affaire est faite! » s'écrie-t-il le 3 septembre. « L'idée « de vous revoir fait battre mon cœur! Je vous verrai « avant tout le monde! »

Disons cependant ici une chose que Mme Lenormant ne dit pas, et qu'elle ne pouvait pas dire : c'est qu'une autre personne à Londres, mal cachée sous le rideau de la discrétion officielle, partageait, si elle ne la possédait pas, l'attention de M. de Chateaubriand. Le bruit public qui traversait le détroit pouvait déjà donner quelque ombrage à la recluse de l'Abbaye-aux-Bois.

Nous avons connu cette belle personne, célèbre aussi par un talent européen; nous en avons également connu deux autres, honorées de cette amitié : l'une restée dans une mystérieuse obscurité jusqu'à aujourd'hui; l'autre, femme toute politique, d'un esprit, d'une insinuation et

d'un éclat qui pouvaient rivaliser avec les héroïnes les plus illustres de la Fronde.

Mme Récamier ne put sans doute ignorer toutes ces inconstances de goût qui ne furent peut-être pas des inconstances de cœur; nous croyons, sans oser l'affirmer, que le chagrin qu'elle dut en ressentir explique seul son éloignement de Paris et son second voyage à Rome, à l'époque la plus triomphante du séjour de M. Chateaubriand à Paris. Il en coûtait trop sans doute à l'amie fidèle et négligée de contempler de près les négligences de son ami. Il est difficile d'expliquer autrement certaines excuses à double sens de M. de Chateaubriand dans ses lettres subséquentes. Cela bien entendu, lisons encore.

LXI

M. de Chateaubriand est à Vérone, caressé, admiré, enivré de l'accueil des empereurs, des rois, des ministres; il a emporté l'intervention française en Espagne, il touche de l'œil au ministère, sans trop de scrupule d'en précipiter son ami Mathieu de Montmorency. Voyez cependant combien son âme sent le vide et se torture elle-même dans le néant des désirs satisfaits! Sa tristesse reprend le ton de la tendresse.

« Au milieu de tout cela je suis triste, et je sais pour-
« quoi. Je vois que les lieux ne font plus rien sur moi.
« Cette belle Italie ne me dit plus rien. Je regarde ces
« grandes montagnes qui me séparent de ce que j'aime,
« et je pense, comme Caraccioli, qu'une petite chambre
« à un troisième étage à Paris vaut mieux qu'un palais à
« Naples. Je ne sais si je suis trop vieux ou trop jeune;
« mais enfin je ne suis plus ce que j'étais, et vivre dans

« un coin tranquille auprès de vous est maintenant le seul « souhait de ma vie. »

Ce coin tranquille, c'était le ministère et la tribune!

« A bientôt! » écrit-il quelques jours après. « Ce mot « me console de tout! A bientôt! le cœur me bat de « joie! »

On dirait l'amour, ce n'est que la lassitude des versatilités de son âme.

LXII

Il revient de Vérone; par une série de manéges moitié loyaux, moitié équivoques, il monte au ministère des affaires étrangères, d'où son ami M. de Montmorency descend. Il y monte sous prétexte de temporiser avec M. de Villèle, pour ajourner l'intervention en Espagne voulue par Mathieu de Montmorency, son patron ; il n'est pas plutôt ministre qu'il précipite, pour complaire aux royalistes, cette même intervention en Espagne, et qu'il se vante de l'avoir arrachée à lui tout seul au gouvernement. Il tombe ensuite du ministère sous le juste mais excessif mécontentement de M. de Villèle, premier ministre. Sa colère passe toutes les bornes, même de l'honnête; il se fait le tribun implacable, non de ses principes, mais de son ambition. Ses lettres, pendant qu'il est ministre, ne sont que des billets : les ambitieux ont-ils le temps d'aimer? Les apparitions à l'Abbaye-aux-Bois ne sont que des éclairs : les ministres ont-ils des loisirs? La correspondance, brève et pleine de réticences, respire encore la tendresse dans les mots, mais les mots, quoique tendres, sont glacés ; on sent qu'ils déguisent bien des distractions et peut-être bien des offenses à l'amitié.

LXIII

Mme Récamier part, vraisemblablement bien triste, pour Rome. A peine est-elle en route que les lettres alors beaucoup plus affectueuses de M. de Chateaubriand la poursuivent de poste en poste. On dirait qu'il sent mieux dans l'absence le prix de l'attachement qu'il a contristé. Mme Lenormant donne à ce départ et à cette absence d'autres prétextes de famille et de santé. Elle peut y croire, nous n'y croyons pas. Mme Récamier ne pouvait pas, en matière si délicate, ouvrir son cœur à sa jeune nièce. Combien n'est-il pas à regretter qu'on ne possède pas les lettres de Mme Récamier à M. de Chateaubriand pendant ce refroidissement dont nous devinons trop bien les motifs! Que de plaintes trop fondées ces lettres ne devaient-elles pas contenir! D'autres amitiés, évidemment, avaient pris la place de la sienne.

« Vous avez pris votre parti si vite, lui écrit-il à Lyon, « que sans doute vous vous êtes persuadée que vous seriez « heureuse; peu importe le reste. Ma vie maintenant se « déroule vite; je ne descends plus, je tombe! »

Il tombait, en effet, bientôt après du ministère.

LXIV

Mme Récamier, en arrivant à Rome, y retrouva le duc de Laval, alors ambassadeur de France. Elle y retrouva la duchesse de Devonshire, autre amie inconsolable, qui venait de perdre le cardinal Consalvi, mort de douleur de la perte de Pie VII.

Ballanche avait accompagné Mme Récamier à Rome; il était allé, de là, visiter un moment Naples.

« Vous savez bien, écrivait-il de cette ville, vous savez « bien que vous êtes mon étoile et que ma destinée « dépend de la vôtre; si vous veniez à entrer dans votre « tombeau de marbre blanc, il faudrait bien vite me « creuser une fosse où je ne tarderais pas d'entrer à mon « tour : que ferais-je sur la terre? Mais je ne crois pas « que vous passiez la première; dans tous les cas, il me « paraît impossible que je vous survive! »

Voilà le véritable ami de Juliette, l'ami de l'âme; l'autre n'était que l'ami de la beauté; et cependant c'est l'autre qui était aimé, c'est l'autre qui brisait le cœur. Ballanche n'était là que pour en amortir les coups et pour en panser les blessures. Mais quelle touchante figure dans le tableau que ce philosophe amoureux sans récompense, et qui se nourrit de sa propre tendresse, pourvu qu'on lui permette d'assister à la vie de celle qu'il aime! Heureusement pour lui il devait mourir avant elle et être pleuré par elle! Que ces larmes durent être douces à son esprit transfiguré sur son propre cercueil de la chapelle de l'Abbaye-aux-Bois!

LXV

Une triste scène, scène tragique comme un drame de Shakspeare, signala ce séjour de Mme Récamier à Rome. Grâce au duc de Laval-Montmorency, qui y résidait alors comme ambassadeur de France, et grâce à la duchesse de Devonshire, Mme Récamier y avait retrouvé en partie son salon de Paris dans les ruines de la ville neutre entre ciel et terre. Le duc de Laval était, comme

on l'a vu, le plus fidèle, le plus aimable et le plus désintéressé de ses amis.

J'étais alors moi-même en correspondance quotidienne avec lui sur les affaires d'Italie, qui exigeaient une entente parfaite entre nous : il en tenait le nœud à Rome; j'en tenais les fils en Toscane, à Lucques, à Modène et à Parme, où j'étais accrédité auprès des quatre cours centrales d'Italie. Cette correspondance du duc de Laval-Montmorency avec moi attestait un esprit droit et lucide, un caractère tempéré, un cœur d'honnête homme. Si la politique française de la Restauration eût été dans de telles mains à Paris, Charles X aurait évité les écueils et neutralisé les tempêtes.

La légèreté apparente du duc de Laval n'était pas de l'irréflexion, c'était de la grâce. Il avait l'instinct politique si honnête et si sûr, qu'il n'avait pas besoin de penser, il lui suffisait de sentir. Le meilleur gentilhomme était en lui le meilleur diplomate. Doué de plus d'esprit naturel que son cousin le duc Mathieu de Montmorency, il avait moins d'ambition, ou plutôt il n'en avait aucune. Ce désintéressement d'ambition est un défaut selon le monde, qui le regarde comme une faiblesse de la volonté; en réalité, c'est une force de la raison : cette abnégation personnelle laisse le sang-froid au cœur dans les affaires publiques, et par là même elle donne plus de lumière à l'esprit. Tel était l'excellent duc de Laval, tel le duc de Richelieu, tel M. Lainé, ces trois hommes d'État les plus véritables patriotes du gouvernement de la Restauration.

LXVI

Quant à la belle duchesse de Devonshire, véritable reine de Rome en ce moment, elle avait vieilli, mais elle

régnait encore tant que vivait le cardinal Consalvi. Voici le portrait vrai, d'une touche très-fine, qu'en fait Mme Lenormant à cette date :

« Mme Récamier trouvait d'ailleurs dans la duchesse de Devonshire la douceur d'une société intime et les plus agréables sympathies de goût et d'humeur. La duchesse avait été remarquablement belle ; en dépit d'une maigreur qui donnait à sa personne un faux air d'apparition, elle conservait des traces d'une régularité fine et noble, des yeux magnifiques et pleins de feu. Sa taille était droite, élevée ; elle avait une démarche d'impératrice, et son teint blanc et mat achevait cet ensemble harmonieux et frappant. Ses beaux bras et ses belles mains, réduits pour ainsi dire à l'état de squelette, avaient la blancheur de l'ivoire ; elle les couvrait de bracelets et de bagues. La grâce et la distinction de ses manières ne pouvaient être surpassées. Sa jeunesse n'avait pas été sans troubles, et les agitations de son âme, les circonstances romanesques de sa vie avaient laissé sur toute sa personne une empreinte de mélancolie et quelque chose de caressant. »

Le duc de Laval, dans un billet, parle ainsi d'elle à Mme Récamier :

« Je m'entends avec la duchesse (de Devonshire) pour « vous admirer. Elle a quelques-unes de vos qualités, « qui ont fait le succès de toute sa vie. C'est la plus « liante de toutes les femmes, qui commande par la dou- « ceur, et elle s'est fait constamment obéir ; ce qu'elle « a fait à Londres dans sa jeunesse, elle le recommence « ici. Elle a tout Rome à sa disposition : ministres, car- « dinaux, peintres, sculpteurs, société, tout est à ses « pieds. »

Et quelques jours plus tard, au moment où le pape expire et où le cardinal Consalvi meurt moralement avec le pontife son ami :

« Nous sommes ici dans les plus tristes agitations. Le « pape est expirant, et j'attends à chaque instant la nou- « velle de son dernier soupir pour expédier mon courrier.

« La duchesse est revenue d'Albano abîmée, désolée « de la douleur de son cher cardinal. Vous pensez s'il est « malheureux : il perd son maître, et dans son maître son « ami ! »

LXVII

Le cardinal Consalvi ne pouvait survivre longtemps à ce maître adoré auquel il avait dévoué sa vie dans l'exil comme sur le trône pontifical. Sa fin devait entraîner bientôt après celle de la duchesse de Devonshire.

Mme Récamier, quelques jours après la mort du cardinal, se promenait solitaire dans les jardins de la villa Borghèse, hors des murs de Rome. Elle aperçut une femme voilée dans un carrosse : c'était l'infortunée duchesse qui respirait un moment l'air extérieur pendant que la cloche de la ville tintait par-dessus les murailles les obsèques prochaines de son ami. Selon les rites du sacré collége, le corps du cardinal-ministre, embaumé et fardé après sa mort, était exposé depuis une semaine sur son catafalque dans une des salles du palais Farnèse ; la foule s'y pressait pour contempler et pour prier à ce spectacle de l'apothéose chrétienne de ce grand homme du monde.

La duchesse reconnut Mme Récamier dans une allée de cyprès de la villa. Elle fit arrêter sa voiture, en descendit, et pleura un moment en silence sur le sein de son amie ; puis, par une de ces inconséquences de la douleur qui traversent quelquefois les cœurs brisés, mais qu'il faut respecter comme des révélations du désespoir, elle témoi-

gna à Mme Récamier la passion qu'elle ressentait de revoir une dernière fois le visage encore visible de l'ami de sa vie, avant que le marbre de son monument recouvrît pour jamais sa face. Mme Récamier, complaisante aux larmes, consentit à l'accompagner.

Les deux femmes, soigneusement voilées, remontèrent en voiture, rentrèrent à Rome au jour tombant, percèrent la foule pieuse qui obstruait les portes du palais Farnèse, pénétrèrent dans la salle du catafalque, et la duchesse revit, dans l'immobilité et dans la sainteté de la mort, ce visage qu'elle avait vu tous les jours, depuis vingt ans, animé de toute la beauté et de toute la grâce qui caractérisaient l'expression du cardinal-ministre. Ce qui se passa dans son âme à cette vue, Dieu seul le sait; mais ses sens n'eurent pas la force de sa volonté : elle tomba inanimée dans les bras de son amie, qui la reconduisit à son palais, vide désormais de sa plus chère amitié.

Peu de temps après elle mourut elle-même, la main dans la main de Mme Récamier. Cette scène d'adieu posthume au catafalque du cardinal, et cette scène d'agonie muette au chevet de la duchesse de Devonshire, ressemblent à ces sépulcres que le Poussin place sous les cyprès dans les paysages des villas romaines : ce sont des énigmes en plein soleil qui font rêver à la mort au milieu des délices d'une lumière sereine; mélancolies splendides des pays du soleil, où l'on meurt aussi bien que sous les brumes du Nord.

LXVIII

Cependant M. de Chateaubriand était tombé du pouvoir à Paris dans des accès de colère qui ébranlaient la monarchie; il voulait que la vengeance du génie fût aussi

mémorable que l'outrage. Le *Journal des Débats*, tribune quotidienne du matin, portait tous les jours l'injure à ses ennemis, l'espérance aux factieux, auxquels il promettait un Coriolan, le défi à la royauté de se tenir debout sans l'appui de sa plume. Hélas! faible appui, quelle que soit la plume! Nous avons vu les mêmes fureurs des ministres congédiés ou déçus par leur roi, les mêmes séditions de plume ou de paroles, les mêmes coalitions personnelles, et non patriotiques, entre des adversaires ambitieux désunis pour servir, réunis pour nuire, les mêmes chutes dans la rue, et les mêmes récriminations après la chute. Telle est la loi des gouvernements de parole ; les gouvernements de silence ont aussi leur danger. Les institutions sont aussi imparfaites que les hommes; gouvernement parlementaire, république, monarchie tempérée, pouvoir absolu, tout a besoin de l'honnêteté des hommes d'État, ou tout s'écroule sous leurs passions. Ils s'en prennent ensuite aux institutions; c'est à leurs passions qu'il faut s'en prendre. Mais les passions sont aussi dans la nature : rien n'est stable parce que rien n'est dans l'ordre. Le mouvement est la loi des choses mortelles; il faut s'y résigner.

LXIX

Cependant, pour fermer la bouche de M. de Chateaubriand, d'où sortaient des tempêtes, ou du moins des bruits qui importunaient la royauté, il fallut payer plus d'une fois ses dettes et lui donner l'ambassade de Rome, magnifique consolation de son ambition déçue à Paris. Il eut de la peine à s'y résigner, mais la majesté romaine de l'exil et la haute fortune dont on lui dorait cet exil le firent enfin partir. Des anecdotes bien curieuses sur

les négociations financières qui précédèrent ce départ, et qui impatientèrent le roi, pourraient être racontées ici. Mme Récamier ne dut rien ignorer de ces pressions exercées par les besoins de son ami sur Charles X ; mais on n'en trouve pas trace dans ses Mémoires : on les trouvera dans M. de Vitrolles.

LXX

Chose bizarre! pendant que M. de Chateaubriand s'acheminait vers Rome, Mme Récamier revenait à Paris. Elle n'approuvait pas les fureurs d'Achille du ministre tombé ; elle avait peut-être à se plaindre aussi de refroidissement dans sa tendresse. Nous disions plus haut que ce refroidissement, cause vraisemblable du long éloignement de Mme Récamier, avait dû tenir à quelque jalousie secrète, motivée par des distractions de cœur de son ami. Nous recevons à l'instant même (1) une preuve écrite de la réalité de nos conjectures. Une femme anonyme, mais évidemment aussi spirituelle que personnellement bien informée, nous écrit ceci :

« Monsieur,

« En lisant votre dernier Entretien (2), l'idée me vient de « vous envoyer un des billets que je possède de M. de Cha- « teaubriand ; il est de l'époque où il écrivait des lettres « si affectueuses à Mme Récamier. Cette dame, me disait- « il, est un des ressorts dont je me sers pour faire jouer « mes personnages à Paris. Et, tandis que cette femme « vertueuse l'attendait dans sa cellule de l'Abbaye-aux-

(1) Janvier 1860.

(2) L'Entretien du *Cours familier de littérature*.

« Bois, il ramenait de Londres à Paris une autre négo-
« ciatrice, et il voulait même la conduire au congrès de
« Vérone. C'était de la démence ; cette femme eut le bon
« esprit de résister à toutes les séduisantes avances du
« grand homme. »

Suit le billet ; je ne le transcrirai pas.

L'écriture et la signature, sur du vieux papier jaune et froissé de l'époque, ne laissent aucune hésitation sur l'authenticité.

La femme anonyme continue sa confidence et finit sa lettre par un mot charmant de caractère qui affirme l'irréprochabilité de sa liaison avec le grand homme. Elle avait un autre attachement : voilà le secret de sa résistance. Il est vraisemblable que Mme Récamier ne crut qu'au billet.

Nous ne savons pas le nom de cette confidente épistolaire anonyme, mais nous croyons le deviner à la nature de la confidence.

Elle fut sans doute encore la cause involontaire du retour de Mme Récamier à Paris au moment où son ami allait bientôt quitter la France pour Rome. On ne s'évite pas sans raison quand on n'a mutuellement rien à se reprocher ; mais, quand on ne veut pas d'explications difficiles, on se croise en route sans passer par le même chemin.

LXXI

Ce départ de M. de Chateaubriand pour Rome semble tout à coup réchauffer sa correspondance avec Mme Récamier de tous les souvenirs des premières tendresses. En s'éloignant peut-être pour toujours, on revient sur le passé, on regrette de ne pas en avoir apprécié les dou-

cœurs; on voudrait revenir, plus jeunes de cœur et d'années, à ces jours où l'on avait des années à dépenser et des cœurs à posséder sans remords de les avoir contristés; il y a des fidélités rétrospectives qu'on retrouve tout à coup dans sa mémoire dans un coin de la vie et qu'on croit n'avoir jamais violées, tant on regrette les distractions fugitives à ces amitiés éternelles.

Tels paraissent avoir été les sentiments de M. de Chateaubriand, seul, sur la route de Rome. Chacune des haltes de ce voyage fut un tendre retour vers Mme Récamier; il demandait une plume à chaque auberge pour écrire un de ces retours de tendresse à Paris.

LXXII

Je le rencontrai par hasard un soir à Dijon. Je logeais dans la même hôtellerie que lui, à quelques pas de sa chambre; je crus de mon devoir d'aller lui présenter mes hommages : je le trouvai déjà écrivant sur une petite table d'auberge une dépêche à son amie, pendant que les servantes de l'hôtel de la Galère mettaient la nappe de son souper sur l'autre moitié de la table. Ma visite fut brève comme l'occasion qui me forçait de la faire, et cérémonieuse comme son accueil. Le déshabillé du grand homme n'avait pas d'abandon chez lui, même en route. Quelques groupes de curieux et d'hommes de lettres de Dijon, instruits de son passage, obstruaient la rue et les escaliers pour apercevoir son visage ou pour entendre sa voix à travers les fenêtres ou les portes. Il en paraissait à la fois avide et importuné. Telle est la gloire quand on l'approche de trop près : absente, on la désire; présente, elle pèse. Pour la trouver douce, il faut la voir à distance, comme le feu.

LXXIII

Ces billets de M. de Chateaubriand à Mme Récamier pendant la route et pendant son ambassade à Rome semblent, par leur fréquence et par leur épanchement, vouloir regagner le temps perdu à Londres et à Paris. Ce sont peut-être les seules lettres vraiment pathétiques tombées de son cœur pendant toute sa vie; dans toutes les autres, comme dans ses Mémoires, il cherche l'apparat et la phrase, tout en feignant de les négliger. Ici il cherche le cœur et il y arrive bien plus sûrement.

« Songez qu'il faut que nous achevions nos jours « ensemble. Je vous fais un triste présent que de vous « donner le reste de ma vie; mais prenez-le, et, si j'ai « perdu des jours, j'ai de quoi rendre meilleurs ceux qui « seront tout pour vous. Je vous écrirai ce soir un petit « mot de Fontainebleau, ensuite de Villeneuve, et puis de « Dijon, et puis en passant la frontière, et puis de Lau- « sanne, et puis du Simplon. Faites que je trouve quel- « ques lignes de vous, poste restante, à Milan. A bientôt! « Je vais préparer votre logement et prendre en votre « nom possession des ruines de Rome. Mon bon ange, pro- « tégez-moi! Ballanche m'a fait grand plaisir : il vous « avait vue; il m'apportait quelque chose de vous. Bon- « jour jusqu'à ce soir. Je me ravise; écrivez-moi un mot « à Lausanne, là où je trouverai votre souvenir, et puis « à Milan. Il faut affranchir les lettres. Hyacinthe vous « verra; il m'apportera de vos nouvelles demain à Ville- « neuve. »

« Fontainebleau, dimanche soir 14 septembre.

« J'ai traversé une partie de cette belle et triste forêt.
« Le ciel était aussi bien triste. Je vous écris maintenant
« d'une petite chambre d'auberge, seul et occupé de vous.
« Vous voilà bien vengée, si vous aviez besoin de l'être.
« Je vais à cette Italie le cœur aussi plein et malade que
« vous l'aviez quelques années plus tôt. Je n'ai qu'un
« désir, je ne forme qu'un vœu : c'est que vous veniez
« vite me faire supporter l'absence au delà des monts.
« Les grands chemins ne me font plus de joie. Je me vois
« toujours vieux voyageur, lassé et délaissé, arrivant à
« mon dernier gîte. Si vous ne venez pas, j'aurai perdu
« mon appui. Venez donc, et apprenez enfin que votre
« pouvoir est tout entier et sans bornes.

« Il y a bien des choses dans ce Fontainebleau, mais
« je ne puis penser qu'à ce que j'ai perdu. Demain un
« autre petit mot de Villeneuve. Ici je suis sans souvenir
« autre que le vôtre ; à Villeneuve, j'aurai celui de ce
« pauvre Joubert. Je m'efforce de me dire qu'en m'éloi-
« gnant je me rapproche. Je voudrais le croire, et pour-
« tant vous n'êtes pas là ! »

« Villeneuve-sur-Yonne, mardi matin 16 septembre.

« Je ne sais si je pourrai vous écrire jamais sur ce
« papier qu'on me donne à l'auberge. Je suis bien triste
« ici. J'ai vu en arrivant le château qu'avait habité
« Mme de Beaumont pendant les années de la Révolution.
« Le pauvre ami Joubert me montrait souvent un che-
« min de sable qu'on aperçoit sur une colline au milieu
« des bois, et par où il allait voir la voisine fugitive.

« Quand il me racontait cela, Mme de Beaumont n'était « déjà plus; nous la regrettions ensemble (1). Joubert a « disparu à son tour; le château a changé de maître; « toute la famille de Serilly est dispersée. Si vous ne me « restiez pas, que deviendrais-je?

« Je ne veux pas vous attrister aujourd'hui, j'aime « mieux finir ici ma lettre. Qu'avez-vous besoin de mes « souvenirs d'un passé que vous n'avez pas connu? « N'avez-vous pas aussi le vôtre? Arrangeons notre ave- « nir; le mien est tout à vous. Mais ne vais-je pas dès « à présent vous accabler de mes lettres? J'ai peur de « réparer trop bien mes anciens torts. Quand aurai-je un « mot de vous? Je voudrais bien savoir comment vous « supportez l'absence. Aurai-je un mot de vous, poste « restante, à Lausanne, et un autre à Milan? Dites-moi « si vous êtes contente de moi? J'écrirai après-demain « de Dijon.

« Ma santé va mieux, et la route fait aussi du bien a « Mme de Chateaubriand. N'oubliez pas de partir aussitôt « que vous le pourrez. Avez-vous quitté la petite cham- « bre? A bientôt! »

« Vendredi 19 septembre.

« Au moment de passer la frontière je vous écris, dans « une méchante chaumière, pour vous dire qu'en France « et hors de France, de l'autre côté comme de ce côté-ci « des Alpes, je vis pour vous et je vous attends. »

(1) Mme de Beaumont était cette personne qu'il avait aimée d'une si poétique affection dans ses années de séve, et dont il avait déposé le cercueil et illustré le nom dans un monument de marbre, à Rome, sous les voûtes de l'église Saint-Louis.

« Lausanne, ce lundi 22 septembre 1828.

« Avant-hier, en arrivant ici, j'ai été bien triste de ne « pas trouver un petit mot de vous; mais le mot est arrivé « hier et m'a fait une joie que je ne puis vous dire. Vous « reconnaissez enfin tout ce que vous êtes pour moi. Vous « voyez que le temps et les distances n'y font rien. Mes « lettres successives de Villeneuve, de Dijon, de Pontar- « lier et de Lausanne, vous auront prouvé que mes « regrets ont augmenté en m'éloignant; il en sera ainsi « jusqu'au jour où je serai revenu à Paris, ou jusqu'au « moment où vous arriverez à Rome. »

« Brig, au pied du Simplon, jeudi 25 septembre 1828.

« Je viens d'avoir deux jours bien tristes : depuis Lau- « sanne jusqu'ici j'ai continuellement marché sur les « traces de deux pauvres femmes : l'une, Mme de Custine, « est venue expirer à Bex; l'autre, Mme de Duras, est allée « mourir à Nice (1). Comme tout fuit! Sion, où j'ai passé, « était le royaume que m'avait destiné Bonaparte; c'est « ce royaume que la mort du duc d'Enghien m'a fait « abdiquer. J'ai rencontré des religieux du mont Saint-

(1) Ce mot sur la mort de Mme de Duras est bien appliqué à une des femmes les plus capables de comprendre le génie, parce qu'elle avait de beaux talents, et la plus digne d'être regrettée parce qu'elle avait un cœur plus grand encore que le talent. Elle avait la passion du nom de M. de Chateaubriand; elle le voulait aussi grand dans le siècle qu'il était grand dans son cœur. Je ne l'ai connue que par ses amis et je ne l'ai admirée que par sa fille, Mme la duchesse de Rauzan, très-jeune femme alors, en qui sa mère semblait, dit-on, revivre.

« Bernard. Il n'en reste plus que deux qui aient été « témoins du fameux passage de l'armée française.

« Savez-vous pourquoi tout cela pèse tant sur moi ? « C'est que je vais franchir les Alpes, qu'elles vont « s'élever entre vous et moi. Demain je serai en Italie ; « il me semble que je me sépare une autre fois de vous. « Venez vite faire cesser cette fatalité. Passez ces mêmes « montagnes que je vois sur ma tête. Je sens qu'il faut « maintenant que ma vie soit environnée : je n'ai plus « retrouvé en moi l'ancien voyageur ; je ne songe qu'à ce « que j'ai quitté, et les changements de scène m'impor- « tunent. Venez donc vite. »

« Rome, ce 11 octobre 1828.

« Vous devez être contente, je vous ai écrit de tous les « points de l'Italie où je me suis arrêté. J'ai traversé cette « belle contrée, remplie de votre souvenir ; il me conso- « lait, sans pourtant m'ôter ma tristesse, de tous les « autres souvenirs que je rencontrais à chaque pas. J'ai « revu cette mer Adriatique que j'avais traversée il y « a plus de vingt ans, dans quelle disposition d'âme ! « A Terni je m'étais arrêté avec une pauvre expirante. « Enfin Rome m'a laissé froid : ses monuments, après « ceux d'Athènes, comme je le craignais, m'ont paru « grossiers. Ma mémoire des lieux, qui est étonnante et « cruelle à la fois, ne m'avait pas laissé oublier une seule « pierre. J'ai parcouru seul et à pied cette grande ville « délabrée, n'aspirant qu'à en sortir, ne pensant qu'à me « retrouver à l'Abbaye et dans la rue d'Enfer. »

Le lendemain il écrit encore ; il raconte son dépaysement dans un vaste palais démeublé de Rome, sans y

trouver même un de ces *chats* qu'il aimait comme symbole de l'égoïsme qui rêve ; puis il lui dit :

« Vous êtes bien vengée : mes tristesses en Italie ex-
« pient celles que je vous ai causées. Écrivez, et surtout
« venez ! »

Vengée de quoi ? se demande-t-on. Vengée des nombreuses distractions de cœur qu'il avait à se reprocher depuis Londres; vengée d'*Émilie* peut-être, l'anonyme à laquelle il avait offert sa vie tout entière, après l'avoir retirée à Juliette.

LXXIV

« Vous vous vengez trop en ne m'écrivant pas assez », dit-il quelques lettres plus loin. « Venez vite ! Il n'y a
« plus que vous à Paris qui vous souveniez de moi. Mes
« dispositions d'âme triste ne changent pas. Toutes mes
« lettres vous disent la même chose. Oh ! que je suis
« triste ! Venez ! De l'ennui de l'isolement je passe à l'en-
« nui de la foule. Décidément je ne puis supporter la vie
« du monde; c'est auprès de vous seule que je retrouve-
« rai tout ce qui me manque ici.. Vos petits billets de tous
« les courriers sont toute ma vie. Tâchez donc de me
« faire revenir à Paris. »

On voit par la vicissitude de ses désirs qu'il s'est retourné toute sa vie dans son lit de gloire, d'ambition, de cours et de fêtes, sans trouver, comme on dit, une bonne place. Toujours mal où il est, toujours bien où il n'est pas, homme d'impossible, même en attachement. On voit plus loin qu'il est à la fois jaloux et heureux de l'avénement de M. de La Ferronnays au ministère.

J'ai beaucoup connu d'hommes publics, je n'en place aucun pour la pureté et la grandeur d'âme au-dessus de M. de La Ferronnays. Quand l'aristocratie adopte la raison publique, elle réconcilie en elle les deux parties du genre humain qui tendent toujours à se combattre, faute de se comprendre.

LXXV

Plus loin encore nous trouvons sous la plume de M. de Chateaubriand le nom d'une jeune Romaine, seule capable d'éclipser même M[me] Récamier en beauté et en grâce : c'est celui de M[me] *Dodwell.* Elle vit, elle brille, elle charme encore à Rome sous le nom de comtesse de Spaur.

Ce nom nous rappelle à nous-même un souvenir bien fugitif, mais bien ineffaçable des yeux. Les yeux ont leur mémoire : ce sont les images. Aucune de ces images qui se gravent d'un coup d'œil dans la vie ne surpasse celle-là. Elle avait seize ans; elle était Romaine, nièce d'un cardinal d'origine française; elle voyageait je ne sais pourquoi en France avec je ne sais quelle princesse de sa famille. Elle dansait souvent chez une de ces étrangères cosmopolites qui colportent leurs salons de capitale en capitale, et qui invitent à tout hasard, non pas des hommes et des femmes, mais des noms pris dans les dictionnaires d'adresses de Rome ou de Paris.

Deux de mes amis et moi nous fûmes recherchés par une de ces Anglaises ambulantes pour notre uniforme élégamment porté dans ses bals. La jeune Romaine y essayait ses premiers pas et ses premiers sourires. Nous dansâmes plusieurs fois avec elle ; on faisait foule pour l'entrevoir dans le groupe des danseurs. La Psyché de

Gérard n'était pas si svelte, la Chloé de Longus n'était pas plus naïve et pas plus rougissante devant la glace liquide de la fontaine.

Nous sortions rêveurs de la soirée, promenant aux clartés de la lune, dans la rue de la Paix, l'image encore dansante, aux sons prolongés de l'orchestre, de cette figure de jeune Romaine sur un camée de Pompéia. Malheureusement le carnaval fini la fit disparaître de ce salon. Elle épousa un archéologue anglais célèbre par ses voyages, M. Dodwell, homme d'un âge mûr, qui n'avait rien trouvé de plus beau dans l'antiquité que cette grâce vivante de Rome.

Quelques années après, en nous promenant à cheval dans la campagne de Rome, du côté de la grotte d'Égérie, nous passâmes le long des murs d'une métairie isolée auprès d'un bouquet de cyprès. Une terrasse inondée de soleil couchant et recouverte d'une treille de vigne laissait entrevoir à travers les pampres une table rustique couverte de corbeilles de raisin, de figues, de crème et de fiasques ficelées de paille jaune, dont des fleurs sauvages bouchaient le long col à la manière d'Italie : c'était une collation préparée par le métayer pour la promenade ordinaire de la belle princesse.

Tout à coup le bruit des roues d'une calèche qui venait rapidement derrière moi fit faire un écart à mon cheval. Je laissai la route libre ; la calèche s'arrêta à la grille de bois de la métairie, et j'en vis descendre, entre les mains tendues des trois jeunes filles du métayer, la charmante Romaine, encore présente à ma mémoire depuis les bals de la rue de la Paix. Elle n'avait fait que changer de grâce et de charmes, comme on change de vêtement avec la saison ; elle s'était épanouie, voilà tout. Je n'osai pas la saluer ; elle n'avait pas de raison de reconnaître dans un étranger errant sous les pins de la campagne de Rome

un de ses danseurs de Paris. Je m'éloignai lentement en regardant avec regret la svelte apparition monter l'escalier rustique de la terrasse et s'évanouir derrière les pampres de la treille, aux rayons du soir.

LXXVI

Depuis, devenue veuve, elle épousa un ministre plénipotentiaire d'une des cours catholiques d'Allemagne à Rome. Dévouée au pape, habile et intrépide dans son dévouement, elle contribua de sa personne à accomplir l'évasion de ce pontife de Rome après l'assassinat du ministre constitutionnel, l'infortuné Rossi.

Cette ravissante tête de femme, égale aux plus gracieuses figures antiques du musée du Vatican, frappa du même rayon le regard déjà refroidi de M. de Chateaubriand.

« Ah! quand vous verrai-je tous les jours? » écrit-il ému de ces réminiscences à son amie de l'Abbaye-aux-Bois. « Faites représenter à Paris mon *Moïse;* ce sera « ma dernière ambition et ma dernière vue de ce monde « qui se retire devant moi! — Je recommence mes pro- « menades solitaires autour de Rome. Hier j'ai marché « deux heures dans la campagne; j'ai dirigé mes pas du « côté de la France, où vont mes pensées; j'ai dicté « quelques mots à Hyacinthe (son secrétaire), qui les a « écrits au crayon en marchant. J'ai l'âme trop préoc- « cupée de regrets; je ne me retrouverai qu'auprès de « vous! — Quand vous n'auriez que le temps de m'écrire: « *Je me porte bien et je vous aime*, cela me suffirait.

« Parlons de votre dernière lettre; elle est bien aima- « ble. J'ai ri de vos recommandations. Ne craignez rien :

« je suis cuirassé. Je vous reviendrai, et promptement, « j'espère, comme je suis parti. Nous achèverons nos « jours dans cette petite retraite, à l'abri des grands « arbres du boulevard solitaire, où je ne cesse de me « souhaiter auprès de vous. Vous convenez que vous « avez eu dernièrement des torts; moi, je réparerai tous « les miens.

« Votre dîner chez Mme de Boigne ne m'a point étonné; « les lettres de Fabvier au comité grec m'avaient appris à « juger ce que c'était.

« Reste *Moïse*. Me voilà comme vous, mourant d'envie « qu'il subisse son destin. Je vous ai tout dit à cet égard: « le banquier est prévenu ; c'est, comme je vous l'ai dit, « Hérard, rue Saint-Honoré, n° 372. M. Taylor peut s'y « présenter en mon nom, et, moyennant son reçu, on lui « comptera 15 000 francs. Le reste, c'est à vous de le « faire et de le conduire. Comme le carnaval est long « cette année, il est possible que le tout soit appris, « monté et joué dans la saison de la foule et des plaisirs « de l'hiver. »

On voit qu'après avoir employé son amie à son ambition pendant qu'il était à Londres, il l'utilise maintenant pour ses dernières tentatives de gloire pendant qu'il est à Rome. On remarque aussi avec quelle délectation de plume ce nom de Rome revient constamment dans sa phrase. Il en est de même de tous les écrivains, voyageurs ou poëtes, qui datent leurs pensées de cette terre; il semble que ce nom de Rome répété sans cesse par eux donne à leurs fugitives personnalités quelque chose de grand et d'éternel comme Rome, et flatte en eux jusqu'à la vanité du tombeau.

LXXVII

« Laissez dire ceux qui s'opposent (par sentiment de « dignité pour moi) à la représentation de *Moïse;* lais- « sons faire le temps; il faut accomplir son sort, il faut « que *Moïse* soit joué. S'il tombe, peu m'importe; s'il « réussit, en dépit de l'envie et des obstacles, une cou- « ronne de plus va bien, et l'on se range du côté du suc- « cès. On m'écrit de Paris mille bruits (sur ma destinée « politique). Je ne veux plus entendre parler de cela; je « ne veux plus rien que mourir à Rome ou à l'*Infirmerie*, « auprès de vous! » (L'Infirmerie était cette maisonnette, dans un vaste et silencieux jardin de la rue d'Enfer, où il s'était construit son nid, comme un naufragé sur la plâge de Paris, cet océan du monde.)

LXXVIII

Une allusion transparente à l'effet produit sur ses yeux par la beauté de Mme Dodwell et par sa ressemblance avec Juliette dans sa jeunesse interrompt une de ces lettres.

« Soyez tranquille sur tous les points », écrit-il à son amie, qui avait sans doute manifesté quelque inquiétude cet égard, « soyez tranquille; la ressemblance n'est « pas du tout parfaite, et, quand elle le serait, elle ne « me rappellerait que des peines et le bonheur dont vous « les avez effacées. Croyez bien que toute ma vie est à « vous; je n'ai d'autre idée que vous. Je suis trop mal- « heureux ici sans vous. »

A mesure que l'ennui, sa maladie obstinée, le gagne, ses lettres deviennent plus tendres.

« Voyez-vous, ce qu'il y a de mieux, c'est de vous « aimer tous les jours davantage. — Vous me dites que « mes projets de retraite forment un grand contraste « avec les vœux du public. D'abord votre amitié vous « aveugle sur ces vœux, et enfin il est très-vrai, très- « arrêté dans mon esprit que je veux avoir complétement « à moi, et pour vous, mes dernières années. Tout « m'avertit ici qu'il faut me retirer : ma santé, le carac- « tère de mes idées, la fatigue et l'ennui de tout. Je tien- « drai dans ma place un temps raisonnable, pour n'avoir « pas l'air d'agir avec légèreté, mais certainement, quand « je vous verrai au printemps, nous fixerons l'époque de « ma retraite. Tout mesure ainsi pour moi la distance « qui me sépare de vous. La santé de Mme de Chateau- « briand n'est pas bonne ; la mienne n'est guère meilleure. « Ma retraite des affaires pour toujours est devenue dans « ma tête une idée fixe ; je la porte dans le monde et à la « promenade. Je m'amuse à parer en pensée ma petite « solitude auprès de vous. Je me représente ne faisant « plus rien, hors quelques pages de mes *Mémoires*, et « appelant de toutes mes forces l'oubli, comme jadis « j'ai appelé l'éclat.

« La France restera libre et me devra sa liberté consti- « tutionnelle presque tout entière. Les affaires exté- « rieures suivront leur cours. Elles sont menées en « Europe par de bien pauvres gens, par des gens qui ont « discipliné la barbarie. La France, bien conduite, peut « sauver le monde, un jour, par ses armes et par ses lois : « tout cela n'est plus de moi. Je me réjouirai dans mon « tombeau, et, en attendant, c'est auprès de vous que je « dois aller passer le reste de ma courte vie.

« Moquez-vous des amis qui vont vous effrayer de la « chute de *Moïse*. Lord Byron en Italie s'est bien consolé « d'avoir été sifflé à Londres, et pourtant il était poëte !

« Et moi, vil prosateur, qu'ai-je à perdre? Allons donc « intrépidement en avant. Ne vous laissez pas ébranler.

« Vous avez l'air de vouloir me rassurer sur la nomina- « tion de M. Pasquier? Vous me jugez mal ; vous ne me « croyez peut-être pas sincère dans mon désir de tout « quitter et de mourir dans un gîte oublié : vous auriez « tort. Or, dans cette disposition d'âme, je bénirais l'en- « trée de M. Pasquier au ministère des affaires étran- « gères, parce qu'elle m'ouvrirait une porte pour sortir « d'ici. J'ai déclaré mille fois que je ne pourrais rester « ambassadeur qu'autant que mon ami La Ferronnays « serait ministre. Je donnerais donc à l'instant ma démis- « sion avec une joie extrême. Faites des vœux pour « M. Pasquier. »

« Midi.

« Voilà M. de Mesnard avec votre lettre du 19. On ne « peut avoir fait plus de diligence. Croiriez-vous que votre « lettre m'afflige? Premièrement, quant aux ministères « faits ou à faire, je regarde tout cela comme des rêves « et des agitations d'ambition sans fondement et sans « réalité, et enfin je ne veux pour rien être *ministre;* « qu'on me raye de toutes les listes. Je ne veux plus que « mon *Infirmerie* pour m'y cacher et pour y mourir. »

Puis vient un billet digne de Tibulle à Délie. Il marque par une tendresse de souvenir la borne du temps entre deux années. Lisez, l'accent est vrai.

« Rome, 1er janvier 1829.

« 1829! J'étais éveillé; je pensais tristement et tendre- « ment à vous, lorsque ma montre a marqué minuit. On

« devrait se sentir plus léger à mesure que le temps nous « enlève des années; c'est tout le contraire : ce qu'il nous « ôte est un poids dont il nous accable. Soyez heureuse, « vivez longtemps ; ne m'oubliez jamais, même lorsque « je ne serai plus. Un jour il faudra que je vous quitte : « j'irai vous attendre. Peut-être aurai-je plus de patience « dans l'autre vie que dans celle-ci, où je trouve trois « mois sans vous d'une longueur démesurée. »

Quelques jours après le dégoût passager du monde le repousse encore dans les idées de retraite vraies ou simulées, retraite embellie par cette amitié, repos de son cœur.

« Rome, mardi 6 janvier 1829.

« En ouvrant les journaux arrivés hier, j'ai trouvé mon « nom à toutes les pages, tantôt pour une chose, tantôt « pour une autre. Vous devriez imprimer les lettres que « je vous écris ; ce serait un contraste piquant avec les « desseins que l'on me suppose. On verrait un pauvre « songe-creux qui ne pense d'abord qu'à vous, qui n'a « ensuite dans la tête que de se retirer dans quelque « trou pour finir ses jours, et qui s'occupe si peu de poli- « tique qu'il pleure *Moïse* qu'on ne jouera pas. Voilà « pourtant à la lettre la vérité. Le public me traite comme « on traite ici le Tasse, ce qui me fait trop d'honneur. On « veut remuer ma poussière ; je commençais à dormir si « bien !

« J'en suis toujours à notre tombeau du Poussin et à la « fouille projetée. Visconti promet merveilles. Au fond, « je ne cherche qu'à me tromper ; je ne vis point où je « suis ; j'habite au delà des Alpes auprès de vous. Ce- « pendant les jours s'écoulent ; je puis à présent être à

« peu près certain du moment où je vous reverrai, et cela
« me fait un bien que je ne puis dire.

« Mes travaux littéraires sont suspendus. Je fais seulement quelques lectures pour mon Histoire de France. Je suis un peu inquiet de Ladvocat, dont je n'entends plus parler; ferait-il banqueroute? J'espère que non, mais pourtant je suis tout consolé d'avance : j'aurais une raison légitime pour faire attendre au public les deux volumes que je lui dois encore. Vous voyez que je tire parti de tout.

« Mes travaux diplomatiques se bornent à peu de chose. Cependant je n'ai pas trop mal arrangé ici les affaires du roi, et j'ai envoyé sur la guerre d'Orient un Mémoire de quelque importance; j'ai de plus entre les mains une dépêche faite et assez curieuse, pour laquelle j'attends un courrier. J'ai vu le pape ces jours derniers. Je suis toujours enchanté de la grâce, de la dignité, de la modération du prince des chrétiens.

« A jeudi. »

« Rome, jeudi 8 janvier 1829.

« Je suis bien malheureux; du plus beau temps du monde nous sommes passés à la pluie, de sorte que je ne puis plus faire mes promenades solitaires. C'était pourtant là le seul bon moment de ma journée. J'allais pensant à vous dans ces campagnes désertes; elles lisaient dans mes sentiments l'avenir et le passé, car autrefois je faisais aussi les mêmes promenades. »

Tibulle reparaît sous l'ambassadeur quelques pages plus loin. Lisez encore :

« Rome, jeudi 15 janvier 1829.

« A vous encore. Cette nuit nous avons eu du vent et « de la pluie comme en France; je me figurais qu'ils « battaient votre petite fenêtre, je me trouvais transporté « dans votre petite chambre; je voyais votre harpe, votre « piano, vos oiseaux; vous me jouiez mon air favori ou « celui de Shakspeare; et j'étais à Rome, loin de vous, « dans un grand palais : quatre cents lieues et les Alpes « nous séparaient! Quand cela finira-t-il? J'ai reçu une « lettre de cette dame spirituelle qui venait quelquefois « me voir au ministère. Jugez comme elle me fait bien la « cour : elle est Turque enragée. Mahmoud est un grand « homme qui a devancé sa nation, etc. Le fait est que « tous les bonapartistes détestent les Russes, contre les- « quels la puissance de leur maître est venue se briser...... « et un capucin balaye maintenant toute cette poussière « restée de la gloire et de la liberté de Rome! »

Le remords de ses éloignements momentanés de Juliette le ressaisit tout à coup. Voyez comme il les reconnaît et s'en accuse.

« Le 31.

« Votre dernière petite lettre était bien injuste, comme « je vous l'ai déjà dit; mais vous me priez de ne pas vous « *rudoyer*, et je ne l'ai pas fait. Pouvez-vous maintenant « douter de moi, et n'ai-je pas réparé depuis trois mois « toute la peine que j'avais eu le malheur de vous faire « dans ma vie? Quand je vous entretiens de mes tris- « tesses, c'est malgré moi; ma santé est fort altérée, et il

« est possible que cela me porte à des prévoyances d'ave-
« nir prochain qui sont trop sombres : j'aurais tant de
« peine à vous quitter! »

LXXIX

Que tout cela est supérieur aux phrases apprêtées des *Mémoires d'outre-tombe*, et comme le cœur parle mieux que la vanité ! A mesure qu'il vieillit et que la vanité sèche, le cœur refleurit en lui par les souvenirs. Il en est ainsi de tous les hommes à grande imagination : ils se concentrent en vieillissant dans leur cœur resserré par le temps; ils vivaient en rêvant, ils meurent en aimant. Cette maturité du cœur est très-sensible dans M. de Chateaubriand ; sa poésie en mûrissant devint sentiment. C'est le fruit de la vie quand la vie est longue.

Le poëte reparaît cependant de temps à autre. Lisez ceci :

« J'ai assisté à la première cérémonie funèbre pour le
« pape dans l'église de Saint-Pierre. C'était un étrange
« mélange d'indécence et de grandeur : des coups de
« marteau qui clouaient le cercueil d'un pape, quelques
« chants interrompus, le mélange de la lumière des flam-
« beaux et de celle de la lune, le cercueil enfin enlevé par
« une poulie et suspendu dans les ombres, pour le dépo-
« ser au-dessus d'une porte dans le sarcophage de Pie VII,
« dont les cendres faisaient place à celles de Léon XII.
« Vous figurez-vous tout cela, et les idées que cette scène
« faisait naître?

« Je vous prie d'envoyer chercher Bertin et de lui lire
« toute la première partie de cette lettre....

« En vérité, je ne sais pourquoi vous êtes si triste; si

« c'est mon absence, elle va cesser. C'est moi, je vous « assure, qui voudrais souvent mourir. Que fais-je sur « la terre? Hier, mercredi des Cendres, j'étais à genoux, « seul, dans cette église de *Santa-Croce*, appuyé sur les « murailles en ruine de Rome, près de la porte de Naples ; « j'entendais le chant monotone et lugubre des religieux « dans l'intérieur de cette solitude. En vérité, je crois « que j'aurais voulu être aussi sous un froc, chantant « parmi ces débris. Quel lieu pour mettre en paix l'ambi- « tion et contempler les vanités de la vie et de la terre ! »

LXXX

Cependant la mort et l'élection d'un pape le retiennent quelques mois de plus à Rome.

« Enfin, dans quinze jours mon congé, et vous revoir! « écrit-il ; tout disparaît devant cette espérance. Je ne suis « plus triste, je ne songe plus aux ministères ni à la poli- « tique! Vous retrouver, voilà tout! Je donnerais le reste « pour une obole ! »

Ne croirait-on pas entendre l'ambassadeur vieilli redevenu le jeune secrétaire d'ambassade à Rome en 1808, et écrivant ses impatiences de cœur à celle qui repose sous le pavé de marbre de l'église Saint-Louis à Rome (Mme de Beaumont)?

« J'arrive! j'arrive! nous causerons, je vais vous voir! « Qu'importe le reste? A vous et pour jamais! »

Enfin, la veille du retour :

« Rome, ce 16 mai 1829.

« Cette lettre partira de Rome quelques heures après « moi et arrivera quelques heures avant moi à Paris. Elle

« va clore cette correspondance qui n'a pas manqué un « seul courrier, et qui doit former un volume entre vos « mains. La vôtre est bien petite ; en la serrant hier au « soir, et voyant combien elle tenait peu de place, j'avais « le cœur mal assuré.

« J'éprouve un mélange de joie et de tristesse que je « ne puis vous dire. Pendant trois ou quatre mois je me « suis déplu à Rome ; maintenant j'ai repris à ces nobles « ruines, à cette solitude si profonde, si paisible et pour- « tant si pleine d'intérêt et de souvenir. Peut-être aussi « le succès inespéré que j'ai obtenu ici m'a attaché ; je « suis arrivé au milieu de toutes les préventions suscitées « contre moi, et j'ai tout vaincu : on paraît me regretter « vivement.

« Que vais-je retrouver en France? Du bruit au lieu « de silence, de l'agitation au lieu de repos, de la dérai- « son, des ambitions, des combats de places et de vanité. « Le système politique que j'ai adopté est tel que per- « sonne n'en voudrait peut-être, et que d'ailleurs on ne « me mettrait pas à même de l'exécuter. Je me charge- « rais encore de donner une grande gloire à la France, « comme j'ai contribué à lui faire obtenir une grande « liberté ; mais me ferait-on table rase? me dirait-on : « Soyez le maître, disposez de tout au péril de votre « tête? Non ; on est si loin de vouloir me dire une pa- « reille chose que l'on prendrait tout le monde avant moi, « que l'on ne m'admettrait qu'après avoir essuyé les « refus de toutes les médiocrités de la France, et qu'on « croirait me faire une grande grâce en me reléguant « dans un coin obscur d'un ministère obscur.

« Chère amie, je vais vous chercher, je vais vous ra- « mener avec moi à Rome ; ambassadeur ou non, c'est là « que je veux mourir auprès de vous. J'aurai du moins

« un grand tombeau en échange d'une petite vie. Je vais « pourtant vous voir. Quel bonheur! »

Et en route :

« Lyon, dimanche, 2 heures et demie, 24 mai 1829.

« Lisez bien cette date. Elle est de la ville où voûs êtes « née! Vous voyez bien qu'on se retrouve, et que j'ai « toujours raison. C'est Hyacinthe, que j'envoie en avant, « qui vous remettra ce billet. Maintenant, est-ce moi qui « vous emmènerai à Rome ou vous qui me garderez à « Paris? Nous verrons cela. Aujourd'hui je ne puis vous « parler que du bonheur de vous revoir jeudi. »

Que cette commémoration est touchante, et qu'il y a de vraie sensibilité dans cette date!

LXXXI

Il arriva à Paris le 27 mai 1829. « Son arrivée a ranimé ma vie », écrit à son tour Mme Récamier à sa nièce absente. Ce fut alors, pour plaire à cet ami, qu'elle commença à former autour d'elle ce salon politique et lettré dont on voit la composition accidentelle dans les hommes célèbres convoqués à la lecture du *Moïse* dont j'ai parlé en commençant.

Ampère et Ballanche groupaient avec des soins de fils ce monde brillant autour d'elle; ce dernier les nomme dans une de ses lettres.

« Parmi les auditeurs, dit-il, je me bornerai à vous « citer Mmes d'Appony, de Fontanes et Gay; MM. Cousin, « Villemain, Lebrun, Lamartine, Latouche, Dubois,

« Saint-Marc Girardin, Valory, Mérimée, Gérard ; les « ducs de Doudeauville, de Broglie; MM. de Sainte-« Aulaire, de Barante, David ; Mme de Boigne, Mme de « Gramont; le baron Pasquier; Mme et Mlles de Barante « et Mlle de Sainte-Aulaire; Dugas-Montbel, etc. J'au-« rais aussitôt fait de vous nommer tout Paris litté-« raire, etc. »

LXXXII

Cependant M. de Chateaubriand avait quitté, après ce triomphe, Paris pour les Pyrénées. Le ministère du prince de Polignac, ministère énigmatique et chargé d'orages autant que de mystères, avait été nommé en son absence. C'était la déclaration de guerre de la monarchie à l'opposition du libéralisme, du bonapartisme et du républicanisme coalisés dans la presse et dans les Chambres.

Charles X voulut vider la question dans une bataille au lieu de périr à petit feu sous la mitraille de ses ennemis. Vingt ans plus tard il aurait gagné cette bataille. Quand on fait à midi ce qui ne doit être fait qu'à minuit, on échoue : l'heure est tout dans le choix des moments où les peuples refusent ou acceptent les coups d'État de la lassitude.

Chateaubriand, tremblant de ces excès d'audace inopportune, demanda une audience à Charles X pour lui représenter les périls certains, sa chute prochaine. Charles X ne daigna pas lui parler. Le roi voyait en lui un des plus coupables complices des manœuvres d'ambition qui avaient secoué son gouvernement. La plus dangereuse des oppositions en politique, c'est l'opposition de nos amis. Un prince peut donner satisfaction à des principes,

il ne peut jamais satisfaire à des passions. On comprend l'énergique rancune de Charles X contre M. de Chateaubriand.

LXXXIII

Quoi qu'il en soit, Charles X donna sa bataille et la perdit en juillet 1830. Il la perdit pour l'avoir donnée; s'il l'avait laissé donner par ses ennemis, il l'aurait gagnée. Dans les questions de droit parlementaire celui qui attaque est vaincu ; l'esprit public se range contre l'agresseur. Quoi qu'on en dise, il y a une force dans le droit. Charles X, au fond, était moralement attaqué par la coalition de ses ennemis ; mais, en tirant l'épée avant l'heure où cette coalition morale allait éclater avec des armes dans les rues au lieu de boules dans les urnes, il paraissait être l'agresseur; cette fausse apparence fut sa perte.

LXXXIV

M. de Chateaubriand était absent de Paris avec Mme Récamier; il y revint pendant la bataille. Reconnu dans la rue par la jeunesse des Écoles, qui saluait en lui le génie dans l'opposition, il fut conduit jusqu'à sa porte par des acclamations qui n'étaient qu'une bouffée de vent tiède dans une tempête de feu. Il crut pouvoir arrêter une révolution avec ce souffle dans sa voile; la révolution emporta les trois générations de la légitimité, et le laissa seul avec quelques phrases de Jérémie et une noble attitude sur la plage.

« Donnez-moi une plume et la liberté de la presse », s'écriait-il, « et en trois mois je rétablirai la légitimité. » On lui laissa sa plume et la licence de la presse, et il ne

rétablit rien que sa dignité personnelle au milieu des ruines de sa monarchie. Ses pamphlets plus ou moins éloquents, mais toujours acerbes, ne furent que des cailloux plus ou moins brillants sous les roues du char révolutionnaire qui emportait la dynastie d'Orléans comme la dynastie de Louis XVI. Une mauvaise humeur chronique fut sa seule influence politique sur les destinées de son pays. Retiré dans son jardin de la rue d'Enfer, il eut plus que jamais besoin d'une amitié de femme pour panser ses blessures de cœur, et d'un théâtre intime entre deux paravents pour exhaler ses plaintes et pour accuser la fortune.

Il trouva tout cela chez Mme Récamier. Ce fut véritablement alors qu'elle fut adorable d'indulgence, de patience, de pardon, de tendresse et d'abnégation pour son ami. C'est pour lui faire son public que Mme Récamier, avec une diplomatie dont l'habileté trouvait son motif dans son cœur, fit de son accueil un art pour recruter et pour conserver un cercle littéraire et politique autour de son ami.

Mme Récamier avait été toute sa vie une grande enchanteresse des yeux et des cœurs ; à cette époque elle fut un grand diplomate, le Talleyrand des femmes, dominant au fond toutes les opinions par une supériorité d'esprit qui ne donnait à chacune de ces opinions que sa valeur, les respectant toutes, n'en partageant aucune que dans la juste mesure de raison qu'elle contenait, et marchant libre, fière et souriante, entre tous les partis, comme une déesse de la Paix qui fait de son salon une terre neutre où l'on ne se rencontre que désarmé.

On déposait en effet ses colères, ses fanatismes, ses rancunes sur le seuil, pour n'apporter qu'un grave et libre entretien à ce congrès de l'agrément, présidé par une femme personnifiant en elle l'agrément suprême.

Au fond, Mme Récamier n'avait pas la moindre passion politique : c'était l'éclectisme de toutes les dates, depuis le Directoire, sous lequel elle était éclose, jusqu'au Consulat, où elle avait vécu en intimité avec les brillantes sœurs de Bonaparte, surtout avec Mme Murat, la reine de Naples; jusqu'à l'Empire, où elle avait eu la gloire de partager l'exil illustre de Mme de Staël et de Mme la duchesse de Luynes; jusqu'à la Restauration, où elle était rentrée à Paris, comme victime couronnée de fleurs, non pour être immolée, mais pour être encensée; jusqu'à la révolution de Juillet, qu'elle n'aimait pas, mais contre laquelle elle n'avait point de colère, et qui avait accru son importance en la faisant centre d'un salon aussi redouté qu'une tribune; jusqu'à la République même, réminiscence caressée de ses premiers triomphes, et contre laquelle elle n'avait pas de parti pris, pourvu que la république ne fût ni ignoble ni terroriste.

Les hommes jeunes, mûrs ou vieux, appartenant à toutes ces nuances, étaient donc accueillis avec le même sourire dans son intimité; la seule condition était d'être ou de paraître enthousiaste de M. de Chateaubriand : elle voulait qu'il eût chez elle la retraite douce; elle ouatait son salon de visages agréables à son ami; elle tapissait son escalier de roses, pour que ses pieds meurtris et chancelants ne sentissent le contact avec le temps que par le doux encens qu'on doit au génie, au malheur, à la vieillesse.

Nous nous souvenons de quelque chose de semblable à cette amitié vigilante et habile pour un vieillard jadis aimé, quand Saint-Évremond, qui avait suivi à Londres la belle duchesse de Mazarin (Hortense Mancini), trouvait à quatre-vingt-dix ans auprès d'elle un visage d'ange, une humeur d'enfant, des soins de sœur, des attentions ed fille, et qu'il passait sous les beaux regards d'Hortense

de la vie à la mort avec les illusions de l'amour et les réalités de l'amitié. Seulement Saint-Évremond n'avait jamais d'humeur ni contre les événements, ni contre les hommes, ni contre la fortune; il se laissait amuser, il se prêtait même en philosophe anacréontique au bonheur qu'on voulait lui faire; il était le complaisant de la belle Hortense. M. de Chateaubriand avait de l'humeur, lui, contre la vie et contre la mort; il était le tyran de l'amitié; il fallait autant de patience que de tendresse à son amie pour le distraire de ses passions littéraires et de ses passions politiques. Mais il avait heureusement affaire à un cœur de femme qui ne se lassait pas de supporter ses tristesses.

Mme de Chateaubriand aidait en cela Mme Récamier de ses conseils. Elle n'avait aucune jalousie de l'attachement de son mari pour Mme Récamier. Habituée à être négligée et même oubliée pendant vingt ans par lui dans leur jeunesse, elle trouvait très-doux pour elle ce commerce de pure amitié qui la déchargeait du soin d'amuser l'inamusable auteur de *René,* cette personnification de l'ennui sublime de vivre.

LXXXV

Il agitait sa vie par des voyages courts comme ses résolutions : il appelait ses courses à Genève et à Lausanne des exils éternels; l'ennui qui l'avait expatrié le ramenait six semaines après à Paris. C'est pendant une de ces tentatives d'émigration qu'il écrivait à Ballanche les lettres suivantes. Ballanche restait à Paris auprès de l'amie commune.

« Genève, 12 juillet 1831..

« L'ennui, mon cher et ancien ami, produit une fièvre « intermittente ; tantôt il engourdit mes doigts et mes « idées, tantôt il me fait écrire comme l'abbé Trublet. « C'est ainsi que j'accable Mme Récamier de lettres et « que je laisse la vôtre sans réponse. Voilà les élections, « comme je l'avais toujours prévu et annoncé, *ventrues* et « *reventrues*. La France est à présent toute en bedaine, « et la fière jeunesse est entrée dans cette rotondité. Grand « bien lui fasse! Notre pauvre nation, mon cher ami, est « et sera toujours au pouvoir : quiconque régnera l'aura; « hier Charles X, aujourd'hui Philippe, demain Pierre, « et toujours bien, *sempre bene*, et des serments tant « qu'on voudra, et des commémorations à toujours pour « toutes les glorieuses journées de tous les régimes, de- « puis les *sans-culottides* jusqu'aux 27, 28 et 29 juillet. « Une chose seulement m'étonne : c'est le manque d'hon- « neur du moment. Je n'aurais jamais imaginé que la « jeune France pût vouloir la paix à tout prix, et qu'elle « ne jetât par la fenêtre les ministres qui lui mettent un « commissaire anglais à Bruxelles et un caporal autrichien « à Bologne. Mais il paraît que tous ces braves contemp- « teurs des perruques, ces futurs grands hommes, n'a- « vaient que de l'encre au lieu de sang sous les ongles. « Laissons tout cela.

« L'amitié a ses cajoleries comme un sentiment plus « tendre, et plus elle est vieille, plus elle est flatteuse, « précisément tout l'opposé de l'autre sentiment. Vous « me dites des choses charmantes sur ma *gloire*. Vous « savez que je voudrais y croire, mais qu'au fond je « n'y crois pas, et c'est là mon mal; car, si une fois

« il pouvait m'entrer dans l'esprit que je suis un chef-
« d'œuvre de nature, je passerais mes vieux jours en
« contemplation de moi-même. Comme les ours qui
« vivent de leur graisse pendant l'hiver en se léchant les
« pattes, je vivrais de mon admiration pour moi pendant
« l'hiver de ma vie; je me lécherais et j'aurais la plus
« belle toison du monde. Malheureusement je ne suis
« qu'un pauvre ours maigre, et je n'ai pas de quoi faire
« un petit repas dans toute ma peau.

« Je vous dirai, à mon tour de compliment, que votre
« livre m'est enfin parvenu, après avoir fait le voyage
« complet des petits Cantons dans la poche de votre
« courrier. J'aime prodigieusement vos siècles écoulés
« dans le temps qu'avait mis *la sonnerie de l'horloge à*
« *sonner l'air de l'Ave Maria.* Toute votre exposition est
« magnifique; jamais vous n'avez dévoilé votre système
« avec plus de clarté et de grandeur. A mon sens, votre
« *Vision d'Hébal* est ce que vous avez produit de plus
« élevé et de plus profond. Vous m'avez fait réellement
« comprendre que tout est contemporain pour celui qui
« comprend la notion de l'éternité; vous m'avez expliqué
« Dieu avant la création de l'homme, la création intellec-
« tuelle de celui-ci, puis son union à la matière par sa
« chute, quand il crut se faire un destin de sa volonté.

« Mon vieil ami, je vous envie; vous pouvez très-bien
« vous passer de ce monde, dont je ne sais que faire.
« Contemporain du passé et de l'avenir, vous vous riez
« du présent qui m'assomme, moi chétif, moi qui rampe
« sous mes idées et sous mes années! Patience! je serai
« bientôt délivré des dernières; les premières me sui-
« vront-elles dans la tombe? Sans mentir, je serais fâché
« de ne plus garder une idée de vous. Mille amitiés. »

« 31 juillet 1831.

« Votre lettre, mon cher et vieil ami, est venue à la « fois me tirer de mon inquiétude et m'y replonger. Je « ne cessais d'écrire lettre sur lettre à l'Abbaye-aux-Bois « pour demander compte du silence. Cette fois je n'écris « pas directement à notre excellente amie; mais dites- « lui, de ma part, que je compte aller la rejoindre à « Paris du 15 au 20 de ce mois, pour m'entendre avec « elle et vendre ma maison. Sa maladie me fera hâter « mon voyage; je partirai d'ici aussitôt que me le per- « mettra la santé de Mme de Chateaubriand, qui souffre « aussi beaucoup en ce moment. J'aurai soin de vous en « mander le jour et l'heure. Voilà bien des épreuves! « Mais si nous pouvons jamais nous rejoindre, elles seront « finies, et nous ne nous quitterons plus. »

LXXXVI

Cette opposition à la politique de sauvetage que pratiquaient alors avec une si mâle raison le nouveau roi et Casimir Périer, son rude ministre, n'était évidemment dans cette tête que de l'humeur et de l'ennui, une avance de coalition peu honnête faite aux républicains par un royaliste. Ce n'était pas là de la politique de conscience, c'était de la politique de situation. Comment le roi et son ministre auraient-ils éteint l'incendie de la France en allumant l'incendie de l'Europe par une guerre de propagande? Comment la monarchie de 1830 aurait-elle respecté la théocratie romaine de M. de Chateaubriand en révolutionnant Bologne et Rome? Un catholique et un

légitimiste pouvait-il se mentir plus irrespectueusement à lui-même qu'en se plaignant, comme il le fait là, qu'on n'agitât pas assez les torches sur les monarchies et sur les théocraties? Tous les pamphlets de peu de foi écrits par M. de Chateaubriand pendant ces quinze années de la monarchie de Juillet sont de la même encre : des larmes, du fiel, de la fidélité ostentatoire et chevaleresque, délayés dans des phrases républicaines pour sourire amèrement à tous les partis. Ce n'est pas là qu'il faut chercher son génie, c'est là qu'il faut chercher ses petitesses. Nous ne sommes pas suspect en blâmant l'accent de ces pamphlets, car nous n'avions pas plus de goût que lui pour les institutions et pour les rois de 1830 ; mais toutes les armes ne sont pas bonnes pour combattre des ennemis politiques, et le pamphlet à deux tranchants ne convient pas aux mains loyales.

LXXXVII

Les tentatives de Mme la duchesse de Berry, son emprisonnement, ses aventures, ses désastres, ses ruptures et ses réconciliations avec la famille royale mécontente, furent l'occasion de quelques nouvelles missions officielles de M. de Chateaubriand ; il fut le premier ministre de ces domesticités délicates de la cour proscrite, l'homme de confiance de la royauté de l'exil, chargé de jeter le manteau de la dignité et du respect sur des cicatrices de famille. Cette confiance il la méritait par ses sentiments, mais il ne la justifia pas assez par sa discrétion au retour de ces ambassades d'intimité aux foyers errants de Charles X. Nous nous souvenons, en effet, et bien d'autres se souviennent avec nous, de lectures semi-confidentielles de chapitres de ses *Mémoires*, lectures faites avec

un certain apparat aux bougies, chez Mme Récamier. L'ambassadeur, à peine de retour à Paris, révélait dans ces chapitres des nullités ou des ridicules de princes qui ressemblaient moins à des hommages de chevalier qu'à des stigmates de satiriste. Il appelait la pitié sur cette noble ruine de la monarchie, mais il la livrait en même temps au sourire du siècle; on voyait qu'il avait voulu écrire des pages de haute comédie parmi les pages tragiques de ses *Mémoires*. Le talent du peintre de mœurs abondait dans ces pages, mais la convenance et la piété manquaient; nous souffrions profondément à ces lectures d'entendre ridiculiser le trône, la table et le foyer, par celui qui avait été appelé pour en relever la sainteté et la considération devant l'Europe. Les passages les plus risqués de ces manuscrits un peu délateurs ont été adoucis ou retranchés dans les *Mémoires d'outre-tombe* : il ne faut pas fondre en bronze des caricatures, même royales.

LXXXVIII

Chacun de ces voyages était marqué par des recrudescences de billets et de lettres tendres et tristes, comme la vieillesse de M. de Chateaubriand, à son amie. On y sent le poëte qui ne vieillit pas sous les vieillesses du caractère de l'homme.

« Le hameau où je suis arrêté », conte-t-il d'un village de Bourgogne, dans sa course à Venise, « a une belle vue « au soleil couchant, sur une campagne assez morne. « C'est aujourd'hui le 4 septembre, et non le 4 octobre, « que je suis né, il y a bien des années! Je vous adresse « le premier battement de mon cœur; il n'y a aucun « doute qu'il fût pour vous, quoique vous ne fussiez pas « encore née!

« Le pavé a ébranlé ma tête, je souffre ; mais soyez en « paix, vous me reverrez bientôt, et tout sera fini ! »

« Je vous écrirai bientôt de Venise », écrit-il du pied des Alpes, « de cette Venise où je m'embarquai il y a un « siècle pour Jérusalem! »

Et quelques jours après : « Je suis à Venise; que n'y « êtes-vous? Le soleil, que je n'avais pas vu depuis « Paris, vient de paraître; je suis logé à l'entrée du « Grand-Canal, ayant la mer à l'horizon sous ma fenêtre. « Ma fatigue est extrême, et souvent je ne puis m'empê- « cher d'être sensible à ce beau et triste spectacle d'une « ville si charmante et si désolée, et d'une mer presque « sans vaisseaux; et puis les vingt-six ans écoulés à dater « du jour où je quittai Venise pour aller m'embarquer à « Trieste pour la Grèce... Si je ne vous rencontrais pas « dans ce quart de siècle, je ne dirais que des choses « rudes au siècle.

« Je n'ai rien trouvé pour me diriger ici (dans ma négo- « ciation) : on est bien bon, mais bien étourdi. Vous avez « toute la douceur de ce beau climat, si différent de celui « des Gaules. »

Et le lendemain : « J'ai fait hier une bien bonne jour- « née, s'il y a de bonnes journées sans vous! J'ai visité le « palais ducal, revu les palais qui bordent le Grand-Canal. « Quels pauvres diables nous sommes en fait d'art, auprès « de tout cela! J'y finirai volontiers ma vie, si vous « voulez y venir. Adieu! Je mets à vos pieds la plus belle « aurore du monde, qui éclaire le papier sur lequel je « vous écris.

« Mme de Chateaubriand m'a dit que les journaux « avaient parlé de mes *voitures* et de ma *suite* en traver- « sant la Suisse, dont ils concluaient mes richesses. Vous « les connaissez mes *richesses :* c'est vous, et ma *suite*, « votre souvenir!

« Quel misérable pays cependant que celui où un hon-
« nête homme ne peut être à l'abri même de sa pauvreté;
« ces gens-là supposent que je me vends comme eux! »

LXXXIX

Pendant ces absences, Mme Récamier lui conservait ou lui recrutait d'anciens ou de nouveaux amis, pour que son salon le rappelât et le retînt par tous les agréments du cœur, de la poésie, de l'art. Indépendamment de Ballanche, d'Ampère, de Sainte-Beuve, de M. de Fresnes, son jeune et spirituel parent, de Brifaut, on y rencontrait Émile Deschamps, l'agrément et la conversation personnifiée dans la science des lettres et dans la bonté fine du cœur. On accusait alors Mme Récamier d'indiquer impérieusement à l'opinion les candidats à l'Académie française. Le reproche n'était pas fondé; son esprit, qui ne songeait qu'à l'attrait, n'était propre ni à l'intrigue ni à l'empire. Mais pourquoi n'eût-elle pas couronné la vie toute studieuse et toute poétique d'Émile Deschamps, ce Saint-Évremond charmant des salons de Paris, en briguant pour lui le fauteuil de la Fare, de Quinault, de Ducis? Il n'est pas bien aux corps littéraires de laisser des injustices ou des ingratitudes à réparer à l'histoire de leur temps.

Presque tous les amis de Mme Récamier entrèrent, en effet, successivement à l'Académie; ce n'était pas qu'elle en ouvrît les portes, mais c'est que l'élite des bons et grands esprits aimables était attirée tour à tour par le charme grave de son salon; ils croyaient se consacrer aux regards de la postérité en illuminant leurs fronts d'un rayon du front olympien de M. de Chateaubriand.

L'homme du siècle des Bourbons se reposait enfin là, en

jouissant de son beau soir et en attendant la mort sur sa chaise curule, comme les derniers des Romains. Quelques courses d'été, ici ou là, interrompaient seules ses assiduités à l'Abbaye-aux-Bois, et donnaient occasion à des restes de correspondance entre les deux amis. Ces billets sont les dernières gouttes d'un cœur trop plein qui se vide sans plus songer à brûler ou à retentir dans un autre cœur à l'unisson. On ne saurait trop remercier la nièce attentive de Mme Récamier de les avoir recueillis ; ils sont mille fois plus précieux que les correspondances rhétoriciennes des *Mémoires d'outre-tombe*. La rhétorique était le vice de M. de Chateaubriand, dans la foi, dans le royalisme, dans les actes comme dans le style. La rhétorique tombait devant l'âge : on ne déclame plus devant Dieu ; il sentait l'approche de la vérité suprême, le néant de nos ambitions et de nos vanités ; il devenait plus sincère et plus naturel en cessant de poser et de phraser pour le monde.

On trouve ce caractère de sincérité et de renoncement aux vanités du style dans ses derniers billets à son amie. La note vraie remplace la note sonore. Il doit à l'amitié de Mme Récamier les accents du soir plus touchants que ceux du matin ; l'imagination s'éteint, l'âme s'épanche : on sent le recueillement dans ces adieux. Il ne retrouve un peu d'emphase que dans des lettres d'apparat qu'il écrit du château de Maintenon, appartenant à la maison de Noailles, où l'ombre de Louis XIV leur communique un cérémonial de phrases et de descriptions (*genius loci*) qui éblouissent sans toucher. C'est un dernier sacrifice à l'attitude et au *décorum*, ce défaut de sa vie ; partout ailleurs il est simple et vrai.

Lisez ce mot à Mme Récamier, dont il a trouvé la porte fermée. Ce mot frémit d'un frisson de mortelle angoisse :

« J'apporte encore ce billet à votre porte pour me ras-« surer de me dire que tout est malade autour de moi. « Vous m'avez glacé d'une telle terreur, en ne me rece-« vant pas, que j'ai cru déjà que vous me quittiez. C'est « moi, souvenez-vous-en bien, qui dois partir avant « vous. »

Et quelques jours plus tard :

« Ne parlez jamais de ce que je deviendrais sans vous; « je n'ai pas fait assez de mal au ciel pour qu'il ne m'ap-« pelle pas avant vous. Je vois avec plaisir que je suis « malade, que je me suis trouvé mal encore hier, que je « ne reprends pas de force. Je bénirai Dieu de tout cela, « tant que vous vous obstinerez à ne pas vous guérir. « Ainsi ma santé est entre vos mains, songez-y. »

Et plus loin, pendant une absence :

« Vous êtes partie, je ne sais plus que faire; Paris est « désert moins sa beauté. Où vous manquez tout manque, « résolutions et projets. Tout est fini, vie passée comme « vie présente. Allons en Italie, du moins le soleil ne « trompe pas; il réchauffera mes vieilles années qui se « gèlent autour de moi.

« Je suis allé hier dîner à Saint-Cloud avec Mme de « Chateaubriand et Hyacinthe (son secrétaire); je me suis « un peu promené dans ces grands bois où j'ai perdu il y « a longtemps bien des années : je ne les y ai pas retrou-« vées...; sans vous je m'en voudrais d'avoir traînassé si « longtemps sous le soleil. »

Il retrouvait cependant un peu de déclamation et de faux enthousiasme en parlant dans quelques billets de ce Napoléon qu'il avait jadis écrasé vivant d'invectives dans ses brochures et qu'il déifiait aujourd'hui d'apothéoses : c'était le ton du jour; il fallait, pour être de mode, affecter de confondre l'idolâtrie du despotisme militaire avec

le fanatisme de la liberté : mêlée menteuse d'opinions et de principes, de morts et de vivants, où *Dieu reconnaîtra les siens*, comme dit le proverbe.

« Après vingt-cinq ans », lui écrivait le jeune Hugo qui s'éblouissait alors de sa propre splendeur, « après vingt-« cinq ans, il ne reste que les grandes choses et les grands « hommes : NAPOLÉON et CHATEAUBRIAND. Trouvez bon « que je dépose quelques vers à votre porte; depuis « longtemps vous avez fait une paix généreuse avec l'om-« bre qui me les a inspirés. »

— « Monsieur, répondait Chateaubriand, je ne crois « point à moi, je ne crois qu'en Bonaparte! »

XC

Cette fausse foi du vieillard qui voulait être à la mode en prenant le ton du jour, cette foi poétique du jeune homme qui s'éblouissait de la *Colonne*, et qui ne pensait pas assez que le peuple prend au sérieux ces métaphores d'opposition, créaient en France un paradoxe national de discipline militaire présenté comme un élément de liberté. Les publicistes de l'opposition, tels que M. Thiers et son école, multipliaient l'écho de la prose et des vers de ces grands écrivains. Hugo était excusé par la jeunesse; mais qui est-ce qui pouvait excuser M. de Chateaubriand de cette flatterie à une ombre? Mme Récamier ne laissa jamais fléchir sa justice de femme sous ces théories de convention; elle n'était point femme de parti; elle n'aimait ni le napoléonisme ni l'orléanisme : la Restauration, légitime par son antiquité et moderne par ses institutions, était le régime de son esprit tempéré et juste; c'est à cause de cette conformité d'opinion qu'elle avait pour moi quelque préférence.

M. Legouvé, un de mes amis et des siens, me donnait hier de cette indulgence de Mme Récamier pour moi un témoignage dont je n'avais jamais eu connaissance. M. Legouvé se rencontra chez Mme Récamier peu de temps après l'apparition de mon *Histoire des Girondins*, ouvrage qu'il ne m'appartient pas de juger, mais de défendre; le bruit que faisait alors ce livre allait jusqu'au tumulte dans les salons politiques ou littéraires du temps. Les uns acclamaient, les autres invectivaient; tous discutaient sur ce commentaire impartial des vertus et des crimes de la Révolution. C'était la liquidation d'un demi-siècle d'erreurs et de vérités. Quelques hommes consulaires des anciens régimes achevaient des tirades éloquentes contre le livre et contre l'auteur quand M. Legouvé entra.

« Et vous, madame, dit-il tout bas à la maîtresse muette, mais très-animée, du salon, que pensez-vous du livre qui ameute ainsi les meilleurs esprits pour ou contre son auteur?

— « Je pense, répondit-elle, qu'à l'exception de quelques couleurs trop chaudes dans certaines parties descriptives de ce vaste tableau d'histoire, c'est le livre le plus utile qui ait encore paru pour préparer le jugement dernier des choses et des hommes de la Révolution; car c'est le livre où il y a le plus de justice pour les oppresseurs et le plus de pitié pour les victimes. »

Et comme le groupe des hommes d'État debout auprès de la cheminée s'étonnait en affectant de s'indigner contre ce jugement de faveur sur ce livre, Mme Récamier reprit la parole, seule contre ses amis, et me défendit avec une chaleur de discussion et une intrépidité d'amitié qui attestaient en elle autant d'impartialité que d'énergie dans le jugement.

M. Legouvé, le plus éclectique des hommes, le plus généreux des cœurs, applaudit à cette profession de foi

d'une femme; il en garda la mémoire, pour me prouver qu'il n'y avait rien de double dans Mme Récamier que son cœur et son esprit : deux forces qu'elle mettait au service de ses amis présents ou absents, quand l'occasion demandait du courage.

XCI

Revenons à son grand ami et à ses dernières correspondances; elles ressemblent à des adieux prolongés dont l'écho de la vie affaiblit le son à mesure que le partant s'éloigne du rivage.

« Je voulais vous écrire de toutes mes haltes », lui dit-il en partant pour les bains de Néris, « *car je ne* « *sais où me sauver de vous.* Priez pour moi, Dieu vous « écoutera. J'ai foi dans ce repos intelligent et chrétien « qui nous attend au bout de la journée.

« Je n'ai rencontré personne sur les chemins, hormis « quelques cantonniers solitaires, occupés à effacer sur les « ornières les traces des roues des voitures; ils me sui- « vaient comme le Temps, qui marche derrière nous en « effaçant nos traces.

« On me visite, on me donne des sérénades, mais je « ferme ma porte. *Votre heure* ne sera jamais employée « que pour vous » (les heures de l'Abbaye-aux-Bois dans la journée de Paris).

« J'en suis toujours à ma petite fumée du soir sur la « cheminée d'une chaumière à l'horizon, et à deux ou « trois hirondelles qui sont ici, comme moi, en passant. « Adieu! Je vais aller voir un pinson de ma connaissance « qui chante quelquefois dans les vignes qui dominent « mon toit. »

Quel sentiment des tristesses de la nature à un âge qui

ordinairement a bien assez de ses propres tristesses, et comme il associe tout au souvenir de son amie!

XCII

On sait que la jeunesse légitimiste de Paris voulut, à cette époque, être passée en revue à Londres par le comte de Chambord. Personnellement c'était un hommage respectable au principe et au malheur; collectivement c'était un mauvais conseil : les minorités en politique ne doivent jamais se faire compter. Le comte de Chambord, mal conseillé, écrivit à M. de Chateaubriand de venir assister, à Londres, aux regrets et aux espérances qu'on lui apportait. Il fallait du bruit autour de cette manifestation en Europe; M. de Chateaubriand traînait le bruit où il portait ses pas. Il était la fidélité bruyante; il y parut, il y parla, et revint sans avoir produit autre chose qu'un effet poétique, des cheveux blancs sur une scène du passé. Le gouvernement du roi Louis-Philippe eut le mauvais goût de *flétrir* cette visite de la fidélité. Qu'en pense-t-il maintenant? Les *flétrisseurs* n'ont-ils pas imité honorablement les *flétris?* C'est un des plus vilains actes des ministres de cette monarchie, qui n'avaient ni la grandeur des vertus ni la grandeur des fautes. Je combattis à la Chambre cette mauvaise pensée; il faut ennoblir les nations en leur faisant honorer contre soi-même les simulacres de l'honneur et de la fidélité. Les ministres de la royauté de Juillet ne pensèrent point ainsi, et M. de Chateaubriand fut flétri! Ce fut sa dernière gloire devant son siècle.

« On me dit », écrit-il de Londres à Mme Récamier, « que le *Journal des Débats*, journal des ministres de « l'année, se préparait à m'attaquer; j'en suis fâché,

« mais je ne pourrais qu'écraser M. Armand Bertin avec « le cercueil de son père ! »

Cette éloquente image rappelait l'amitié du père et la fausse situation du fils.

XCIII

Mme Récamier et M. de Chateaubriand, après le retour de Londres et de Venise, reprirent à Paris les douces et monotones habitudes de leur salon à deux. Mme Lenormant, nièce de Mme Récamier, tenait par les places de son mari au gouvernement nouveau. M. Lenormant, savant distingué, avait passé, grâce au parti doctrinaire, aux places scientifiques, récompenses de ce parti. M. de Chateaubriand n'en restait pas moins attaché à Mme Récamier; il ne la rendait pas responsable des liens qui rattachaient sa nièce et son neveu au gouvernement de ses ennemis. Mme Lenormant décrit admirablement ces heures consacrées par M. de Chateaubriand à la douce monotonie de l'amitié assidue. Ce récit rappelle bien cet homme qui avait écrit avec tant de justesse cette phrase immortelle dans *René :* « Si j'avais encore la folie de « croire au bonheur, je ne le chercherais que dans l'ha- « bitude. »

Il avait raison : l'amitié est une habitude du cœur, et l'habitude est l'amour des vieillards. Voici la page de Mme Lenormant :

« L'emploi des journées de Mme Récamier était invariablement réglé; eût-elle été par caractère moins disposée qu'elle ne l'était à des habitudes méthodiques, la ponctuelle régularité de M. de Chateaubriand eût entraîné la sienne. Il arrivait tous les jours chez elle à deux heures et demie; ils prenaient le thé ensemble et passaient une

heure à causer en tête à tête. A ce moment la porte s'ouvrait aux visites : le bon Ballanche venait le premier, et d'ordinaire avait déjà vu Mme Récamier; puis un flot plus ou moins nombreux, plus ou moins varié, plus ou moins animé, d'allants, de venants, au milieu desquels se retrouvait le groupe des personnes accoutumées à se voir chaque jour, quelques-unes plusieurs fois par jour, et, comme le disait M. Ballanche, *à graviter vers le centre* de l'Abbaye-aux-Bois.

« Avant l'*heure* de M. de Chateaubriand, Mme Récamier faisait une promenade en voiture, quelques courses de charité, ou l'une de ces rares visites qui ne la conduisaient plus guère, dans les dernières années, que chez sa nièce. Réveillée de fort bonne heure, et ayant toujours donné beaucoup de temps à la lecture, sa première matinée était consacrée à se faire lire rapidement les journaux, puis les meilleurs parmi les livres nouveaux, enfin à relire; car peu de femmes ont eu, au même degré, le sentiment vif des beautés de notre littérature et une connaissance plus variée des littératures modernes. »

XCIV

La mort tomba bientôt tête par tête sur ce salon qui paraissait immuable. Le premier atteint fut le pauvre Ballanche. On peut dire qu'il fut le privilégié, car il n'aurait pu supporter la mort de son amie. Il expira en regardant de son lit la fenêtre en face de Mme Récamier. Il mourut sans douleur, dans une félicité vague comme son âme, moitié dans une philosophie rêveuse, moitié dans un christianisme élastique qui recueillait ses dernières comme ses premières aspirations. On pouvait lui appli-

quer ce vers de Machiavel dans l'épitaphe de Pierre Soderini, homme simple et bon comme Ballanche :

VA DANS LES LIMBES DES PETITS ENFANTS!

Nous suivîmes son cercueil comme celui d'une vierge au linceul blanc; c'était une âme virginale : il n'avait aimé que Béatrice, et sa Béatrice restait sur la terre pour pleurer sur lui.

Puis M. de Chateaubriand mourut lui-même sous les yeux de Mme Récamier et en tournant vers elle ses derniers regards. Cet homme, plus grand politique encore qu'il n'était grand poëte, expira au bruit de l'écroulement de la monarchie qu'il détestait et de l'avénement de la république, dont il avait caressé de sa main mourante les courtes espérances.

Puis enfin Mme Récamier, déjà aveugle et toujours belle. Elle mourut chez sa nièce, au milieu d'un petit groupe de famille et d'amis courageux et fidèles qui bravèrent la contagion du choléra pour passer la suprême nuit auprès d'elle. Deux de mes amis l'assistaient et lui adoucissaient les derniers soupirs : Ampère et M. de Cazalès, Ampère lui parlant d'amitié, et Cazalès de Dieu, l'ami suprême.

XCV

Ainsi tout finit, et les toiles d'araignée tapissent maintenant ces salons vides où brillèrent naguère toute la grâce, toute la passion, tout le génie de la moitié d'un siècle.

Quand je repasse par hasard dans cette grande rue suburbaine et tumultuaire de Sèvres, devant la petite porte

de la maison où vécut et mourut Ballanche, je m'arrête machinalement devant la grille de fer de la cour silencieuse de l'Abbaye sur laquelle ouvrait l'escalier de Juliette. Je regarde et j'écoute si personne ne monte ou ne descend encore les marches de cet escalier. Voilà pourtant, me dis-je à moi-même, ce seuil qu'ont foulé tous les jours, pendant tant d'années, les pas de tant de femmes charmantes, de tant d'hommes illustres, aimables ou lettrés, dont les noms, groupés par l'histoire, formeront bientôt la gloire intellectuelle des cinq règnes sous lesquels la France a saigné, pleuré, gémi, chanté, parlé, écrit, tantôt libre, tantôt esclave, mais toujours la France, l'écho précurseur de l'Europe, le réveille-matin du monde! — Voilà ce seuil que Chateaubriand, vieilli et infirme de corps, mais valide d'esprit et devenu tendre de cœur, foula deux fois par jour pendant trente années de sa vie; ce seuil qu'abordèrent tour à tour Victor Hugo, d'autant plus respectueux pour les gloires éteintes qu'il se sentait plus confiant dans sa renommée future; Béranger, qui souriait trop malignement des aristocraties sociales, mais qui s'inclinait plus bas qu'aucun autre devant les aristocraties de Dieu, la vertu, les talents, la beauté; Mathieu de Montmorency, le prince de Léon, le duc de Doudeauville, Sosthène de la Rochefoucauld, son fils; Camille Jordan, leur ami; M. de Genoude, une de leurs plumes apportant dans ces salons les piétés actives de leur foi; Lamennais, dévoré de la fièvre intermittente des idées contradictoires, mais sincères, dans lesquelles il vécut et il mourut, du oui et du non, sans cesse en lutte sur ses lèvres; M. de Frayssinous, prêtre politique, ennemi de tous les excès et prêchant la modération dans ses vérités, pour que sa foi ne scandalisât jamais la raison; Mme Swetchine, maîtresse d'un salon religieux tout voisin de ce salon profane, amie de Mme Réca-

mier, élève du comte de Maistre, femme virile, mais douce, dont la bonté tempérait l'orthodoxie, dont l'agrément attique amollissait les controverses, et qui pardonnait de croire autrement qu'elle, pourvu qu'on fût par l'amour au diapason de ses vertus; l'empereur Alexandre de Russie, vainqueur demandant pardon de son triomphe à Paris, comme le premier Alexandre demandait pardon à Athènes ou à Thèbes; la reine Hortense, jouet de fortunes contraires, favorite d'un premier Bonaparte, mère alors bien imprévue d'un second; la reine détrônée de Naples, Caroline Murat, descendue d'un trône, luttant de grâce avec Mme Récamier dans son salon ; la marquise de Lagrange, amie de cette reine, quoique ornement d'une autre cour, écrivant dans l'intimité, comme la duchesse de Duras, des nouvelles, ces poëmes féminins qui ne cherchent leur publicité que dans le cœur; Mme Desbordes-Valmore, femme saphique et pindarique, trempant sa plume dans ses larmes et célébrée par Béranger, le poëte du rire amer; Mme Tastu, aux beaux yeux maintenant aveugles, auxquels il ne reste que la voix de mère qui fut son inspiration ; Mme Delphine de Girardin, ne disputant d'esprit qu'avec sa mère et de poésie avec tout le siècle, hélas! morte avant la première ride sur son beau visage et sur son esprit; la duchesse de Maillé, âme sérieuse, qui faisait penser en l'écoutant; son amie inséparable la duchesse de la Rochefoucauld, d'une trempe aussi forte, mais plus souple de conversation; la princesse de Belgiojoso, belle et tragique comme la *Cenci* du Guide, éloquente et patricienne comme une héroïne du moyen âge de Rome ou de Milan; Mlle Rachel, ressuscitant Corneille devant Hugo et Racine devant Chateaubriand ; Liszt, ce Beethoven du clavier, jetant sa poésie à gerbes de notes dans l'oreille et dans l'imagination d'un auditoire ivre de sons; Vigny, rêveur comme son génie trop haut entre

ciel et terre; Sainte-Beuve, caprice flottant et charmant que tout le monde se flattait d'avoir fixé et qui ne se fixait pour personne; Émile Deschamps, écrivain exquis, improvisateur léger quand il était debout, poëte pathétique quand il s'asseyait, véritable pendant en homme de Mme de Girardin en femme, seul capable de donner la réplique aux femmes de cour, aux femmes d'esprit comme aux hommes de génie; M. de Fresnes, modeste comme le silence, mais s'élevant déjà à des hauteurs où l'art et la politique se confondent; Ballanche, le dieu Terme de ce salon; Aimé Martin, son compatriote de Lyon et son ami, qui y conduisait sa femme, veuve de Bernardin de Saint-Pierre et modèle de l'immortelle Virginie : il était là le plus cher de mes amis, un de ces amis qui vous comprennent tout entier et dont le souvenir est une providence que vous invoquez après leur disparition d'ici-bas dans le ciel; Ampère, dont nous avons essayé d'esquisser le portrait multiple à côté de Ballanche, dans le même cadre; Brifaut, esprit gâté par des succès précoces et par des femmes de cour, qui était devenu morose et grondeur contre le siècle, mais dont les épigrammes émoussées amusaient et ne blessaient pas; M. de Latouche, esprit républicain qui exhumait André Chénier, esprit grec en France, et qui jouait, dans sa retraite de la Vallée-aux-Loups, tantôt avec Anacréon, tantôt avec Harmodius, tantôt avec Béranger, tantôt avec Chateaubriand, insoucieux de tout, hormis de renommée, mais incapable de dompter le monstre, c'est-à-dire la gloire; enfin, une ou deux fois, le prince Louis-Napoléon, entre deux fortunes, esprit qui ne se révélait qu'en énigmes et qui offrait avec bon goût l'hommage d'un neveu de Napoléon à Chateaubriand, l'anti-napoléonien converti par popularité; moi-même enfin, de temps en temps, quand le hasard me ramenait à Paris.

XCVI

A ces hommes retentissants du passé ou de l'avenir se joignaient, comme un fond de tableau de cheminée, quelques hommes assidus, quotidiens, modestes, tels que le marquis de Vérac, le comte de Bellile; ceux-là, personnages de conversation, et non de littérature, apportaient dans ce salon le plus facile des caractères, une amabilité réelle et désintéressée, ce qu'on appelle les hommes sans prétention. C'était la tapisserie des célébrités, le parterre juge intelligent de la scène, souvent plus dignes d'y figurer que les acteurs.

XCVII

Et maintenant, célébrités politiques, célébrités littéraires, hommes de gloire, hommes d'agrément, femmes illustres et charmantes, acteurs de cette scène ou parterre de ce salon, qu'est-ce que tout cela est devenu depuis le jour où un modeste cercueil, couvert d'un linceul blanc et suivi d'un cortége d'amis, est sorti de cette grille de l'Abbaye-aux-Bois?

Chateaubriand, qui s'était préparé depuis longtemps son tombeau comme une scène éternelle de sa mémoire sur un écueil de la rade de Saint-Malo, dort dans son lit de granit battu par l'écume vaine et par le murmure aussi vain de l'océan breton; Ballanche repose, comme un serviteur fidèle, dans le caveau de famille des Récamier, couché aux pieds de la morte, après laquelle il n'aurait pas voulu vivre!

Ampère voyage, pareil à l'esprit errant, des déserts d'Amérique aux déserts d'Égypte, sans trouver le repos dans le silence ni l'oubli dans la foule, et rapportant de loin en loin dans sa patrie de la science, de la poésie, de l'histoire, qu'il jette, comme les fleurs de sa vie, sur le cercueil de son amie.

Mathieu de Montmorency et le duc de Laval dorment dans une terre jonchée des débris du trône qu'ils ont tant aimé; le sauvage Sainte-Beuve écrit, dans une retraite de faubourg qu'il a refermée jeune sur lui, des critiques quelquefois amères d'humeur, toujours étincelantes de bile, *splendida bilis* (Horace); il étudie l'*envers* des événements et des hommes, en se moquant souvent de l'*endroit*, et il n'a pas toujours tort, car dans la vie humaine l'*endroit* est le côté des hommes, l'*envers* est le côté de Dieu.

Hugo, exilé volontaire et enveloppé, comme César mourant, du manteau de sa renommée, écrit dans une île de l'Océan l'épopée des siècles auxquels il assiste du haut de son génie.

Béranger a été enseveli, comme il avait vécu, dans l'apothéose ambiguë du peuple et de l'armée, de la République et de l'Empire!

Le prince Louis-Napoléon, rapporté par le reflux d'une orageuse liberté qui a eu lâchement peur d'elle-même, règne sur le pays qui s'était confié à son nom, nom qui est devenu, depuis Marengo jusqu'à Waterloo, le dé de la fortune avec lequel les soldats des Gaules jouent sur leur tambour le sort du monde la veille des batailles!

Et moi, comme un ouvrier levé avant le jour pour gagner le salaire quotidien de ceux qu'il doit nourrir de son travail, écrasé d'angoisses et d'humiliations par la justice ou par l'injustice de ma patrie, je cherche en vain

quelqu'un qui veuille mettre un prix à mes dépouilles, et j'écris ceci avec ma sueur, non pour la gloire, mais pour le pain!

XCVIII

Mais revenons aux salons littéraires : ils sont partout le signe d'une civilisation exubérante; ils sont aussi le signe de l'heureuse influence des femmes sur l'esprit humain. De Périclès et de Socrate chez Aspasie, de Michel-Ange et de Raphaël chez Vittoria Colonna, de l'Arioste et du Tasse chez Éléonore d'Este, de Pétrarque chez Laure de Sade, de Bossuet et de Racine chez Mme de Rambouillet, de Voltaire chez Mme du Deffant ou chez Mme du Châtelet, de J. J. Rousseau chez Mme d'Épinay ou chez Mme de Luxembourg, de Vergniaud chez Mme Roland, de Chateaubriand chez Mme Récamier, partout c'est du coin du feu d'une femme lettrée, politique ou enthousiaste, que rayonne un siècle ou que surgit une éloquence. Toujours une femme, comme une nourrice du génie, au berceau des littératures. Quand ces salons se ferment, craignons les orages civils ou les décadences littéraires. Ils sont fermés.

XXIII

BÉRANGER

I

Le 16 juillet 1857 sera une date pour la France! Ce fut le jour où, dans des funérailles aussi grandioses et plus unanimes que celles de Mirabeau, la France ensevelit son poëte favori dans la personne de Béranger, et où elle parut tout à coup ressusciter elle-même avec tout son cœur national et tout son esprit public, pour dire à ceux qui l'accusent d'une somnolence irrémédiable : Détrompez-vous! je palpite encore! Je suis encore la nation des grands sentiments, le peuple des grands réveils, la terre des grands sursauts de l'humanité! Dans ma capitale seule, cinq cent mille âmes tressaillent au premier glas d'une cloche de faubourg qui leur annonce le dernier soupir d'un homme de gloire et d'un homme de bien.

J'avoue que peu de choses, depuis que je vis, m'ont autant consolé de vivre et m'ont rendu plus d'estime pour mon pays, et surtout pour la saine multitude de mon pays, que cette émotion de Paris et que ces funérailles!

Un homme que l'on pouvait croire redevenu obscur à

force de temps et d'oubli, un homme retiré de toute scène par sa modestie, et retiré presque de la vie par sa vieillesse; un homme caché sous les toits, dans une maison muette d'une rue éloignée du cœur de la ville; un homme qui n'affectait pas, comme Diogène ou comme J. J. Rousseau, l'orgueilleuse nudité du tonneau ou du haillon pour se faire un trophée de sa misère; mais un homme dont la médiocrité sans apparat ne pouvait exciter ni l'envie du pauvre, ni la pitié du riche; un homme qui n'avait rempli, pendant sa vie, aucun de ces rôles éclatants ni occupé aucune de ces fonctions puissantes qui laissent à ceux qui en sont sortis ou déchus de vieux clients de leur puissance ou de jeunes clients de leur renommée; un tel homme meurt dans sa petite chambre, entre une garde-malade, deux servantes en pleurs et quelques amis. La nouvelle de sa mort se répand de bouche en bouche depuis le palais jusqu'à l'échoppe, dans tous les quartiers de Paris : aussitôt la vie publique et la vie privée paraissent suspendues dans une vaste capitale; le bruit tombe, le travail cesse dans les ateliers. L'ouvrier, sur le seuil de sa porte, accoste le passant, et lui demande avec des larmes dans la voix s'il est vrai que Béranger soit mort. Les groupes se forment entre inconnus pour s'entretenir à voix émue des circonstances de cet événement. Un serrement de cœur universel oppresse cette multitude; elle n'a rien à espérer personnellement, rien à redouter de cette respiration de moins dans la poitrine d'un vieillard, au milieu de cette respiration immense et éternellement renouvelée de tout un peuple : n'importe; elle donnerait un des morceaux de pain de la famille pour que cet homme, pour ainsi dire collectif, respirât un jour de plus l'air de la France. Elle l'aimait : l'amour est aussi une puissance! Elle apprend que ses funérailles auront lieu le lendemain; elle se promet de

se trouver debout, chapeau bas, tout entière, dussent les rues être trop étroites, à la suite de son convoi, non pas pour que la famille du vieillard note la présence d'un million de visages anonymes dans le cortége, mais pour que le soleil la voie payer un tribut de conscience, de respect et de patriotisme à ce cercueil qui lui semble renfermer quelque chose de mort dans l'image de la patrie. C'est un jour ouvrable ; le salaire d'un jour manquant est un vide sur la table frugale de la famille de l'ouvrier : n'importe encore ! elle sacrifiera volontairement le salaire d'un jour au devoir pieux qu'elle s'impose pour chômer en l'honneur de ce cercueil d'un inconnu ; elle fera plus, elle portera son deuil comme si elle avait perdu un des siens. Elle fouille dans les coffres de ses mansardes pour y trouver la veste noire, le chapeau de feutre, le morceau de crêpe qu'elle réserve aux tristes solennités de ses propres convois ; elle les étale sur le lit ; elle se promet de les revêtir en masse au lever du soleil, pour que la ville ait changé de couleur pendant cette triste nuit. Ce ne sera pas le deuil d'une maison, ce sera une nation en deuil !

De son côté, le gouvernement lui-même, craignant que ces honneurs populaires n'anticipent sur les honneurs dont il se réserve jalousement l'initiative, prépare ses armes, ses drapeaux, ses temples, ses pompes. Une armée entière prend position ou poste depuis la porte de la maison jusqu'à la porte de l'éternité, dans le champ des morts. Le convoi s'avance à travers une haiè de troupes et une muraille de peuple ; pas un pavé qui ne porte un homme attendri, pas une fenêtre qui ne regarde passer en pleurant le char, pas un toit qui ne vocifère son cri d'adieu ou son acclamation d'amour ; pas un pan du ciel d'où ne tombe sur le suaire une pluie de couronnes d'immortelles, fleurs funèbres qui n'ont pour rosée que des

larmes, et qui n'ont de parfum que dans le souvenir et dans l'éternité!

Ah! quel peuple! On peut le maudire pour ses inconstances, mais il faut l'adorer pour ses fidélités et pour ses retours! Qu'on dise ce qu'on voudra, l'âme de cette terre est mobile, mais c'est une belle âme parmi toutes les âmes populaires de l'antiquité ou du temps présent. On peut se plaindre quelquefois d'y vivre, mais il faut se féliciter au moins d'y mourir!

II

Or quel était donc cet homme si immense qu'un peuple tout entier se trouvait trop peu nombreux encore pour suivre et pour illustrer son convoi? Écoutez!

C'était un petit vieillard à visage sans distinction au premier coup d'œil, à moins qu'on ne pénétrât ce visage avec le regard divinatoire du génie, tant il y avait de simplicité sur sa finesse. Il portait le costume d'un Alcinoüs rustique, sous lequel il était impossible de soupçonner sa presque divinité dans la foule : des souliers noués par un fil de cuir, à fortes semelles sonores dont j'aimais tant le bruit lourd (hélas! que je n'entendrai plus dans mon escalier); des bas gris ou bleus de filoselle, souvent mouchetés d'une tache entre le soulier et le pantalon; le pantalon relevé pour le préserver de la boue ou de la poussière de la rue; un gilet d'indienne propre, mais commune, un peu débraillé sur sa large poitrine, et laissant voir un linge blanc, mais grossier, tel que les ménagères de campagne en filent avec leur propre chanvre pour le tisserand de la maison; une redingote de drap grisâtre, dont le tissu râpé montrait le fil sur les coudes, et dont les basques inégalement pendantes battaient très-

bas ses jambes à chaque pas sur le pavé. Enfin un chapeau de feutre gris aussi, à larges bords et sans forme ou déformé, tantôt posé de travers sur la tête, tantôt profondément enfoncé sur le front et laissant flotter quelques boucles de cheveux incultes, mais presque blonds encore, sur son collet ou sur ses joues, complétait ce costume. Il portait à la main un bâton de bois blanc sans pommeau et sans douille; ce n'était pas un bâton de vieillesse, mais une habitude de la main : il ne s'y appuyait pas; il décrivait du bout de cette branche de houx des cercles capricieux sur le parquet, sur le pavé ou sur le sable.

Voilà l'homme extérieur : personne ne se retournait après l'avoir vu passer inaperçu dans la foule. C'était une des apparences d'artisan retiré dans l'oisiveté d'une modique aisance, allant visiter, le dimanche, ses enfants établis dans la banlieue, comme vous en coudoyez cent mille par semaine dans les rues de Londres ou de Paris.

Mais si par hasard vous le reconnaissiez, et que, selon sa cordiale et gracieuse habitude, il vous mît sa grosse main sur l'épaule, et qu'il vous retînt par le collet de votre habit, à la manière de Socrate, pour vous sourire ou pour causer un moment avec vous, alors ce geste, ce sourire, ce regard, cette physionomie, ce son de voix, vous révélaient un tout autre homme, et, si vous étiez le moins du monde physionomiste, c'est-à-dire sachant lire les caractères de Dieu sur le livre du visage humain, vous ne pouviez vous empêcher de regarder et de regarder encore cette délicieuse laideur transfigurée par l'intelligence, qui, de traits vulgaires et presque informes, faisait tout à coup, à force de cœur et d'âme, un visage qu'on aurait voulu embrasser!

III

Ses traits étaient ébauchés à grands coups de pouce dans l'argile, comme dans la rude et fidèle statuette en bas-relief que le jeune sculpteur Adam Salomon nous a pétrie de lui. Le front large et bossué, l'œil bleu et à fleur de front, le nez gros et arqué, les pommettes relevées, les joues lourdes, les lèvres épaisses, le menton à fossette, le visage rond plutôt qu'ovale ; le cou bref, mais relié par de beaux muscles à la naissance de la poitrine; les épaules massives, la taille carrée, les jambes courtes; la stature pesante en apparence, mais souple au fond, tant il y avait de ressort physique et moral pour l'alléger; mais ce front était si pensif, ces yeux si transparents et si pénétrants à la fois, le nez si aspirant le souffle de l'enthousiasme par ses narines émues, les joues si modelées de creux et de saillies par la pensée ou par les sentiments qui y palpitaient sans cesse, la bouche si fine et si affectueuse, le sourire bon, l'ironie douce et la tendresse compatissante s'y confondaient tellement pour plaisanter et pour aimer sur les mêmes lèvres ; le menton si téméraire, si sarcastique, si défiant et si gracieux tout ensemble en se relevant contre la sottise ; de si belles ombres tombées de ses cheveux, et de si belles lumières écoulées de ses yeux flottaient sur cette physionomie pendant qu'elle s'animait de sa parole; l'accent de cette parole elle-même, tantôt grave et vibrante comme le temps, tantôt sereine et impassible comme la postérité, tantôt mélancolique et cassée comme la vieillesse, tantôt badine et à double note comme le vent léger de la vie qui se joue le soir sur les cordes insouciantes de l'âme! tous ces traits, toutes ces

expressions, toutes ces intonations diverses, avaient un tel charme, qu'on se sentait retenu, fasciné, ravi de contemplation par ce visage, et qu'on se disait intérieurement ce qu'Alcibiade disait de Socrate après l'avoir entendu parler des choses divines et des choses humaines : « Il faut qu'une divinité se soit répandue à « notre insu sur ce visage. Cet homme si laid est le plus « beau des hommes! »

IV

Son logement n'était pas plus fait que sa personne pour attirer l'attention de la foule indifférente, qui ne se prend ordinairement que par les sens. A l'extrémité la plus reculée de la rue de Vendôme, une des rues mortes du vieux Paris, dort un de ces vastes hôtels des anciennes familles du parlement. L'herbe y croît dans les cours ; des jardins, épargnés par le constructeur de l'édifice à cause de l'éloignement du centre, conservent encore, dans leurs allées tirées au cordeau, quelques arpents de silence et quelques éclaboussures du soleil sur le sable, sous les fenêtres des appartements. C'est là que le solitaire s'était caché pendant ces dernières années, comme l'hirondelle sous les corniches des vieilles demeures.

En entrant dans la cour, on laissait en face devant soi une belle façade à grand porche et à grands appartements, habités par des familles opulentes. Quand une concierge, qui semblait sentir la dignité et la responsabilité de gardienne du repos d'un philosophe favori du peuple, vous avait indiqué sa demeure, vous tourniez, à droite en entrant dans la cour, sous une petite voûte conduisant à des écuries; vous rencontriez sous la voûte le premier degré d'un escalier de bois; cet escalier vous conduisait de pa-

lier en palier, par des marches douces, comme il convient à l'âge essoufflé, jusqu'au dernier palier, sous les toits, où vous n'aviez plus au-dessus de vous que les tuiles et le ciel. Un large et long corridor, sur lequel s'ouvraient des portes nombreuses et uniformes, semblables à des portes de cellules dans les cloîtres d'un monastère ou à des portes d'infirmeries séparées dans un vestibule d'hospice, servait d'avenue à l'appartement du sage. C'était là sans doute que, dans le temps de l'opulence et de la puissance des parlementaires, l'antique famille logeait les intendants, les aumôniers, les précepteurs des enfants de la maison. L'appartement était tout au bout du long corridor. On sonnait. Une femme âgée d'environ quatre-vingts ans, dont la figure conservait des traces de noblesse et de beauté pâlies par la souffrance, vous indiquait du geste la porte de la chambre adjacente, d'où l'on communiquait par l'intérieur avec sa chambre à elle. Elle vous ouvrait elle-même cet appartement contigu, mais séparé extérieurement du sien. Un second corridor noir s'offrait à vous; vous le suiviez; un jour de reflet vous indiquait au fond du corridor la lumière répercutée d'une pièce éclairée par le soleil. La porte en restait toujours ouverte. Cette pièce était vaste et nue; elle n'avait pour tout ameublement que deux larges fenêtres sans rideaux, une cheminée antique sans feu, un paravent qui cachait un lit de camp de servante, quelques chaises de paille et une centaine de volumes de hasard, amoncelés sous la poussière sur des rayons de sapin.

A l'extrémité de cette chambre, près des fenêtres, une porte basse, que vous ouvriez vous-même, vous introduisait dans la chambre habitée par l'ermite. Un lit, un canapé, une table ronde où les journaux et les brochures du jour faisaient place à leur heure à la bouteille de verre noir et au frugal repas du matin, une cheminée au fond

de laquelle couvait un petit feu de fagots dans un massif de cendres, une ou deux gravures pendues à des clous contre la muraille, représentant les amis de sa jeunesse, dieux lares de son cœur : Manuel, le favori de ses souvenirs, près de qui il doit lui être doux de reposer dans son tombeau d'emprunt; Laffitte, le Mécène bienfaisant des factions, dans un temps où les factions vendaient et achetaient la gloire; Chateaubriand, qu'il avait cru aimer, et dont il avait pris les morosités monarchiques pour des convictions républicaines; Lamennais, dont il estimait le courage, mais dont il aimait peu le caractère; un masque mort du premier Napoléon couché sur le grabat de Sainte-Hélène, relique obligée chez ce dévot railleur à la grande armée : ce masque est moitié pathétique et moitié lugubre. On y lit dans l'immobile physionomie de l'autre monde la confiance dans le jugement irréfléchi des multitudes et l'inquiétude sur les jugements de Dieu, qui pèse le sang répandu contre l'ambition satisfaite. Enfin un buste de moi sur une planche de noyer, dans un coin de la chambre, buste qui n'était pour Béranger ni celui d'un poëte, ni celui d'un orateur, mais tout simplement le buste d'un ami de la dernière heure : ces amis sont souvent les plus chers, parce qu'ils sont les plus inattendus, et que, s'étant rencontrés tard, ils se donnent rendez-vous dans l'éternité pour s'aimer plus longtemps qu'ici-bas.

Voilà le portrait, voilà le séjour, fidèlement copiés d'après nature, de l'homme caché que tout un peuple allait découvrir sur son matelas, à son cinquième étage, pour lui faire ce que Mirabeau mourant appelait les funérailles d'Achille, et ce que nous appellerions plus justement les funérailles d'un Washington gaulois.

Cet homme, c'était Béranger!

V

Or, à quoi tient cette popularité fabuleuse, posthume, et par conséquent sincère, qui abandonne tant de noms vivants ou morts, et qui s'obstine au nom et à l'amour de Béranger jusque sous la terre ? Comment se fait-il qu'un peuple souvent ingrat, toujours oublieux, se fasse de soi-même l'exécuteur testamentaire d'un de ses plus pauvres citoyens perdus dans la foule ? Comment se fait-il que ce peuple proclame ce pauvre citoyen parent de tout le monde, père de la patrie, cendre nationale ? Comment se fait-il que tout ce peuple offre ses bras en masse pour porter cette dépouille au tombeau plus près de son cœur ? Comment se fait-il enfin que ce peuple, passionné d'ardeur funèbre, piétine si fortement cette cendre au cimetière, comme pour la sceller dans son sol sous les pieds d'un million et, s'il le fallait, de vingt millions de Français ?

Mystères des inconstances et des constances populaires ! s'écriera-t-on. — Mystère, oui ; mais le métier de l'écrivain philosophe est précisément de sonder par sa sagacité ce qui paraît mystère à la foule, et de mettre à nu ce cœur du peuple, pour lui dire : Tiens ! lis toi-même dans tes caprices ou dans tes fidélités mystérieuses ; comprends pourquoi tu abandonnes cet homme qui t'a servi, et pourquoi tu conserves à cet homme qui t'a plu une inexplicable et inaliénable popularité.

VI

La popularité persistante et désormais immortelle de Béranger s'explique, selon nous, par trois causes :

Les circonstances de sa patrie ;

Son talent ;

Son caractère.

Nous allons examiner rapidement, à cœur ouvert, ces trois explications de sa gloire et de la tendresse d'un peuple pour lui.

Hélas! nous nous étonnons le premier que ce soit nous qui fassions ici cette commémoration pieuse de Béranger. Qui nous l'aurait dit il y a vingt-sept ans, quand les rois de nos pères, rentrés de longs exils et sacrés pour nous par le sang de Louis XVI, régnaient, le testament de leur frère dans une main, une charte libérale dans l'autre main, sur un peuple frémissant, mais à demi libre? quand nous gémissions de ce sophisme, machine de guerre qu'on renverse après l'assaut, sophisme qui représentait l'armée de brumaire, de Moscou, et du 20 mars 1815, comme une collection de tribuns du peuple, comme une tribu de Mahomets de la liberté? quand les vers de Béranger faisaient explosion sous le trône comme la poudre dans la mine? quand ses chansons grondaient comme la foudre des cœurs entre les dents des soldats et du peuple ? quand les éclats de rire que ces chansons soulevaient dans les multitudes précédaient et présageaient les éclats du tonnerre qui allait pulvériser la dynastie des Bourbons ?

Nous aimions ces Bourbons à cause de leurs malheurs et de leurs services; nous avions dans les veines un sang qui avait coulé pour eux; on nous avait appris leur histoire comme un catéchisme de famille ; nous avions dans l'âme un vif instinct de liberté presque républicaine qui trouvait sa satisfaction dans la presse démuselée, dans la tribune éclatante, dans l'opinion cosouveraine avec la royauté; nous faisions des vœux d'honnête jeunesse pour que les incitations du parti militaire d'alors ne parvinssent

jamais à semer la zizanie entre les Bourbons légitimes et la liberté, plus légitime encore par son droit que les Bourbons ne l'étaient par nos sentiments.

Voilà nos opinions d'alors; nous n'en rougissons pas même aujourd'hui. Le temps peut changer les devoirs, il ne change pas les préférences. Qu'on juge, d'après ces dispositions, ce qu'était pour nous, à cette époque, le nom de Béranger. Nous admirions ses vers, comme la victime admire l'éclat et le tranchant du couteau qu'on va lui plonger dans la gorge. Plus cela était beau, plus cela nous donnait le frisson. Encore une fois, si l'on nous avait dit dans les jeunes années: « Vous aimerez un jour cet « homme; vous l'aimerez, non-seulement d'attrait, mais « d'estime; vous l'aimerez passionnément d'une de ces « passions tardives et réfléchies de l'âge mûr qui ne « meurent plus qu'avec nous », nous aurions dit: Non, jamais!

Eh bien! nous l'avons aimé, nous l'avons estimé, nous l'avons chéri comme un père et comme le plus tendre des amis. Comment cela? Est-ce lui ou vous qui avez changé, nous dira-t-on, pour que ces antipathies devinssent des tendresses? Un peu tous les deux, ni l'un ni l'autre peut-être; mais les choses, les temps, les hommes, avaient changé autour de nous. Vous allez voir.

Ceci me ramène à l'explication des causes de la popularité de Béranger.

VII

J'ai dit que la première de ces causes était dans les circonstances de notre patrie au moment où il commença à chanter, comme on dit, mais, en réalité, à démolir par le rire.

Il m'est interdit de raconter ici sa vie; je n'en sais, au reste, que ce qui échappe çà et là à un vieillard dans des conversations à propos interrompus, dont je vous rendrai compte. Tout ce que je sais, c'est qu'en 1814 Béranger, consterné, comme tout le monde, des désastres que l'esprit de conquête avait accumulés sur la France, était d'autant moins partisan des conquêtes qu'il était meilleur Français. Je ne répondrais pas même qu'à l'avénement de Louis XVIII ramenant la paix nécessaire et présentant la liberté future à la nation, un soupir involontaire d'humanité et de bonne espérance ne se soit échappé de la poitrine du poëte citoyen. J'en trouve la preuve dans la première préface de ses œuvres; lisez-la.

Je ne pense pas non plus que l'irruption en France d'une poignée d'hommes héroïques de l'île d'Elbe, au 20 mars 1815, irruption qui aboutit à Sainte-Hélène en passant par Waterloo, tentative qui fit bouillonner Benjamin Constant, pâlir Laffitte, frémir la Fayette, ces patrons et ces amis de Béranger; je ne pense pas que ce retour du régime militaire ait eu les vœux, les honneurs, les applaudissements secrets du cœur jeune et républicain de Béranger. Je suis certain du contraire. Tyrtée eût fait, non une chanson, mais une Némésis contre la guerre civile venant exposer la Grèce à une seconde invasion des Perses.

Mais, 1814 et 1815 passés, et passés dans des flots de sang dont les soldats ne voulaient pas voir la source, tout changea dans les opinions populaires.

Nous ne pensons pas non plus que la conquête universelle, que la civilisation subordonnée à l'armée, qu'une volonté sans réplique à ses décrets, qu'un concordat rétablissant légalement un sacerdoce d'État sur les consciences, que la résurrection des noblesses, des baronnies du moyen âge, des majorats, des substitutions, des principautés, des

féodalités recrépies de gloire, nous ne pensons pas que tant d'autres institutions du premier empire fussent des articles du programme philosophique et républicain de Béranger et de ses amis politiques de 1814. Nous ne voyons donc pas bien clair dans cette confusion de militarisme et de libéralisme qui caractérise, à dater de ce jour et pendant quinze ans d'équivoque ou d'inconséquence, la poésie à double refrain et à double entente de Béranger.

L'esprit d'opposition à toute arme peut seul expliquer ce malentendu du poëte et de ses principes.

Or, d'où venait cet esprit d'opposition à toute arme? Il venait des malheurs récents de la patrie, et par cela seul il était excusable. Le malheur aigrit le cœur, et le cœur aigri fausse l'esprit. Telle était, après 1814 et 1815, la situation morale de la France : elle avait de l'humeur contre le destin, elle attribuait aux Bourbons les torts de la guerre. C'était naturel, mais était-ce juste ?

Le culte de la gloire et le dénigrement de la paix étaient-ils bien l'évangile du progrès véritablement rationnel du monde? Était-ce bien au son des tambours qu'on pouvait élever et conduire ce peuple à la liberté ? Était-ce bien même à coups de canon qu'on pouvait faire entrer notre philosophie dans la tête des peuples? Béranger avait trop de sagacité pour le croire. Quinze ans d'entretien à cœur ouvert avec lui, et son applaudissement sans réserve à des doctrines tout opposées, dont je fus l'organe en 1848, ne me laissent pas le moindre doute sur ses vraies opinions à cet égard.

Le culte de la gloire rétrospective, c'était la guerre; ce n'était pas la révolution. La guerre, en présentant aux peuples l'ambition de la France au lieu de son exemple, et l'invasion des territoires au lieu de l'apostolat des principes, la guerre devait paraître un outrage français à

l'indépendance des nations; la guerre devait, tôt ou tard, les rallier dans l'intérêt d'une défense désespérée. Les nationalités ne pouvaient manquer de se soulever contre une liberté imposée par les armes. Les rois devaient profiter de ce soulèvement d'orgueil blessé de leurs peuples pour transformer leurs sujets en soldats. Le premier empire arma, de son côté, en proportion des forces levées contre lui; il chercha même des ennemis jusque parmi les amis de la France, comme en Espagne. Le sang coula pendant quinze ans entre nous et les nations du continent. Cette guerre fatale les empêcha de se reconnaître et de fraterniser dans la même foi. Les victoires de la France humilièrent ses ennemis, nos revers les enhardirent; en France même l'engouement pour les généraux popularisés dans les camps se substitua trop aisément, dans le peuple, à l'enthousiasme de la liberté; la révolution philosophique et tous ses principes furent jetés comme en dérision aux soldats; toutes les forces du patriotisme furent retournées contre la révolution de 89, qui avait excité ce noble patriotisme. La guerre, qui ne pense pas, mais qui tue, tua la pensée en France et en Europe.

VIII

La guerre défensive, qui avait été le caractère des guerres de la République, est le triomphe de la Révolution, parce que le patriotisme et le libéralisme se confondent dans une telle guerre, et centuplent les forces en centuplant le sentiment du droit et de la légitimité de la gloire. La guerre offensive fut et sera toujours le piége de la Révolution. La Révolution est idée, et n'est pas conquête. Ce sont les idées, invisibles et invulnérables de leur nature, qui doivent combattre pour elle dans l'esprit

des peuples; mais, pour que ces idées se naturalisent dans l'esprit de ces peuples, il faut désarmer ces idées. Une vérité présentée à la pointe des baïonnettes n'est plus une vérité : c'est un outrage.

Ce temps-ci l'a du moins compris; c'est une des justices que nous ne refusons pas de lui rendre.

IX

Voilà la véritable philosophie politique de la révolution de 89, sainement comprise et pratiquée. C'était certainement celle de Béranger, comme ce fut la nôtre, comme ce sera celle de tout homme sensé et patient qui ne voudra pas substituer son impatience au progrès naturel et spontané des peuples. C'était aussi la philosophie politique de la grande majorité des hommes de bien en France en 1814 et en 1815. Ils étaient libéraux, ils étaient patriotes, ils étaient affligés du passé, ils étaient résignés au présent, expiation logique, quoique douloureuse, du passé. Ils étaient pleins d'espoir dans un meilleur avenir pour la révolution régulière, mais ils ne confondaient pas une conquête héroïque avec une philosophie.

X

Cependant, ainsi que nous le disions tout à l'heure, le malheur aigrit le cœur, et le cœur aigri fausse l'esprit. C'est ce qui arriva à la France après les désastres de 1814 et de 1815 : elle pleurait des larmes de sang. Il lui en coûtait de rentrer dans ses limites territoriales, après avoir tant débordé sur le monde. Ce peuple, à qui on avait donné, depuis l'Empire, des ambitions vastes comme

l'univers, trouvait la France bien petite pour sa taille de géant de la guerre; et encore cette France si petite était occupée et rançonnée par les garnisaires de la Russie, de la Prusse, de l'Autriche, de l'Angleterre ! On ne se résigne pas à la servitude chez soi, bien qu'on ait porté soi-même son omnipotence chez les autres; de plus, la gloire humiliée se venge par la colère et par la menace. On demande une revanche, un autre coup de dé au dieu des armées; on reproche Moscou, Leipsick, Waterloo à Louis XVIII, et l'on dit dans son délire à ce malheureux gouvernement : « C'est toi qui m'as blessé ! C'est toi qui « m'enchaînes dans les fers forgés par mes vainqueurs ! « C'est toi qui m'empêches de lever mes armées de 1792, « d'Austerlitz, d'Iéna, de Wagram, et de reconquérir « toutes ces capitales ! » Et l'on oublie que toutes ces armées de morts héroïques sont couchées au nombre de quinze cent mille cadavres dans les neiges de la Russie, dans les flots de la Bérézina, dans les sillons de l'Espagne, dans les champs de bataille d'Austerlitz, d'Iéna, de Wagram, de Leipsick, de Waterloo ! hélas ! couchées, où ni la diane, ni le tambour, ni les refrains du Tyrtée de la France ne les réveilleront de leur sommeil !

XI

Ce n'est pas tout : de ces restes, et surtout de ces états-majors survivant à ces armées licenciées au delà de la Loire, s'élève un immense murmure : « Nous nous étions « promis, sur les pas de ce conquérant de capitales, les « dépouilles opimes de l'univers ! Beaucoup devaient « mourir, sans doute, mais la fortune au dernier ! Et « maintenant, nous voilà rentrés jeunes encore dans le « village paternel, sans autre perspective qu'une épée

« pendue au mur et une demi-solde à dépenser dans un « indigne loisir ! A qui nous en prendre ? Aux Bourbons, « qui sont là pour recevoir toutes les imprécations de la « gloire trompée, de l'ambition déçue ! Haine aux Bour- « bons ! Vive l'armée ! Napoléon n'est qu'un captif, mais « ne sommes-nous pas captifs avec lui ? Ce n'est qu'une « ombre, mais c'est l'ombre de notre ambition, de notre « gloire et de notre fortune ! »

Le peuple, qui ne comprenait pas bien d'abord ce murmure, parce que l'esprit de conquête l'avait fauché comme un pré, finit par s'y associer sans le comprendre, par la puissance d'une éternelle répétition. Les récits villageois de batailles, de conquêtes, d'exploits nationaux, faits à tous les foyers et à toutes les tables populaires par des guerriers, ses fils, ses voisins, ses compatriotes, dont les grades, les uniformes, les blessures, ajoutaient l'autorité de l'héroïsme à l'aigreur du mécontentement, fanatisèrent peu à peu de gloire posthume la France irréfléchie des campagnes et des villes.

XII

Un troisième élément d'irritation vint se joindre à ce murmure sourd de l'armée disséminée dans ses foyers : ce fut l'opposition inattendue d'une ligue inexplicable entre le militarisme humilié, le républicanisme impatient, et l'orléanisme encore irréprochable, mais qui laissait le temps s'approcher de lui avec une couronne dans la main ! Ces ambitions coalisées, ayant besoin de recruter des forces dans le peuple qui ne comprend que les idées simples, s'avisèrent de raviver l'esprit de conquête éteint, de souffler sur la gloire assoupie, de verser des larmes très-hypocrites sur les cendres de l'empereur, dont les

libéraux avaient été les premiers déserteurs et les plus acharnés blasphémateurs en 1814. Ces hommes construisirent à l'envi ce sophisme, qui jure à Dieu et aux hommes, de despotisme militaire, de républicanisme couronné, et de royauté révolutionnaire confondus dans la même équivoque d'opposition.

XIII

Cependant ce sophisme ne marchait pas encore assez vite au gré de ces ambitieux. Il leur fallait un porte-voix sonore et populaire qui multipliât l'écho de l'opposition, depuis la table de l'opulente bourgeoisie jusqu'à la gamelle de la caserne et jusqu'à la nappe avinée de la guinguette. Ce porte-voix, c'était un chansonnier. Ce chansonnier devait réunir en lui, pour porter coup dans tous les rangs de la société française, l'élégance attique qui se fait entendre à demi-mot à l'homme lettré, l'accent martial qui fait frissonner le soldat, la bonhomie cordiale qui fait larmoyer dans son rire le bon et rude peuple des champs. Ces trois génies, le génie fin et classique du sous-entendu et du ridicule, le génie patriotique et martial du corps de garde, le génie élégiaque et pastoral de la chaumière, étaient difficiles à rencontrer dans un même homme. Un Anacréon pour les amants, un Aristophane pour les malveillants, un Tyrtée pour les escouades, un Théocrite pour les paysans; une lyre, un sifflet, un clairon, une flûte ou un flageolet dans la même main! quel prodige! mais aussi quelle bonne fortune! Ce prodige et cette bonne fortune se rencontrèrent, à l'heure où cela était nécessaire, dans Béranger.

XIV

Si le parti dut beaucoup au poëte, le poëte, il faut le reconnaître, dut beaucoup au parti. Heureux les poëtes qui trouvent, à leur premier vers, un million d'échos échelonnés d'avance sur leur chemin, pour porter leur nom obscur et leurs vers prédestinés aux oreilles, à l'esprit, au cœur de tout un peuple ! Ceux-là n'ont pas à se faire lentement, oreille par oreille, leur auditoire étroit et difficile, à conquérir, cœur par cœur, leur pénible renommée, à subir la critique et le dénigrement de leur siècle, pour jouir de cette renommée pendant quelques heures du soir de leur vie, et pour arriver bien vite, avec un nom déjà posthume, avant leur mort, à l'oubli définitif d'un froid tombeau. Un peuple, un gouvernement, une armée, ne se disputent pas la préséance dans leur cortége funèbre; une veuve, un enfant, un vieux serviteur, un chien fidèle, quelquefois suivent seuls leur convoi, à travers les brouillards du matin, dans un faubourg inattentif qui ne sait pas leur nom. Un petit volume enlacé de deux ou trois feuilles de laurier de famille est le seul trophée de leur pauvre cercueil. Pour que le monde se passionne sur votre tombe, il faut avoir servi, volontairement ou involontairement, les passions du monde !

XV

Béranger, en naissant, eut ce bonheur ou ce malheur de naître en pleine popularité, comme ces oiseaux qui éclosent, sans qu'on les couve, en plein soleil. Aussitôt que cinq ou six hommes d'esprit de la conspiration contre

les Bourbons, le banquier Laffitte, l'orateur Manuel, le sophiste Benjamin Constant, le diplomate Sébastiani, le républicain la Fayette, le *Crassus* éloquent Casimir Périer, l'historien Thiers, l'orateur Foy, Mirabeau probe de l'armée, et vingt autres chefs d'opinion plus subalternes, eurent entendu quelques-unes des chansons de Béranger, ils ne s'y trompèrent pas (la haine est clairvoyante); ils s'écrièrent : Voilà notre homme !

Béranger ne les rechercha pas, ils le recherchèrent; ils lui offrirent tout, patronage, solde, honneurs, puissance dans les victoires futures du parti. Il n'accepta rien que la gloire.

« Faites-moi des échos tant que vous pourrez et tant « que vous voudrez », leur répondit-il; « quant à moi, « je ne chante qu'à mon heure et qu'à mon goût. J'aime « la Révolution, je sers le peuple, j'honore l'armée, j'il- « lustre la gloire, je pleure les malheurs de la patrie, « j'espère sa vengeance; je vois en perspective la répu- « blique : je ne la refoulerai pas, comme je n'anticiperai « pas sur elle; mais point de solidarité entre vous et moi. « Je hais comme vous la contre-révolution, les Bourbons « surtout; cette haine commune sera le seul pacte entre « nous. Je veux rester indépendant, même de vous, en « respect de moi-même. Je veux rester simple chanteur « des rues et des camps quand vous aurez triomphé, pour « ne pas être responsable de vos ambitions et de vos « fautes! Je veux rester pauvre pour rester plus grand « que vous par l'abnégation de vos richesses. Je veux « rester peuple pour vivre et mourir plus près du « peuple! »

Ces hommes, peu accoutumés à tant de vertu, crurent que cette vertu n'était qu'une affiche, que tant d'abnégation n'était qu'une prétention plus habile et plus haute, et qu'au jour des rétributions le désintéressement de ce

chansonnier du Danube céderait, comme tant d'autres, à la séduction du pouvoir et aux blandices de la fortune.

XVI

La campagne des chansons de Béranger contre les Bourbons commença. Nous savons comment elle a fini en 1830.

C'est ici le moment d'examiner le talent de cet homme de guerre. Nous le ferons sans prévention, sans flatterie à la mort, sans feint enthousiasme, sans hypocrisie d'amitié, car nous avons toujours trouvé dans Béranger l'homme immensément encore au-dessus du poëte.

En veut-on la preuve? Nous avons été quinze ans son ami, et, pendant les innombrables entretiens que nous avons eus ensemble, nous ne lui avons pas parlé une seule fois de ses chansons, de même qu'il ne nous a jamais parlé de nos œuvres en vers. Entre nous, c'était l'homme qui aimait l'homme; le poëte était réservé.

Cette réticence était honnête des deux côtés. Il m'aurait fallu louer des chansons qui avaient renversé les dieux et banni les rois de ma famille; il lui aurait fallu louer des vers qu'il avait raillés sans doute, comme son parti les raillait pendant la bataille. Nous aurions manqué l'un et l'autre ou de sincérité ou de dignité. Le silence sous-entendu sauvait tout; il nous empêchait de nous apostasier, il ne nous empêchait pas de nous chérir.

Je suis donc très-libre aujourd'hui de parler de son talent poétique dans la mesure juste de mon estime et de mon admiration, sans ajouter et sans retrancher un gramme au poids vrai de ses œuvres dans la balance de l'avenir.

XVII

On a beaucoup dit et écrit que le talent de Béranger était gaulois; nous croyons plutôt que ce talent est grec. L'atticisme, cette qualité indéfinissable des choses grecques, est le don par excellence de cet écrivain français. La grandeur de ce talent est dans sa finesse; c'est un poëte politique et philosophique, exquis dans ses proportions.

Qu'est-ce en effet qu'un poëte pindarique? C'est un homme possédé et souvent égaré par l'enthousiasme. Béranger a trop d'esprit pour avoir tant d'enthousiasme; il possède son enthousiasme, il n'en est pas possédé; il le conduit avec un fil imperceptible, mais sûr, partout où il veut passer, comme le conducteur des chars, aux jeux Olympiques, conduit au mouvement du doigt ses coursiers qui ne s'emportent jamais dans la carrière :

« Rasant la borne, et ne la touchant pas. »

Il n'y brise jamais son essieu, il n'y fait même ni bruit ni poussière; il arrive sans qu'on s'aperçoive qu'il est arrivé juste, et court au but qu'il s'est proposé.

D'ailleurs la raillerie est exclusive de l'enthousiasme, et Béranger est souvent un poëte moqueur. Il cherche d'un regard malin le défaut de cuirasse de ses ennemis, les rois, les Bourbons, les nobles, les prêtres, pour lancer sa flèche au point vulnérable et pour rire de la goutte de sang que le dard rapporte à l'arc avec lui. Que ferait-on de l'enthousiasme à ce jeu d'adresse? C'est comme si l'on demandait à Molière de s'enthousiasmer en livrant Tartuffe à la risée d'un parterre. L'enthousiasme de Béranger était dans son cœur, et pas dans son vers; il le gardait

pour sa vie, pour la liberté, et pour la vertu pratique dont il était sérieusement et intimement possédé. Il faisait ses vers à petit feu, comme on fond la cire : il ne les chauffait à grande flamme que pour la gloire et pour la patrie.

Ajoutons qu'un poëte pindarique ne s'attache, par l'instinct même de son génie, qu'à chanter des choses grandes, permanentes, éternelles, s'il le peut, des choses supérieures aux lieux, aux temps, aux mobiles opinions des hommes, aux passions variables et fugitives des partis et des factions; des choses, en un mot, aussi intéressantes et aussi vraies dans la postérité la plus reculée qu'aujourd'hui.

A l'exception du peuple, de la liberté et de l'héroïsme, auxquels il consacre quelquefois un sublime refrain, Béranger ne chante en général que des choses circonstancielles, relatives, passagères, des passions politiques enfin. Or, la politique étant de sa nature une chose courte, temporaire, mobile comme les événements, les systèmes, les factions qui sont les éléments de la politique, la grandeur et l'immortalité du sujet manquent souvent au poëte politique. Il est comme l'orateur politique : l'heure passée, la passion morte, la faction oubliée, on ne l'écoute plus. C'est le malheur des poésies de parti; elles sont presque toujours aussi des poésies de circonstance. Mais la patrie, l'héroïsme, le peuple, éterniseront le nom du poëte. C'est la partie divine de ses chants.

XVIII

Enfin le véritable poëte pindarique ne chante que des vérités absolues et divines, dont la sainteté et la vertu se communiquent, pour ainsi dire, à son génie. La poésie

politique, la poésie de parti surtout, est obligée de chanter souvent le sophisme et le mensonge convenus des gouvernements ou des oppositions, pour que ses vers servent d'armes offensives ou défensives au gouvernement qu'elle sert ou aux oppositions qu'elle caresse. Ces vérités conventionnelles, ces sophismes, ces mensonges du moment, périssent avec les passions qui les fomentent. La beauté même des vers qui les contiennent ne les préserve pas toujours de l'évaporation. Malheur aux poésies politiques dans la postérité! Comprises par les contemporains, elles ne le sont plus par les descendants. La critique historique, vraie, arrive avec le temps; elle souffle sur toutes ces vérités de convention, inventées par les factions régnantes à leur usage, et elle plaint le grand poëte qui leur a prêté un jour son génie. La postérité est impartiale, et c'est pour cela qu'elle est véridique.

Et cependant ce n'est pas tout. Le poëte pindarique s'adresse, dans sa pensée et dans ses œuvres, à l'auditoire le plus vaste, le plus élevé de cœur et d'esprit, le plus universel et le plus éternel qu'il puisse concevoir. Ses chants doivent porter dans tous les temps et dans tous les lieux.

Homo sum! humani nihil a me alienum puto.

« Homme je suis, rien de ce qui est de l'homme ne doit « rester étranger à moi. »

Telle est, à Paris comme à Rome, la devise du poëte lyrique ou épique, être essentiellement collectif pour rester unanimement compris, universellement sympathique.

Béranger, au commencement, s'est choisi un auditoire restreint, un auditoire borné, non-seulement par les frontières de la nation que le chansonnier célèbre, mais par la condition sociale et par les opinions partielles de cette fraction du pays. Le peuple, le soldat, l'officier en

retraite, l'orléaniste en perspective, toute l'opposition aux Bourbons de 1814, voilà l'auditoire exclusif pour lequel il chante. Ses plus beaux poëmes de ce temps sont des pamphlets amers et quelquefois sublimes à la gloire d'un des partis, à la confusion ou à la perte de l'autre ; chacun de ses chants est une spirituelle *Marseillaise* de parti, non pas même une *Marseillaise* contre l'étranger, comme celle de Rouget de Lisle, un tocsin de la patrie en danger, réveillant en sursaut une nation entière, et faisant vibrer dans chacune de ses notes l'unanime palpitation de tout cœur français; mais une *Marseillaise* d'opinions civiles, glorifiant les uns, humiliant les autres, faisant rire ceux-ci et pleurer ceux-là, et provoquant la risée des Français d'une date contre les Français d'une autre date.

Et même, parmi ces Français de son opinion ou de sa faction, Béranger, à cette époque, rétrécit encore son auditoire. Il a en vue surtout, et il le manifeste par son refrain tantôt grivois, tantôt patois, tantôt soldatesque, l'ouvrier du faubourg, le paysan du village, le soldat, le sergent, la cantinière de la caserne; il affecte, en chantant, l'accent, les mœurs, le costume, le geste, les gallicismes intentionnels de ces classes particulières de la nation. De son œil malicieux et fin, il les regarde avec un sourire d'intelligence qui leur dit : Je suis un d'entre vous, je suis votre compère, je suis votre ménétrier. Tour à tour jovial, populaire, héroïque, on voit (et il ne le cache ni dans ses préfaces, ni dans ses chansons) qu'il s'adresse exclusivement, dans ses couplets ou dans ses strophes, à la guinguette du faubourg, à la mansarde de l'artisan, au cabaret de la banlieue, à la chambrée de la compagnie de vieille garde. La nature restreinte et professionnelle de ces auditoires, et la nature même de la langue qu'il leur fait parler quelquefois pour en être compris, s'opposent

fatalement à l'universalité d'intérêt, à la dignité d'images, à l'élévation de sentiments et à la poésie de langage, qui sont le caractère des poëtes lyriques universels; l'artisan, le laboureur, le soldat, sont de grandes et dignes catégories dans la nation, mais elles ne sont pas la nation tout entière. S'il s'agit de droits, d'estime, de sollicitude, de pitié, de tendresse, de gloire même, on ne saurait trop leur en porter et leur en rendre; mais, s'il s'agit de littérature, de philosophie et de poésie, ce n'est pas là qu'il faut en chercher les types et les modèles.

Ces classes sont la base immense, solide, respectable de la nation, mais elles n'en sont pas la tête; c'est là qu'on multiplie, c'est là qu'on travaille, c'est là qu'on éprouve le patriotisme du sol plus vivement, parce qu'on y est plus près de terre; c'est là qu'on répand son âme et son sang pour la patrie; c'est là qu'on sent juste et fort, parce que c'est là qu'est le cœur de ce grand être collectif qu'on appelle un peuple : mais ce n'est pas là qu'on pense, qu'on lit, qu'on épure le goût, qu'on crible les langues, qu'on médite les livres universels, qu'on chante les poëmes immortels, qui sont les monuments intellectuels de la nationalité ou de l'esprit humain. C'est dans les régions supérieures, occupées sans distractions du travail de la pensée, qu'on trouve le génie d'un peuple; c'est sur les hauteurs que resplendit le plus de jour. Ceux mêmes parmi les hommes de génie qui sont nés dans ces régions du travail manuel se hâtent de monter aux régions du loisir plus calme et de la pensée plus vaste, pour écrire. Ils quittent comme Homère la boutique de l'armurier de Smyrne, ils quittent comme Socrate l'atelier du sculpteur d'Athènes, ils quittent comme Virgile la charrue du laboureur de Mantoue, ils quittent comme J. J. Rousseau l'établi de l'horloger, pour étendre et pour polir leur intelligence, et pour apprendre la langue du pays des idées,

du beau, des arts, avant de parler, d'écrire ou de chanter pour l'univers pensant.

Béranger n'agit pas ainsi, soit par amour évangélique des classes laborieuses, avec lesquelles il lui plaisait de se confondre par la langue et par les préjugés comme par le cœur; soit pour poser son levier d'opinion sur les masses plus résistantes, afin d'y trouver plus de force contre le trône des Bourbons; soit enfin pour complaire à ses amis, et pour servir par une action plus vive la triple opposition monarchique, républicaine et militaire, qui le couronnait alors d'une triple popularité.

A tous ces titres on ne peut le classer encore au rang des lyriques universels. Il pouvait y être classé déjà, s'il avait voulu; il ne voulut être alors que le premier des poëtes populaires, des poëtes de parti. Au lieu d'Homère ou de Racine, il ne fut qu'Anacréon, Aristophane ou Tyrtée. Il faut le prendre pour ce qu'il voulut être; ses funérailles héroïques nous disent assez s'il a réussi à se faire adopter par le cœur de la France.

S'il y a un jour une commotion du sol menacé en France, elle partira du tombeau de Béranger. Son ombre sera la terreur des invasions futures; la chanson tiendra l'épée de la patrie et de la liberté, comme la statue de la Jeanne Darc d'un autre peuple à une autre date!

XIX

Nous ne parlons pas encore ici du caractère de Béranger, sa véritable puissance. Nous ne parlons encore que de son talent.

Ce talent, quand on l'analyse à froid aujourd'hui, se compose surtout de trois choses :

L'art de la composition;

La finesse du style ;

La vibration du cœur sous le mot.

Béranger compose une chanson comme un poëme épique ou comme un drame en cinq actes. Il n'y a point de hasard dans son inspiration, ni par conséquent de négligence, de défaillance ou de longueur. Tout est conçu lentement dans son esprit, porté longtemps dans sa méditation, aiguisé à loisir par sa sagacité, poli jusqu'au scrupule par son goût, combiné pour l'effet qu'il veut produire, adapté à l'air populaire le plus propre à faire danser les paroles, rire le refrain, vibrer les couplets; puis tout est lancé par le poëte à son adresse avec la sûreté du coup d'œil et du doigt de la brodeuse de dentelle qui lance le fil aminci sur les lèvres dans l'œil de l'aiguille.

« Il y a tel de mes couplets », disait-il, « qui m'a coûté « des semaines de réflexion. »

Il ne s'en cachait pas, il ne se donnait pas pour un improvisateur comme nous, fils du hasard, tantôt bien, tantôt mal servis par la loterie de leur inspiration, mais toujours incorrects, même dans leurs bonheurs de style; il était, lui, le fils du travail, qui fait quelquefois attendre ses dons, mais qui ne trompe jamais l'homme de génie et de patience. Les regards très-exercés comme les nôtres aux ouvrages d'art s'aperçoivent seuls de ces limures assidues du doigt de Béranger sur ses vers. On n'y pourrait pas changer un mot; mais aussi ses chansons manquent un peu de cette négligence qui est la souplesse de la force : elles ne sont pas assez jeunes, même quand elles chantent l'amour; elles ne sont pas assez folles, même quand elles célèbrent la folie; elles ne sont pas assez ivres, même quand elles simulent l'ivresse.

« Votre jambe droite n'est pas assez avinée », disait le grand comédien anglais Garrick à Préville qui lui deman-

dait conseil pour bien rendre un rôle d'ivrogne sur la scène. « Votre main droite, celle qui tient la plume, n'est « pas assez avinée », pourrait-on dire à Béranger quand il raturait une chanson à boire.

Désaugiers, son contemporain, délire plus sincèrement; il est ivre lui-même de l'ivresse de verve qu'il répand à plein verre autour de lui; le plaisir est la seule politique de cet Anacréon de Paris. Les chansons de Béranger ont un but; elles visent aux passions d'un parti, au cœur d'un peuple, au trône des rois; le regard tendu de l'archer roidit la main, la flèche vole plus haut, mais elle vole moins leste : les chansons de Béranger sentent un peu la lampe et l'huile de ses veilles, au lieu de sentir le raisin de la vendange et la mousse du banquet. A cela près, chacune de ses chansons est une combinaison achevée et réussie de facture, une miniature de patience.

Le Béranger des odes, le Béranger philosophique se réservait pour les derniers chants.

XX

La finesse de style est le second caractère distinctif de ces compositions. Béranger écrit pour le peuple avec une plume de diplomate et avec une délicatesse de courtisan. L'allusion transparente, la double entente malicieuse, le sous-entendu furtif suspendu sur ses lèvres, le demi-mot plus incisif que le gros mot, le sens qui s'arrête pour que la malignité l'achève; l'injure qui ne dit pas tout pour que le peuple, en la complétant lui-même, devienne, pour ainsi dire, le complice intelligent du chansonnier, voilà les figures ordinaires du style de Béranger.

Chacune de ses chansons prenait ainsi la physionomie de son visage : le front candide, les yeux clignés, la

bouche équivoque, les joues joviales, le regard narquois le demi-sourire, le doigt sur les lèvres! Sa figure était sa chanson, sa chanson était sa figure. La vérité même ne devient française qu'à la condition d'avoir le sourire sur la bouche.

Cette finesse de style me fit douter longtemps que le peuple fût assez raffiné pour le comprendre; mais la passion est un grand déchiffreur de sphinx. La passion du peuple était si acerbe, à cette époque, contre les Bourbons, contre la noblesse, contre le clergé surtout, que cette passion aidait le cabaret et la caserne à comprendre les finesses trop littéraires de ce style; même quand il ne les comprenait pas, le peuple y entendait malice de confiance. Il applaudissait jusqu'à ces obscurités. Il y avait une telle entente préétablie entre la multitude et son chansonnier, qu'un seul geste de Béranger aurait été aussi communicatif qu'une de ses chansons, et que la France aurait ri ou frémi avec lui sur un signe du télégraphe!

Hélas! il faut en convenir, les funestes amis de la Restauration, dans les Chambres de 1815 et depuis, 'commençaient à prêter trop d'armes au poëte. La France avait accepté dans les Bourbons la révolution raisonnable et la réconciliation des partis dans la liberté; on lui présentait la contre-révolution insatiable, et la monarchie se faisait parti malgré elle.

XXI

Revenons au talent. Cette finesse de style, qui aurait été un défaut grave dans un poëte populaire, devenait, grâce à l'esprit de parti, un mérite de plus dans Béranger. Le buveur illettré croyait se montrer aussi fin que lui en affectant de l'entendre, et l'amour-propre flatté du peuple concourait à la popularité du chansonnier!

Mais la qualité dominante du talent de Béranger n'était ni dans l'habileté de ses compositions, ni dans la finesse de son style; elle était dans son cœur. Ce cœur, véritablement collectif, était le cœur d'un pays plus encore que le cœur d'un homme; tout y vibrait d'une émotion plus universelle que personnelle. Il devinait tout parce qu'il sentait tout. Une grandeur ou une douleur de la patrie; un tambour battant la charge à des grenadiers sur quelque champ de bataille de la République ou de l'Empire; un tocsin du 14 juillet appelant les citoyens à l'assaut de la Bastille; un coup de canon de Waterloo mutilant les débris des derniers bataillons décimés de Moscou ou de Leipsick; un adieu funèbre de César vaincu à ses légions anéanties dans une cour de Fontainebleau; le déchirement d'un dernier drapeau tricolore qui déchirait, avec ce même lambeau, l'orgueil et le cœur d'un million de vétérans humiliés; un soupir du Prométhée impérial enchaîné sur son rocher, apporté par le vent à travers l'Océan du rivage de Sainte-Hélène; un bruit de pas des bataillons étrangers sur le sol de la patrie; un murmure encore sourd du peuple contre la moindre atteinte à sa révolution; un gémissement de proscrit de 1815; le bruit d'un coup de feu d'un peloton de soldats dans l'allée de l'Observatoire, dans la plaine de Grenelle, à Toulouse, à Nîmes, à Lyon, balle sous laquelle tombait un maréchal, un colonel ou un sergent des vieilles bandes françaises; une plainte de prisonnier dans le cachot; un cri de faim dans la chaumière, de souffrance dans la mansarde; une agonie du blessé dans un lit d'hôpital; une mère pressant ses trois enfants contre sa mamelle épuisée près de son mari mort sur son grabat, sans suaire, dans un grenier; un sanglot étouffé de veuve dont le fisc emporte la chèvre nourricière; une voix d'enfant aux pieds nus sur la neige, collant ses mains roidies aux grilles du palais du riche

pour y respirer de loin l'haleine du feu de ses festins : tout cela retentissait dans l'âme de Béranger, comme si un autre Asmodée avait découvert à ses yeux les toits des capitales ou le chaume des huttes. Sa sensibilité, non feinte, mais vraie, l'associait, par une universelle sympathie, à toutes ces vibrations de la fibre frémissante ou souffrante des multitudes. On a écrit que le tyran de Syracuse avait construit un édifice où tous les entretiens et tous les murmures secrets du peuple venaient, par un effet d'acoustique, se répercuter et se grossir dans un centre sonore qu'on appelait l'*Oreille de Denys :* l'oreille vivante de Denys, c'était véritablement, de nos jours, le cœur de Béranger. Cette puissance de souffrir pour tous, et cette puissance de compatir à tous, lui donnaient la puissance d'exprimer pour tous, et tous aussi reconnaissent leurs gémissements dans sa voix. Son talent, c'était sa nature; sa popularité, c'était son patriotisme; sa puissance, c'était son humanité! Toute rumeur cherche son écho dans la nature : quand cet écho est insensible, il rend un son; quand cet écho est animé, il rend une âme. Béranger était l'écho de la Révolution, l'écho de l'armée; le peuple et l'armée s'écoutaient sentir, penser, aimer, haïr, conspirer en lui. C'était l'homme-nation.

XXI

Or pourquoi la chanson avait-elle été choisie par Béranger pour devenir ainsi l'écho du sentiment des pensées, des haines, des amours, des conspirations du peuple et de l'armée? C'est que la nature des choses avait choisi d'elle-même et avant lui ce mode de propagande des instincts du peuple et du soldat. C'est au peuple et au sol-

dat que Béranger avait à parler; il faut parler à chacun sa langue, si l'on veut être compris, et surtout si l'on veut être répété.

Si Béranger avait eu à parler à l'imagination enthousiaste et poétique des Grecs du Péloponèse ou de l'Archipel, il aurait composé quelques-uns de ces chants de klephtes, de matelots ou de pasteurs, qui célèbrent des brigandages héroïques, des pirateries féroces, des martyres fanatiques, des amours naïfs et tragiques, tels que les *Chants populaires de la Grèce moderne*, renaissance d'Homère et de Théocrite, en contiennent par milliers aujourd'hui; poëmes épiques et naïfs en miniature, qui attestent, même sous la grotte du brigand, sous la tente du berger, sous la voile du corsaire, la fécondité et la beauté de l'imagination indélébile du peuple homérique.

Si Béranger avait eu à parler à la rêverie oisive des pêcheurs, des matelots, des lazzaroni du golfe de Naples, il aurait composé des épopées merveilleuses en récitatifs interminables; il les aurait accompagnées de quelques notes de guitare et du bruit des flots sur la plage; il les aurait chantées sur le môle des ports de cette mer, au coucher du soleil derrière les îles, rideaux mystérieux de l'Océan.

Si Béranger avait eu à émouvoir l'âme aventureuse et voluptueuse du peuple qui gémit, de souvenirs et de tristesse, au bord des quais de Venise, il aurait écrit des stances d'Arioste et du Tasse, en vers dignes d'être soupirés sous ce beau ciel, et il les aurait jetés, comme réminiscence classique, dans la mémoire des gondoliers. Qui mieux que lui aurait chanté la glorieuse élégie de Manin?

S'il avait eu même à parler à des Écossais, race ossianique, contemplative, rêveuse et mélancolique comme

ses grèves, ses lacs, ses montagnes, il aurait composé quelques-unes de ces ballades touchantes qui font, comme dit Dante :

CHANTER ET PLEURER A LA FOIS.

Mais il avait affaire à un peuple sarcastique de capitale, de caserne, de faubourg, de champ de bataille. Ce peuple dépasse les Grecs en héroïsme, mais il n'égale ni les Campaniens en rêverie, ni les Vénitiens en poésie, ni les Écossais en sensibilité. Ce peuple rabelaisien n'est pas encore arrivé à son âge poétique dans ses couches profondes, et peut-être n'y arrivera-t-il jamais. Son origine gauloise, son goût excessif pour la raillerie, son père spirituel Rabelais, son trop d'*esprit*, faculté si nuisible au génie poétique d'une race humaine, l'empêcheront peut-être toujours d'être un peuple épique, et encore plus un peuple lyrique. C'est le peuple du rire; il chante des noëls, et il a inventé le vaudeville, deux funestes augures pour qu'il chante jamais des stances héroïques ou des barcarolles sérieuses. Il n'a bien chanté que l'hymne de la guerre, *la Marseillaise*, en 1792, parce qu'il la chantait en face des armées étrangères, avec l'accompagnement du tambour et du canon!

Mais la partie du peuple français des capitales et des camps à laquelle s'adressait Béranger était peu capable de s'engouer pour une poésie à longue haleine et à grand vol; cette poésie aurait passé par-dessus sa tête : le cygne et l'aigle ne s'abattent pas dans la rue. Il fallait évidemment à ce peuple des chansons.

XXIII

La chanson est la littérature de ceux qui ne savent pas lire. On savait peu lire alors dans les campagnes, dans les casernes et dans les ateliers où Béranger voulait retentir. L'air populaire qui court les rues en sortant du Vaudeville, et que les bornes apprennent d'elles-mêmes à force de l'entendre répéter par les orgues ambulants, est un véhicule nécessaire pour porter la poésie narquoise ou politique de porte en porte, comme le facteur quotidien y porte une lettre, à cent mille adresses. L'air musical est nécessaire aussi pour graver le couplet dans la mémoire du peuple par l'obsession d'un écho qui redit un million de fois le même refrain. Cette musique usuelle qui parle à l'esprit, et ce couplet rhythmé qui danse dans l'oreille, se prêtent l'un à l'autre un mutuel secours pour pénétrer partout. .On entend malgré soi la mélodie banale, semblable à la voix du crieur public; souvent même on répète soi-même, en dépit de soi, l'air dont on est obsédé et les paroles qui répugnent à vos opinions. Telle est la puissance de la chanson sur le peuple illettré des capitales en France : c'est l'enseignement mutuel de la borne et du pavé; l'air monte souvent jusqu'au grenier du pauvre; il pénètre même dans le salon du riche; mais son théâtre par excellence est le café. Le café, où les Orientaux rêvent, où les Français chantent, est le véritable centre d'acoustique de la chanson grivoise ou de la chanson politique, ce pamphlet en musique. L'oreille de la France est là pour entendre et retenir.

XXIV

Il ne faut donc nullement s'étonner qu'un esprit de la plus exquise délicatesse, tel qu'était Béranger, ait choisi la forme de la chanson pour se faire l'écho, mais l'écho héroïque de la nation. La chanson était la langue du pays; tant pis pour le pays sans doute, tant pis surtout pour Béranger! Il aurait sans doute bien préféré écrire à l'ombre des rochers de Sicile, comme Théocrite, ou des hêtres du Mincio, comme Virgile, ou des oliviers de l'Hymette, comme Anacréon, ou des figuiers de Tibur, comme Horace, ou des orangers de Sorrente, comme le Tasse.

Il aurait aimé à y écrire, soit des églogues pastorales, soit des ivresses et des amours attiques, soit des odes négligées et badines, soit les épopées de la liberté et de l'héroïsme de son pays. Les siècles et l'univers lettrés l'auraient adopté, mais le jour et la rue ne l'auraient jamais connu. C'est au jour, à la rue, à la passion publique, à la faction régnante qu'il avait affaire. Il fallait donc chansonner, eût-il envie de chanter; eût-il même envie de pleurer, il fallait rire.

D'ailleurs la chanson joviale ou politique, la chanson à boire ou la chanson à tuer un gouvernement, n'était pas entièrement une langue étrangère pour ce jeune poëte de 1810 à 1820. C'était par là qu'il s'était déjà révélé à quelques esprits d'élite dans ce *monde des bons vivants* dont le dogme, sous l'Empire, était la *Clef du Caveau*.

La *Clef du Caveau*, que nous avons vue alors entre les mains de plusieurs de nos condisciples, devenus des chansonniers et des vaudevillistes, était un livre où se trouvaient notés, figurés et alignés, pour la faculté des débutants. tous les airs populaires sur la mesure desquels

il fallait, comme sur le lit de Procruste, allonger ou raccourcir son génie quand on voulait écrire pour le *Caveau*.

Le *Caveau* était l'académie chantante. Le premier Empire, en comprimant par la censure la pensée, qui vit de liberté, et qui quelquefois en meurt, avait respecté et même favorisé la liberté bachique. La police était de l'avis de César : « Les hommes gras et gros qui chantent à « table ou au lit ne sont pas dangereux. Encourageons la « chanson, elle tuera la satire. » Une foule d'esprits plus ou moins sincèrement bachiques, depuis Laujon jusqu'à Désaugiers, s'étaient donc relégués au *Caveau*, et ils y célébraient tous les mois les mystères du vin, de l'amour et du refrain. Un ou deux bons couplets rimés spirituellement par un jeune homme étaient un titre d'admission dans cette académie de la goguette. Béranger y avait été reçu. Le *Chansonnier des Grâces* était le Moniteur officiel de ce sénat d'Horaces et d'Anacréons de restaurateur. La gloire mensuelle de ces publications faisait éclore un nom sur une page de ces recueils, comme un rayon de soleil fait éclore le ver à soie sur une feuille de mûrier. La seule littérature populaire de la France, de 1805 à 1815, était à table dans ce caveau. Béranger y avait connu Laujon, Désaugiers, et tous les maîtres de la gaie science. Avec cette flexibilité de caractère qui est la faiblesse et la grâce de la jeunesse, il est naturel qu'il y ait admiré ces maîtres; on comprend qu'il ait été possédé, au début, d'une certaine émulation pour rivaliser de jovialité et de gaudriole avec eux. N'ai-je pas pris moi-même, en sortant du collége, Dorat pour un Anacréon et Parny pour un Tibulle? Ce mode bachique d'ajuster sa poésie sur un air des rues était donc déjà familier comme une habitude à Béranger avant qu'il en eût fait un système. Faire chanter l'amour et le vin, c'était vieux comme le vin et l'amour; mais

faire chanter le pamphlet, c'était le génie et la nouveauté du genre.

XXV

Je répète que je n'écris pas ici et aujourd'hui la vie de Béranger; je l'écrirai peut-être ailleurs, et certes ce serait, si j'en avais le talent, un charmant poëme que cette histoire qui a voulu se circonscrire elle-même entre l'atelier d'un ouvrier et la mansarde d'un chansonnier, entre l'aiguille et la plume, deux outils de travail, l'un pour le pain de la famille, l'autre pour la gloire de la patrie. Je ne sais de cette histoire que ce que Béranger m'en a souvent raconté épisodiquement à propos de lui ou des autres; j'en ai entendu assez cependant pour savoir que ce jeune homme, devenu une grande mémoire, n'était nullement dépourvu d'éducation, ni même d'instruction classique.

On a affecté de le dire pour flatter l'ignorance; on a voulu faire croire au peuple que l'éducation était inutile aux mœurs, que l'instruction était inutile à l'esprit, et que, dans les couches neuves et incultes de la nation, le génie né de lui-même portait sans racines les fruits exquis de la littérature, de la philosophie, de la politique et de l'art. Rien n'est moins vrai et rien n'est moins sérieusement populaire que cette adulation à la majesté sérieuse du peuple. Rien n'éclôt sans racine et rien ne fructifie sans culture, excepté l'ivraie, dans le champ de l'esprit.

La culture de l'âme, on la reçoit dans l'honnête famille : la profession de cette famille n'y fait rien, l'indigence encore moins; mais la moralité, ordinairement héréditaire, y fait tout.

La culture de l'esprit, on la reçoit de ses maîtres et de ses livres.

Ni cette éducation qui forme les mœurs, ni cette instruction qui achève l'esprit, n'avaient totalement manqué à Béranger. Il y avait même dans sa famille des traditions de vieille souche et de vieille séve de nature à élever l'âme plus haut que le sort. Il dit, dans deux de ses chansons, qu'il est né en pleine roture; il y parle cinq ou six fois de son grand-père le pauvre tailleur d'habits de la rue Montorgueil; il prend pour armoiries les ciseaux et l'aiguille de cet honnête artisan de Paris. Avec une affectation inverse des ridicules affectations de fausse noblesse, il répudie l'origine plus illustre que la particule DE, jointe dans ses premières œuvres à son nom de Béranger, donnait à sa naissance.

Le poëte ennobli par lui-même ne voulait dater que de lui. De plus, il faut tout dire, il était de la politique du poëte qui voulait personnifier complétement le peuple dans ses obscurités, dans ses misères, dans ses passions fières ou jalouses, selon le temps; il était de la politique de Béranger de se confondre, depuis la cime jusqu'à la souche, avec ce peuple dont il voulait être à la fois l'image et l'orgueil. Il ne fallait pas deux natures entre ce peuple et lui : le poëte aurait été moins populaire, le peuple aurait été moins confiant. C'est ainsi que Mirabeau s'était fait marchand de drap à Marseille pour se confondre dans le tiers état; et, si nous remontons plus haut, c'est ainsi que Tibérius Gracchus s'était fait plèbe à Rome pour faire trembler l'aristocratie de son pays.

Nous n'approuvons pas cette politique, qui fait déroger le nom de famille pour faire monter plus haut l'ambition, la puissance, la popularité de l'individu. Il faut, quand on est vraiment philosophe, vraiment citoyen, vraiment égalitaire, se résigner avec la même indifférence

à sa noblesse ou à sa roture : l'une ne dégrade pas plus que l'autre n'avilit le vrai grand homme. Roture ou noblesse ne sont ni des mérites ni des torts; ce sont des lots que nous avons reçus en naissant, dans la loterie de la Providence. Il y a faiblesse à s'en glorifier, faiblesse à en rougir, faiblesse à les abdiquer. Béranger, quand il fut devenu ce qu'il devait être, un aussi grand cœur qu'il était un grand esprit, pensait exactement comme nous. Mais alors il n'était encore qu'un homme de parti. On comprend qu'à cette époque de sa vie il ait fait ce petit sacrifice à l'envie, divinité de la rue qui vit aussi de fumée, comme les divinités antiques.

XXVI

Mais plus tard, et bien souvent, dans la franchise de ses entretiens à demi-voix, voici littéralement ce qu'il me disait à moi-même :

« Je me nomme bien véritablement DE BÉRANGER.
« Ma famille, quoique déchue par des revers de son an-
« cienne aristocratie, est bien réellement noble; elle est
« une branche séparée et séchée de la très-ancienne mai-
« son de ce nom, enracinée dans plusieurs provinces de
« France, et surtout en Provence, en Anjou et en Dau-
« phiné. Ma famille a conservé précieusement les titres
« de cette filiation dans nos pauvres archives domestiques;
« elle s'en est toujours entretenue, à portes fermées, avec
« une certaine vanité pieuse de grandeur déchue, qui est
« de la niaiserie, si vous voulez, mais la niaiserie véné-
« rable des souvenirs. Il y a plus, ma famille a toujours
« espéré que, par une vicissitude quelconque du sort, elle
« remonterait au rang légitime d'où elle était tombée par

« la misère, et qu'elle se ferait reconnaître, ses titres à la « main, pour ce qu'elle est.

« Je n'ai jamais partagé, quant à moi, ajoutait-il, « ces vanités ni ces espérances; je me suis toujours mo- « qué d'eux quand ils me parlaient de notre noblesse vraie « ou fausse; je n'ai jamais voulu voir leurs titres et leurs « parchemins; mais je sais qu'ils existaient. Il est donc « très-naturel qu'à mon entrée dans la vie et dans les « lettres, j'aie porté et signé le nom qui était légitimement « celui de notre famille.

« Cette famille, poursuivait-il, avait véritablement « aussi des puretés de mœurs et des dignités de senti- « ment à la hauteur de ce qu'elle appelait son origine. » Il citait, entre autres, comme un type de distinction, d'intelligence et de cœur, une de ses tantes, qui lui servit de mère à l'âge où le cœur des mères est à l'âme de leurs enfants grandis ce que la mamelle est à leurs lèvres quand ils sont au berceau.

De sa véritable mère il ne m'a jamais parlé, soit qu'elle fût morte avant qu'il ait pu la connaître, soit que cette femme, ainsi que l'insinue Alexandre Dumas dans sa remarquable confidence au public sur Béranger, n'ait pas laissé à son enfant devenu homme l'image d'une assez tendre mère. On en est réduit à cet égard aux conjectures. Une seule personne vivante pourrait les rectifier : c'est la vénérable sœur de Béranger, religieuse dans un couvent de Paris; femme de prières dont l'homme de chansons aimait à parler avec respect et avec de tendres réminiscences. Quand l'homme a fait le tour de sa vie et qu'il se rapproche par la mémoire du foyer d'où il est parti enfant, il revoit par la pensée les sœurs qui jouaient dans des berceaux à côté du sien, et, s'il en existe une encore, fût-ce derrière les grilles d'un monastère, toute

son âme y reflue : les feuilles en automne tombent sur les racines.

XXVII

Quoi qu'il en soit, Béranger, qui ne me parla jamais de sa mère, m'a parlé presque tous les jours de son père. Ce qu'il me disait de ce père, bien que cela fût un peu confus dans ses discours, est la preuve que le poëte avait reçu par ses soins et par ceux de son grand-père une éducation très au-dessus de la profession à laquelle il se dit prédestiné dans ses chansons. Un enfant voué à l'établi, à l'aiguille et aux ciseaux, n'aurait pas eu besoin de passer six ans dans une maison d'études libérales de Paris. Or le petit-fils du tailleur étudia pendant ce nombre d'années chez un précepteur ecclésiastique, ogé dans les environs de la Bastille. Il y a évidemment dans ce dénûment prétendu de toute éducation, dont Béranger parle au public, la même exagération de subalternité que dans le titre de *garçon d'auberge* qu'il se donne dans la même chanson. On va voir ce qu'il entendait par garçon d'auberge.

« J'avais », me disait-il très-souvent, « une excellente « tante, qui me recueillit dans sa maison après la mort « de mon grand-père. Elle habitait une province du nord « de la France. Son mari y jouissait d'une large aisance. « Il associait au travail rural de ses champs les profits « d'une hôtellerie de faubourg, que ma tante dirigeait, « à l'aide de ses nombreux domestiques de ferme. Non- « seulement c'était une femme du cœur le plus maternel « pour moi, qu'elle traitait comme son propre fils, mais « c'était une femme d'une éducation supérieure à son « état; je lui dois tout ce qui a pu germer ou fleurir plus « tard en moi de bons instincts, de haute raison, de tar-

« dive sagesse. Je ne pense jamais sans m'attendrir aux « bontés de cette femme accomplie pour moi ; à ses con- « seils, qui sont devenus mes proverbes ; aux soins qu'elle « se donnait pour me procurer, à Péronne, l'éducation « et l'instruction les plus propres à faire de moi, un jour, « ou un artisan supérieur à sa condition, ou un homme « distingué dans les professions libérales, vers lesquelles « elle se complaisait à me diriger. »

On peut lire à cet égard de très-intéressants détails justificatifs de mon opinion dans le *Petit Évangile de la jeunesse de Béranger, selon un artisan son disciple, M. Savinien Lapointe*. M. Mornand, dans une série d'articles à cœur ouvert, le juge avec autant d'amour et plus de liberté.

On voit qu'il y a loin de cette situation de l'enfant de quatorze ans chez le modèle des tantes à la situation de garçon d'auberge rinçant les verres et changeant l'assiette des rouliers de Péronne. C'était une tutelle, ce n'était point une domesticité. Une laborieuse et fidèle domesticité ne l'aurait pas, à mes yeux, subalternisé moralement davantage ; mais il faut appeler les choses par leur nom : le petit Béranger n'était pas garçon d'auberge ; il était le neveu et le pupille chéri d'une tante aisée, pieuse, lettrée pour sa condition, qui lui prêtait sa maison, sa bourse et son cœur pour l'élever, par une éducation vigilante, à une honorable profession dans la société.

XXVIII

Ce que Béranger nous a dit tant et tant de fois de cette tante s'accorde parfaitement avec ce qu'Alexandre Dumas a recueilli de sa propre bouche ou des traditions de Péronne.

L'enfant reprit, sous la surveillance de sa tante, les études au moins élémentaires commencées à Paris. La tante y ajouta les études religieuses. Elle le nourrissait de Fénelon et de Racine, de *Télémaque* et d'*Athalie*. Quel garçon d'auberge ne deviendrait un enfant d'élite à un pareil régime? Enfin elle le fit entrer à Péronne dans une carrière à la fois lucrative et libérale, carrière qui nécessitait par sa nature des études préalables, et qui par sa nature aussi devait compléter ces études.

Cette carrière était l'imprimerie. A seize ans le poëte futur était apprenti typographe.

La typographie est le vestibule de la littérature; elle suppose dans la classe très-lettrée qui l'exerce une instruction assez universelle, car elle suppose la connaissance minutieuse de la langue, et la langue est la clef de tout savoir.

Les typographes sont par leur art une sorte de noviciat de la littérature; ils sont par leur métier les premiers confidents de l'idée : on pourrait les appeler les secrétaires intimes de leur siècle. Cette intimité confidentielle dans laquelle ils vivent avec les écrivains, les orateurs, les poëtes, les savants, initient forcément ces ouvriers de la pensée à la science, à la politique, aux lettres. Pourrait-on supposer un copiste de musique qui ne comprendrait pas les notes? Pourrait-on supposer un graveur de tableaux qui ne saurait pas le dessin? Il en est de même des typographes. C'est la profession la plus rapprochée de celle de l'écrivain, si toutefois penser, sentir et écrire est une profession. C'est du moins la plus intellectuelle des professions manuelles. Une foule d'hommes de science ou de style, chez toutes les nations, sont sortis des ateliers de la typographie. Sans parler de Diderot, de Mercier, et de tant d'autres en France, la typographie en Amérique ne fut-elle pas le métier de Franklin, cet homme qui fondait

la liberté religieuse et la liberté républicaine dans le même moule où il fondait les caractères de la pensée?

Béranger n'était donc ni un manœuvre, ni un garçon d'auberge à Péronne et ensuite à Paris; il était le Franklin en germe de la France.

Son talent futur ne naissait donc nullement d'une enfance illettrée et mercenaire; ce talent naissait d'une famille déchue, mais qui se respectait elle-même dans son passé; il naissait des soins d'une tante qui rêvait pour son pupille une restauration du nom de la famille; enfin il naissait d'une première profession essentiellement lettrée, et qui, ayant fait naître un Franklin dans un autre monde, pouvait bien faire éclore un Béranger dans celui-ci. Voilà la vérité sur l'éducation du poëte.

XXIX.

Il a laissé dire et il a fait entendre lui-même qu'il ne savait pas le latin, cette langue mère de la littérature occidentale. C'est possible; mais cela ne serait pas une raison d'impuissance dans un homme né pour penser par lui-même et pour écrire dans la langue usuelle de son pays. Il y a si longtemps qu'on parle, qu'on écrit et qu'on traduit le latin dans notre Occident, que l'esprit de l'éloquence, de l'histoire, de la poésie latine, a été tout entier transvasé dans les langues de l'Europe. Qu'importe le mot, quand la latinité de l'idée a passé dans les mœurs et dans le style? J. J. Rousseau lui-même ne savait guère le latin quand il commença à écrire, et cette ignorance l'empêcha-t-elle de se faire le plus pénétrant, le plus harmonieux et le plus éloquent des styles?

Nous avons peine à croire cependant à la complète sincérité de cette ignorance de la langue d'Horace dans le

poëte des chansons politiques. Le tour de ces chansons est, selon nous, trop essentiellement latin, sous sa prétention gauloise, pour n'y pas reconnaître à chaque construction de couplet des réminiscences savantes, et trop savantes peut-être, de latinité. Si ces chansons ont un défaut pour les classes mercenaires auxquelles elles sont dédiées, c'est précisément la construction un peu laborieuse, un peu antique et un peu obscure de la phrase. Il y a trop de *Tacite*, dans ce prétendu ménétrier des tavernes de la Gaule, pour croire qu'il n'ait pas fréquenté dans son enfance les historiens, les satiristes et les politiques de Rome.

XXX

Après son retour à Paris, à l'âge de dix-huit ans, en 1796, on perdait même dans sa conversation le fil de sa vie et de ses études. Il paraît que son grand-père et son père l'avaient rappelé auprès d'eux pour une tout autre occupation que celle de typographe. On le destinait alors à ce qu'on appelle aujourd'hui les affaires, c'est-à-dire à la banque, aux fournitures d'armée et aux spéculations d'argent et de papier, qui avaient pris une grande place dans la vie des Parisiens de cette époque, comme sous la *Régence* et comme de nos jours. Les conspirations politiques s'y mêlaient aux agiotages de finances. Le père du jeune Béranger, homme spirituel, entreprenant, léger et aimable, disait son fils, s'était jeté tout à la fois dans les jeux de la banque et dans les aventures contre-révolutionnaires.

« C'était un homme bien charmant et bien étourdi que « mon père », me disait souvent Béranger. « Quoique je « n'eusse que dix-huit ans, j'étais plus sensé et plus pru- « dent que lui dans les affaires auxquelles il m'initiait, et

« qu'il avait fini par me remettre presque entièrement « pour s'occuper plus librement de ses plaisirs et de ses « machinations politiques. Le croiriez-vous? mon père « était un royaliste de ce qu'on a appelé la *Jeunesse dorée* « du temps. Il avait la main dans toutes les conspirations « bourboniennes pour la restauration de la monarchie; il « était lié d'opinion et d'amitié avec les chefs vendéens « qui rêvaient de rétablir, par les bras de quelques braves « paysans, le trône renversé par la république. Il sacrifiait « ses intérêts de banque à ses affections d'homme de « parti; il encourait, pour ses amis de l'aristocratie, les « procès, les exils, les prisons du gouvernement républi- « cain. Sa fortune tout entière y coula; il disparut et me « laissa à moi, seul et inexpérimenté, le soin de sauver « ses débris et d'honorer ses revers. Je m'en acquittai « avec dévouement et honneur, à la satisfaction de tous « les créanciers. Ce fut alors que je pris cette intelli- « gence nette et active des affaires qui a si souvent étonné « en moi ceux qui ne peuvent pas ajuster deux flèches sur « le même arc. Ce fut alors aussi que je pris cet esprit « d'ordre, de ponctualité, d'aisance dans l'étroit, qui me « caractérise encore aujourd'hui.

« Mais j'y pris en même temps ce dégoût de la fortune « et ce goût de la médiocrité qu'on appelle mon désinté- « ressement, qui est vrai, et ce qu'on appelle ma pau- « vreté, qui est simplement ma liberté. Je n'ai pas voulu « entendre parler des affaires pour moi-même, mais j'ai « toujours été apte à les bien comprendre et à les bien « conseiller dans les autres : les puissances financières, les « Laffitte, les Pereire, qui ont été et qui sont mes amis, « vous en rendraient au besoin témoignage. J'ai manqué « ma vocation; j'aurais été un grand financier. » — Je le crois, lui répondis-je, et surtout un très-grand politique.

« Bah! reprenait-il, à quoi bon? Emporte-t-on son or « ou sa puissance à la semelle de ses souliers? J'ai mieux « aimé n'être rien. J'ai eu l'ambition de Diogène; mais « mon tonneau est plus commode et plus grand que le « sien », poursuivait-il avec un fin sourire; « il contient « bien des amis, et il a contenu un fidèle amour; il dé- « passe encore mes désirs. Je me suis mesuré, et je me « suis bâti une destinée juste à la proportion de mon « ombre au soleil. »

XXXI

Quant aux années qui suivirent le désastre de son père, la mort de son grand-père, la dispersion et l'indigence de cette famille, il ne m'en dit jamais rien.

Il paraît, d'après ses chansons et ses notes, que tout tomba à cette époque autour de lui dans une pauvreté irrémédiable, et que le jeune poëte chercha pour la première fois dans son esprit les ressources bien douteuses et bien précaires que le talent littéraire encore ignoré du public et de soi-même peut offrir à une famille écroulée.

Ce fut alors aussi que ce jeune homme fut confondu quelque temps par l'adversité avec ceux qui souffrent de la vie dans les misères d'une capitale. Il y contracta des opinions républicaines et soldatesques très-opposées à celles de son père; il y respira le sentiment plébéien, noblesse inverse du prolétaire, jusqu'au dédain pour des classes plus favorisées du sort. Enfin il y fut initié par les mœurs communes à la langue triviale du peuple dont il goûtait les larmes au fond du verre.

Mais ce qu'il y contracta surtout, ce fut la pitié pour ce peuple et l'amour réel des déshérités. Cette compassion et cet amour du peuple honnête et souffrant des ate-

liers des grandes villes devint sa seconde nature : le malheur fut sa famille. Cela se conçoit; on s'attache à ce que l'on fréquente. C'est ainsi que moi-même, élevé dans les champs et NÉ PARMI LES PASTEURS, comme je l'ai chanté un jour, j'ai contracté, en vivant presque constamment parmi les ouvriers de la campagne, une estime, un goût, une tendresse pour les paysans, qui me firent toujours et qui me font encore préférer la table, la veillée d'une chaumière aux banquets et aux fêtes des palais. Béranger ne connaissait pas les paysans, moi je ne connaissais pas les prolétaires des villes avant 1848; j'avais chanté des idylles, il devait chanter des couplets.

XXXII

Ce fut alors, si l'on en croit l'esquisse biographique d'Alexandre Dumas, que l'âme de Béranger s'ouvrit pour la première fois, et peut-être pour la seule fois de sa vie, à l'amour.

Rien n'est plus près d'aimer qu'un malheureux : les larmes communes sont la soudure des cœurs. L'aventure racontée par Dumas est si étrange qu'elle doit être vraie : on n'invente jamais autant de poésie que la nature, la vie et les hasards du cœur en jettent sur le chemin des hommes d'aventures. Le grand poëte, c'est le sort; nous ne sommes que les personnages avec lesquels il compose ses drames. J'ai connu les deux personnages vieillis de ce drame de jeunesse et d'amour. Je parlerai tout à l'heure de celle qui fut Lisette, compagne de la jeunesse, de l'âge mûr, de la poésie et de la vieillesse de Béranger. Voici comment, selon la biographie intime, ces deux enfants se connurent, s'aimèrent, et mêlèrent leurs destinées qui devaient se confondre jusqu'au tombeau.

XXXIII

Dans le temps où le jeune Béranger, sans souci de sa fortune, se consolait de l'indigence par l'étourderie, il fréquentait la salle d'armes d'un maître d'escrime du faubourg Saint-Antoine, nommé Valois. Ce Valois, par une bizarrerie qui servait peut-être à achalander sa salle d'armes, avait pris pour prévôt, c'est-à-dire pour second dans ses exercices, une de ses nièces, jeune fille de quatorze à quinze ans, nommée Judith Frère. Cette jeune fille, d'une taille élevée, d'une souplesse énergique d'avant-bras, d'une physionomie noble et douce, d'un regard de reine tempéré par une délicate réserve, montrait encore à quatre-vingts ans les traces d'une beauté qui avait dû éblouir les élèves du maître d'armes. La sandale retentissante sur la dalle, chaussée au pied droit, le gant de combat à la main, le plastron sur le sein, l'épée mouchetée au poing, le masque de fil de fer sur le visage, treillis à travers lequel brillait l'ardeur des joues colorées par le jeu du combat, tout ce costume obligé d'un prévôt de salle d'armes devait faire, de la belle Judith, une Clorinde de quinze ans, plus facile à admirer qu'à combattre.

Judith et Béranger ne tardèrent pas à s'aimer et a s'avouer leur amour. Quelles furent les vicissitudes de cet attachement contrarié par leur âge et par leur misère; comment triompha-t-il de longs obstacles; comment, sous le nom plébéien de Lisette, Béranger célébra-t-il constamment la même personne poétisée dans ses chansons; comment Judith sembla-t-elle disparaître pendant quelques années, non de son cœur, mais de la vie de son poëte; comment la vit-on reparaître dans son âge

mûr ; comment un mariage à demi secret, à demi avoué dans une lettre équivoque et transparente cependant de Béranger au public, laissa-t-il ses amis dans une ambiguïté d'affirmation ou de doute sur la nature de cette vieille amitié; comment Judith et son poëte finirent-ils pourtant par se réunir sous le même toit pour mourir ensemble, c'est ce qu'il n'appartient qu'aux historiens de la vie de Béranger de savoir et de dire. La seule chose qui nous importe dans un examen des vers et du caractère du poëte, c'est que la Lisette dont parle Chateaubriand fut un sentiment de son cœur et non une rime de ses couplets; c'est que le poëte aima pendant soixante ans, avec délicatesse, avec estime, avec constance, et que les apparentes légèretés de ses chansons ne furent que des convenances du genre, et nullement des débauches du cœur.

XXXIV

C'est sans doute cet amour, amour qui rend le cœur bien plus prudent, parce qu'il le force à penser à deux, c'est sans doute cet amour qui pressa instinctivement Béranger de songer à se créer par les lettres une existence qui pût suffire à deux vies.

« Judith pourtant », me disait-il souvent, « n'était pas « si pauvre que moi : d'abord elle avait par ses parents « un modique patrimoine, et puis elle avait à cause de « moi un esprit d'ordre et d'épargne féminine qui dou- « blait sa modique aisance. C'est elle qui a pourvu cent « fois à toutes mes nécessités dans les moments pénibles « de ma vie. Je lui ai dû beaucoup d'argent, et, si nous « liquidions nos petites fortunes, c'est moi qui serais re- « devable à Judith. »

Béranger ne commença pas par des chansons. Ce genre

de poésie spirituel, mais plébéien, qu'il n'avait pas transfiguré encore, lui paraissait au-dessous de la dignité de la poésie. Comme tout le monde il rêva plus haut. Il composa le plan et les premiers chants d'un poëme épique intitulé *Clovis;* puis il écrivit dans les intervalles des *Méditations poétiques;* enfin il pensa à chercher dans la tragédie une de ces renommées soudaines et éclatantes qui grandissent comme l'aloès en un soir, aux rayons du lustre, sur une scène à dix mille échos. Chose singulière et cependant exacte, moi-même, quinze ans plus tard, je composais le plan et les premiers chants d'un poëme épique de *Clovis;* j'écrivais, sous le titre de *Méditations poétiques*, des vers qui ne trouvaient pas à exprimer leur nature sous un autre titre; enfin j'ébauchais cinq ou six tragédies avortées pour une scène où ma destinée n'était pas de monter au rang des Sophocle, des Shakspeare, des Corneille, ou de leurs rivaux d'aujourd'hui!

XXXV

Nous possédons quelques fragments de ce poëme de *Clovis* et de ces *Méditations*, de ces élégies de Béranger de vingt ans. L'élévation, la pureté, la mélancolie de ces vers inachevés démontrent qu'il serait devenu aussi poëte en suivant ces voies des grandes lettres, mais il ne serait pas devenu aussi populaire. Or il était pressé de gloire et de pain; il ne devait pas tarder à changer de note : le poëte devait se faire chansonnier. Cependant on ne peut éviter son sort; il allait trouver une gloire historique dans un refrain où il ne cherchait que l'écho de la rue et l'engouement d'un soir.

XXXVI

On voit que le chantre futur de l'amour de la gloire sentait déjà le néant de la gloire et de l'amour, et qu'il avait le pressentiment lointain de ce détachement des grandeurs humaines, qui devint longtemps après la sagesse de ses vieux jours.

On voit aussi que, si Béranger avait persévéré dans ce genre sérieux et mélancolique de poésie, qui était plus qu'on ne le croit la tendance de son âme, il aurait égalé les poëtes les plus sensibles et les plus mélodieux de son siècle.

A ces élégies grecques, à ces vers sur le rétablissement du culte des aïeux, à ces méditations bibliques sur l'écroulement des Bourbons égorgés ou proscrits, à ces évocations au nouvel empire fondé, selon le poëte, par un homme suscité de Dieu, ne croit-on pas entendre un néophyte de Fontanes, de Chateaubriand, dans ce jeune homme qui sera un jour l'ennemi du trône, la terreur du temple, le moqueur des Bourbons, l'Homère populaire de la Grande Armée, le républicain, non du présent, mais de l'avenir?... On a beaucoup parlé de l'instabilité des choses humaines; mais l'instabilité de l'esprit humain, y a-t-on jamais fait assez d'attention? Et cette instabilité, comme on l'a trop dit, est-elle toujours mobilité, intérêt, faiblesse, apostasie dans les hommes pensants? Non, elle s'appelle aussi progrès dans les fortes têtes capables de contenir plus d'une idée pendant la durée d'une longue vie. Cette vie ne change-t-elle pas constamment le point de vue de l'homme et l'aspect des choses? Quand le navire qui vous porte vogue sur le fleuve, voyez-vous donc toujours le même rivage? Et quand le rivage mobile a

changé en effet, est-ce donc un devoir de soutenir que vous voyez toujours le même arbre ou la même masure devant vous? Non, ce n'est pas là devoir, c'est obstination ou cécité! Changer en mal, c'est faiblesse; changer en bien, c'est vertu. Béranger changea d'abord en mal, selon nous; puis il changea en bien; et c'est de ce dernier changement que nous parlons ici.

Quoi qu'il en soit, voilà le Béranger de vingt ans; nous allons voir le Béranger de quarante. Mais j'avoue que j'ai hâte d'arriver au Béranger de soixante; car je n'ai pas connu d'homme qui ait été aussi élaboré, aussi perfectionné moralement par les années que ce vieillard. Nul ne fut plus près d'arriver à la sublimité de sa nature, quand le temps le cueillit mûrissant toujours. Le vrai nom de Béranger, selon moi, c'était PROGRÈS : progrès de la raison, progrès de la philosophie, progrès de la politique, progrès de la charité, progrès de la vérité dans un ami sincère du bien, progrès du peuple dont il était le symbole et à qui il devait apprendre à grandir en lui.

XXXVII

Nous avons laissé Béranger jeune, pauvre, cherchant son talent en lui-même, et cherchant sa voie dans le monde, indécis comme tout homme l'est à cet âge sur ses propres opinions, rêvant un poëme épique national et monarchique, attendri sur les destinées tragiques des Bourbons, célébrant le rétablissement du culte d'État dans sa patrie, applaudissant à l'inauguration providentielle d'une dynastie militaire sur un trône recrépi de gloire et de force; en un mot, nous avons laissé ce jeune homme faisant tout ce que M. de Fontanes, M. de Chateaubriand, M. de Bonald, auraient pu faire pour la res-

tauration poétique du passé : disons mieux, nous l'avons laissé ne sachant pas ce qu'il faisait, écolier du hasard ébauchant les thèmes de l'inexpérience et de l'imagination.

Il lui fallait des patrons; il eut le malheur de les trouver dans le groupe des poëtes lauréats de l'Empire. Ce groupe tenait à cette époque les clefs de la fortune et de la renommée. Cette école des poëtes administratifs se composait d'une centaine d'hommes d'esprit et de talent parmi lesquels primaient, au-dessus de tous, les Fontanes, les Arnault, les Étienne. Cette école, très-monarchique alors, ne devait pas tarder à devenir très-libérale, révolutionnaire contre les Bourbons; il faut en excepter M. de Fontanes, qui ne vit plus qu'un usurpateur dans son demi-dieu aussitôt que ce demi-dieu fut le vaincu de l'Europe.

Ces administrateurs de la poésie officielle eurent bien vite le pressentiment du talent futur de ce jeune homme; ils songèrent à l'accaparer pour le parti du gouvernement par une de ces petites places qui soldent mal, mais qui enrégimentent souvent pour toujours le génie indigent. Mais, indépendamment de ces patrons littéraires, le jeune Béranger en avait trouvé un plus haut et plus puissant dans Lucien Bonaparte.

Lucien Bonaparte avait quelque chose de romain de la vieille république dans le caractère et dans l'attitude. Bien qu'il eût été le complice le plus pressé, le plus intrépide et le plus éloquent du coup d'État de famille au dix-huit brumaire; bien qu'il eût été le ministre le plus intime et le plus habile de la dictature de son frère sous le Consulat, Lucien conservait contre la monarchie je ne sais quel vieux levain de républicain déchu qui le faisait chef d'une certaine opposition bienséante. Cette opposition n'avait pas de danger pour la monarchie,

mais elle avait encore une certaine grâce fière qui plaisait aux anciens conventionnels : quand on ne veut plus agir on aime encore à murmurer. Lucien était le représentant de ce murmure sourd de la république déçue ; il était de plus orateur et poëte ; à tous ces titres une popularité aussi littéraire que politique s'attachait à son nom. Il a montré depuis, par son noble exil pendant la monarchie universelle de son frère et par son dédain des trônes offerts, qu'il avait réellement un grand cœur et que l'honnête homme dominait en lui l'ambitieux.

XXXVIII

Béranger lui adressa ses premières poésies comme au Mécène naturel des jeunes talents qui se souvenaient de la République et qui voulaient, tout en aspirant à la renommée, garder la dignité de leurs préférences. La lettre de Béranger, dit-il lui-même, était admirablement calculée pour que le républicanisme avoué par le jeune poëte fût une caresse noble aux opinions présumées de Lucien, sans être une brutalité démagogique. On ne connaît pas la lettre, mais on peut s'en rapporter en fait de nuance à la dignité fière et fine de Béranger, un des plus habiles écrivains qui aient jamais aiguisé sur une page la pointe d'une plume de diplomate.

Lucien lut la lettre, accueillit le jeune homme, le caressa et lui conseilla d'être neuf par le sujet sans cesser jamais d'être classique par le style. Il fit mieux ; joignant la libéralité à la leçon, il pria Béranger d'accepter son propre traitement de 1500 francs comme membre de l'Institut. Il voulait, disait-il, lui assurer ainsi le loisir poétique. Béranger ne crut pas déroger à sa dignité en acceptant de l'amitié ce qu'il aurait refusé de la puis-

sance. Ce traitement, tout littéraire de sa nature, inutile à l'opulent césarien, n'était que le gage de l'indépendance au lieu d'être la solde de la servilité. Jamais le jeune poëte n'oublia ce service : il avait coulé du cœur de Lucien comme une prière, il avait touché le cœur de Béranger comme un sentiment. Il y eut peut-être toujours un peu de cette reconnaissance honorable dans la faiblesse de Béranger pour la gloire militaire du héros de la famille.

XXXIX

Quelque temps après, le poëte Arnault, qui occupait une haute situation dans le gouvernement des lettres, obtint pour Béranger, de M. de Fontanes, grand maître de l'Université, un emploi de bureau au traitement de 1800 francs dans l'administration de l'instruction publique. C'était un premier degré à des fonctions littéraires plus lucratives et plus élevées, un prétexte à traitement. C'était le temps où Parny, qu'on appelait le Tibulle français, était commis dans les bureaux de M. Français de Nantes, directeur des droits réunis, et où Chateaubriand était ministre plénipotentiaire dans une bourgade des Alpes un peu moins grande que Nanterre. On voulait discipliner le génie en soldant la littérature. Tout prétexte était bon.

Un autre patronage, moins élevé et plus dangereux pour Béranger, fut celui de cette réunion bachique de chansonniers dont nous avons parlé en commençant, le Caveau. Il y avait là une gloire joviale, facile, enivrante, gloire de table qu'on se renvoyait au dessert de convive à convive, qui ne coûtait que l'écot d'un dîner et un refrain grivois ou gastronomique, et qui cependant se répandait assez promptement de la salle à manger dans

la rue, par la voix des chanteurs publics. Béranger fut tenté de cette gloriole. C'était naturel à un jeune employé de bureau qui débordait d'esprit et qui ne savait où le répandre. Le plus séduisant, le plus naïf et le plus sincère des chansonniers de tous nos siècles chantants, Désaugiers, introduisit Béranger dans cette académie des couplets de table. Béranger eut la mauvaise fortune d'y être applaudi. Son talent, au commencement, prit le pli de la nappe. Son inspiration se rétrécit à la mesure des cinq ou six vers auxquels on attachait le refrain comme un grelot de folie à la robe d'Épicure. L'épigramme remplaça l'enthousiasme. Il s'en fallut peu que le poëte ne fût perdu dans le chansonnier et que la poésie ne fût noyée dans son propre verre. Heureusement le génie résiste à tout ; la nature avait fait Béranger politique et philosophe, le Caveau ne put jamais en faire un buveur. Il n'emporta de la table du restaurateur que le sel piquant et amer dont Désaugiers et Collé avant lui salaient leur atticisme dans leurs inimitables gaietés de vers.

XL

A mesure que le gouvernement de la Restauration durait, sa nature, ses difficultés, ses fautes, et surtout celles de son parti et de ses Chambres parlementaires, aliénaient de la royauté des Bourbons une plus grande masse d'opinions désaffectionnées, aigries ou hostiles.

Les impôts et les emprunts dont il avait fallu charger la propriété, après les deux invasions dont la Restauration était innocente, puisqu'il fallait payer la rançon du territoire, les fureurs mal contenues de la Chambre de 1815, les massacres de Nîmes et de Toulouse, les listes de proscription dressées à regret par le roi sous le doigt

impérieux d'une Chambre vengeresse ; les meurtres inclé-ments et impolitiques des généraux, de Labédoyère, du maréchal Ney, meurtres qui, dans quelques hommes, atteignaient l'armée tout entière ; les procès pour cause de libelles, les prisons pour cause de couplets, les missions plus royalistes que religieuses parcourant le pays, présentant la croix à la pointe des baïonnettes, et répandant sur toute la surface de la France moins des apôtres de religion que des proconsuls d'agitations civiles ; la guerre d'Espagne, guerre qui était en réalité française, mais qui paraissait une guerre intéressée de la maison de Bourbon seule contre la liberté des peuples; enfin la mort de Louis XVIII, ce modérateur emporté malgré lui par l'emportement de son parti; l'avénement de Charles X, qu'on supposait le Joas vieilli d'un souverain pontife prêt à lui inféoder le royaume ; les oscillations de son gouvernement, jeté, des mains prudentes de M. de Villèle, aux mains conciliantes de M. de Martignac, pour passer aux mains égarées de M. de Polignac ; l'abolition de la garde nationale de Paris, cette déclaration de guerre entre la bourgeoisie et le trône : toutes ces circonstances, tous ces malheurs, tous ces excès, toutes ces fautes, toutes ces faiblesses, toutes ces violences, toutes ces folies avaient progressivement fait de l'opposition populaire en France une puissance plus forte que le gouvernement.

Béranger avait ressenti ces torts dans son cœur par le contre-coup du cœur du peuple. On pourrait écrire par ses chansons l'histoire de l'esprit public pendant la Restauration ; elles sont véritablement l'almanach chantant des drames divers, comiques ou sérieux, qui firent rire, gronder, saigner la France jusqu'à la chute tragique de la monarchie des Bourbons. Jamais un pays ne se personnifia davantage dans son poëte. Il faut dire aussi, à la

gloire du poëte des révolutions, que son talent, d'abord badin et moqueur, grandit avec les circonstances, et qu'après avoir joué avec l'opinion il finit par frémir avec elle; la passion publique le trouva à la hauteur de ses colères. Il avait été l'Aristophane du trône, de l'aristocratie, de l'Église ; il devint le Tyrtée de la nation et de la Révolution. C'est alors que ses chansons devinrent en réalité des odes.

XLI

Mais, d'abord, disons un mot des trois éléments qui concoururent alors à former cette opposition terrible contre les Bourbons de 1814 et qui donnèrent à Béranger cette popularité combinée et irrésistible sous laquelle il fit écrouler une dynastie, hélas! pour en relever une autre moins légitime. La décomposition historique de ces trois éléments nous donnera le secret de ce qu'il y a eu de fugitif et de ce qu'il y aura de permanent dans la popularité du nom de Béranger.

Ces trois éléments d'opposition étaient, de 1826 à 1830, d'abord le bonapartisme de l'armée, force immense dans un peuple de soldats où cent mille légionnaires, généraux, officiers et sous-officiers, licenciés ou aigris par les revers et par l'inaction, semaient dans toutes les villes et dans toutes les chaumières l'éternelle légende des exploits de leur César et l'éternelle complainte de leur propre déchéance. Béranger, en faisant vibrer la corde de la gloire, faisait vibrer du même doigt la corde de cet innombrable parti.

Le second de ces éléments était la Révolution.

La liberté dont on jouissait depuis la chute de l'Empire réveillait les âmes. On ne peut pas impunément

laisser penser la France ; dès qu'elle pense, elle conspire : elle conspire à haute voix sous les gouvernements démocratiques ; elle conspire à voix basse sous les gouvernements absolus.

Or dans ce qu'on appelle la Révolution en France il y a deux natures : une nature irréfléchie, inquiète, convulsive, incapable de repos, sans autre but que sa propre agitation, envieuse des supériorités et inhabile à en produire elle-même ; toujours prête à renverser sans savoir ce qu'elle veut construire, sorte de fièvre nerveuse nationale qui donne des convulsions au corps social au lieu de lui donner la croissance régulière et l'action progressive qui forment ce qu'on appelle la civilisation : c'est ce qui distingue l'esprit de faction et de démagogie de l'esprit de civisme et de liberté.

Cet esprit de faction et de démagogie a sa langue à part, langue triviale, dénigrante, quelquefois ordurière, jetant le mépris, l'offense, l'injure, le ridicule sur les choses et sur les hommes qu'elle veut saper ; prêtant des pierres à la multitude pour lapider les noms qui l'offusquent, comme les démagogues d'Athènes prêtaient des coquilles aux Athéniens pour proscrire Aristide.

Les tribuns ambitieux se servent de cette langue des démagogues, tout en les redoutant, comme on se sert de la poudre pour faire éclater le rocher. Béranger a eu le tort de s'en servir quelquefois dans ses chansons de guerre contre le gouvernement des Bourbons. Nous n'offensons pas sa chère mémoire en l'avouant ici, car lui-même, quand il eut généreusement déposé les armes après la victoire, reconnaissait devant nous que la sainte colère de la liberté l'avait emporté quelquefois, dans sa jeunesse, au delà du juste. Qui de nous, hommes qui avons traversé un demi-siècle de combats d'opinions, de presse, de tribune, peut se rendre témoignage qu'il ne

regrette pas un mot tombé de sa bouche ou de sa plume? Un tel homme ne serait pas un homme, ce serait le dieu de l'impartialité!

XLII

Nous en avons dit assez pour montrer notre désapprobation de ce genre d'opposition dans les opinions. Nous ne l'approuvons pas davantage dans le style. Ce genre de littérature, quand on s'y livre, a l'inconvénient de ne faire considérer les choses et les hommes que du côté ridicule, et, par conséquent, de rabaisser, de ravaler, de fausser l'esprit, comme de dégrader la langue. Vadé était un poissard, ce n'était pas un Français.

Il en est exactement de ces chansonniers de carrefour ce qu'il en est des peintres de caricatures, qui s'étudient à prendre la figure humaine en moquerie et à la traduire en dérision. A force de peindre le laid, ils finissent par ne plus pouvoir peindre le beau. C'est Callot et Raphaël : il y a un monde entre eux. Voilà pourquoi j'ai toujours haï la caricature, cette ironie de l'œuvre de Dieu, ce blasphème au crayon. Béranger n'était pas fait pour ce jargon; aussi le dépouilla-t-il bientôt comme une grimace de la langue qui n'allait pas à son génie. Il reprit sa langue naturelle, celle d'Anacréon, d'Horace, de Pindare et de Racine.

Mais il y avait un troisième élément dans l'opposition de Béranger, élément qui purifiait et qui transformait en lui les deux autres : c'était la charité du peuple, le *charitas generis humani* de Cicéron ; son âme en était réellement pétrie.

Cette charité du genre humain le dévorait d'un amour patient, mais actif, des progrès de la raison humaine, d'une sainte haine contre les barbaries, les ignorances,

les crédulités, les langes, les lisières de toute espèce dans lesquelles l'esprit humain est enveloppé par des institutions plus propres à l'enfance qu'à la maturité des peuples. Il voulait une liberté de penser et de croire respectueuse pour la pensée et pour la foi d'autrui ; une indépendance mutuelle de l'État, qui est le gouvernement des corps par les lois, et de la religion, qui est le gouvernement de Dieu par la conscience; une égalité, non de nivellement, égalité contre nature qui n'a fait que des inégalités dans toutes ses œuvres, égalité qui ne serait que la perpétuelle violence des infériorités aux supériorités naturelles. Mais il voulait une égalité de droit qui donne à chacun la faculté de s'élever par le travail et la vertu au niveau relatif de ses forces, une assistance paternelle et fraternelle des gouvernements et des citoyens aux classes les plus déshéritées de lumières et de fortune ; une Providence de tous pour tous, exprimée et administrée par un gouvernement de la misère publique, sans faiblesse pour la paresse, sans indulgence pour le vice, mais sans insensibilité pour le vrai malheur. Enfin il concevait un amour sévère, intelligent, mais efficace et ardent, du peuple : c'était la passion innée de ce bon et grand citoyen; c'était l'âme cachée de son opposition à tous les régimes qui ne réalisaient pas sa pensée ; c'était le feu sacré de ses poésies comme de sa vie; c'était sa philosophie politique, c'était tout son républicanisme.

De ces trois éléments de son opposition, les deux premiers devaient mourir parce qu'ils n'étaient que des esprits de parti ; mais le troisième élément de l'opposition de Béranger était immortel comme la philosophie de la raison et comme la charité des peuples dont il était l'expression. Par ces deux premiers éléments de sa poésie aussi Béranger devait mourir ; par le troisième il devait durer autant que le souvenir et la reconnaissance du

peuple. L'homme de l'opposition bonapartiste est mort; l'homme de l'opposition orléaniste contre les Bourbons de 1815 est mort; l'homme de la raison humaine et de la charité populaire ne mourra pas!

Voilà, selon nous, le secret de la popularité vivace, renaissante, éternelle en France, de Béranger. On a enseveli avec lui les passions de sa jeunesse, mais on n'a pas enseveli sa vertu publique : elle percera les pierres de son tombeau, et elle refleurira tant qu'il y aura une âme du peuple en France pour la recueillir!

Indépendamment de la magnificence du style, j'ai montré ailleurs (1) avec quelle diplomatie d'instinct le poëte des oppositions combinées associe des regrets de république à des glorifications de conquête. Comment le peuple, mauvais historien, pouvait-il faire ce triage et séparer la République de l'Empire dans ses vœux contre la Restauration? Son poëte lui-même lui jetait la poussière dans les yeux. Il devait s'y tromper un jour.

Aussi 1830 ne tarda-t-il pas à emporter le trône des Bourbons. Certes les saccades de gouvernail données par Charles X à sa politique et le coup d'État des ordonnances contre la Charte furent l'occasion trop légitime offerte aux oppositions pour renverser ce trône dans le sang; mais on a dit avec raison que les chansons de Béranger ont été les cartouches du peuple pendant le combat des trois journées de Juillet.

XLIII

Ici le rôle du poëte change tout à coup : il devient homme d'État. Ajoutons, à la gloire de son caractère et

(1) *Cours de littérature*, Entret. XXII, p. 270 à 293.

de son génie, qu'il fut, d'après le témoignage universel, le seul homme d'État de ce coup de feu. Fut-il également inspiré le lendemain? C'est ce que nous allons voir.

Béranger avait renversé un trône; mais à peine ce trône était-il en poudre, qu'il en reconstruit et en élève un autre. Ce trône d'expédient ne fut ni celui de Napoléon, son héros, ni celui de l'héritier naturel de la couronne, la victime des trois jours; ce fut le trône du duc d'Orléans. Ainsi, la république, il l'écarta après l'avoir appelée; l'empire, il le répudia après l'avoir provoqué; l'héritier naturel, l'orphelin, il le déshérita sans avoir aucun crime à reprocher à un berceau; la monarchie, il la rappela en toute hâte après l'avoir décréditée : trois inconséquences étranges dont nous lui avons souvent demandé compte dans nos conversations seul à seul au pied des chênes du bois de Boulogne.

Ici nous le laisserons parler lui-même avec autant de fidélité que notre mémoire, aidée de quelques notes prises au crayon sur le fait, peut donner d'exactitude et de littéralité à ses paroles.

XLIV

Mais disons d'abord comment je l'ai connu.

On voit assez par ce qui précède que je n'étais nullement prédisposé, par mes antécédents si contraires aux siens, à le rechercher, encore moins à l'aimer. Personne peut-être en France n'avait déploré plus amèrement et plus prophétiquement que moi la révolution de 1830. Je n'avais pas moins déploré la construction illogique et inopinée d'un trône de rechange qui ne portait sur aucun principe, mais qui portait sur de justes mécontentements.

Ce n'était pas un intérêt personnel qui me faisait répugner à ce trône de 1830; au contraire, j'aurais pu m'y faire de fête, comme on dit en langage vulgaire. Je n'avais pas trempé dans la *congrégation*, sorte de ligue sacrée et sourde qui se nouait derrière l'autel et qui s'assurait mutuellement les importances du gouvernement. Je m'étais absolument refusé à la confiance et à la faveur de M. de Polignac : j'aimais sa personne, je plaignais ses hallucinations, je voyais avec la certitude de l'évidence sa catastrophe. Je connaissais l'auguste famille d'Orléans, j'honorais ses vertus privées, je ne croyais pas à la conspiration ; mais je voyais avec regret, comme je l'ai dit plus tard, que, si ce prince *ne conspirait pas, sa situation conspirait*. Or il n'était pas suffisamment innocent, selon moi, de laisser conspirer même sa *situation*. Il fallait s'abstenir, s'éloigner, se laver les mains des fautes; mais, aux jours des revers, il fallait être le plus fidèle sujet d'un roi d'autant plus roi qu'il était plus découronné; il fallait être le plus fidèle tuteur d'un pupille d'autant plus inviolable qu'il était plus orphelin et plus abandonné !

J'avais donc résisté inflexiblement, le lendemain de la révolution de Juillet, à toutes les avances du prince nouveau et à son gouvernement, qui m'offraient avec instance un rôle dans le drame. J'avais même cessé avec scrupule de voir le roi que je ne pouvais en conscience ni approuver ni servir. Je m'étais retiré de toutes fonctions diplomatiques; je m'étais fermé résolûment, quoique à regret, toute carrière; j'avais voyagé, puis j'étais rentré dans mon pays : j'y avais été nommé député indépendant, pour débattre les intérêts de la nation. Sans lien avec le gouvernement, sans affiliation avec les oppositions dynastiques et antidynastiques, je m'étudiais à l'éloquence par les beaux exemples que j'avais sous les yeux dans les

Chambres; je cultivais la poésie dans les intervalles, ou j'écrivais l'histoire pour bien comprendre la politique dont elle est l'interprète.

XLV

Je venais de publier l'*Histoire des Girondins*. Accoutumé aux alternatives presque régulières de gloriole et de revers qui marquent la carrière des poëtes, des écrivains, des politiques, je doutais encore du succès de l'*Histoire des Girondins*. La publication datait à peine de trois jours quand je reçus une lettre très-inattendue de Béranger.

Cette lettre, la première que je décachetais depuis la publication du livre, respirait un enthousiasme grave et profond qui faisait encore vibrer le papier sous la main du patriote. Elle était longue; elle contenait des maximes et des considérations d'homme d'État; elle me prophétisait je ne sais quelles destinées grandioses trompées depuis. J'ai encore cette lettre; je la chercherai à loisir dans l'innombrable archive d'opinions diverses que trente ans de littérature, de tribune, de politique, ont accumulée dans mes portefeuilles, et je la donnerai aux éditeurs de la correspondance de Béranger.

J'avoue que cette lettre de l'oracle du passé, qui pouvait bien être aussi l'oracle de l'avenir, me fut une satisfaction de cœur et d'esprit supérieure à tout le retentissement de cette histoire. Les hommes de génie ont l'oreille fine, ils entendent de loin venir la postérité; on peut se fier à eux quand ils parlent pour elle.

Cette lettre de Béranger sur les *Girondins* me rappela tout à coup une lettre de M. de Talleyrand sur les *Méditations poétiques*, lettre plus étonnante encore et plus littérairement prophétique. Les *Méditations* avaient paru le

soir du 13 mars 1820. Le lendemain matin, à mon réveil, on m'apporta une lettre du prince de Talleyrand à une femme de ses amies, qui lui avait prêté le livre la veille. Ce billet était daté de cinq heures du matin; le prince, que l'on aurait supposé si peu susceptible d'une impression poétique et d'une insomnie littéraire, disait à son amie « qu'il n'avait pas dormi avant d'avoir lu le volume, « et qu'un poëte était né cette nuit ».

M. de Talleyrand et Béranger, deux hommes si semblables d'esprit, si divers de caractères, parrains de mon avenir!... Je fus frappé et je le suis encore; je fus même tenté de croire à leur don prophétique. Je n'y crois plus : toutes mes gloires ont menti, ainsi que toutes mes fortunes; mais je croirai toujours à leur amitié.

XLVI

Quelque temps après, je m'informai de la demeure de Béranger, et j'allai visiter l'oracle.

Béranger demeurait alors à Passy, dans une jolie maisonnette de faubourg, à l'extrémité de la rue Vineuse. Cette rue était attenante à ces vastes terres labourées et creusées d'ornières qui s'étendent entre le village de Passy et les lisières du bois de Boulogne. La demeure de Béranger n'avait rien d'indigent; au contraire, une élégante propreté d'appartements et de meubles; une femme âgée et gracieuse qu'on entrevoyait sous la tonnelle de lilas d'un petit jardin; une belle jeune fille, plus semblable à une pupille qu'à une servante, qui ouvrait la porte; un chien caressant sur l'escalier, des oiseaux en cage à la fenêtre, des fleurs sur la cheminée : tout respirait un air de *Charmettes* de J. J. Rousseau plutôt que la sordidité d'une maison de faubourg. On voyait que c'était là une

existence étroite, mais une existence qui s'était bornée elle-même par modération et non par dénûment, une indigence philosophique en un mot.

XLVII

Je fus accueilli dans cette retraite avec une simplicité de cœur et avec un naturel de manières qui doublaient le prix de l'accueil; aucun compliment, aucun embarras, aucune de ces cérémonies feintes et fastidieuses qui retardent la familiarité entre deux hommes décidés d'avance à s'aimer. Nous eûmes l'air de deux amis qui reprennent sans préambule le lendemain la conversation de la veille. Rien sur nos antécédents opposés, rien sur nos opinions, rien sur nos ouvrages : tout le passé resta sous-entendu entre nous.

Je me retirai ravi d'avoir trouvé un homme là où je ne m'attendais qu'à voir un génie. Je pouvais me figurer en sortant que je sortais d'un de ces presbytères de campagne où j'allais si souvent, dans mon enfance, visiter quelque aimable curé de village, voisin de mon père. Béranger, au costume près, rappelait complétement l'extérieur et la rondeur d'un de ces hommes noirs des champs, nichés comme l'hirondelle sous le clocher. Je m'aperçus que je lui avais plu aussi, et que la sincérité de mon attrait pour lui avait promptement prévalu, dans son esprit si scrutateur, sur les ombrages que la naissance, la fortune, les opinions, les prétentions supposées devaient lui avoir inspirés contre moi. A dater de ce jour, tantôt chez lui, tantôt chez moi, nous ne cessâmes pas de nous voir et nous commençâmes à nous aimer.

XLVIII

Cette amitié devint plus étroite et ces visites plus fréquentes à mesure que les circonstances politiques devinrent plus menaçantes pour le gouvernement de Louis-Philippe, et que les crises, dont ce gouvernement et la France étaient agités par l'ambition des orateurs et des écrivains dont ce gouvernement était l'ouvrage, se rapprochèrent davantage d'un tragique et inévitable dénoûment.

On a vu que la royauté de 1830 était à son origine aussi antipathique à mon cœur qu'à ma raison; à tort ou à droit, je ne croyais ni à son titre, ni à son utilité, ni à sa durée; mais puisque la France, qui a tous les droits, l'avait adoptée, et puisque le pire des gouvernements est d'être sans gouvernement, je ne conspirais pas contre cette royauté; je la subissais en bon citoyen qui ne veut pas, pour des préférences ou pour des répugnances, précipiter son pays dans l'anarchie et l'Europe dans une mer de sang. Le roi m'avait fait appeler déjà deux fois pour vaincre ma résistance et pour me séduire. Il avait employé, avec l'habileté qui lui était naturelle, tout ce qui peut toucher le cœur, convaincre l'esprit, flatter l'amour-propre, griser l'ambition; tout, jusqu'aux confidences les plus abandonnées, jusqu'aux prières, et, le croira-t-on? jusqu'aux larmes de situation, en pressant mes deux mains dans les siennes.

J'étais resté respectueux, ému, mais inébranlable.

« Je ne juge pas votre conduite en 1830, lui avais-je
« répondu : votre conscience est votre seul juge. Vous
« pouvez avoir cru que votre royauté était nécessaire

« pour sauver votre patrie; mais il n'y a que vous en
« France qui ayez le droit de vous croire nécessaire;
« quant à nous, simples et obscurs citoyens, ces sacrifices
« de nous-mêmes et ces sacrifices de notre famille ne
« nous sont jamais commandés. Nous pouvons donc rester
« fidèles à nos sentiments et à nos convictions sans nuire
« au pays; mes sentiments et mes convictions sont éga-
« lement opposés à ce qui a été fait par votre parti et
« accepté par vous en juillet 1830. Je ne puis donc à aucun
« prix me rallier à votre gouvernement autrement qu'en
« votant et en parlant à la Chambre dans l'intérêt impar-
« tial de mon pays. C'est le rôle ingrat que j'y ai pris et
« que je suis résolu à y tenir. Vous m'avez touché par
« votre éloquence; vous seriez un orateur très-éminent et
« très-persuasif dans les conseils de votre pays, si vous
« n'étiez pas son roi; mais vous ne m'avez pas convaincu.
« Je vous admire comme homme et je vous plains comme
« roi. Restons chacun ce que nous sommes : vous sur ce
« trône auquel vous vous êtes condamné; moi dans l'obs-
« curité, mon seul apanage et mon seul devoir. Je n'atta-
« querai pas votre gouvernement; je pourrai même avoir
« à le défendre comme volontaire de l'ordre, mais je ne
« m'y rallierai jamais par un intérêt. »

Ceci fut dit dans les formes indirectes et respectueuses commandées par l'usage à un simple député parlant à un roi.

XLIX

Je n'avais pas tardé à défendre en effet presque seul ce gouvernement de raison si déloyalement et si impolitiquement attaqué par ce qu'on a appelé la *coalition parlementaire;* il n'y avait pas même besoin de l'intérêt évident de l'ordre en France et de la paix en Europe pour me dé-

cider à le défendre; il suffisait de l'indignation d'honnête homme.

Cette généreuse indignation était soulevée en moi par cette coalition malséante des hommes de 1815, des hommes de la République, des hommes de l'anarchie et des hommes sortis le plus récemment des conseils de Louis-Philippe, tout courbés sous ses faveurs et devenus tout à coup des *Coriolans* de ministères, ameutant de la voix et du geste les ennemis les plus acharnés de leur prince, et menant la France à l'assaut de cette royauté dont ils étaient les fondateurs. Ce crime contre la bienséance a eu son expiation en 1848; leur gouvernement, miné par eux, est tombé sur eux, hélas! et il est tombé sur moi, innocent, plus que sur eux, coupables. Qu'ils disent ce qu'ils voudront! j'ai fait la république quand il n'y avait plus, grâce à eux, pierre sur pierre dans mon pays; mais ils ne diront pas du moins que j'ai fait la coalition de 1840! A chacun ses œuvres.

L

Béranger, en homme honnête et vraiment politique, bien qu'il fût comme moi partisan des grands développements de la liberté et de la charité populaire en France, ne trempa pas de cœur ou du doigt dans cette coalition des ministres de Louis-Philippe contre leur propre trône. Il fut vivement ému de quelques harangues prononcées par moi à la Chambre pour soutenir, au nom de la conscience publique, le ministère de M. Molé contre les assauts des anciens amis du roi, devenus ses plus implacables adversaires.

Il accourut chez moi. « Bravo! me dit-il : jusqu'ici je « ne vous croyais qu'un poëte, plus tard je vous ai cru un

« orateur; à dater de ce jour, je vous crois un homme « politique. Ces hommes ne savent ni ce qu'ils disent ni « ce qu'ils font. Ils sapent l'édifice que nous avons con« struit ensemble, et, quand ils auront réussi, il n'y aura « plus de place pour personne. Jugez de leur conduite, « puisqu'elle révolte même des républicains comme moi! « car le cri de la conscience est au-dessus même des opi« nions! Continuez, et lavez-vous les mains de leurs coa« litions! Ces hommes ne sont pas des Samsons! Ils ne « soutiendront pas le toit quand ils auront ébranlé le « pilier! Si jamais ils réussissent, vous nous aiderez à « sauver le peuple qui est dessous! » Ce furent ses propres paroles; elles eurent des témoins qui parlent encore. Nos liens furent resserrés par cette approbation, et notre relation devint familiarité; plus tard encore elle devint tendresse.

C'est ainsi que j'avais connu Béranger. Revenons à son grand rôle dans la révolution de 1830 et à l'explication qu'il donnait volontiers de ce rôle tant reproché par les impatients de son parti.

« Les révolutions, me dit-il, sont toujours des sur« prises; voilà pourquoi elles sont si dangereuses. Nous « fûmes surpris par les journées de Juillet; nous ne nous « attendions pas à tant d'audace et à tant d'étourderie de « la part de Charles X. La partie n'était pas liée entre « nous; nous étions une ligue de mécontents, nous « n'étions nullement une conjuration avec un but, un mot « d'ordre, un chef nommé d'avance. Les uns étaient des « soldats, comme les officiers de la Loire; les autres des « républicains, comme Lafayette; ceux-ci des constitu« tionnels, ceux-là des anarchistes; le plus grand nombre, « des combattants sortis du pavé et animés par la poudre « sans autre but que de verser leur sang pour quelque « chose, peu importe quoi! Il y a des heures où le sang a

« besoin de se répandre généreusement en France :
« le peuple a plus de sang que d'idées; enfin, il y avait
« les vaniteux, parti inconséquent, immense à Paris, dans
« l'industrie, le commerce, la banque. Ce parti voulait
« bien substituer son orgueil plébéien au vieil orgueil
« aristocratique, mais il ne voulait pas élever le peuple à
« sa hauteur par une égalité périlleuse. Dans cette Babel
« d'opinions qui se fusillaient dans les rues de Paris, nul
« n'entendait l'autre. Je sentis qu'une fusillade n'était pas
« une société, qu'une révolution n'était pas à elle-même
« son propre but, et qu'il fallait se hâter de lui imposer à
« elle-même un gouvernement pour qu'elle eût un terme
« et un nom.

« J'étais lié d'opinions avec tous les hommes princi-
« paux de l'opposition et d'amitié plus étroite avec Laf-
« fitte. Son hôtel était devenu le quartier général des me-
« neurs et des menés : je m'y rendis pour souffler la paix
« dans les rues, une idée dans les têtes, une initiative
« dans les cœurs. J'y vis Thiers, Sébastiani, Mauguin, le
« duc de Choiseul, Lafayette, Mignet, Benjamin Constant
« et cent autres. Ils écoutaient les bruits de la rue et ils
« attendaient pour se décider l'heure du hasard. C'était
« le conseil de l'hésitation; nul n'osait dire ce qu'il vou-
« lait, le plus grand nombre ne le savait pas. Chaque flot
« du peuple qui pénétrait dans les vastes cours et dans
« les vestibules de l'hôtel faisait changer, par ses cris de
« victoire ou de colère, les paroles sur les lèvres des ora-
« teurs délibérants. Ma popularité libérale parmi la jeu-
« nesse lettrée, mon républicanisme présumé parmi les
« républicains, mon nom, mes chansons dans la mémoire
« du peuple, mon costume d'artisan aisé qui coudoie sans
« l'offusquer la multitude, me faisaient passer, entrer,
« sortir, acclamer partout. Je ne haranguais pas : ce n'est
« pas ma manière; chacun me prenant à part dans une

« embrasure de croisée ou dans une cour pour me de-
« mander : Que faut-il faire? Je ne le disais pas, je l'insi-
« nuais; je voyais que cette révolution allait se perdre si
« on ne lui creusait pas vite son lit. Les uns voulaient
« négocier avec Charles X et se contenter d'un change-
« ment de ministère; les autres étaient satisfaits d'une
« abdication et d'une régence; ceux-ci formaient un gou-
« vernement municipal et provisoire à l'hôtel de ville
« avec Mauguin; ceux-là exhumaient l'honnête et intré-
« pide Lafayette de ses quarante ans d'obscurité pour
« exhumer avec lui la république, dont il était le sym-
« bole; le plus grand nombre flottait sans parti pris dans
« les rues et sur les places publiques, dans l'ivresse d'une
« victoire où Paris n'avait gagné qu'un champ de bataille.

« Laffitte, dont j'étais l'oracle et l'ami, était étendu sur
« un fauteuil, son pied foulé sur un tabouret, écoutant
« tout le monde, souriant à tous les avis, semant selon
« son habitude les mots spirituels à l'oreille de l'un et
« de l'autre, penchant secrètement pour la monarchie
« et pour le duc d'Orléans, mais n'osant le dire trop haut
« de peur d'avorter dans un cri de trahison poussé par
« le peuple.

« Il m'envoyait chercher à chaque instant dans ses jar-
« dins ou dans ses cours, pour avoir un conseil ou un
« appui dans ma personne; il ne craignait pas de se trom-
« per s'il se trompait avec moi : n'étais-je pas la popula-
« rité vivante?

« Dépêchez-vous de proclamer la royauté du duc d'Or-
« léans, lui dis-je à l'oreille, accoudé sur le dossier de
« son fauteuil, sans quoi la révolution ne sera qu'une
« émeute.

« Je me retirai.

« Dans la nuit, les négociations avec le duc d'Orléans
« aboutirent à ce que vous savez.

« Le lendemain matin j'étais chez Laffitte quand on « commença à jeter le nom du roi futur dans le peuple. « Il y eut un frémissement de mauvais augure dans la « multitude qui remplissait les cours. Mes amis m'inter- « pellèrent quand je sortis. — Eh quoi! vous aussi, Bé- « ranger, vous, républicain, vous nous créez un roi? — « Je pris à part les plus échauffés. — Non, leur dis-je, « comprenez-moi bien, je ne crée pas un roi, je jette une « planche sur le ruisseau! Et je m'en allai.

« Ce ruisseau était de sang, ne l'oubliez pas! Lafayette « ne fit-il pas comme moi quelques heures après? Cepen- « dant Lafayette était plus engagé que moi avec la répu- « blique; moi, je n'étais engagé qu'avec le peuple.

« On m'aborda de tous côtés dans les rues pour me de- « mander compte de ce qu'ils appelaient mon revirement « et mon imprudence. — N'était-ce pas le moment, me « disaient-ils, d'abolir la royauté, qui s'était abolie elle- « même? — Patience, mes amis, disais-je avec impa- « tience : on n'abolit pas la royauté, on l'use. Allez par « degrés à la liberté, si vous ne voulez pas que votre « triomphe soit une chute. Cette royauté sera usée avant « peu d'années. Quant à moi, je l'ai prise comme un « expédient qui vous est utile aujourd'hui, mais je n'en « prends pas la responsabilité, et j'en sors avant d'y être « entré, pour me conserver libre de la combattre si elle « s'arrête ou si elle recule!

« Voilà, mon ami, ajouta-t-il, tout mon rôle dans les « journées de 1830 : j'ai été le souffleur de l'événement, « j'ai laissé la responsabilité aux ambitieux et aux dupes : « qu'en pensez-vous?

« — Je pense sincèrement que vous avez eu tort à cette « époque, lui dis-je, tort non pas de refaire une monar- « chie constitutionnelle pour terminer vite la guerre « civile par une transaction prompte et souveraine entre

« tous les partis, mais tort d'avoir pris votre monarchie « ailleurs qu'où elle était.

« Rappeler Charles X, vous ne le pouviez pas : c'était « vous déclarer vaincus; relever une dynastie napoléo- « nienne, vous ne le pouviez pas : vous n'aviez pas sous « la main le rejeton, et l'Europe à ce moment aurait vu « dans le rétablissement d'un Napoléon une déclaration « de guerre au genre humain à peine pacifié. La répu- « blique! Elle s'appelait alors *terreur;* elle n'avait pas « montré alors, comme en 1848, qu'elle pouvait être « innocente contre les têtes et les propriétés, et qu'elle « pouvait se défendre contre les utopies et les démago- « gismes avec le bras de la France. Le duc d'Orléans! « vous ne le deviez pas : pour faire respecter une monar- « chie, vous commenciez par abaisser le monarque, car « vous ne lui offriez un trône qu'à la condition de répu- « dier son devoir de prince, de proscrire sa famille et « d'éloigner les royalistes. Une telle contradiction entre « le nom d'un prince du sang et son rôle de roi révolu- « tionnaire faisait du duc d'Orléans un instrument de « parti, votre complice, mais n'en faisait pas un vrai roi. « Quelle force vouliez-vous qu'il eût contre les républi- « cains qu'il avait écartés, contre les royalistes qu'il avait « offensés, et contre vous-même de qui il avait reçu la « couronne par une mauvaise complaisance? Vous vouliez « user la royauté en sa personne, vous n'aviez pas besoin « de temps pour cela : en un jour vous l'aviez descendue « de sa base! Vous n'aviez donc, vous et vos amis, puisque « vous reculiez d'effroi, vous n'aviez qu'à couronner l'hé- « ritier légitime dans la personne d'un enfant sorti du « trône et innocent du règne. Cet enfant était roi de l'an- « cien régime, vous l'auriez fait roi du nouveau siècle. « Une régence dont vous étiez les conseillers, des Cham- « bres dont vous étiez les élus, vous garantissaient le

« gouvernement. L'Europe vous admirait, les royalistes « se ralliaient à vous, les constitutionnels vous livraient la « Constitution comme à ceux qui avaient su la défendre « et la sauver! Vous auriez été vous-même moins popu- « laire pendant trois jours, mais plus approuvé pendant « un siècle. Ah! si j'avais cru comme vous, en 1848, « qu'il fallait rétablir une royauté, et si j'avais eu dans la « main un enfant-roi, héritier légal d'un trône séculaire, « un berceau aurait pu être à cette époque une politique! « Mais je ne l'ai pas cru.

« — Peut-être avez-vous raison, me dit-il en penchant « sa lourde tête, mais moi je n'avais pas tort : vous étiez « Lamartine, j'étais Béranger. »

LI

Quoi qu'il en soit, Béranger se tint parole à lui-même et se retira stoïquement dans l'ombre et dans la médiocrité volontaire. Aussitôt que son œuvre de 1830 fut accomplie, il souffla ce ballon, coupa la corde et l'abandonna aux vents.

Mais il reprit avec son opposition sa popularité et ses chansons, contre tous les hommes de la royauté de juillet, excepté contre Laffitte et Dupont de l'Eure : il aimait l'un et respectait l'autre. Je n'ai pas connu Laffitte et je ne crois pas que j'eusse jamais aimé un homme dans lequel l'inconséquence et la gloriole se mêlaient, dit-on, à des qualités réelles; mais j'ai vu de près Dupont de l'Eure dans les épreuves les plus périlleuses de 1848, et j'ai gardé de son intrépidité civique et de son patriotisme dévoué une vénération que je reporte tous les jours à sa tombe.

Le 24 février 1848 réveilla Béranger comme tout le

monde, en sursaut. La royauté de Juillet, expression confuse des trois oppositions incompatibles, mal conciliées par Béranger en 1830, bonapartisme, républicanisme, orléanisme, ne pouvait aboutir, un jour ou l'autre, qu'à un avortement. Cette royauté, mal conçue elle-même, avorta en effet le 24 février, sous une secousse qui n'aurait pas déraciné une hysope. Par un hasard que j'étais loin de prévoir la veille, c'est moi qui reçus l'enfant sur mes bras; mais l'enfant était mort! La France, selon l'expression de Béranger, n'avait pas eu le temps de le concevoir encore et de le porter à maturité.

LII

Je ne fis qu'entrevoir Béranger pendant les trois mois de modération et de périls, toujours sauvés par le civisme inespéré de ce grand peuple, mois qui précédèrent l'avénement de l'Assemblée constituante, seule souveraineté que nous pussions retrouver sous ces débris.

Je le vis cependant un soir, après la mémorable journée du 16 avril 1848; journée inconnue et mystérieuse, où tout fut sauvé par ma confiance dans le peuple seul contre ce qu'on appelait faussement le peuple.

— Où en sommes-nous? me dit-il à l'oreille, le visage tout ému et tout transfiguré d'anxiété pour la patrie. — *Au port*, lui répondis-je tout bas; cette journée est le neuf thermidor des terroristes et des communistes. J'ai osé tâter le pouls à la France; tranquillisez-vous, elle est immortelle.

Il me serra dans ses bras, ses yeux se mouillèrent de larmes.

« — Encore un mot, lui dis-je, puisque vous voilà, et

« que vous êtes un des oracles de ce peuple. — Qu'auriez-« vous fait à ma place le 24 février, dans ce grand sau-« vetage d'une nation sous laquelle sombrait votre royauté « de Juillet? — Belle demande! me répondit-il; j'aurais « fait ce que vous avez fait; et d'ailleurs pouviez-vous « faire autre chose? — C'est bien, lui dis-je, je suis satis-« fait; ce mot de vous me donne confiance. Voici la « France qui va arriver dans sa représentation impartiale « et souveraine : à dater de ce matin je suis sûr de la faire « entrer sans résistance dans Paris. Au nom de la France « et du salut du peuple, laissez-vous élire parmi les « représentants qui vont la personnifier. Il est si rare « de rencontrer dans un même homme la popularité, « la résistance et la politique : donnez ce spectacle au « monde et cette consolation aux bons citoyens. La répu-« blique a cent fois plus de force qu'il ne lui en faut; « tout son danger est dans l'excès : en voyant voter « Béranger pour la sagesse, qui donc osera être fou? Il « y a une heure dans la vie où il faut savoir dépenser et « perdre toute la popularité acquise en soixante et dix « ans de désintéressement; autrement c'est un trésor « d'avare, un trésor perdu, qui ne profite ni à vous ni aux « autres. Voyez! ajoutai-je : je me dépense, je me perds, « en résistant aux folies des uns, aux dictatures prématu-« rées des autres; je ne sortirai pas de là bon à gouverner « un village, mais la représentation nationale en sortira « toute-puissante et invincible. Souvenez-vous du mot de « Danton, appliqué à un crime; appliquons-le à une vertu : « Périsse, notre nom et que la France soit sauvée! »

LIII

Sa modestie combattait son dévouement; mais le dévouement l'emporta, il se laissa nommer à un million de voix à l'Assemblée constituante. Une immense popularité y entra avec lui : c'était le seul service qu'il consentît à rendre sous cette forme à la patrie.

Une fois l'Assemblée nationale assise et consolidée dans Paris, il se dit : « Que ferais-je là? Je suis philosophe et « je ne suis point politique; je suis chansonnier et je ne « suis point orateur; je suis républicain et je ne suis « point démagogue; je suis peuple et je ne suis point « bourgeoisie; je suis vieux et je n'ai plus la main assez « ferme pour résister à une multitude qui tendra long- « temps à emporter les rênes et à ronger le frein de la « république. De grandes questions vont se poser, de gros « orages s'accumulent; il faudra me dessiner par mes « votes et par mes actes pour ou contre le peuple accou- « tumé à voir en moi sa personnification : si je me des- « sine pour lui, je donnerai de la force à ses excès et je « contribuerai à le perdre; si je me dessine contre lui, je me « trouverai groupé avec les royalistes et les réactionnaires « qu'il regarde comme ses ennemis, et je ne conserverai « plus dans le peuple que le renom d'un traître ou d'un « apostat. Retirons-nous; réfugions-nous dans ma vieil- « lesse et dans mon obscurité : c'est plus sage; ne nous « séparons plus de ce peuple où est ma force : je serai « plus véritablement utile là que dans le gouvernement. « Le peuple, en me voyant rentrer dans son sein, ne se « défiera pas de moi, et j'aurai plus d'empire sur lui dans « ses propres rangs que je n'aurais d'ascendant sur les « bancs de ses maîtres. »

Ce furent évidemment là ses pensées; je ne les approuve pas, je les explique.

Béranger donna sa démission. L'Assemblée nationale, qui sentait unanimement comme moi l'utilité et l'honneur de ce grand nom d'honnête homme populaire dans son sein, se leva tout entière de douleur et de respect à la lecture de cette démission; elle la refusa et fit supplier le simple citoyen de ne pas faire une lacune dans la représentation de la France en remettant son mandat au peuple.

Béranger fut touché, mais inflexible. Il demanda indulgence pour sa vieillesse. Moi-même je ne pus le vaincre. « — Vous êtes de ceux qui ne sont jamais vieux, lui dis-je, « parce qu'ils vivent après leur mort bien plus que pen« dant leur vie, et que leur temps à eux est la postérité; « mais, d'ailleurs, fussiez-vous vieux et n'eussiez-vous « plus de sang dans les veines, dans des crises comme « celle-ci il n'y a ni jeunes gens ni vieillards : on doit « autant à sa patrie la dernière goutte de son sang que la « première.

« — Non, me dit-il tristement, je me suis bien inter« rogé, je sens que mon devoir n'est pas là, et qu'il est « ici, ajouta-t-il en me montrant du geste sa petite « chambre, sa petite table et sa petite écritoire. J'ai en« core la force de penser, je ne me sens pas la force « d'agir. Je tiendrais la place d'un homme utile à la « patrie; m'effacer pour qu'elle soit mieux servie c'est « encore la servir. »

LIV

Je ne tardai pas moi-même, non pas à me retirer du service de mon pays, mais à être écarté par mes concitoyens. L'obscurité m'abrita salutairement sans que j'eusse

la peine et peut-être la faiblesse de la chercher. L'adversité ne m'y laissa pas le repos, cet *otium cum dignitate* qui est l'oreiller des disgrâces, loisir et silence que Béranger, plus sage que moi, avait eu la prévoyance et la modération de désirs de préparer à sa retraite. Cette adversité, qui attirait Béranger comme la bonne fortune attire le commun des hommes, le rapprocha plus assidûment et plus intimement de moi. Dès que j'eus besoin d'un consolateur il me prodigua sa présence, son intérêt, sa tendresse. La reconnaissance lui ouvrit mon cœur tout entier. Il se forma insensiblement entre nous une de ces amitiés tardives qui n'ont pas les primeurs d'âme et les soudainetés d'attrait de celles de la jeunesse, mais qui ont les souvenirs, les recueillements, les retours en arrière, les sérénités et les mélancolies des jours avancés. Les expériences, les confidences, les repentirs y tombent de plus haut de l'âme de l'un dans l'âme de l'autre, comme les grandes ombres des montagnes dont parle Virgile tombent sur leur pied à mesure que le soleil baisse :

Majoresque cadunt altis de montibus umbræ.

Ce fut alors que j'appris à connaître le vrai caractère de ce grand homme de cœur et les vraies opinions de ce grand homme de sens.

LV

Ce grand homme avait peut-être le caractère un peu vert d'un homme de parti : dans les premières périodes de sa vie, il avait pu prendre quelquefois la popularité pour la vertu et l'opposition pour la politique; il avait pu verser à trop pleine coupe le souvenir de ses victoires comme consolation à un peuple affaissé par ses revers; il

avait pu badiner un peu trop vivement avec le vin et l'amour pour se faire rechercher en bon convive et en indulgent moraliste à la table et dans les rondes suburbaines du peuple. Socrate gaulois déguisé chez Aspasie en Anacréon, il avait pu faire une révolution plébéienne qui s'était transformée en trois jours en royauté oligarchique.

Voilà ses fautes : il ne se les déguisait pas à lui-même. Mais la réflexion, l'expérience, le temps, avaient complétement tué en lui le vieil homme et enfanté l'homme nouveau. Jamais peut-être, dans aucun esprit supérieur de nos jours, ce travail intérieur du temps, qui tue les illusions, qui convertit les faiblesses, qui fait éclore les vérités du sein de l'expérience et qui régénère les vertus naturelles dans les résipiscences d'esprit; jamais, disons-nous, ce travail de vivre pour s'améliorer ne fut aussi sensible et aussi *réussi* que dans Béranger. C'était lui qui était son poëme; il le revoyait, il le retouchait, il le raturait tous les jours, et il avait fini par en faire ce chef-d'œuvre de génie, de bonté, de raison, que nous avons connu. Qui aurait osé seulement se souvenir du chansonnier quand on avait comme moi le bonheur de voir agir et d'entendre parler l'homme qui avait été Béranger, mais qui savait être Tacite ou Montaigne, selon l'heure?

« Mon ami, me disait-il un jour, il faut aimer le peuple « malgré le peuple, comme on aime un enfant malgré ses « légèretés, ses ignorances et ses inconstances. Et pour- « quoi faut-il aimer le peuple? Parce que c'est la partie « la plus nombreuse de l'humanité, et parce que, notre « devoir étant d'aimer nos semblables (puisque c'est là « encore nous aimer nous-même), c'est dans le plus grand « nombre que nous devons aimer l'homme ou nous aimer « véritablement nous-même. Si je n'ai pas le bonheur « d'avoir la religion du Dieu de la paroisse, j'ai toujours

« eu et j'ai de jour en jour davantage la religion du Dieu « de l'univers.

« Eh bien! l'amour du peuple est ma religion à moi! Je « me suis dit de bonne heure : L'homme sensé ne peut pas « vivre sans Dieu et sans religion : ce serait un effet qui « voudrait subsister sans relation avec sa cause; mais la « foi en Dieu suppose un culte qui l'adore, une morale « qui se conforme à ses perfections, une action qui con- « court à sa divine et souveraine volonté. Ce culte qui « l'adore, je le pratique dans mon intelligence, qui « s'élève à lui comme l'encens de l'âme, qui le glorifie en « s'humiliant dans mon néant. Cette morale qui se modèle « de si loin sur ses perfections ineffables, je la trouve « écrite par lui-même dans ma conscience. Cette action « qui concourt à ses desseins et à sa bonté, je tâche de « m'y conformer le plus que je peux par ma charité d'es- « prit et de main (quand, hélas! ma main n'est pas vide) « envers les hommes, et surtout envers cette classe des « hommes, mes semblables, qu'on appelle le peuple.

« Si tout le monde faisait cela dans la proportion de « son amour et de ses forces, tout le monde serait heu- « reux, ou du moins tout le monde serait consolé; donc « ma religion, au moins pour moi, est bonne; donc mon « devoir religieux est d'aimer et de servir le peuple.

« Ne concluez pas, ajouta-t-il, que je croie que la poli- « tique, qui est la science du gouvernement, soit un vain « mot, et qu'il faille s'en rapporter à la liberté, à la fra- « ternité, à la charité pour laisser le peuple se gouverner « lui-même par ses seuls instincts et par ses seules vertus; « non! Je n'ai jamais donné dans ces utopies de libertés « illimitées et de vertus infaillibles qui sont les paradoxes « de la nature humaine, et qui seraient en huit jours la « perte de tous par tous. Je suis plus politique qu'on ne « pense. Vous m'avez comparé, dans un de vos écrits,

« à M. de Talleyrand : on a ri de vous et de moi ; mais ce « mot prouve que vous m'avez mieux regardé que bien « d'autres.

« M. de Talleyrand, que j'ai beaucoup connu, qu'on a « fait bien pire qu'il n'était, et à qui vous avez rendu jus- « tice, était un très-profond politique sous son apparente « nonchalance, un politique inné, un politique d'instinct, « ce qui veut dire un politique de génie, car on ne sait « bien que ce qu'on n'a pas appris. Mais, dans sa poli- « tique, il avait principalement pour but son intérêt « propre ; quant à moi, je n'ai jamais eu dans ma poli- « tique d'autre intérêt que ce que j'ai cru l'intérêt du « peuple.

« Toute saine politique, selon moi, se compose de deux « éléments indivisibles : une philosophie et une action. « La philosophie imprime à l'action sa tendance divine à « l'amélioration du sort de toutes les classes, sans excep- « tion, de la société humaine ; l'action donne à cette phi- « losophie politique son efficacité, sa force, sa mesure, « son opportunité, sa modération. Selon moi, ajouta-t-il, « il faut donc d'abord une vertu, puis une force dans « toute politique. Voilà pourquoi, bien que je paraisse « un révolutionnaire dans mes rimes, je suis très-gouver- « nemental dans mes instincts. La république elle-même, « qui paraît à quelques-uns la dissémination des forces du « peuple, doit en être, à mon avis, la plus puissante con- « centration. Quand le droit de tous est représenté, quand « la volonté de tous est exprimée, cette volonté doit être « irrésistible. Qu'a-t-il manqué à votre république de « 1848? Un gouvernement, que l'Assemblée nationale « n'a pas su ou n'a pas voulu lui faire. Vous ne pouviez « pas le lui faire, vous, le lendemain de l'écroulement du « trône : une dictature proclamée par vous ce jour-là « aurait paru, avec raison, un outrage à la France, une

« mise hors la loi de la nation, une tyrannie insolemment
« prise au nom de la liberté sur un peuple à terre! La
« république même eût été à l'instant dépopularisée par
« un pareil acte dans la main des républicains. Je ne suis
« pas de ceux qui vous accusent de ne l'avoir pas fait
« alors; aucune faute du peuple, aucun péril évident de
« la liberté ne motivait une telle violence de ceux qui
« s'étaient jetés entre les ruines du trône et l'anarchie;
« mais une fois la France interrogée, une fois l'Assemblée
« nationale assise dans Paris, une fois la bataille de la ré-
« publique gagnée contre les démagogues et les commu-
« nistes dans les rues de Paris, mon avis est qu'il fallait
« donner à la république un gouvernement plus concen-
« tré et plus dictatorial encore que vos gouvernements
« parlementaires, meilleurs pour saccader des trônes que
« pour fonder des pouvoirs forts.

« Et croyez-moi, poursuivait-il en plaisantant, si jamais
« vous ressuscitez sur cette pauvre terre et que la Pro-
« vidence vous rende, dans une révolution de votre pays,
« un rôle semblable à celui qu'elle vous a donné en 1848
« en France, demandez pour vous, ou pour tout autre,
« une dictature de dix ans ou une dictature à vie, avec
« faculté de désigner votre successeur, pour donner à la
« liberté le temps de devenir une habitude, pour refré-
« ner vigoureusement les factions et pour modérer sévè-
« rement les sectes qui perdent la liberté. La liberté a
« tout autant besoin de gouvernement que la monarchie.
« Le peuple est un beau nom, mais il lui faut une forme :
« le chef-d'œuvre de l'humanité, c'est un gouverne-
« ment. »

LVI

Ces pensées étaient précisément les miennes. On comprend que je me gardais bien de les réfuter.

Elles expliquent la profonde tristesse civique qui saisit Béranger quand, à la place de l'unanime et patriotique enthousiasme qui soulevait le peuple et l'Assemblée nationale au-dessus de terre en 1848, il vit l'Assemblée législative jouer, comme une assemblée d'enfants en cheveux blancs, à l'utopie, à la Terreur, à la Montagne, à la réaction, à l'orléanisme, au militarisme, à l'anarchie, à tous les jeux où l'on perd la liberté, la dignité, l'ordre social et la patrie.

Il s'efforçait, dans sa sphère privée, comme moi dans la mienne, d'inspirer un peu de raison à ces sectes imprudentes : il n'y réussit pas. Il avait, comme moi aussi, prévu le dénoûment. Il ne fallait pas être grand prophète pour prophétiser la ruine d'une assemblée souveraine qui portait tous les jours des défis sans force à des armes hors du fourreau et à des intérêts sans sécurité.

C'est peut-être à ce sentiment de secret mépris pour l'Assemblée législative qu'il faut attribuer le peu d'étonnement que Béranger eut de la catastrophe et le peu de ressentiment qu'il manifesta contre le nouveau gouvernement napoléonien. « Ceci, lui dis-je un jour après « l'élection qui ressuscita l'Empire, est une chanson de « Béranger ! »

Il détourna la tête, secoua ses cheveux gris, rougit, se pinça les lèvres et ne répondit pas. Je vis que ce souvenir de l'immense influence de ses chansons impériales sur les suffrages de la multitude lui était importun devant moi.

Je n'y fis plus la moindre allusion pendant tout le reste de sa vie.

Il était affligé sans aucun doute de l'avortement de la république, mais peut-être, sous cette affliction sincère, y avait-il une secrète consolation d'amour-propre. Peut-être pensait-il qu'il avait bien eu le premier le sens de ce peuple plus soldat que citoyen. Ceci, du reste, n'est qu'une supposition de ma part; jamais un seul mot de lui ne m'a donné le droit d'une conjecture à cet égard. Mais, pourvu que la nationalité fût sauvée, il était très-patient pour la démocratie. Ceci, il me le disait tous les jours : les ambitions ou les factions sont pressées, la philosophie est patiente. Béranger était avant tout philosophe.

LVII

Dans ces dernières années il s'était tellement rapproché de moi que nous passions rarement deux jours sans nous voir; c'était tantôt chez moi, au milieu du jour, lorsque les affaires, les travaux ou les tristesses me retenaient forcément dans ma chambre d'angoisse; tantôt chez lui, à l'heure où le tumulte des rues de Paris rend plus intime et plus recueilli l'entretien deux à deux au coin du feu d'un solitaire; tantôt dans les allées désertes alors du bois de Boulogne, où les paroles tombaient çà et là et à demi-voix de sa bouche comme les feuilles jaunies sous le vent d'automne.

Ah! que ces arbres de la longue avenue de marronniers qui mène de la porte Maillot au château de Madrid, que j'habitais alors, ont entendu de belles choses! Quand Béranger, s'arrêtant tout à coup comme saisi au pan de sa redingote par quelque main invisible, et prenant à deux mains son gros bâton de bois blanc à pommeau

d'ivoire, il dessinait sur le sable des figures inintelligibles, tout en dissertant avec une éloquence rude, mais fine, sur les plus hautes questions de religion, de philosophie ou de politique !

Ces dissertations étaient en général mêlées d'anecdotes qui les rendaient vivantes. « Voilà, me disait-il, ce que « je conseillais à mon ami Laffitte ; voilà ce que je con- « fiais à Manuel, l'homme que j'ai le plus aimé parce « qu'il a été, selon moi, le plus désintéressé, le plus ca- « lomnié et le plus salarié d'ingratitude ; voilà ce que « j'essayais de faire comprendre à Chateaubriand, que « j'aimais par admiration littéraire et dont j'avais eu la « niaiserie de prendre l'amitié au sérieux, lui qui n'aimait « de moi que son plaisir et ma popularité ; voilà ce que « je répétais vainement à ce grand enfant de Lamennais, « qui voyait partout des trappes et des traîtres de mélo- « drame ! »

LVIII

Souvent il était interrompu par quelques noces de paysans ou d'ouvriers qui venaient passer leur journée de miel dans les guinguettes de Neuilly et qui le reconnaissaient sous son chapeau de feutre gris et sous sa redingote couleur de muraille.

Ils se rangeaient respectueusement et se chuchotaient l'un à l'autre le nom du *Père la joie*, comme disent les Arabes ; ils levaient leur chapeau, et criaient, quand il avait passé : *Vive Béranger !*

Béranger se retournait, leur souriait d'un sourire moitié attendri, moitié jovial. « Merci, mes enfants ! merci, leur « disait-il ; amusez-vous bien aujourd'hui, mais songez à « demain. Chantez une de mes chansons puisqu'elles vous

« consolent, mais surtout suivez ma morale : le bon Dieu, « le travail et les honnêtes gens ! »

Ces scènes se renouvelaient pour lui à chaque promenade que nous faisions ensemble. Il y avait autant de couplets de Béranger chantés que de verres de vin versés dans les jours de fête de ce pauvre peuple. Combien de fois moi-même, dans des réunions d'un ordre moins plébéien, à la campagne, avec le riche cultivateur, le curé, le notaire, le médecin, l'officier en retraite groupés autour d'une table rustique à la fin du jour, combien de fois n'ai-je pas entendu le coryphée libéral du canton entonner au dessert, d'une voix chevrotante, la chanson du *Dieu des bonnes gens*, du *Vieux Sergent*, de *la Bonne Vieille*, tandis que la table tout entière répétait en chœur, excepté moi, le refrain aviné, et qu'une larme d'enthousiasme mal essuyée sur la manche du vieil uniforme tombait entre la poire et la noix dans le verre du vétéran !... Béranger, pour ces ouvriers, pour ces soldats, pour cette bourgeoisie française, n'était réellement plus un homme ; c'était un ménétrier national dont chaque coup d'archet avait pour cordes les cœurs de trente millions d'hommes exaltés ou attendris.

LIX

Il en était reconnaissant, et il aimait véritablement sa patrie dans sa gloire et sa gloire dans sa patrie. Il aimait surtout les plus malheureux. Depuis que la politique avait tour à tour accompli ou trompé ses espérances, il avait replié son âme, pour ainsi dire, dans la bienfaisance. Il avait trouvé plus facile et plus sûr de faire tout le bien qu'il pouvait faire, homme par homme, dans un cercle privé autour de soi, que de faire un bien abstrait, incertain et problématique aux nations et à l'humanité dans

l'ordre social ou politique. Il avait, si j'ose dire toute ma pensée, rétréci son devoir, afin de l'accomplir toujours et d'être plus sûr de l'accomplir.

Car il ne faut pas croire qu'il n'y eût un coin de scepticisme, de découragement triste, de laisser-faire et de laisser-aller dans cette belle âme, quand il considérait le monde en masse dans ses éternelles aspirations et dans ses éternelles rechutes. Il désirait l'amélioration de l'humanité en masse plus qu'il n'y croyait. L'histoire, qui se répète avec tant de monotonie de siècle en siècle, lui faisait peur. « Si elle allait se répéter encore après nous? » me disait-il quelquefois...

Mais ces courts moments de doute ne prévalaient pas sur sa charité active pour le genre humain. Le *misereor super turbam*, ce mot de l'Évangile, était devenu le sien. Il se consolait de moins espérer en agissant de jour en jour davantage pour le soulagement des misères humaines. De poëte de fête qu'il avait été jadis il s'était fait poëte de douleurs, sœur de charité de tout ce qui recourait à lui, soit pour une misère de corps, soit pour une misère d'esprit; ses journées entières appartenaient à la foule.

Il faut avoir assisté cent fois comme moi à ces consultations de ce médecin des âmes, dans son antichambre, pour se faire une idée du bien qu'il avait fait à la fin de sa journée, avant de reposer sa tête sur son oreiller de bonnes œuvres.

On sonnait, il allait ouvrir. C'était un pauvre ouvrier qui venait de perdre sa femme dans la nuit et qui n'avait pas de quoi lui acheter un linceul ou une bière! Béranger le faisait asseoir, pleurait avec lui, lui donnait un verre de vin pour relever ses forces, ouvrait son tiroir, comptait en petites pièces de monnaie la somme strictement nécessaire pour le pieux devoir, l'enveloppait dans une

page déchirée de ses vieilles éditions pour la glisser dans les doigts du pauvre veuf, afin de ménager sa pudeur en ne laissant ni briller ni sonner le métal de l'éclat ou du bruit de l'aumône. Il accompagnait l'ouvrier jusque sur l'escalier ; je l'entendais embrasser l'inconnu et lui adresser de marche en marche, avec sa grosse voix voilée, un adieu aussi ému et aussi prolongé que si cet inconnu avait été son frère.

Puis venait une belle jeune fille dont le père, mécanicien ou typographe, avait parlé de Béranger à sa pauvre famille ; elle entrait en rougissant et demandait à parler en particulier au vieux poëte. Il l'emmenait dans une embrasure de croisée au fond de la chambre, et j'entendais de ma place des sanglots mal étouffés, interrompus de délicates confidences : c'était une consultation de l'amour indécis pour savoir si elle devait accueillir ou repousser des propositions de mariage d'un jeune ouvrier sans fortune, dont la demande n'agréait pas à ses parents. Il fallait que Béranger se chargeât de la négociation sans connaître ni le père, ni la mère, ni le prétendant.

Il s'en chargeait, après une enquête scrupuleuse sur la situation, sur le caractère et jusque sur le cœur des deux amants. Il prenait son crayon, il écrivait les noms, les adresses, les heures. « — J'irai, mon enfant, j'irai de-« main, disait-il ; je tâcherai d'arranger cela pour le « mieux. Votre mère me dira ses raisons, votre fiancé « ses ressources. Je le recommanderai à nos bons amis les « Pereire, qui font du travail le ministre de l'opulence. »

La jeune fille, dans sa joie, jetait naïvement ses bras autour du cou du poëte. « — Allons, allons ! pourquoi « m'embrasser ainsi avant le succès ? » lui disait, en se refusant à ses étreintes, le vieillard ; « je n'ai pas encore « mérité ma récompense. » Mais les larmes de la belle enfant mouillaient déjà ses mains.

Puis deux vieux concierges infirmes, l'un soutenant l'autre, sonnaient timidement à la porte de ce cinquième étage. Béranger les conduisait lui-même à son canapé de paille; il écoutait patiemment le récit de leur détresse et les vœux de leur vieillesse : c'étaient deux lits dans le même hospice, pour ne pas mourir séparés après une longue vie de bonheur, de travail et de souffrance en commun. Béranger écrivait à l'instant pour eux une lettre à quelques-unes des administrations de la charité publique; son nom était une clef qui ouvrait les cœurs comme les ministères. On savait assez qu'il ne demandait jamais que pour les autres, et qu'il se dépensait lui-même jusqu'au nu avant de demander une obole de la pitié d'autrui. Les pauvres infirmes s'en allaient consolés; on entendait leurs bénédictions monter à mesure qu'ils descendaient, du fond de l'escalier : « Ah! quelle bonne pensée nous « avons eue de monter à lui en voyant son portrait dans « notre loge! »

LX

Puis c'étaient de jeunes ouvriers en grand nombre qui se trompaient de vocation en prenant leur travail manuel en dégoût et qui s'admiraient eux-mêmes dans des vers incultes qu'ils prenaient pour des promesses de génie, parce qu'ils ignoraient les conditions rares et providentielles du vrai génie. Ils venaient, leur rouleau crasseux sous le bras, solliciter un encouragement du maître. Béranger avait la patience de les lire ou de les écouter, mais il avait la conscience de les décourager rudement. « Allez, « allez, cela ne vaut rien; faites des souliers, faites des « chapeaux, faites des habits, et ne faites jamais de vers. « Vous me voulez du mal aujourd'hui de contrister votre

« amour-propre déplacé, vous m'en voudriez bien davan-
« tage dans dix ans de l'avoir encouragé. Laissez chanter
« les rossignols pour les heureux oisifs de la terre qui se
« lèvent tard; quant à vous, mes amis, n'écoutez chanter
« que le coq, qui est le réveille-matin du bon ouvrier ! »

LXI

Ainsi se passait toute sa matinée jusqu'à l'heure où ce courtier des misères prenait sa canne et son chapeau pour sortir.

Il s'en allait à pied, dans la poussière ou dans la boue, d'une extrémité de Paris à l'autre : il présentait ses requêtes à toutes les administrations, il quêtait pour le pauvre chez tous les riches, il visitait dans tous les hôpitaux les malades pour lesquels il avait obtenu un lit; puis, quand il lui restait un peu de marge de sa journée, après ces sacrés devoirs accomplis, il venait s'asseoir et causer au coin de mon foyer ou au chevet de mon lit avec la quiétude d'une conscience qui a la satisfaction de sa journée sur le cœur.

Et cette vie il ne la dévouait plus à aucune vaine et secrète popularité, il la dévouait véritablement et uniquement à Dieu et aux hommes : on le voyait au recueillement respectueux de sa physionomie et au timbre ému de sa voix quand la conversation déviait vers les choses éternelles. Sa piété philosophique croissait en lui avec les années sérieuses de la vie. Ses œuvres n'étaient pas seulement des instincts satisfaits, ses œuvres étaient ses prières. Une des femmes qui le servaient dans ses derniers mois raconte qu'elle le surprit quelquefois agenouillé dans sa chambre, les mains jointes sur le bord du lit,

comme l'enfant qui se souvient des attitudes de sa mère. Il avait trop de goût pour être impie; il avait trop d'âme pour être sans conversation dans la langue des soupirs avec le pays des âmes.

LXII

La mort récente de la compagne de sa vie jeta une ombre visiblement plus grave sur sa physionomie. Je le vis le lendemain de cette perte : il n'affecta point un de ces deuils qui refusent d'être consolés. Il sentait que l'heure naturelle des départs était arrivée pour tous les deux, et que les douleurs qui finissent la vie ne peuvent pas être déplorées comme celles qui la commencent. « Cette pauvre Judith », me disait-il en essuyant ses yeux encore humides de la matinée des funérailles, « cette pau-« vre Judith me précède de peu dans le voyage. J'aurais « regretté qu'elle m'eût survécu, infirme et isolée comme « elle était! Je serais mort avec des angoisses sur son « sort, et tout est pour le mieux. Je vais faire mes prépa-« ratifs afin que le peu que je laisserai en m'en allant ne « soit pas perdu pour ma pauvre famille.

« Vous ne le croiriez pas, mon ami », ajouta-t-il avec un accent de tendresse qui vibre encore dans mon oreille, « vous ne croiriez pas que ce qui m'inquiète le plus main-« tenant, c'est vous! Où en êtes-vous de vos lourdes affai-« res? J'en suis plus tourmenté que de mon propre sort! « Je songe à vous le jour et la nuit. » Je le remerciai et je le rassurai en lui affirmant que, si la Providence me laissait encore quelques heures de travail avant le soir, j'étais sûr de suffire à tout et de ne laisser personne dans la peine ou dans l'embarras après moi, et j'entrai avec lui dans quelques détails de coin du feu. « Ah! que vous

« me faites de bien! » reprit-il en me serrant la main dans ses deux mains. « Je m'en irai plus content si je « vous laisse, vous et ce qui vous appartient, dans le « repos et dans la sérénité des derniers jours. »

LXIII

La femme âgée qu'il venait d'ensevelir s'était appelée Lisette dans sa folle jeunesse, elle s'était appelée Mme Judith dans son âge mûr. On a cru qu'on pouvait l'appeler tout bas du nom du poëte dans sa vieillesse, je l'ignore. C'était une femme de quatre-vingts ans passés, d'un port d'impératrice déchue, d'une conversation contenue, mais très-distinguée et très-fine, à la hauteur de tout esprit et de toute âme. « Je ne suis pas la rose, mais j'ai habité avec elle. »

On voyait que Béranger, Manuel, Chateaubriand, Lamennais, Hugo, Michelet, Benjamin Constant, Thiers, Mignet et cent autres, Lebrun, Havin, hommes d'élite, avaient passé par cette chambre qui précédait celle du solitaire, salle d'attente de cette royauté de l'esprit et de la bonté qu'on venait saluer dans Béranger.

Je m'y arrêtais souvent pour attendre le poëte quand par hasard il n'était pas rentré à l'heure de mes visites. Cette femme était si belle, si gracieuse, si intelligente à demi-mot, d'une sagesse si souriante et cependant si sérieuse sous son poids d'années, que je ne trouvais jamais l'heure longue dans son entretien. J'aurais aimé à connaître son histoire; d'autres la raconteront sans doute.

En traversant la chambre vide de Judith, quelques jours après sa mort, je fus étonné et attendri de voir un chapelet encore suspendu à un clou contre la muraille, à la place où avait été son lit; tout auprès, un petit por-

trait de Béranger jeune était suspendu à un autre clou. Tout se rencontre dans ces longues vies qui traversent mille hasards, qui passent par tous les caprices du sort et par toutes les aventures du cœur, depuis l'amour jusqu'à la célébrité et depuis la célébrité jusqu'à la solitude. Nous sommes tous un poëme ou une chanson : il ne faut que savoir y lire !

LXIV

Cette mort, que je ne croyais qu'un accident, fut un signal; depuis ce jour Béranger s'affaiblit, non de la tête ni du cœur, mais des jambes. Il regretta vivement de ne plus avoir la force de traverser à pied la ville pour venir, comme l'année dernière, s'asseoir quelques heures au foyer de ses amis éloignés et souvent au mien. Je multipliai mes visites à la rue de Vendôme : rien n'était changé, ni dans ses entretiens, ni dans son visage, ni dans la gracieuse nonchalance de ses habitudes dans sa chambre. Il entrevoyait bien la pente, mais nullement la mort; nous en parlions quelquefois, mais comme d'une éventualité générale qui ne menaçait aucune vie en particulier. « Du reste, me dit-il avec un ton d'indifférence « la dernière fois que je causai assis avec lui, j'en ai « assez; j'approche de quatre-vingts ans, je n'ai rien « de nouveau à voir et peu de choses à aimer devant moi : « à quoi bon traîner dans le vestibule quand les paquets « sont faits et qu'on n'attend plus personne ? Il y aura « cette différence entre ma naissance et ma mort, que je « suis arrivé malgré moi et que je partirai de mon plein « gré! Que Dieu fasse donc pour le mieux ! » ajouta-t-il. Puis il se reprit à rouler une boulette de mie de pain dans ses doigts, comme Danton en roulait devant le tribunal où l'on délibérait sa mort.

Il était à table, ce jour-là, en manches de chemise, accoudé le bras droit sur la nappe devant un morceau de pain et un morceau de fromage, et une bouteille de vin ; il avait essayé d'en boire une goutte pour se rendre un peu de force en rentrant de son jardin, où il était descendu prendre un dernier rayon de soleil. Un homme de bon cœur et de bon esprit, M. Havin, assistait, hélas ! à cette agape. Je vis de l'humidité dans ses yeux.

LXV

Je commençais à m'alarmer de cet affaiblissement sans cause, mais j'espérais qu'il descendrait très-lentement ces années qui sont les dernières marches de la vie et qui touchent au plain-pied de la tombe. Les circonstances me forçant à m'éloigner de Paris, j'allai lui dire adieu la veille de mon départ.

C'était le 1er juillet de cette année, à cinq heures de l'après-midi. Je trouvai le visage du concierge consterné : on venait de rapporter le malade presque évanoui de son jardin. Je montai ; les deux servantes, presque en larmes, me chuchotèrent à voix basse dans la première chambre les inquiétudes des médecins et l'affaiblissement progressif. Il veut vous voir, me disaient-elles, mais il ne faut pas le faire parler. Elles m'introduisirent : il était entre les bras de M. et de Mme Antier, ses pieux amis, qui demeuraient dans la même maison pour être plus à portée de son cœur et de sa voix.

Le mari et la femme l'étendaient, avec des soins de mère et de père, sur son canapé ; ses pieds sans force touchaient encore à terre ; son visage était pâle, mais serein.

Son regard reprit, en me voyant, toute sa lumière inté-

rieure, et sa bouche même un doux sourire. — « C'est un adieu », me dit-il en me tendant sa grosse main et en serrant fortement la mienne. — « Oui », lui dis-je, « mais « ce n'est pas un long adieu : je reviendrai plusieurs fois « à Paris dans le cours de l'automne; en attendant, ne « m'écrivez pas, mais faites-moi souvent donner de vos « nouvelles par M. Antier, qui sera votre main et votre « cœur. — Eh bien! adieu! me répéta-t-il plus tendre« ment. Que Dieu vous ramène, et je vous en prie », ajouta-t-il à plusieurs reprises, « parlez bien de moi, de mes « regrets, de mon attachement à Mme de Lamartine et à « votre charmante nièce. Dites-leur de prier pour votre « ami! Je ne souffre pas, je ne me sens pas bien malade « encore. J'ai bon appétit, mais vous voyez comme je « suis faible. Adieu encore! et adieu à votre maison! »

Je m'éloignai, je descendis cet escalier que je ne remonterai plus. Quelques jours après, je reçus plusieurs lettres successives de M. Antier, qui m'écrivait les phases de la maladie, tantôt alarmantes, tantôt rassurantes. Les journaux du 16 juillet m'apprirent à la fois la mort et les funérailles. La France avait perdu beaucoup, moi davantage.

Si je sondais mon cœur, j'y découvrirais un vide immense d'affection, d'habitudes, de consonnances d'esprit, d'heures nonchalantes, mais nécessaires à la journée, creusé en moi par cette seule chambre vide maintenant dans une maison de la rue de Vendôme! Ah! les dernières amitiés!... Il n'y a plus rien devant que des indifférences, il n'y a plus rien derrière que des tombes! Il faut mourir!

LXVI

Mais il y a une vraie consolation cependant pour l'homme qui aime son pays : c'est que, celui que vous regrettez comme un ami, tout un peuple le regrette avec vous comme un citoyen irréparable. C'est que le peuple a été digne de lui-même le jour où il a porté en terre ce grand plébéien !

O peuple ! qui t'es montré si sensible, si reconnaissant et si pieux ce jour-là, autour d'un cercueil, que ce jour te soit compté devant l'histoire, devant les hommes et devant Dieu comme une victoire ! Garde dans ta mémoire et transmets à celle de tes enfants ce beau mouvement de ton cœur national. Il atteste que, si tu aimas trop la gloire, cette héroïque faiblesse des soldats, des poëtes et des peuples, tu aimas du moins du même amour la probité, le désintéressement, le patriotisme, la liberté personnifiée dans un cercueil qui n'emporte pas tout avec lui dans la terre, puisqu'il reste tant de millions d'hommes pour l'honorer !

Et quand on te reprochera, comme je l'ai fait quelquefois moi-même, ton goût excessif pour le bruit et la fumée des champs de bataille, tes distractions de la liberté par le clairon, le tambour, le refrain de caserne ou de cantine, tes étourderies d'enfant, tes inconstances, tes versatilités, tes oublis, tes ébullitions et tes prostrations alternatives, baisse la tête et rougis devant tes fils et devant tes pères ; mais relève-la aussitôt avec un fier repentir, et dis-leur pour toute réponse : « Tout cela est vraî peut-« être, mais, tel que je suis, *j'étais au convoi de Béranger*.
« Savez-vous ce que cela veut dire ? Cela veut dire : Je
« suis encore le peuple français. »

LXVII

Élevons un mausolée à cet homme de notre chair et de notre sang, à cet homme qui personnifie si bien nos faiblesses dans son âge de faiblesse, nos vertus dans son âge de vertu! Il n'a fait que des chansons! direz-vous. Il a fait plus, il a fait exemple; il a fait plus encore, il a fait l'âme d'un peuple! Et Solon, donc! qui avait rétabli un moment la liberté d'Athènes, sa patrie, n'avait-il pas fait des chansons pendant toute sa jeunesse? n'était-il pas le Béranger de la Grèce?

Construisons ce mausolée *ære publico*, sou par sou, avec le denier du pauvre et du riche, afin que ce sépulcre impartial, voté par les uns, adopté par les autres, soit l'autel de la concorde et devienne la propriété commune de tous ceux qui aiment la patrie jusque dans ses égarements, la liberté jusque dans ses éclipses, la probité jusque dans ses haillons! Appelons nos plus illustres sculpteurs pour tailler dans le marbre penthélique de ce tombeau du pauvre grand homme les bas-reliefs d'une immense frise commémoratoire de ses chants, de sa vie, et surtout de sa vieillesse, la vraie gloire pure de sa vie. Que les sujets de ces bas-reliefs soient choisis avec scrupule pour l'édification et non pour la corruption du peuple. Les tombeaux ne doivent chanter que l'immortalité! Ils ne doivent parler que de vertu! Nous n'y représenterons ni la démocratie en goguette, ni la jeunesse en orgie, ni l'armée de 1815 venant imposer les lois de la baïonnette à une nation libre et pacifiée, ni le trône tombé sous les chansons de 1830.

Non, mais nous y graverons en reliefs de marbre : ici la victoire défensive remportée, non pour la gloire d'un

homme, mais pour les frontières de la patrie; là le drapeau tricolore ralliant trois fois en soixante ans le peuple invincible, deux fois contre l'étranger, une fois contre lui-même et contre l'anarchie! — Ailleurs la sainte alliance des peuples se garantissant dans une équité fraternelle la mutuelle indépendance par le respect des nationalités. — Plus loin la tolérance religieuse affranchissant les consciences de la loi des États pour laisser à la croyance sa seule conviction pour règle, et à la piété sa seule sincérité pour honneur. Chaque médaillon de ce monument sera une page de la vie intime, plus belle encore que la vie politique du grand homme.

Dans le premier de ces bas-reliefs, on le verra, dans la maison de sa pauvre tante, à Péronne, écoutant les leçons de la Providence par la bouche de cette seconde mère, leçons qui devaient lui remonter un jour au cœur comme ces séves d'automne qui donnent les fruits à l'homme après que les fleurs folles sont tombées.

Dans le second, on le verra, dans l'atelier d'imprimerie de M. Laisney, prenant dans le casier et maniant d'une main novice ces lettres qui contiennent toute l'âme de l'humanité et auxquelles il devra un jour son immortalité.

Dans le troisième, il sera représenté dans son costume populaire, entr'ouvrant la porte d'une mansarde où un ouvrier malade repose sur son grabat, au milieu d'une famille sans pain, apportant à ces misères, qu'il a connues lui-même, l'assistance dans la main, la charité dans le cœur, le sourire de l'espérance sur les lèvres.

Dans le quatrième, on le verra dans sa chambre d'artisan au repos, recevant la visite des puissants du monde qui viennent le tenter par des honneurs et des richesses, et refusant tout de tout le monde pour rester salarié de Dieu seul et pour demeurer plus semblable à ce peuple

qui ne le comprendrait plus si Lieu s'il était plus haut que sa condition.

Dans le cinquième, on le verra s'entretenir des plus hautes questions de diplomatie avec M. de Talleyrand, de politique avec Manuel, de gloire avec le général Foy, d'économie publique avec Laffitte ou Pereire, d'éloquence civile avec Royer-Collard, de république avec Lafayette, d'histoire avec Mignet, Thiers, Michelet; de monarchie avec Chateaubriand, de poésie avec Hugo, de Dieu avec Lamennais, d'amitié avec Antier.

On passera ainsi successivement dans une revue immobilisée par le ciseau de nos grands statuaires toutes les heures ressuscitées de cette vie étrange d'homme d'élite et d'homme de foule, qui, par un privilége unique, a touché aux faîtes et aux profondeurs de sa naticn et de son siècle.

Et puisse un de ces statuaires amis m'ébaucher moi-même, dans le dernier et dans le plus obscur de ces médaillons, agenouillé au pied de cette tombe, et pleurant dans l'ombre, non des larmes politiques, mais des larmes cordiales, sur l'ami que je ne reverrai plus que là où il n'y a plus de larmes!

XXIV

LES DEUX HUMBOLDT

I

Il y avait, vers la fin du XVIIᵉ siècle, dans les environs de Stettin, en Poméranie, une famille d'antique origine de ce nom qui servait l'électeur de Brandebourg plus tard roi de Prusse, dans les armes et dans la diplomatie. Georges de Humboldt fut le dernier rejeton de cette illustre lignée. Il fut nommé, à la fin de la guerre de Sept ans, chambellan du grand Frédéric. C'était en 1765 ; il avait vaillamment combattu pour la cause du roi comme officier de dragons. Vers la fin de sa vie il désira se reposer dans un château plus près de Berlin ; il quitta ses terres de Poméranie et acheta le manoir champêtre de Tégel, ancienne résidence de chasse de la maison royale de Prusse, et il s'y établit avec la veuve du baron d'Holwede, qu'il avait récemment épousée. Le vrai nom de Mᵐᵉ d'Holwede était Mˡˡᵉ de Colomel, du nom d'une famille française de la Bourgogne réfugiée en Allemagne après la révocation de l'édit de Nantes. Les Colomel étaient des gentilshommes verriers, qui transportèrent leur noblesse industrielle en Prusse.

Georges de Humboldt en eut deux fils : l'aîné, que j'ai connu dans ma première jeunesse, était Guillaume de Humboldt ; le cadet fut Alexandre de Humboldt, l'auteur du *Cosmos*. Il naquit à Tégel, le 14 septembre 1769. Les deux frères passèrent leur heureuse enfance dans ce château. Plus tard, Guillaume de Humboldt, le diplomate, le fit réédifier sous la forme d'une immense tour qui portait aux quatre angles d'autres tourelles, et qui conservait au manoir royal sa physionomie féodale.

Le prince de Prusse venait chaque année faire visite à la famille de Humboldt, ses successeurs dans le domaine de ses pères. Goethe en immortalisa les traditions romantiques dans une de ses ballades.

Une forêt de pins sauvages et ténébreux environne le château de Tégel, et le sépare de Berlin. Il a pour horizon, au midi, de beaux jardins, des vergers, et la citadelle de Spandau. L'Homère de l'Allemagne, Goethe, y vint à pied pendant l'enfance des deux frères, et son sourire caressant bénit leur avenir. Leur première éducation était alors confiée à Campe, ancien aumônier du régiment de dragons de leur père. Campe était devenu l'ami de la maison; c'était un homme d'élite, très-capable et très-digne d'élever un savant et un homme d'État, tels que furent Guillaume et Alexandre de Humboldt, deux frères éclos du même nid, pour une double célébrité.

En 1789, Campe accompagna à Paris l'aîné de ses élèves, Guillaume de Humboldt, et lui fit entrevoir le grand mouvement de la révolution européenne qui allait modifier le monde. A son retour, il quitta le château de Tégel, pour aller fonder à Hambourg l'institut d'enseignement qui a rendu son nom populaire. Kimth, homme distingué, le remplaça, devint l'ami de la noble famille, et, après la dispersion des deux frères, fut chargé par eux de gouverner leur terre de Tégel.

Les premiers maîtres de toutes les sciences les achevèrent à l'université de Berlin. Guillaume, doué d'une sensibilité plus mûre, dépassa son frère Alexandre, et le livre de *Werther* par Goethe, qui parut alors et qui fanatisa l'Allemagne et l'Europe, communiqua à Guillaume de Humboldt un sentiment comparable à ce que créa plus tard parmi nous le roman de *Paul et Virginie*, par Bernardin de Saint-Pierre, ou *René*, par Chateaubriand. Alexandre resta froid. Il y a des délices qui annoncent les grands hommes, et qui commencent le festin de la vie, au lieu des ivresses qui ne viennent qu'après le banquet : ce sont les meilleures. Guillaume était fait pour les éprouver ; son âme pleine de combustible était prête à l'incendie ; la première étincelle devait y allumer le feu des passions, et ces passions devaient y laisser la cendre féconde d'une précoce sagesse.

II

Les deux frères, quoique cordialement unis, suivaient des voies différentes à leur entrée dans la vie : Guillaume, la voie large et universelle de l'homme destiné aux actions vives et généreuses de la vie publique ; Alexandre, les études spéciales et concentrées de la vie scientifique. L'un, sensible à la séduction des femmes, lié avec les plus belles actrices des théâtres de Berlin ; l'autre, absorbé dans les livres, et ne recherchant que les savants. La même diversité de penchants les suivit à l'université de Francfort. L'Anglais Forster, compagnon de Cook dans ses voyages, lui en donna le goût, pour rivaliser avec Cook. C'est dans ses entretiens avec Forster qu'il conçut la première idée de son voyage terrestre dans l'Amérique du Sud. Guillaume, au contraire, se livra aux élucubrations religieuses, poé-

tiques et philosophiques des Allemands de distinction qui habitaient Francfort. Ayant rejoint Campe, son premier instituteur, à Brunswick, il alla avec lui assister avec une joie sérieuse, à Paris, à l'éclosion d'une philosophie politique, en 1789. Alexandre partit avec Forster et sa femme pour les bords du Rhin et la Hollande, afin d'y étudier les phénomènes de la nature purement matérielle. Guillaume, de retour en Allemagne, se lia à Weimar avec le poëte Schiller, et avec la jeune et spirituelle fille du président de Dawscherode, à Erfurt. Il fut nommé, bientôt après, conseiller d'ambassade. Tous ses désirs tendaient à amener chez lui, en qualité d'épouse, la belle Caroline Dawscherode. Alexandre brigua et obtint une place d'inspecteur des mines. Il adopta alors les théories neptuniennes des naturalistes allemands, et écrivit des opuscules dans ce sens. La mort de leur mère les surprit alors; ils la pleurèrent tous deux comme la racine commune de leur existence. Guillaume prit le château et la terre de Tégel, où il continua de vivre avec sa charmante femme. Alexandre vendit les autres domaines de la succession, pour fournir aux frais de son voyage en Amérique, projeté depuis son enfance. L'amitié des deux frères ne fut nullement altérée; leur amitié fraternelle s'enrichit au contraire de l'affection de la femme aimée d'Alexandre. Il en avait déjà deux enfants.

III

Cependant Alexandre, ayant tout préparé en Prusse pour son immense pensée, alla, en 1799, à Paris, enrôler un Français distingué, Amédée Bonpland, et partit avec lui pour l'Espagne, afin d'y solliciter de la cour de Madrid les faveurs nécessaires à l'accueil qu'il désirait obtenir des vice-royautés de l'Amérique, et d'y saisir

l'occasion d'un passage que la France, en guerre avec l'Angleterre, ne lui offrait pas. Le roi d'Espagne le reçut avec bonté, et se prêta à tous ses désirs. Il obtint un passage avec sa suite sur la corvette *le Pizarro*, et s'embarqua à la Corogne, sous les auspices de la reconnaissance pour la royauté espagnole. Le roi lui avait accordé les instructions les plus bienveillantes pour tous les dépositaires de son pouvoir en mer et en Amérique. Il mit à la voile le 5 juin 1799.

IV

. . . .

Alexandre de Humboldt rentra à Bordeaux, ne rapportant de ce voyage soi-disant autour du monde que quelques calculs trigonométriques vulgaires, quelques études insignifiantes sur des phénomènes étudiés mille fois avant lui, et quelques phrases prétentieuses où la légèreté des aperçus et la brièveté des excursions étaient déguisées avec art par la sonorité grandiose des mots.

Mais l'artifice habile du voyageur et la flatterie de l'écrivain lui préparaient une renommée qui dure encore. Il s'étudia à mériter des savants et des écrivains célèbres en France et en Allemagne des enthousiasmes et des adulations qu'il avait mérités d'avance par ses propres citations intéressées. En réalité, qu'apprenait au monde ce voyage déclaré classique en naissant? Rien, absolument rien, si ce n'est qu'un gentilhomme prussien avait eu la pensée de visiter l'univers, et que son voyage trigonométrique s'était borné à parcourir, le compas et le baromètre à la main, deux ou trois moitiés des dix-sept vice-royautés de l'Espagne dans le nouveau monde.

V

M. de Humboldt n'était pas un savant, dans le sens légitime du mot, car il n'avait ni découvert, ni inventé quoi que ce fût au monde; il n'était pas un écrivain du premier ordre, car il n'avait rien écrit d'original. Chateaubriand, sans avoir voyagé officiellement en Amérique avec ses appareils scientifiques, et Bernardin de Saint-Pierre, en passant seulement quelques jours à l'île Maurice, avaient rapporté, comme par hasard, de ces délicieux climats des trésors nouveaux de style, de mœurs et de sentiment qui ne périront jamais. Qu'y avait-il donc dans le voyage plus pompeux qu'intéressant de M. de Humboldt pour en assurer le succès? Une habileté très-spirituelle de mise en œuvre, un artifice de popularité, une combinaison de diplomatie, une entente de décoration qui en assuraient le succès en Europe. La naissance de l'auteur, sa richesse, ses relations de famille avec les principaux représentants des différentes branches de la science dans les pays de l'ancien continent, et un certain appareil scientifique propre à appuyer auprès du vulgaire les pompes fastueuses de son style pour simuler le génie absent, en faisaient et en font encore tout le mérite. Nous avons plusieurs fois essayé de lire ce voyage tant vanté, sans pouvoir y découvrir autre chose que des prétentions pénibles : l'effort d'un savant réel pour atteindre le génie, et la volonté constante, infatigable, acharnée, de mériter, à force de flatteries, des flatteurs. Il y réussit pendant qu'il vivait; personne n'avait intérêt à s'inscrire en faux contre cette renommée un peu surfaite, et il jouit pendant quatre-vingt-dix ans de cette gloire convenue et en apparence inviolable. Mais en étudiant d'un peu près ce grand

homme cosmopolite, cet Anacharsis prussien s'imposant à la France, on devinait facilement le subterfuge de cette fausse grandeur. Il n'avait qu'un vrai mérite, il étudiait consciencieusement ce que les autres avaient découvert; il savait, dans le sens borné du mot science, et il préparait dans l'ombre le procès-verbal à peu près complet de tout ce que le monde savait ou croyait savoir de son temps pour écrire un jour son *Cosmos.*

VI

Je n'ai jamais été lié d'amitié avec M. de Humboldt, mais je l'ai fréquemment rencontré dans le monde de Paris, à l'époque où j'y jetais moi-même un certain lustre. Sa figure, éminemment prussienne, m'avait frappé, sans m'inspirer ni attrait ni prestige. Il se courbait très-bas devant moi et devant tout le monde, en m'adressant quelques faux compliments auxquels je répondais par une fausse modestie, en passant pour aller vite à des célébrités plus sympathiques. Sa physionomie, très-fine et très-évidemment étudiée, n'avait rien qui fût de nature à séduire une âme franche. Sa taille était petite, fluette, comme pour se glisser entre les personnages, un peu courbée par l'habitude courtisanesque d'un homme accoutumé aux prosternations dans les cours et dans les Académies; quelque chose de subalterne et d'en dessous était le caractère de cette physionomie. Un sourire sculpté sur ses lèvres était toujours prêt au salut; il allait d'un groupe à l'autre donner ou recevoir des banalités obséquieuses, ombre d'un grand homme à la suite des véritables hommes supérieurs, cherchant à être confondu avec eux. Je l'ai vu avec la même attitude auprès de Chateaubriand, qu'il caressait d'en bas; d'Arago, dont l'amitié faisait sa gloire; des hommes politiques les plus dissemblables,

royalistes, constitutionnels, républicains, affectant auprès de chacun d'eux une déférence suspecte, et laissant croire que chacun d'eux avait en secret sa préférence. *Omnis homo* de tout le monde. Aussi avait-il soin dans ses ouvrages d'effacer complétement toutes les différences essentielles d'opinions sur lesquelles les hommes entiers et sincères ne peuvent pas transiger sans cesser d'être eux-mêmes. Une réticence suprême était sa loi. Dieu lui-même aurait pu faire scandale, s'il en eût proféré tout haut le nom. Il ne le prononçaît pas dans ses œuvres; il était du nombre de ces savants issus du matérialisme le plus pur qui, n'osant pas le nier, le passent sous silence, ou qui disent : *Dieu est une hypothèse dont je n'ai jamais eu besoin pour la solution de mes problèmes*. Insensés qui ne voient pas que l'*être* est le premier problème de toute philosophie, que l'existence du dernier des êtres est un effet évident qui proclame une cause, et que Dieu est la cause de tous les effets.

Si j'étais savant ou philosophe, je proclamerais plutôt autant de dieux qu'il y a d'êtres existant dans les mondes. Passer Dieu sous silence, c'est le blasphème du sens commun. Les vérités géométriques sont des vérités du dernier ordre, des axiomes de fait qui n'ont besoin que de l'œil matériel pour être aperçus, mais que l'œil intellectuel, la raison, ne peut reconnaître.

Telle était, après ce premier ouvrage, la réticence suspecte de M. de Humboldt, disciple de ces maîtres dans l'art de se taire, ou d'étudier les effets sans remonter jamais aux causes.

VII

A cela près, il entra dans la science avec tous les heureux priviléges de son aristocratie, riche, libre, au niveau

ou au-dessus de tout le monde, se consacrant exclusivement, non aux vains plaisirs de son âge, mais aux sérieuses études de la vie scientifique : véritable savant allemand transporté dans Paris.

Il retrouva sa belle-sœur, femme de Guillaume de Humboldt, dans cette capitale. C'était dans l'été de 1804. Guillaume, promu de grade en grade à de hauts postes diplomatiques, avait laissé sa femme enceinte à Paris, et il vivait à Rome attaché à la légation de Prusse. Alexandre, après avoir préparé la rédaction de son grand voyage avec Arago, Cuvier, Vauquelin, Gay-Lussac, et autres savants avec lesquels il s'était lié, partit pour aller voir son frère à Rome. Le Vésuve semblait l'attendre en Europe pour éclater et se soumettre à ses investigations. Une société d'Allemands et de Français illustres réunis autour de Guillaume le suivirent au pied du volcan. Il quitte son frère. En 1805, 1806 et 1807, il publie à Berlin ses *Tableaux de la nature américaine*, base de son *Cosmos* déjà conçu. La Prusse, alors en guerre avec la France, subissait le choc des plus douloureux événements. Alexandre les déplorait sans se laisser distraire. La science est une patrie.

Mais Guillaume, nommé ambassadeur de Prusse auprès de la cour de Rome, retiré à Albano et plongé dans des travaux poétiques, lui écrivait alors des vers fraternels dignes de Cicéron à Atticus :

« Hélas! ceux qui t'avaient ici accueilli avec tant d'amour, ne t'ont confié qu'avec regret aux sentiers de l'Océan, lorsque tu fuyais loin des rivages de l'Ibérie. — O vent, disaient-ils dans leur prière, que ton haleine soit favorable à celui que de lointains rivages convient à plonger son œil pénétrant dans un monde inconnu, pour en faire jaillir un monde nouveau! O mer, permets à son navire de se balancer sur tes flots tranquilles; et toi, sois-

lui favorable, pays lointain, où la mort est plus à redouter que les flots et l'orage auxquels il se sera soustrait. . .

. . . .

. . . .

. . . . Tu as heureusement regagné le sol natal, quittant les campagnes lointaines et les flots de l'Orénoque. Puisse le destin, que notre affection implore en tremblant pour toi, t'accorder toujours la même faveur, toutes les fois que l'autre hémisphère attirera tes pas! puisse-t-il te ramener toujours heureusement aux rivages de ta patrie, le front ceint d'une nouvelle couronne!... Pour moi, dans le sein de l'amitié, je ne demande qu'une maison tranquille, où ton nom réveille dans mon fils le désir d'atteindre ta renommée, une tombe qui me recouvre, un jour, avec ses frères..... Allez, maintenant, mes vers, allez dire à celui que j'aime que ces chants vont timidement à lui, des collines d'Albano; d'autres porteront plus haut sa gloire, sur les ailes de la poésie..... »

Pendant qu'Alexandre de Humboldt, faisant collaborer à son œuvre tous les savants français, par un concours de travaux spéciaux dont il leur donnait les sujets, et dont il payait les frais de sa fortune, formait une œuvre *sur les régions équinoxiales*, dont le prix dépassait déjà 5000 ou 6000 francs l'exemplaire, monument plus digne d'une nation que d'un particulier, Guillaume, chassé de Rome par Bonaparte, rentrait attristé dans sa patrie. Il y perdit sa femme adorée. Alexandre, à la chute de l'empire français, reçut du roi de Prusse, indépendamment des sommes nécessaires à solder les préparatifs d'un voyage en Perse, en Chine, au Thibet, vingt-quatre mille livres de rente pendant la durée de ce grand voyage. Son frère Guillaume assistait au congrès où se réglait le sort du monde.

VIII

J'avais eu, tout jeune, à Rome, l'occasion de connaître ce diplomate éminent, bien différent, selon moi, de son frère. Je me trouvais logé en 1811, avec le duc de Riario, mon compagnon de voyage, dans un hôtel, à Rome, où logeaient aussi Guillaume de Humboldt et plusieurs Allemands de distinction, voyageant comme nous, et mangeant à la même table d'hôte. Le duc de Riario me présenta à eux : ma jeunesse ou plutôt mon enfance les intéressa; ils me permirent de les accompagner dans leurs excursions à travers la ville, et de passer la soirée avec eux. Je fus particulièrement frappé de la majesté calme et pensive de M. Guillaume de Humboldt. Sa physionomie disait l'homme d'État, dont la patrie déchirée et opprimée criait tout bas dans son âme. Il avait pour moi, encore presque enfant, l'indulgence d'un homme mûr et supérieur pour un jeune homme qui essaye la vie et la pensée. Les quinze jours que je passai dans cette société me permirent d'étudier en silence ce véritable grand homme, et de sortir de cette demi-intimité d'occasion plein de vénération pour lui. Aucun trait de sa figure ne rappelait son frère : la dignité sans orgueil, la franchise grave, la science des pensées, contrastaient chez Guillaume avec cette fausse bonhomie caressante, mais peu sûre, d'Alexandre. Je me serais défié des serments de l'un, j'aurais cru au serrement de main de l'autre. Le seul son de la voix de Guillaume portait dans l'âme la conviction; la voix grêle et fêlée du savant masquait des pensées toutes personnelles. Le savant était un diplomate, et le diplomate était un homme. J'en ai peu rencontré depuis qui m'aient laissé une impression plus pénétrante et plus

agréable. On sentait en lui un homme digne d'étudier les hommes; on sentait, dans l'autre, un artiste capable de leur faire jouer les rôles légers, divers, personnels, d'une existence *à tiroirs*. Je n'ai jamais rencontré depuis Alexandre, sans regretter Guillaume.

IX

Quelques mois plus tard, me trouvant à Naples au moment où le Vésuve faisait sa mémorable explosion de 1811, je retrouvai le ministre prussien dans cette ville. Je sollicitai la permission de me joindre à lui pour aller observer de près, pendant une de ces nuits solennelles, le phénomène du volcan en éruption, pour entendre de sa bouche savante et éloquente les observations du Pline allemand sur cette illumination du volcan; il eut la bonté de me l'accorder. Nous partîmes de Naples à la nuit tombante; nous quittâmes nos voitures à Portici, dont le fleuve de lave coupait la route; nous nous avançâmes à travers les vignes crépitantes et les arbres incendiés par l'haleine de feu. Nous passâmes la nuit et la matinée du jour suivant en présence de l'incendie de la terre. Guillaume écrivait, comme autrefois Pline, des notes sur l'éruption pour les envoyer à son frère; quant à lui, il parlait peu, il frissonnait comme nous aux secousses du sol, et à la chute des peupliers enveloppés de leurs treillages de flammes. Nous revînmes en silence à Naples au milieu du jour. Je ne le revis plus; il fut nommé ambassadeur à Londres, puis au congrès de Vienne, et mourut peu d'années après à Tégel, où il avait passé son enfance. Homme naturel, grand de sa propre grandeur, modeste, paisible, et ne demandant à personne une grandeur supérieure à celle que Dieu lui avait permis de développer pour sa patrie.

X

Quant à Alexandre de Humboldt, sa vie, dispersée comme sa pensée, continua à se répandre sur une multitude de sujets scientifiques adressés aux Académies comme autant de notices destinées à être recueillies plus tard dans son œuvre capitale : pierres plus ou moins taillées pour élever son monument. Il n'en soignait pas moins attentivement les hommes, dont il voulait accaparer le suffrage pour le moment de sa publication, la science et l'habile artifice marchant en lui du même pas. C'est ce qui nuit aujourd'hui à sa gloire : elle était trop préparée de main d'homme.

Il revint à Paris en 1819, et accompagna le roi de Prusse au congrès de Vérone en 1822. Il cessa d'affecter alors avec le roi le libéralisme bonapartiste qu'il affectait à Paris avec ses amis les libéraux de France. Il passa quelques mois à Tégel, dans la famille de son frère, qui vivait encore. Il eût été très-difficile de dire, à cette époque, quelle était sa véritable opinion, et s'il en avait une en dehors de son amour-propre. Mais il prit auprès du roi de Prusse la place de favori savant, presque ministre des sciences naturelles. Il professait publiquement un cours irrégulier de ces sciences, comme si le roi eût voulu être à la fois le philosophe et le souverain de son peuple. Son extrême timidité et son extrême prétention nuisaient au succès de sa parole. Il allait partir, sur l'invitation de l'empereur de Russie, pour un voyage d'exploration dans ce vaste empire, quand la maladie de sa belle-sœur, Mme Guillaume de Humboldt, l'arrêta à Tégel. Il ne voulait pas abandonner son frère tête à tête avec la mort, il aimait sa belle-sœur.

Mais la catastrophe n'arriva pas aussi rapidement qu'on le craignait. La malade resta moribonde jusqu'en janvier 1829, et le dimanche 22 janvier Alexandre, étant près d'elle à Tégel, avait ainsi dépeint la mourante à son amie Rachel, en quelques mots qui expriment bien la douleur de son âme : « Elle était mourante, disait-il; elle ouvrit les yeux et dit à son mari : C'est fait de moi! Elle attendait la mort, mais en vain. Elle reprit ses sens et put assister à tout ce qui se passait autour d'elle. Elle priait beaucoup... »

La mourante resta dans cet état jusqu'au 26 mars 1829. Ce fut avec un sentiment de sympathie et de vénération générale que Berlin apprit, ce jour-là, que la mort avait fini ses souffrances. La mort de cette femme fut un événement, car, dans ses voyages, Mme de Humboldt s'était mise en rapports intimes avec les notabilités de la science et des arts. Sa maison était devenue, à Rome, à Vienne, à Paris et à Berlin, le centre de la société la plus agréable et la plus spirituelle. Nous comprendrons la douleur d'Alexandre à cette perte, en voyant celle de son frère. Tous deux, enchaînés si étroitement d'amitié, dans une vie de communs travaux, avaient de tout temps partagé peines et plaisirs. L'amour de Guillaume pour sa femme avait grandi avec les années, et cette mort réveilla de nouveau dans son cœur cette tendance naturelle à la mélancolie et à la rêverie. Sa pensée accompagna son épouse dans un monde plus élevé; l'image de celle qu'il avait perdue ne cessa d'être présente à son âme, elle se mêla à toutes ses pensées, elle ennoblit sa propre existence.

Le roi le nomma alors à peu près ministre et appela son frère à Berlin pour lui confier la direction des musées. Son voyage en Russie ne fut qu'une rapide répétition de son voyage en Amérique. Même appareil et même inanité. Ses considérations sur la température de l'Europe paru-

rent conjecturales plus qu'expérimentales. Il ne rapporta de Russie que des problèmes sans solutions.

Il vit s'éteindre son frère, à Tégel, peu après son retour. Guillaume mourut, heureux de mourir pour rejoindre ce qu'il avait aimé. Alexandre écrivit, le 5 avril 1835, le billet qui rend compte de cet événement à son ami Varnhagen, de Berlin.

« Berlin, dimanche, 6 heures du matin, le 5 avril 1835.

« Mon cher Varnhagen,

« Vous qui ne craignez pas la douleur et la cherchez « mentalement dans la profondeur des sentiments, rece- « vez, dans ces moments pleins de tristesse, quelques « mots de la part de cette affection que les deux frères « vous ont vouée. Le malade n'est pas encore délivré de « ses souffrances. Je l'ai quitté hier soir à onze heures, et « j'y recours en hâte. La journée d'hier a été moins « pénible. Un état de demi-sommeil, c'est-à-dire un som- « meil long mais très-agité, et à chaque réveil des paroles « d'affection, de consolation, et toujours cette grande « clarté d'esprit qui saisit et distingue tout et qui observe « son état. La voix était très-faible, rauque et délicate « comme celle d'un enfant, c'est pourquoi on lui a encore « posé des sangsues au larynx. — Il a sa parfaite connais- « sance. — « Pensez souvent à moi, disait-il avant-hier, « avec beaucoup de lucidité. — J'étais très-heureux, ce « jour a été bien beau pour moi, car rien n'est plus su- « blime que l'amitié. Bientôt je serai près de notre mère, « je jouirai de l'aspect d'un monde d'un ordre supérieur. » « — Je n'ai pas l'ombre d'espoir, je ne croyais pas que « mes vieilles paupières continssent tant de larmes. Il y a « huit jours que cela dure. »

XI

L'avénement du nouveau roi au trône ne changea rien à la situation culminante de Humboldt : les princes regardaient ce vieillard comme une pierre précieuse dont ils ornaient leur trône.

Ses panégyristes allemands le dépeignent ainsi :

« Nous avons parlé plus haut de sa promotion au conseil privé du roi, avec le titre d'Excellence, et nous ajoutions que non-seulement en général toutes les Académies célèbres des sciences et des arts, ainsi que toutes les sociétés éminentes du monde, recherchaient comme un grand honneur de compter Humboldt parmi leurs membres, mais que les princes de tous les pays s'empressaient de lui payer le tribut de leur considération, ce qui était en même temps un hommage rendu à la science, en lui conférant leurs ordres les plus élevés. Mais, à propos de Humboldt, toutes les manifestations extérieures sont ce dont on s'occupe le moins, car l'éclat de son génie et de sa renommée surpasse celui de toutes les décorations, que l'on ne voit que très-rarement briller sur sa poitrine. Humboldt vit maintenant dans les localités qu'habite son royal ami. A Potsdam, à Berlin, dans tous les châteaux royaux, une demeure lui est ouverte, et il ne se passe pas un jour, quand sa santé le lui permet, sans qu'il aille voir le roi. Malgré ses quatre-vingt-un ans, il travaille encore sans relâche dans les heures de liberté que lui laisse son existence à la cour; il est vif et ponctuel dans son énorme correspondance, et répond avec la plus aimable modestie aux lettres du savant le plus obscur. Les habitants de Berlin et de Potsdam le connaissent tous personnellement; ils lui témoignent autant de respect qu'au roi lui-

même. Marchant d'un pas sûr et prudent, la tête un peu penchée en avant, et d'un air pensif, d'une figure bienveillante et d'une grande expression de dignité et de noble douceur, ou bien il baisse les yeux, ou bien il répond avec une politesse, avec une amabilité dépouillées de tout orgueil, aux témoignages d'affection et de respect des passants. Vêtu simplement et sans recherche, portant quelquefois une brochure dans ses mains qu'il tient derrière le dos, c'est ainsi qu'il chemine souvent à travers les rues de Berlin et de Potsdam, et dans les promenades, seul et sans prétention (charmante image d'un riche épi courbé sous le poids de ses nombreuses graines dorées). Mais partout où il se montre, il reçoit les témoignages de la considération générale; souvent le passant s'écarte avec précaution, dans la crainte de troubler les pensées de cet homme vénéré; l'homme vulgaire lui-même le regarde attentivement, et dit à l'autre : « C'est Humboldt qui passe. »

. . . .

« Son accueil était toujours poli, quelquefois gracieux; il s'asseyait à sa table de travail en face de l'étranger. Sa stature était de moyenne taille; ses pieds et ses mains étaient petits et admirablement faits; sa tête, au front haut et large, était garnie de cheveux d'un blanc d'argent; ses yeux bleus étaient vifs, pleins d'expression et de jeunesse. Sur sa bouche se jouait un sourire qui lui était propre, à la fois bienveillant et sarcastique, comme une expression involontaire de la finesse et de la supériorité de son esprit. Il marchait d'un pas rapide et inégal, la tête légèrement penchée. Quand il était assis, il paraissait courbé et parlait en regardant à terre, ou bien il levait les yeux pour attendre la réponse des personnes auxquelles il s'adressait. Une bienveillance inexprimable brillait sur sa physionomie, quand il reconnais-

sait dans une personne étrangère un homme d'esprit. Alors sa conversation devenait ouverte et petillante d'esprit; néanmoins ses jugements étaient pleins de réserve et il était toujours maître de sa parole. Il possédait plusieurs langues. L'Anglais s'étonnait de la pureté et de la douceur avec laquelle il parlait l'anglais; le Français, de son côté, trouvait la langue française très-agréable dans sa bouche.

« Depuis trente ans il se levait régulièrement, en été, à quatre heures du matin, et recevait les visiteurs à partir de huit heures. Il y a huit ans qu'il disait encore qu'il avait besoin de prolonger, la plupart du temps, ses travaux littéraires jusqu'à une heure où les autres dorment, parce qu'il passait les heures habituelles du travail en grande partie auprès du roi. Ordinairement, il pouvait parfaitement se contenter de quatre heures de sommeil.

« Mais, dans les derniers temps, les années de l'illustre octogénaire avaient réclamé leurs droits naturels. A cette époque, il ne se levait plus qu'à huit heures et demie du matin, lisait, en faisant un frugal déjeuner, les lettres qu'il avait reçues, et s'occupait de faire les réponses les plus pressantes. Il s'habillait alors, avec l'aide de son valet de chambre, pour recevoir les visites qu'on lui avait annoncées, ou pour aller en faire lui-même. Il avait soin de rentrer chez lui à deux heures, et de se faire conduire en voiture vers trois heures, à la table royale, où il dînait habituellement, quand il ne s'était pas lui-même invité dans quelque famille amie, et de préférence chez le banquier Mendelssohn. Vers sept heures du soir, il rentrait au logis, où, jusqu'à neuf heures, il passait son temps à lire ou à écrire. Ensuite il retournait à la cour, ou allait dans quelque société, pour n'en sortir que vers minuit. Alors, dans le silence de la nuit, le vieillard, plein d'une vigueur surprenante, reprenait cette activité toute parti-

culière qu'il avait vouée à son grand ouvrage, et ce n'était qu'à trois heures du matin, quand, pendant l'été, la clarté du jour venait le saluer, qu'il s'accordait le sommeil de courte durée dont avait besoin ce corps tyrannisé par le travail de l'esprit. Toutefois les nombreuses infirmités survenues dans les dernières années avaient plus ou moins modifié cette distribution habituelle du temps.

« Humboldt ne s'est pas créé de famille propre ; il a voué toute son affection aux fils et aux filles de son frère et à la mémoire de feu les parents de ceux-ci. Le 14 septembre, anniversaire de sa naissance, était chaque année, dans le château de Tégel, habité par sa nièce, Mme de Bulow, une fête de famille à laquelle étaient conviés ses amis, et où l'amitié, la science et les arts lui apportaient un franc et cordial hommage. Quoique menant en apparence la calme existence d'un savant, Humboldt n'en était pas moins un aimant qui dirigeait sur Berlin tous les résultats scientifiques de l'époque et les esprits de tous les peuples dont il était le centre intellectuel. Jusqu'à la fin, ce fut à sa maison que vinrent se réunir toutes les voies de la science et tous les efforts du progrès ; il était en rapports fréquents avec tout ce qui était bon, noble, spirituel, et en outre avec l'austère science. »

XII

Nous ne l'avons pas connu à cet âge.

Nous ne pouvons pas savoir ce que l'âge avancé de la vie pouvait avoir ajouté à cette physionomie complexe et multiple, qui exprimait jadis tout autre chose que la candeur et la sincérité qui conviennent au vieillard.

Mais il pensa enfin, en 1844 et 1845, à rédiger pour le monde le *Cosmos*, ce testament de sa science universelle,

où il espérait immortaliser son nom. L'œuvre, déjà plusieurs fois entreprise, n'était pas facile, même à lui.

Pendant qu'il travaillait au *Cosmos*, et jusqu'au jour de sa mort, il demeurait à Berlin, dans un appartement d'une maison écartée de la rue habitée par le banquier Mendelssohn, son ancien ami. Mendelssohn finit par acheter la maison pour épargner à son ami un déplacement possible. Un vieux serviteur de sa jeunesse, nommé Seiffert, payé par le roi, l'habitait avec lui. Seiffert introduisait les visiteurs dans une vaste salle encombrée avec ordre des reliques de la nature pendant le voyage de son maître.

XIII

On voit par le sourire sarcastique que l'ami de Berlin lui prête, que son caractère, tempéré par les dernières années, n'avait pas changé. Convive assidu d'un roi, et ami demi-déclaré des libéraux, il continuait son vrai rôle : — capter la faveur des deux partis. — Goethe, envers lequel il était respectueux comme envers les puissances, écrivait de lui le 1er décembre 1826 :

« Alexandre de Humboldt a passé quelques heures, ce matin, avec moi. Quel homme! Je le connais depuis longtemps, et néanmoins mon admiration pour lui se renouvelle. On peut dire qu'en fait de connaissances vivantes il n'a pas son pareil. Il y a là une variété comme je n'en ai jamais rencontré. Partout où l'on touche, il est toujours chez lui, et nous déverse ses trésors intellectuels. Il ressemble à une fontaine munie de plusieurs tuyaux près desquels on n'a besoin que de placer des vases sous les flots qui s'écoulent frais et inépuisables. Il restera quelques jours ici, et je sens déjà que ce sera pour moi comme si j'avais vécu plusieurs années avec lui. »

Son caractère politique paraissait aussi éminemment propre à la diplomatie qu'à la science. Dans sa première jeunesse, employé à l'armée prussienne, il rendit quelques légers services à sa cour dans les négociations qui succédèrent à la guerre, et qui firent congédier l'armée de Condé.

Après son retour d'Amérique, il accompagna le prince de Prusse, envoyé à Paris après la paix de Tilsitt pour tâcher de fléchir Bonaparte, et de le disposer, à force de caresses, à se désister de ses rigueurs envers la malheureuse cour de Berlin; il aida vainement le prince diplomate par l'intercession de ses illustres amis, il n'obtint que des politesses. Il résida à Paris à ce double titre jusqu'à la fin de 1809. Il tenta alors d'obtenir de la cour de Prusse trop *obérée* les subventions nécessaires à la publication de son premier voyage. Il fallut ajourner. En 1814, il suivit son roi à Londres; en 1830, ses liaisons avec la famille d'Orléans le firent envoyer à Paris, pour féliciter le roi Louis-Philippe sur son avénement. Il eut alors, pendant deux ans et plus, une correspondance secrète, mais avouée, avec sa cour, sur l'état des affaires de France. Ces rapports équivoques et mixtes lui valurent des décorations, des honneurs et des appointements des deux parts.

En 1848, j'envoyai M. le comte de Circourt à Berlin, pour expliquer, dans un sens inoffensif et favorable, la révolution inopinée qui renversait la famille d'Orléans de son trône mal assis et mal défendu, pour lui substituer une république conservatrice de la paix de l'Europe. Je lui conseillai de voir M. de Humboldt. M. de Humboldt était trop habile pour se déclarer ennemi des peuples triomphants. Le roi de Prusse n'hésita pas à reconnaître la république et à se déclarer au moins neutre. Après cette mission très-habile et très-heureuse de M. de Cir-

court, des nécessités motivées par des circonstances intérieures m'engagèrent à lui préparer un autre poste plus important et à le rappeler à Paris. Sachant l'amitié que M. de Humboldt professait pour M. Arago, j'envoyai à Berlin le fils de ce savant illustre, M. Emmanuel Arago, qui venait de montrer beaucoup de courage et beaucoup de modération dans le proconsulat de Lyon.

Une fausse démarche du jeune homme, néanmoins, dans une question de libre circulation des capitaux, ayant été mal interprétée, quoique immédiatement révoquée, donna des inquiétudes et des prétextes à Berlin. On craignait de voir dans le jeune et sage ministre un envoyé démagogue du *socialisme* français. Le ministre de Prusse vint, au nom de sa cour, en porter quelques plaintes à M. Bastide, à qui j'avais laissé ma place de ministre des affaires étrangères de France, pour continuer à siéger dans la commission exécutive du gouvernement pendant les premiers mois de la république. M. Bastide communiqua cette injustice de la cour de Prusse à M. Arago, père du jeune diplomate de mon choix. Voici la lettre que ce savant écrivit à l'instant à M. de Humboldt pour écarter de son nom ces suspicions offensantes.

—

ARAGO A HUMBOLDT

(Lettre écrite en français.)

« Paris, ce 3 juin 1848.

« Mon cher et illustre ami,

« Mon fils est parti ces jours derniers pour Berlin, en qualité de ministre plénipotentiaire. Il est parti animé des

meilleurs sentiments, d'idées de paix et de conciliation les plus décidées. Et voilà qu'aujourd'hui votre chargé d'affaires s'est rendu chez notre ministre des affaires étrangères pour lui rendre compte des *inquiétudes* que la mission de mon fils a excitées dans votre cabinet et parmi la population berlinoise. Me voilà bien récompensé, en vérité, des efforts que j'ai faits, depuis mon arrivée au pouvoir, pour maintenir la concorde entre les deux gouvernements, pour éloigner tout prétexte de guerre ! A qui persuadera-t-on qu'animé des sentiments dont je fais publiquement profession, j'aurais consenti à laisser investir Emmanuel d'une mission diplomatique importante, s'il avait été en désaccord avec moi, s'il appartenait à une secte socialiste hideuse, au *communisme;* car, j'ai honte de le dire, les accusations ont été jusque-là! Au reste, j'en appelle à l'avenir ; toutes les préventions disparaîtront lorsque Emmanuel aura fonctionné. Votre chargé d'affaires regrettera alors la réclamation intempestive qu'il a adressée à M. Bastide.

« J'ai reçu, mon cher ami, avec bonheur ton aimable lettre. Rien au monde ne peut m'être plus agréable que d'apprendre que tu me conserves ton amitié. J'en suis digne par le prix que j'y mets. J'ai la confiance que ma conduite dans les trois derniers mois (j'ai presque dit dans les trois derniers *siècles*) ne doit me rien faire perdre dans ton esprit.

« Tout à toi de cœur et d'âme,

« F. ARAGO. »

Humboldt rétablit les caractères à la cour de Berlin, et le jeune et honnête diplomate y resta justifié et honoré comme il le méritait.

Humboldt vécut ainsi, plein de vie, jusqu'en 1858, où ses forces commencèrent à défaillir.

XIV

Aucune préoccupation religieuse ne se manifesta en lui à ses derniers moments. Il ne parla que de la nature qui allait bientôt fermer ses yeux pour jamais. Il entendait par nature *ces ensembles et lois générales relatives à la matière par qui le monde est gouverné.* On remarque à peine dans sa correspondance une certaine honte de son ignorance des phénomènes évidemment intellectuels des hommes.

« Hier, écrit son confident Varnhagen, hier Humboldt a parlé avec beaucoup d'enjouement des lettres qu'il a reçues; un certain nombre de dames d'Elberfeld se sont engagées à travailler à sa conversion au moyen de lettres anonymes, et lui ont annoncé leur intention : ces lettres arrivent de temps en temps. Il a reçu de Nebraska une lettre dans laquelle on lui demande où les hirondelles passent l'hiver. — « Cette question n'est-elle pas encore pendante? » ai-je repris. — « Sans doute, a répondu Humboldt; je suis là-dessus aussi ignorant que qui que ce soit. » Puis, prenant un air comique d'importance : « Je n'ai pas écrit à Nebraska. Ce sont là de ces choses qu'un savant ne doit pas avouer. »

Une dernière lettre de lui à Mlle Ludmilla Assing, nièce chérie de son ami Varnhagen, témoigne que l'ombre de la mort n'avait point atteint le cœur. Varnhagen venait de rendre le dernier soupir. Humboldt arrive de Potsdam et ne le retrouve plus.

Il écrit alors à Ludmilla :

« Berlin, 12 octobre 1858

« Quel jour d'émotions, de deuil, de malheur pour moi que celui d'hier! J'avais été mandé par la reine à Pots-

dam pour prendre congé du roi. Il avait les larmes aux yeux, tant il était ému. Je reviens chez moi à six heures du soir, j'ouvre votre lettre, et j'apprends la douloureuse nouvelle, bien chère et spirituelle amie! Il a donc dû être enlevé à cette terre avant moi, qui suis nonagénaire, avant le Vieux de la montagne. Ce n'est pas assez de dire que l'Allemagne a perdu un grand écrivain qui savait adapter toutes les nuances du plus noble style aux sentiments les plus délicats; qu'est-ce que la forme à côté de tant de pénétration, d'esprit, de noblesse d'âme, de sagesse et d'expérience! Vous seule savez et pouvez apprécier ce qu'il était pour moi, l'isolement complet dans lequel me plonge sa perte. J'irai bientôt vous voir et vous parler de lui.

« AL. DE HUMBOLDT. »

Ainsi l'instinct de l'amitié se fait sentir dans ceux-là même qui n'en ont pas l'intelligence. Mais la mort de Varnhagen jeta une ombre sur Humboldt. Berlin se repentit de son enthousiasme pour un bonhomme qui n'était qu'en apparence habile, mais qui dévoilait dans sa correspondance secrète une malignité offensive pour ses meilleurs amis. Humboldt était prodigieusement soucieux de sa mémoire dans la postérité. Non content de conserver, en les numérotant, toutes les lettres qu'il recevait à sa propre louange et la plupart de ses propres billets, il écrivait plus confidentiellement à son ami Varnhagen, en le faisant dépositaire de ses sentiments secrets envers ses correspondants.

Beaucoup de ces billets étaient pleins de malice et d'allusions offensantes à ceux qu'il honorait en public et qu'il égratignait en secret. Telle était, par exemple, sa lettre au sujet du prince Albert, époux de la reine Victo-

ria d'Angleterre, qu'il traitait avec une odieuse injustice, quoique ce prince, excessivement distingué, lui eût témoigné et écrit à lui-même des lettres aussi pleines de convenance que d'affection. Il en était de même de plusieurs personnages notables de Berlin.

Ces billets de Humboldt, mis au jour par la nièce de Varnhagen, après la mort de son oncle, dévoilèrent des secrets qui parurent des noirceurs, et qui n'étaient que des imprudences de la vanité. L'opinion publique y vit un scandale de duplicité et d'ingratitude. La mémoire de Humboldt en fut ternie. On se reprocha d'avoir été la dupe de la fausse conduite d'un homme qui n'avait de sacré que lui-même, et, si sa réputation de savant resta la même, sa réputation de bonhomme déclina peu de jours après sa mort. Je n'en fus point surpris.

La nature ne trompe jamais : la physionomie de Humboldt, seul langage par lequel le caractère d'un homme voilé se révèle à ceux qui savent y lire, n'avait de la véritable candeur que l'affectation. Son faux sourire, expression habituelle de sa bouche, devait éclater quand il était seul, et ses confidences ouvertes devaient démentir ses prétentions cachées.

Telle est l'impression que ce double caractère de ses traits avait toujours produite involontairement sur moi : un savant véritable, enclin au mépris de la race humaine et dans lequel la science seule était vraie ; mais une science bornée, comme une science moderne, qui faisait calculer, mais qui ne faisait point penser, et qu'on pouvait écrire en chiffres au lieu de l'écrire en enthousiasme et en contemplation.

Un Allemand, un Prussien, un homme d'une prodigieuse instruction, un voyageur en Amérique et en Europe, un écrivain, non pas du premier ordre, car sans âme il n'y a pas d'écrivain, mais un homme d'un talent

froid et suffisant à se faire lire; un homme, de plus, qui, par son industrieuse habileté dans le monde, par ses amitiés intéressées avec tous les savants étrangers, et par l'art de les flatter tous, est parvenu à les coïntéresser à sa gloire par la leur, et à se faire ainsi une immense réputation sur parole : réputation scientifique, spéciale, occulte, mathématique, sur des sujets inconnus du vulgaire; réputation que tout le monde aime mieux croire qu'examiner; gloire en chiffres, qui se compose d'une innombrable quantité de mesures géométriques, barométriques, thermométriques, astronomiques, de hauteurs, de niveaux, d'équations, de faits, qui font la charpente de la science, et dont on se débarrasse comme de cintres importuns quand on a construit ses ponts sur le vide d'une étoile à l'autre; espèce de voyageur gratuit, non pour le commerce, mais pour la science, au profit des savants pauvres et sédentaires à qui il ne demandait pour tout salaire que de le citer.

Qu'est-ce que la gloire? ai-je dit un jour : *C'est un nom souvent répété.*—Jamais nom ne fut ainsi plus répété que celui de M. Alexandre de Humboldt.

TABLE DES MATIÈRES

XVIII. — Balzac. 1
XIX. — M. de Marcellus. 17
XX. — Les Bonaparte. 73
XXI. — Chateaubriand. 83
XXII. — Souvenirs de Mme de Récamier. 133
XXIII. — Béranger. 279
XXIV. — Les deux Humboldt. 384

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.

ŒUVRES DE M. DE LAMARTINE

En vente chez les mêmes Éditeurs.

VOLUMES ILLUSTRÉS

Graziella, édition de grand luxe, avec 33 compositions d'Alfred de Curzon, gravées sur bois et tirées à part, et 9 vignettes insérées dans le texte. 1 volume grand in-4, richement cartonné .... 15 fr.

Jocelyn, édition illustrée de 150 vignettes, 1 vol. in-8 br... 10 fr.

VOLUMES IN-8

Œuvres, nouvelle édition illustrée de 29 gravures sur acier. 7 volumes............... 52 fr. 50

PREMIÈRES ET NOUVELLES MÉDITATIONS POÉTIQUES. 1 vol. 7 fr 50

HARMONIES ET RECUEILLEMENTS. 1 volume............. 7 fr 50

JOCELYN. 1 volume... 7 fr. 50

LA CHUTE D'UN ANGE. 1 volume............ 7 fr. 50

VOYAGE EN ORIENT. 2 v. 15 fr.

CONFIDENCES ET NOUVELLES CONFIDENCES. 1 volume. 7 fr. 50

La collection des 29 gravures se vend séparément......... 10 fr.

Mémoires inédits (1790-1815). 1 volume............. 7 fr. 50

Le Manuscrit de ma mère 1 volume............ 7 fr. 50

Histoire des Girondins. 4 vol. ornés de portraits.. 30 fr.
Les 40 portraits...... 10 fr.

Histoire de la Turquie. 8 volumes..... .... 40 fr.
Chaque volume se vend séparément..................... 5 fr.

Histoire des Constituants. 4 volumes.............. 20 fr.
Chaque volume se vend séparément .... 5 fr.

Histoire de la Restauration. 8 volumes contenant 32 portraits gravés sur acier.... 40 fr.
Les 32 portraits se vendent séparément........... .... 10 fr.

Le Tailleur de pierres de Saint-Point. 1 volume.. 4 fr.

VOLUMES IN-16 A 3 FR. 50

Premières Méditations. 1 v.

Nouvelles Méditations. 1 v.

Harmonies poétiques. 1 vol.

Recueillements poétiques. 1 volume.

Jocelyn. 1 volume.

La Chute d'un Ange. 1 vol.

Les Confidences. 1 volume.

Les nouvelles Confidences 1 volume.

Souvenirs et portraits. 3 vol. qui se vendent séparément.

Voyage en Orient. 2 volumes.

Lectures pour tous. 1 volume.

Histoire des Girondins 6 v.

Histoire de la Restauration. 8 volumes.

VOLUMES IN-16 A DIVERS PRIX

Le Tailleur de pierres de Saint-Point. 1 volume.. 2 fr.

Raphaël. 1 volume.... 1 fr. 25

Graziella. 1 volume.... 1 fr. 25

Fénelon. 1 volume .... . 1 fr.

Nelson. 1 volume.. ....., 1 fr.

Gutenberg. 1 vol..... 50 cent.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.